

Mercantile Library Association

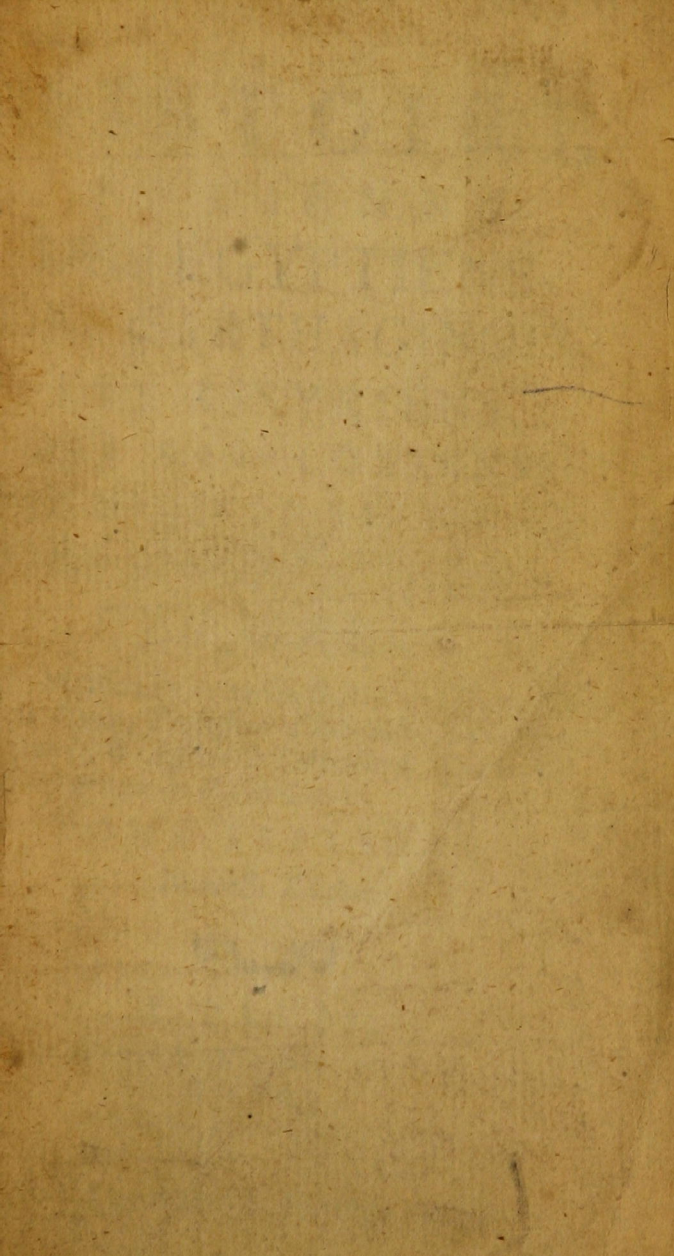
OF MONTREAL.

No. 8192

Fourteen Days allowed for perusal.

FRASER INSTITUTE.

1995





HISTOIRE
ANCIENNE
DES ÉGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MÉDES ET DES PERSES,
DES MACÉDONIENS,
DES GRECS

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université
de Paris, Professeur d'Éloquence au Collège
Roiel, & Associé à l'Académie Roiale des
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SEPTIÈME.

Nouvelle Édition.



A PARIS;

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,
à la Vertu.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE 18TH

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

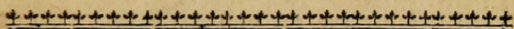
OF THE

OF THE

OF THE



HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.



AVANT-PROPOS.

§. I. *Caractère & plan de l'histoire renfermée
dans ce Volume.*



L'HISTOIRE dont il me reste à parler dans cet Ouvrage, qui est celle des Successeurs d'Alexandre, renferme l'espace de deux cens quatre-vingts treize années, depuis la mort d'Alexandre & le commencement du règne de Ptolémée fils de Lagos en Egypte, jusqu'à la mort de Cléopatre, où l'Egypte devint sous l'Empereur Auguste une province de l'Empire Romain.

Cette histoire va présenter à nos yeux tous les crimes qu'une ambition effrénée entraîne ordinairement après elle : jalou-

Tome VII.

A

fic, mauvaise foi, trahison, ingratitude, abus criant du souverain pouvoir, cruauté, impiété; en un mot, l'oubli de tous les sentimens naturels de probité & d'honneur, & le violement de toutes les loix tant humaines que divines. Ce ne seront plus que discordes funestes, que batailles sanglantes, que révolutions affreuses. Des hommes autrefois amis, élevés ensemble, d'une même nation, compagnons des mêmes périls, instrumens des mêmes exploits & des mêmes conquêtes, conspireront à mettre en pièces l'Empire qu'ils avoient tous concouru à former aux dépens de leur sang. On verra les Capitaines d'Alexandre immoler à leur ambition la famille de ce Prince, son frere, sa mere, ses femmes, ses enfans, ses sœurs; & n'épargner point eux-mêmes ceux à qui ils avoient donné la vie. Ce ne sont plus ces beaux siècles de la Grèce, féconds en grands hommes & en grands exemples. Si l'on en trouve encore quelques traces & quelques restes, ce sont comme des éclairs qui passent rapidement, & qui ne se font remarquer que par la profonde nuit qui les précède & qui les suit.

Je sens parfaitement, & je ne puis le dissimuler, combien un Ecrivain est à plaindre, de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la deshonnorent, & qui ne peuvent manquer

de causer un fonds de dégoût & une secrète affliction à ceux qu'on en rend les spectateurs. L'Histoire perd ce qu'elle a de plus intéressant , & de plus capable de plaire & d'instruire , quand elle est réduite à ne le faire que par l'horreur du crime , & par les malheurs qui le suivent ordinairement , & qui en sont la juste punition. Il est difficile de retenir longtemps l'attention du Lecteur sur des objets qui n'excitent que son indignation , & ce seroit lui faire injure que de paroître vouloir le porter à éviter des passions poussées aux derniers excès , dont il ne se croit point capable.

Quel moien de répandre de l'agrément dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits , & qui met dans la nécessité de développer avec soin & en détail les actions & les caractères d'hommes qui ne sont nés que pour le malheur du genre humain , & dont la postérité devroit ignorer jusqu'au nom ? Plusieurs même pourront penser qu'il est dangereux de familiariser l'esprit du commun des hommes avec un spectacle assidu de crimes trop heureux , & de s'arrêter à décrire les injustes succès de ces illustres criminels , dont la longue prospérité , accompagnée souvent des privilèges & des récompenses de la vertu , semble aux personnes foibles accuser la Providence.

Cette histoire , déjà fort désagréable par l'endroit que je viens de marquer , le devient encore davantage par l'obscurité & la confusion qui y régnent , auxquelles il est difficile , pour ne pas dire impossible , de remédier. Dix ou douze Capitaines d'Alexandre se font mutuellement la guerre après sa mort pour partager entr'eux son Empire , & pour s'assurer chacun quelque démembrement plus ou moins grand de ce vaste corps. Tantôt amis feints , tantôt ennemis déclarés , ils forment différens partis , différentes ligues , qui ne durent qu'autant que l'intérêt de chaque particulier le souffre. La Macédoine changea de maître cinq ou six fois en assez peu de tems. Comment mettre de l'ordre & de la clarté dans une si grande multitude & une si prodigieuse diversité d'événemens qui se croisent les uns les autres , & dont le fil se rompt à chaque instant ?

D'ailleurs je n'ai plus d'Auteurs anciens qui puissent me conduire dans ces ténèbres & dans ce cahos. Diodore , après m'avoir guidé quelque tems , m'abandonnera , & aucun autre ne prend sa place. On ne trouve nulle part rien de suivi. On ne peut donner ni les liaisons des événemens , ni les circonstances exactes des faits essentiels , ni les motifs des résolutions , ni le caractère propre des princi-

paux acteurs. Je me trouve heureux & me console , quand Polybe ou Plutarque viennent à mon secours. Dans ce que je dirai des successeurs d'Alexandre , qui est peut-être la partie de l'histoire ancienne la plus compliquée , & la plus mêlée d'obscurités & d'embarras, Ussérius , Prideaux , & M. Vaillant , seront mes guides ordinaires ; & souvent je ne ferai que copier Prideaux. Je ne me promets pas , avec cela , de pouvoir mettre dans cette histoire toute la clarté que je souhaiterois.

Après plus de vingt ans de guerre , les principaux Compétiteurs se trouvant réduits au nombre de quatre , Ptolémée , Cassandre , Séleucus , & Lyfimaque , l'Empire d'Alexandre se partagea en quatre Roiaumes fixes , selon la prédiction de Daniel , par un Traité solennel & par un accord conclu entre les parties. Trois de ces Royaumes , savoir l'Egypte , la Macédoine , la Syrie ou l'Asie , auront une suite de Rois assez claire & distinguée. Le quatriéme , qui comprenoit la Thrace , une partie de l'Asie Mineure , & quelques provinces voisines , souffrira beaucoup de variations.

Comme le Roiaume d'Egypte est celui où il y a eu le moins de changement , parce que Ptolémée , qui y étoit établi sous le nom de Gouverneur à la mort d'Alexandre , s'y conserva toujours dans

la suite , & le laissa à sa postérité : ce sera celui qui servira comme de base à notre chronologie , & qui fixera nos différentes Epoques.

Ainsi ce VII^e Tome renfermera l'espace de cent trois ou cent quatre ans , sous les trois premiers Rois d'Egypte : savoir , Ptolémée fils de Lagus , qui régna trente-huit ans ; Ptolémée Philadelphie , qui en régna quarante ; & Ptolémée Evergète , dont le règne dura vingt-cinq ans.

Pour tâcher de jeter quelque lumière sur l'histoire contenue dans ce Volume , j'en donnerai ici par avance un abrégé chronologique , qui en renfermera les principaux événemens.

Mais auparavant , je prie le Lecteur de faire avec moi quelques réflexions , qui n'ont pas échappé à M. Bossuet , au sujet d'Alexandre. Ce Conquérant , le plus renommé & le plus illustre qui fut jamais , a été le dernier Roi de sa race. La Macédoine , son ancien royaume , possédée par ses ancêtres depuis tant de siècles , fut envahie de tous côtés comme une succession vacante , & après avoir été longtemps la proie du plus fort , elle passa enfin à une autre famille. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine , la grandeur de son Empire n'auroit pas tenté ses Capitaines , & il eût pu laisser

*Discours
sur l'histoire
Universelle.*

à ses enfans le royaume de ses peres. Mais parce qu'il n'avoit point mis de bornes à sa puissance, il fut cause de la perte de tous les siens. Nous verrons sa famille entièrement exterminée sans qu'il en reste de traces. Ses conquêtes deviendront une occasion de meurtres & de carnage, & donneront lieu à ses Capitaines de s'entrégorger les uns les autres. Voila où aboutira cette bravoure d'Alexandre si vantée, ou, pour parler plus juste, cette férocité, qui, sous de beaux noms d'ambition & de gloire, alloit gratuitement ravager les provinces, porter par-tout le fer & le feu, & répandre le sang de tant d'hommes qui ne lui avoient fait aucun mal.

Il ne faut pas croire néanmoins que la Providence ait abandonné ces événemens au hazard. Comme elle préparoit tout pour la venue prochaine du Messie, elle a eu soin de réunir toutes les nations qui devoient être les premières éclairées de l'Evangile, par le lien d'une même langue, qui est la grecque; & elle les a mises dans la nécessité d'apprendre cette langue étrangère, en les assujettissant à des maîtres qui n'en parloient point d'autre. Par le commerce de cette langue, devenue la plus vulgaire & la plus générale, Dieu a rendu la prédication des Apôtres plus prompte, plus facile, & plus uniforme.

On a remarqué encore que le dessein de Dieu , en étendant les conquêtes des Grecs précisément dans les contrées que l'Evangile devoit convertir , a été d'y répandre auparavant la philosophie des Grecs , afin d'humaniser l'esprit des peuples barbares ; de les accoutumer à rentrer en eux-mêmes par de sérieuses réflexions ; de les rendre attentifs à la distinction du corps & de l'ame , de la matière & de l'esprit ; de réveiller en eux l'idée de l'immortalité de l'ame , & de la dernière fin de l'homme ; de rappeler les premiers principes de la loi naturelle ; de distinguer le caractère des principales vertus , de donner des règles pour les devoirs de la vie , & d'établir les liens les plus essentiels de la société , dont les particuliers sont les membres. Le Christianisme a profité de tous ces préparatifs , & a recueilli le fruit de toutes ces semences , que la Providence avoit jettées de loin dans les esprits , & que la grace de JESUS-CHRIST y a fait germer dans les tems arrêtés de toute éternité par les décrets divins.

Quoique Dieu ait tiré pour son Eglise tous ces avantages des conquêtes des Grecs , il ne les regardoit pas comme moins criminels , ni comme moins punissables. Ce n'étoit point ses desseins éternels de miséricorde qu'ils se propo-

soient de servir, mais leur propre ambition & leur avarice. Sa sagesse & sa puissance ont tourné à l'exécution de ses décrets leurs injustes desirs. En effet il est très remarquable, comme je viens de l'observer, que presque tous les proches & tous les Officiers d'Alexandre ont péri misérablement. Dieu a exterminé ces usurpateurs les uns par les autres, & il s'est servi de leur propre ministère pour les punir réciproquement des rapines, des injustices, des cruautés commises contre tant de nations qui ne les avoient point offensés, & dont tout le crime avoit été de vouloir demeurer libres, & de ne les point reconnoître pour maîtres. *Videturque ulciscitur orbem.*

§. II. *Abrégé chronologique de l'histoire renfermée dans ce septième Volume.*

LE PARTAGE de l'Empire d'Alexandre le Grand qui se fit aussitôt après la mort de ce Prince entre ses Généraux, ne subsista pas longtemps, & n'eut presque point de lieu, si l'on en excepte l'Egypte, où Ptolémée s'étoit établi d'abord, & où il se maintint toujours sans relever de personne.

Ce ne fut qu'après la bataille d'Ipsus AN. M. 3704.
en Phrygie, où Antigone & son fils Dé- AV. J. C. 300.
métrius surnommé le Poliorcète furent

vaincus , & où le premier perdit la vie , que ce partage prit une forme réglée & fixe. Alors l'Empire d'Alexandre , selon la prophétie de Daniel , fut divisé en quatre Roiaumes par un Traité solennel. Ptolémée eut l'Egypte , la Libye , l'Arabie , la Célé-Syrie , & la Palestine. Cassandre , fils d'Antipater , eut la Macédoine & la Grèce. Lyfimaque eut la Thrace , la Bithynie , & quelques autres provinces au-delà de l'Hellespont & du Bosphore. Enfin Séleucus eut la Syrie & la grande Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate & jusqu'au fleuve Indus.

De ces quatre Roiaumes , celui d'Egypte & celui de Syrie subsistèrent presque toujours dans les mêmes familles sous une longue suite de successeurs. Le Roiaume de Macédoine eut successivement plusieurs maîtres de différentes familles. Celui de Thrace , partagé dans la suite en diverses branches , ne fit plus un seul corps , & ne laissa point de traces marquées ni suivies.

I. Roiaume d'Egypte.

LE ROIAUME d'Egypte eut quatorze Rois , en y comprenant la Reine Cléopatre , après la mort de laquelle l'Egypte devint une province de l'Empire Romain. Tous ces Rois s'appellèrent Ptolé-

mées d'un nom commun : mais on les distingue tous par des surnoms particuliers. On les appelle aussi *Lagides* du nom de Lagus , pere de Ptolémée qui régna le premier en Egypte. Ce Volume renfermera l'histoire des trois premiers de ces Rois. Je mettrai ici leurs noms , & la durée de leurs régnés , qui commence aussitôt après la mort d'Alexandre le Grand.

PTOLÉMÉE SOTER. Il régna trente-huit AN. M. ans & quelques mois.

PTOLÉMÉE PHILADELPHIE. 40 , en comptant les deux années qu'il régna du vivant de son pere. AN. M.

PTOLÉMÉE EVERGETE. 25.

AN. M.

II. Roiaume de Syrie.

LE ROIAUME de Syrie eut jusqu'à vingt-sept Rois : ce qui marque que la durée de leur règne fut souvent fort courte. En effet plusieurs montèrent sur le trône par le meurtre de leurs prédécesseurs.

On les appelle ordinairement *les Séleucides*, du nom de celui qui régna le premier en Syrie. On compte six Séleucus , & treize Antiochus : ils sont distingués par différens surnoms. D'autres prirent quelques autres noms. Le dernier fut Antiochus XIII du nom , surnommé *Epiphane*, & *l'Asiatique*, & *Commagène*. Ce fut de son tems que Pompée réduisit

la Syrie en province de l'Empire Romain. Selon Eusébe, elle avoit été gouvernée par des Rois pendant deux cens cinquante ans.

Les Rois de Syrie, dont il est parlé dans ce Volume, sont au nombre de quatre.

N. M. 3704. SELEUCUS NICATOR. Il régna 20 ans.

3724. ANTIOCHUS SOTER. 19.

3743. ANTIOCHUS THEUS. 15.

3758. SELEUCUS CALLINICUS. 20.

III. Roiaume de Macédoine.

DEPUIS le partage solennel fait entre les quatre Princes, la Macédoine changea souvent de maîtres. CASSANDRE, trois ou quatre ans après ce partage, mourut, & laissa trois fils. Philippe, l'aîné, mourut presque aussitôt que son pere. Les deux autres se disputèrent le Roiaume, & n'en jouirent pas, étant morts peu de tems après tous deux sans enfans.

3710. DÉMÉTRIUS POLIORCETE, PYRRHUS, & LYSIMAQUE, se rendirent maîtres de la Macédoine en tout ou en partie, tantôt ensemble, tantôt séparément.

3723. Après la mort de Lysimaque, SÉLEUCUS devint maître de la Macédoine, mais il le fut très peu de tems.

3724. PTOLÉMÉE CÉRAUNUS l'ayant égorgé, s'empara du Roiaume. Il le posséda lui-

même aussi fort peu de tems , aiant été tué dans un combat par les Gaulois qui avoient fait une irruption dans le pays.

SOSTHENE , qui vainquit les Gaulois , AN. M. 37
régna peu de tems dans la Macédoine.

Enfin ANTIGONE GONATAS , fils de Démétrius Poliorcète , en conséquence d'un Traité fait avec Antiochus Soter , demeura paisible possesseur du Roiaume de Macédoine , & le transmit à ses descendans. Il le gouverna pendant trente-quatre ans. 3728.

DÉMÉTRIUS son fils lui succéda , & régna dix ans. Il laissa , en mourant , un fils nommé Philippe , âgé seulement de deux ans. 3762.

ANTIGONE DOSON , en qualité de son Tuteur , régna pendant douze ans. 3772.

PHILIPPE , après sa mort , âgé de quatorze ans , monta sur le trône , & gouverna pendant quarante ans & plus. 3784.

PERSÉE , son fils , régna après lui pendant près d'onze années. Il fut vaincu & pris par Paul Emile ; & la Macédoine , peu après cette victoire , fut mise au nombre des provinces de l'Empire Romain. 3826.

IV. Roiaume de Thrace & de Bithynie , &c.

Ce quatrième Roiaume , composé de plusieurs provinces séparées & assez dis-

tantes les unes des autres, n'eut point de suite, & ne subsista pas longtems dans son premier état. Lyfimaque, qui en avoit été d'abord revêtu, aiant été tué dans un combat après un règne de vingt ans, & toute sa famille exterminée par des meurtres sanglans, ses Etats furent démembrés, & cessèrent de composer un seul Roiaume.

§. III. *Abrégé chronologique de l'histoire de plusieurs petits Roiaumes.*

OUTRE les provinces, dont le partage se fit entre les Capitaines d'Alexandre, il y en eut quelques-unes, dans lesquelles s'étoient déjà formés, ou se formèrent alors, différens Etats indépendans des Grecs, & dont la puissance augmenta beaucoup dans la suite.

ROIS DE BITHYNIE.

AN. M. 3686. PENDANT qu'Alexandre faisoit ses conquêtes en Orient, Zypéthes avoit jetté les fondemens du roiaume de Bithynie. On ne fait qui étoit ce Zypéthes, si ce
Pausan. lib. 5. pag. 310. n'est que Pausanias juge sur son nom qu'il devoit être de Thrace. Ses Successeurs sont plus connus.

AN. M. 3726. NICOMEDE I, qui appella les Gaulois pour s'en servir contre son frere avec qui il étoit en guerre.

PRUSIAS I.

PRUSIAS II, surnommé le Chasseur, AN. M. 320.
chez qui Annibal se retira. Celui-ci l'aida
de ses conseils dans la guerre qu'il entre-
prit contre Eumène II, Roi de Pergame.

NICOMEDE II, qui fut tué par son fils
Socrate.

NICOMEDE III. Il fut secouru par les
Romains dans les guerres qu'il eut
avec Mithridate ; & par reconnoissance
pour eux, il leur laissa en mourant le
roiaume de Bithynie , qui devint pro-
vince Romaine.

ROIS DE PERGAME.

CE ROIAUME ne comprenoit d'abord
qu'une des plus petites provinces de la
Myſie, sur les côtes de la Mer Egée,
vis-à-vis l'île de Lesbos.

PHILETERE en fut le fondateur. C'é- AN. M. 372.
toit un Eunuque , qui avoit servi sous AV. J. C. 283.
Docime, Officier des troupes d'Antigone.
Lyſimaque lui confia ses trésors qu'il avoit
renfermés dans le château de la ville de
Pergame. Après la mort de Lyſimaque, il
demeura maître des trésors & de la ville.
Après avoir gouverné pendant vingt ans
cette petite souveraineté, il la laissa à
Eumène son neveu.

EUMENE I. Il augmenta sa principau- AN. M. 374.
té de quelques villes qu'il prit sur les AV. J. C. 263.

Rois de Syrie , aiant vaincu dans un combat Antiochus fils de Séleucus. Il régna 22 ans.

AN. M. 376. ATTALE I son cousin germain lui succéda. Il prit le titre de Roi après avoir vaincu les Galates , & le transmit à sa postérité , qui en jouit jusques à la troisième génération. Il aida les Romains dans la guerre contre Philippe. Il mourut après avoir régné quarante trois ans , & laissa quatre fils.

AN. M. 380. EUMENE II son aîné lui succéda. Ce fut lui qui fonda la fameuse bibliothèque de Pergame. Il régna 39 ans , & laissa la couronne à son frere Attale sous la qualité de Tuteur d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice , sœur d'Ariarathe roi de Cappadoce. Les Romains augmentèrent considérablement ses Etats après la victoire qu'ils remportèrent sur Antiochus le Grand.

AN. M. 384. ATTALE II. Il épousa Stratonice veuve de son frere , à qui il laissa la couronne , après l'avoir portée vingt & un ans.

AN. M. 386. ATTALE III , surnommé Philométor. Il se distingua par ses cruautés & son extravagance. Il mourut après un règne de cinq ans , & laissa les Romains héritiers de ses richesses & de son royaume.

AN. M. 387. ARISTONIC , qui prétendoit devoir y succéder , voulut défendre ses droits contre les Romains. Après une guerre de

quatre ans , le royaume de Pergame fut réduit en province Romaine.

ROIS DE PONT.

LE ROYAUME de Pont dans l'Asie Mi-
neure étoit un démembrement ancien que
Darius fils d'Hystaspe , roi de Perse , fit
lui-même de sa monarchie en faveur d'Ar-
tabaze , que quelques Historiens disent
avoir été fils d'un des Seigneurs Persans
qui avoient conspiré contre les Mages.

AN. M. 3490.

AV. J. C. 514.

Le Pont est une région de l'Asie Mi-
neure , située en partie sur les bords du
Pont Euxin , d'où elle a tiré son nom.
Elle s'étend depuis le fleuve Halys jusqu'à
la Colchide. Plusieurs Princes y régnèrent
depuis Artabaze.

Le sixième fut MITHRIDATE I : & c'est
lui proprement qu'on regarde comme le
fondateur du royaume de Pont. La plu-
part de ses successeurs portèrent le même
nom.

AN. M. 3600.

AV. J. C. 404.

ARIOBARZANE son fils lui succéda. Il
avoit le gouvernement de Phrygie sous
Artaxerxe Mnémon. Il régna vingt-six ans.

AN. M. 3667.

AV. J. C. 337.

MITHRIDATE II. Antigone , soupçon-
nant qu'il favorisoit Cassandre , voulut
sur un songe qu'il eut , le faire mourir. Il
évita ce danger par la fuite. C'est lui qui
est appelé Κτιστής ou Fondateur. Il régna
trente-cinq ans.

AN. M. 3702.

AV. J. C. 302.

AN. M. 3702. MITHRIDATE III. Il ajouta à ses Etats
 AV. J. C. 302. la Cappadoce & la Paphlagonie. Il régna
 trente-six ans.

Après deux autres Rois , régna MITHRIDATE IV , bifaieul du grand Mithridate. Il épousa une fille de Seleucus Callinicus , Roi de Syrie , dont il eut Laodice , qui fut mariée à Antiochus le Grand.

AN. M. 3819. PHARNACE son fils lui succéda. Il eut
 AV. J. C. 185. quelques différens avec les Rois de Pergame. Il se rendit maître de Sinope , qui dans la suite devint la capitale du royaume de Pont.

MITHRIDATE V fut surnommé *Evergète*. C'est le premier qui fut appelé ami des Romains , parce qu'il leur avoit envoié du secours contre les Carthaginois dans la troisième guerre Punique.

AN. M. 3881. MITHRIDATE VI son fils lui succéda. Il
 AV. J. C. 123. fut surnommé *Eupator*. C'est le grand Mithridate qui fit si longtems la guerre aux Romains. Il régna 66 ans.

ROIS DE CAPPADOCE.

Strab. l. 12. STRABON nous apprend que sous les
 pag. 534. Perses la Cappadoce étoit divisée en deux Satrapies , deux Gouvernemens ; & qu'elle le fut aussi de même sous les Macédoniens. La Cappadoce maritime étoit celle où se forma le royaume de Pont dont je viens de parler. L'autre étoit la Cappa-

doce proprement dite , ou la Grande Cappadoce , qui s'étendoit le long du Mont Taurus & beaucoup encore par dela.

Quand les Capitaines d'Alexandre par-^{AN. M. 368.} tagèrent entr'eux les provinces de son ^{AV. J. C. 322.} Empire , la Cappadoce étoit possédée par un Prince nommé ARIARATHE. Perdiccas l'attaqua , le vainquit , & le fit mourir.

ARIARATHE son fils , quelque tems après , rentra dans le royaume de son pere , & s'y affermit si bien , qu'il le laissa à sa postérité.

La plupart de ses successeurs portèrent le même nom : il en sera parlé dans le corps de l'histoire.

Après la mort d'ARCHÉLAUS le dernier de ses Rois , la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain , comme tout le reste de l'Asie le fut aussi à peu près dans le même tems.

ROIS D'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE , qui est un vaste pays de l'Asie en deça & au dela de l'Euphrate , fut soumise par les Perses , puis elle passa avec leur empire aux Macédoniens , & enfin elle devint le partage des Romains. Elle a conservé longtemps ses Rois. Le plus considérable de tous est Tigrane , qui épousa la fille du grand Mithridate roi

de Pont , & qui fit aussi longtemps la guerre aux Romains. Ce Roiaume se maintint longtemps entre les deux Empires des Romains & des Parthes : dépendant tantôt des uns , tantôt des autres , jusqu'à ce qu'enfin les Romains en devinrent les maîtres.

R O I S D ' E P I R E .

L'EPIRE est une province de la Grèce séparée de la Thessalie & de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puissans de ses peuples étoient les Molosses.

Les Rois d'Épire prétendoient descendre de Pyrrhus fils d'Achille , qui étoit venu s'établir dans ce pays. Ils s'appelloient *Eacides* , du nom d'Eacus grand-pere d'Achille.

Diod lib. La généalogie des derniers Rois , les
 16. pag. 465. seuls qui soient connus , est rapportée di-
Justin. lib. versément par les Auteurs , & devient par
 8. cap. 6. cette raison fort douteuse & obscure.
Plutarc. in
Pyrrho.

ARYMBAS , après une longue fuite de Rois , monta sur le trône. Comme il étoit encore enfant , les Etats de l'Épire , qui savoient que le bonheur des peuples dépend de la bonne éducation des Princes , l'envoierent à Athènes , qui étoit comme le centre & le domicile des beaux arts & des sciences , pour puiser dans cette excellente école toutes les connois-

fances propres à former l'esprit & le cœur d'un Roi. Il y apprit effectivement l'art de régner ; & ^a comme il surpassa tous ses ancêtres en habileté & en science , aussi fut-il infiniment plus estimé & chéri des peuples qu'ils ne l'avoient été. A son retour , il fit des loix , établit un Sénat & des Magistrats , & régla la forme du gouvernement.

NÉOPTOLÈME , dont la fille Olympias avoit épousé Philippe roi de Macédoine , parvint par le crédit de son gendre à partager la roiauté avec Arymbas son frere aîné. Après la mort de celui-ci , Eacidas son fils devoit lui succéder. Philippe eut encore le crédit de le faire chasser par les Molosses , qui établirent Alexandre , fils de Néoptolème , seul roi d'Epire.

ALEXANDRE épousa Cléopatre , fille de Philippe. Il porta la guerre en Italie , & y périt dans le pays des Brutiens.

EACIDAS alors monta sur le trône , & régna seul en Epire. Il épousa Phthia fille de Ménon le Thessalien , dont il eut deux filles , Déidamie & Troïade , & un fils , qui est le célèbre Pyrrhus.

Comme Eacidas marchoit au secours

^a Quanto doctior major populo fuit. *Justin, lib, 17.*
tibus , tanto & gravior cap. 5.

d'Olympias, ses troupes se révoltèrent contre lui, le firent condamner à l'exil, & tuèrent la plupart de ses amis. Pyrrhus, encore enfant, échapa heureusement de ce meurtre.

NÉOPTOLÉME, Prince du Sang, dont on connoit peu l'origine, fut placé sur le trône par les Epirotes.

PYRRHUS, rappelé par ses sujets à l'âge de douze ans, partagea d'abord le royaume avec Néoptolème : puis, s'en étant défait, il régna seul.

AN. M. 3733. L'histoire nous apprendra les différentes aventures de ce Prince. Il fut tué dans la ville d'Argos, dont il vouloit se rendre maître.

AV. J. C. 271.

HÉLÉNUS son fils régna après lui quelque tems en Epire, qui fut dans la suite réunie à l'Empire Romain.

TYRANS D'HÉRACLÉE.

HÉRACLÉE est une ville du Pont, bâtie anciennement par les Béotiens, qui, sur l'ordre d'un oracle, y envoièrent une colonie.

Justin. lib. 16. cap. 3. 4. Dans le tems que les Athéniens, vainqueurs des Perses, imposèrent un tribut aux villes de la Grèce & de l'Asie Mineure pour l'équipement & l'entretien d'une flotte destinée à défendre la liberté commune, les habitans d'Héraclée, par

Diod. lib.

15. pag. 390.

attachement pour les Perses, furent les seuls qui refusèrent d'entrer dans une si juste contribution. Lamachus fut envoyé contr'eux, & ravagea leurs terres. Une rude tempête cependant aiant ruiné toute sa flotte, il se vit abandonné à la merci de ces peuples, dont la férocité naturelle devoit être beaucoup aigrie par le mauvais traitement qu'ils venoient d'en recevoir. Mais^a ils crurent ne devoir s'en venger que par des bienfaits, en lui fournissant des vivres & des troupes pour s'en retourner. Ils regardoient le ravage de leurs terres comme un gain pour eux, s'ils pouvoient à ce prix, d'ennemis qu'étoient les Athéniens, s'en faire des amis.

Il s'excita quelque tems après à Héraclée une violente émeute de la populace contre les riches & contre les Sénateurs. Ceux-ci aiant imploré inutilement le secours, d'abord de Timothée Athénien, puis d'Epaminondas Thébain, se virent obligés de rappeler pour la défense de leur patrie un Sénateur, qu'eux-mêmes en avoient exilé. Il s'appelloit CLEARQUE. L'exil ne l'avoit pas rendu plus honnête homme, ni meilleur citoyen.

AN. M. 3640.
AV. J. C. 3649.

^a Heraclienſes honeſtiorum ſuorum populatio-
rem beneficii, quàm ultio- nem impenſam exiſtiman-
tis occaſionem rati, inſtru- tes, ſi, quos hoſtes habue-
ſtos commeatibus auxiliif- rant, amicos reddidiſſent.
que dimittunt: bene agro- Juſt.

Profitant du trouble où il trouva la ville pour s'en rendre maître, il se déclara ouvertement pour le peuple, se fit donner la première Magistrature, & s'attribua bientôt une autorité souveraine. Devenu Tyran déclaré, il n'y eut point de violences qu'il n'exercât contre les riches & contre les Sénateurs pour assouvir son avarice & sa cruauté; & il se proposa pour modèle en tout Denys le Tyran, qui dans le même tems avoit établi son empire à Syracuse.

Après douze ans d'une dure & inhumaine servitude, deux jeunes citoyens, disciples de Platon, & instruits dans ses maximes, formèrent une conspiration contre Cléarque, & l'aient tué, délivrèrent leur patrie du Tyran, mais non de la Tyrannie.

AN. M. 3652. TIMOTHÉE son fils prit sa place, &
 AV. J. C. 352. s'y conduisit comme son pere pendant
Diod. l. 16.
 pag. 435. l'espace de quinze ans.

AN. M. 3667. DENYS, frere de Timothée, lui suc-
 AV. J. C. 337. céda. Il avoit été en danger d'être déposé
Diod. lib.
 16 pag. 478. sedé par Perdicas : mais comme celui ci fut bientôt tué, il se fit ami d'Antigone, auquel il donna du secours contre Prolemée dans la guerre de Cypre.

Il épousa Amastris veuve de Cratère, & fille d'Oxiathre frere de Darius : & cette alliance lui releva tellement le courage, qu'il prit le titre de Roi, & augmenta son

son Etat par la prise de quelques places qui étoient aux environs d'Héraclée.

Il mourut deux ou trois ans avant la bataille d'Ipsus , après un règne de trente-trois ans , laissant deux fils & une fille sous la tutelle & la Régence d'AMASTRIS. AN. M. 3708.
AV. J. C. 304.

L'administration de cette Princesse fut heureuse , par la bonne volonté qu'Antigone eut pour elle. Elle fit bâtir une ville , appelée de son nom , Amastris , dans laquelle elle transporta les habitans de trois autres villes ; & après la mort d'Antigone elle se remaria à Lyfimaque. Diod. l. 20.
pag. 833.

ROIS DE SYRACUSE.

HIÉRON , & HIÉRONYME son fils régnerent à Syracuse , le premier 54 ans , le second une seule année. AN. M. 3735.
AV. J. C. 269.

Par la mort de ce dernier , Syracuse recouvra sa liberté , mais elle demeura dans le parti des Carthaginois qu'Hiéronyme lui avoit fait embrasser. C'est ce qui obligea Marcellus d'en former le siège. Il prit la ville l'année suivante. Je traiterai ailleurs avec étendue l'histoire de ces deux Rois. AN. M. 3789.
AV. J. C. 215.

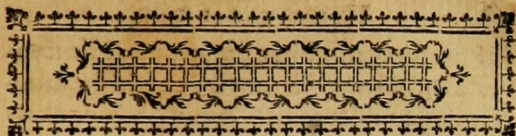
AUTRES ROIS.

Il y a eu aussi des Rois particuliers au
Tome VII. B

Bosphore Cimmérien, dans la Thrace ; à Cyrène dans l'Afrique, dans la Paphlagonie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, & dans plusieurs autres endroits : mais leur histoire n'est pas fort connue, & ils ont eu peu de suite.

Il n'en est pas de même du Roiaume des Parthes que nous verrons dans la suite se former, & qui se rendra terrible à l'Empire Romain. Celui des Bactriens prendra aussi naissance dans le même tems. Je parlerai de l'un & de l'autre en son lieu.





LIVRE SEIZIÈME.
HISTOIRE
DES SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE renferme les disputes & les guerres entre les Généraux d'Alexandre depuis la mort de ce Prince jusqu'à la bataille d'Ipsus en Phrygie, qui décida de leur sort. Cet espace est de vingt-trois ans, qui sont les vingt-trois premières années du règne de Ptolémée fils de Lagus, depuis l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3704.

§. I. *Troubles qui suivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ses Généraux. Aridée choisi pour Roi. Perdiccas établi comme son Tuteur, & comme Régent de l'Empire.*

EN RAPORTANT, dans le Volume précédent, la mort d'Alexandre le Grand,
B ij

j'ai marqué combien , à la première nouvelle qui s'en répandit , il s'excita de mouvemens & de troubles dans l'armée. Tous généralement , Soldats & Officiers , occupés d'abord uniquement de la perte qu'ils venoient de faire d'un Prince qu'ils aimoient comme un père , & qu'ils respectoient presque comme un dieu , se livrèrent sans mesure à la douleur & aux larmes. Un morne silence régna d'abord dans tout le camp , qui fut bientôt suivi de cris & de gémissemens affreux , vrai langage du cœur , où n'avoit aucune part une vaine ostentation de tristesse , accordée à la bienséance & à la coutume , comme ^a il arrive souvent en pareilles occasions.

Quand ces premiers sentimens de tristesse & de regrets eurent fait place à la réflexion , ils envisagèrent avec fraieur & tremblement l'état où les laissoit la mort d'Alexandre. Ils se trouvoient infiniment éloignés de leur patrie , au milieu de peuples récemment assujettis , peu accoutumés au nouveau joug , qui connoissoient à peine leurs nouveaux maîtres , & qui n'avoient pas eu le tems d'oublier leur première liberté , leurs anciennes loix , & la forme du gouvernement sous lequel ils avoient toujours vécu. Comment main-

^a Passim silentia & gemitus | ostentationem alius
 c s : nihil compositum in | mœrebant, Tacit.

tenir dans l'obéissance tant de pays, & d'une si vaste étendue ? Comment arrêter les séditions & les revoltes qui devoient naturellement éclater de tous côtés dans ce moment décisif ? Comment même contenir dans le devoir des troupes, accoutumées de longue main aux plaintes & aux murmures, & commandées par des Chefs qui avoient chacun des vûes & des prétentions bien différentes.

L'unique remède à tant de maux étoit, ce semble, de donner le plus promptement qu'il seroit possible un successeur à Alexandre. Les troupes, les Officiers, tout l'état Macédonien, marquèrent d'abord beaucoup d'empressement pour ce parti. En effet leur intérêt commun, leur conservation mutuelle, la sûreté des nouvelles conquêtes au milieu de tant de nations barbares, exigeoient qu'ils regardassent cette élection comme le premier & le plus important de leurs soins, & qu'ils songeassent à choisir quelqu'un capable de remplir une si grande place, de porter un si grand poids, & de maintenir par-tout l'ordre & la paix. Mais il étoit écrit que le royaume d'Alexandre, après sa mort, seroit partagé, qu'il seroit déchiré, *regnum ejus lacerabitur*
regnum ejus conteretur ; & qu'il ne passeroit point, comme c'est la coutume, à un de ses descendants : *sed non in posteros*

Dan 11. 4.

Non erit . .
non stabit . .
non fiet. *Isaï.*

ejus. Nulle sagesse humaine ne pouvoit lui donner un successeur unique. Ils avoient beau délibérer , consulter , décider : rien de contraire ne devoit être exécuté , ou du moins ne pouvoit subsister. Une puissance supérieure & invisible avoit déjà disposé de ce royaume , & en avoit fait le partage sans retour , comme on le verra dans la suite. Les circonstances du démembrement en avoient été annoncées près de trois cens ans auparavant : les portions étoient déjà assignées aux différens possesseurs , & rien ne pouvoit mettre obstacle à leur prise de possession , qui ne sera différée que de quelques années. Jusqu'à ce tems les hommes se remueront , s'agiteront , se donneront bien des mouvemens : mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'accomplissement de ce que le souverain maître des royaumes avoit ordonné , & qu'il avoit fait prédire par son Prophète.

Alexandre avoit eu de Barsine un fils , à qui il donna le nom d'Hercule. Roxane , une autre de ses femmes , étoit grosse quand ce Prince mourut. Outre cela il avoit un frère naturel , appelé Aridée. Mais en mourant , il ne voulut disposer de ses Etats en faveur d'aucun héritier. Ainsi ce vaste Empire , qui n'avoit plus de maître , devint une source de discordes & de guerres , comme Alexandre l'a-

voit bien prévu, en disant que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes.

Ce qui augmentoit la division, étoit l'égalité qui se trouvoit entre les Généraux de l'armée, dont aucun n'étoit tellement supérieur à ses Collègues ou par la naissance ou par le mérite, que les autres voulussent lui céder l'Empire, & se soumettre à son autorité. La cavalerie vouloit qu'on donnât pour successeur à Alexandre Aridée son frère bâtard. Il n'avoit pas le jugement bien sain depuis une grande maladie qu'il avoit eue dans son enfance, causée, à ce qu'on prétendoit, par des breuvages que lui avoit fait donner Olympias, & qui lui troublèrent l'esprit. Cette Princesse ambitieuse, craignant que les bonnes qualités qu'elle voioit paroître dans Aridée ne devinssent un obstacle à la grandeur de son fils Alexandre, crut devoir prendre les criminelles précautions dont je viens de parler. L'infanterie étoit déclarée contre ce Prince, & elle avoit à sa tête Ptolémée, & d'autres Chefs d'un grand nom, qui commencèrent à songer, chacun de son côté, à leur propre établissement. Car il se fit alors une subite révolution dans l'esprit de ces Officiers, qui leur fit dédaigner tout d'un coup l'état de particulier, & tout établissement dépendant & subal-

*Plutar. in
Alex. p. 707*

terne, pour aspirer à la souveraineté, à laquelle aucun d'eux n'avoit jamais pensé, & ne se seroit pas même cru capable de prétendre.

Q. Curt. l.

¹⁰ *Justin. lib.*

^{13.} *Diod. lib.*

^{18.}

Ces disputes, qui occupoient tous les esprits, furent cause que le corps d'Alexandre demeura sept jours sans être enseveli, & si l'on croit quelques Auteurs, sans éprouver la corruption. Il fut ensuite livré aux Egyptiens & aux Caldéens qui l'embaumèrent à leur manière, & un Aridée, autre que celui dont je viens de parler, fut chargé du soin de le faire transporter à Alexandrie.

Après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux Officiers s'étant abouchés dans une Conférence dont on étoit convenu, il fut arrêté d'un commun consentement qu'Aridée seroit Roi, ou plutôt qu'il auroit l'ombre de la roiauté. Ce qui devoit l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de son esprit, fut précisément la raison qu'on eut de l'y faire monter, & qui réunit tous les suffrages en sa faveur. Elle laissoit à chacun ses espérances & ses prétentions, & les couvroit. On convint dans la même assemblée, que, si Roxane, qui étoit grosse de six ou huit mois, avoit un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui. Perdicas, à qui Alexandre en mourant avoit laissé son anneau, fut char-

gé de la personne du Prince comme une espèce de Tuteur, & fut établi Régent du Roiaume.

La même Assemblée, quelque respect qu'elle eût pour la mémoire d'Alexandre, cassa quelques-unes de ses dispositions énoncées dans ses registres, qui auroient été ruineuses à l'Etat, & qui en auroient épuisé les finances. Il avoit ordonné qu'on élèveroit six temples magnifiques en certaines villes qu'il marquoit, & il avoit fixé le prix de chacun à cinq cens talens, c'est-à-dire, à cinq cens mille écus. Il vouloit qu'on bâtit au tombeau de Philippe son père une Pyramide, qui ne le cédât en rien pour la grandeur & la magnificence à celle d'Egypte qui passoit pour une des sept merveilles du monde. Il y avoit encore d'autres dépenses de ce genre, qui furent sagement abrogées.

Peu de tems après Roxane accoucha d'un fils, qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour Roi conjointement avec Aridée : mais l'un & l'autre n'en avoient que le nom. L'autorité étoit toute entière entre les mains des grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagé entre eux les Provinces.

En Europe, la Thrace & les régions voisines furent confiées à Lyfimaque : la Macédoine, l'Epire, & la Grèce, à Antipater & à Cratère.

Diod. l. 18.

P. 587. 588.

Justin. l. 13.

cap. 4

Q. Curt. l.

10. cap. 10.

En Afrique, l'Egypte & les autres conquêtes d'Alexandre dans la Lybie & la Cyrénaïque furent laissées à Ptolémée fils de Lagus, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Egypte. Et c'est de ce tems, vers l'Autonne au mois de Taot, qu'on commence à compter les années de l'Empire des Lagides en Egypte, quoique Ptolémée n'ait pris le nom de Roi qu'environ dix-sept ans après, conjointement avec les autres successeurs d'Alexandre.

Dans l'Asie Mineure, la Lycie, la Pamphylie, la grande Phrygie, furent données à Antigone : la Carie, à Cassandre : la Lydie, à Ménandre : la petite Phrygie, à Léonat : l'Arménie à Néoptolème : la Cappadoce & la Paphlagonie, à Eumène. Ces deux Provinces n'avoient jamais été bien soumises aux Macédoniens. Ariarathe, roi de Cappadoce, continuoit à les gouverner comme auparavant, Alexandre ayant passé avec tant de rapidité à ses autres conquêtes, qu'il ne voulut pas s'amuser à le réduire tout-à-fait, & se contenta d'une légère soumission.

La Syrie & la Phénicie échurent à Laomédon : des deux Médies, l'une à Atropate, & l'autre à Perdiccas : la Perse, à Peuceste : la Babylonie, à Archon : la Mésopotamie, à Arcésilas : la Parthie & l'Hyrkanie, à Phratapherne : la Bactriane & la Sogdiane, à Philippe : & d'au-

tres régions , à des Généraux dont les noms sont peu connus.

Séleucus , fils d'Antiochus , fut mis à la tête de toute la Cavalerie des Alliés , ce qui étoit une place considérable ; & Cassandre , fils d'Antipater , à la tête des compagnies des Gardes.

La haute Asie qui approche des Indes , & les Indes même , furent laissées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avoit établis pour Gouverneurs.

Il en fut de même presque généralement pour toutes les Provinces que je viens de nommer : & c'est dans ce sens que la plupart des Interprètes expliquent l'endroit des Maccabées où il est dit qu'Alexandre , ayant appelé les Grands de sa Cour qui avoient été nourris avec lui , leur partagea son Roiaume de son vivant. En effet il est assez vraisemblable que ce Prince , se voyant près de mourir , & ne voulant pas se désigner lui-même parmi eux un successeur unique , se contenta de les confirmer tous dans les Gouvernemens qu'il leur avoit donnés : ce qui suffit pour dire , *qu'il leur partagea son roiaume lorsqu'il vivoit encore.* M.
n.

Ce partage n'étoit que l'ouvrage des hommes : & il ne sera pas de longue durée. Celui qui régné seul , & qui est seul le Roi des siècles , en avoit fait un autre : il avoit assigné à chacun sa portion , & en

avoit marqué l'étendue & les bornes. Il n'y aura que cette disposition qui subsistera.

Le partage arrêté dans l'assemblée fut la source & la cause de bien des divisions & des guerres, comme la suite nous le fera connoître, chacun de ces Gouverneurs prétendant exercer dans son département une autorité souveraine & indépendante. *Justin. l. 15. cap. 2.* Aucun pourtant, par respect pour la mémoire d'Alexandre, ne prit le nom de Roi tant que ceux de sa race qui avoient été placés sur le trône demeurèrent en vie.

Parmi les Gouverneurs de Provinces que j'ai nommés, quelques-uns se distinguèrent au-dessus de tous les autres par leur crédit, leur mérite, leurs cabales; & formèrent différens partis, auxquels les autres s'attachèrent, chacun selon ses vûes particulières d'intérêt & d'ambition. Car il ne faut pas s'attendre que, dans un tel mouvement, les motifs du bien public aient beaucoup de part aux résolutions qui s'y prennent.

Plut. in Eum. nep. p. 583. Cornel. Nep. in Eumen. c. J'en excepte pourtant Eumène, le plus vertueux sans contredit de tous ces Gouverneurs, & qui ne leur cédoit point en bravoure: lequel, par principe de probité, demeura toujours constamment attaché au parti des deux Rois. Il étoit de Cardie ville de Thrace, & d'une naissance fort obscure. Philippe, qui avoit

remarqué en lui dès sa jeunesse de rares qualités, se l'étoit attaché en qualité de Secrétaire, & avoit pris en lui une grande confiance. Il ne fut pas moins en crédit sous Alexandre, qui lui donna une grande marque d'estime & de considération. Barsine, la première personne que ce Prince aima en Asie, & dont il eut un fils nommé Hercule, avoit une sœur de même nom: il la * fit épouser à Eumène. Nous verrons que ce sage Favori répondit dignement à l'affection de ces deux Princes, même après leur mort. Ses sentimens & ses actions nous montreront qu'on peut être roturier par la naissance, & très noble par le cœur.

J'ai marqué, dans le Volume précédent, que Sysigambis, qui avoit supporté avec patience la mort de son père, de son mari, de son fils, ne put survivre à celle d'Alexandre. La mort de cette Princesse fut suivie de près de celle de ses deux petites filles, Statira veuve d'Alexandre, & Drypetis veuve d'Ephestion. Roxane, qui appréhendoit que Statira ne se trouvât enceinte d'Alexandre aussi bien qu'elle, & que la naissance d'un garçon ne dérangeât les mesures prises pour assurer la succession au fils dont elle espéroit être grosse, engagea les deux sœurs à la venir voir, & elle s'en défit secrètement

Q. Curt. l.
10. cap. 5.

Plutar. in
Alex. p. 707.

* Arrien lui donne une autre femme. l. 7. p. 278.

par le secours de Perdicas , seul confident d'un si noir attentat.

Il est tems d'entrer dans le détail des actions des successeurs d'Alexandre. Je commencerai par la révolte des Grecs dans l'Asie supérieure , & par la guerre qu'Antipater eut à soutenir contre la Grèce , parce que ces matières sont plus isolées , & presque entièrement séparées des autres.

§. II. Révolte des Grecs dans l'Asie supérieure. Mouvemens à Athènes sur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Grèce. Il est d'abord vaincu , puis vainqueur. Il se rend maître d'Athènes , & y laisse garnison. Fuite & mort de Démosthène.

AN. M. 3681.

AV. J. C. 323.

Diod. l. 18.

P. 591. 592.

LES GRECS , qu'Alexandre avoit établis en forme de colonies dans les provinces de l'Asie supérieure , n'y demouroient qu'avec regret , parce qu'ils n'y trouvoient pas les douceurs & les agrémens dont ils s'étoient flatés , & ils conservoient dans leur cœur depuis longtemps un vif desir de retourner dans leur patrie. Ils n'avoient pas osé témoigner leur mécontentement du vivant d'Alexandre : mais dès qu'ils eurent appris la nouvelle de sa mort , ils se déclarèrent ouvertement. Aiant armé vingt mille hommes d'Infan-

terie , tous gens aguerris & expérimentés , avec trois mille chevaux , ils mirent à leur tête Philon , & se préparèrent au départ , sans prendre de conseil ni recevoir d'ordre que d'eux-mêmes , comme s'ils n'eussent plus été soumis à aucune autorité , & qu'ils n'eussent plus reconnu de maîtres ni de supérieurs.

Perdiccas , qui prévoioit les conséquences d'une telle entreprise dans un tems où tout étoit en mouvement , & où les troupes , aussi bien que la plupart des Officiers , ne respiroient que l'indépendance , envoya contr'eux Pithon , Officier d'un mérite généralement reconnu. Celui-ci se chargea volontiers de cette commission , dans l'espérance de gagner ces Grecs , & de se procurer par leur moyen un établissement considérable dans l'Asie supérieure. Perdiccas , averti de son dessein , donna un étrange ordre aux Macédoniens qu'il envioit avec lui , qui étoit d'exterminer généralement tous les révoltés. Quand Pithon fut arrivé , il gagna par argent trois mille des Grecs , qui ayant lâché le pié dans le combat , lui procurèrent une pleine victoire. Les vaincus se rendirent , à condition qu'on leur conserveroit la liberté & la vie ; & c'étoit l'intention de Pithon. Mais il n'en fut pas le maître. Les Macédoniens , se croiant obligés d'exécuter les ordres de Perdic-

cas, égorgèrent sans pitié tous ces Grecs, sans avoir égard à la parole qu'ils leur avoient donnée. Pithon, frustré de son espérance, retourna avec les Macédoniens vers Perdiccas.

Plutar. in

Phoc. p. 751.
752.

Cette expédition fut suivie de près de la guerre de Grèce. La nouvelle de la mort d'Alexandre étant arrivée à Athènes, y avoit excité de grandes rumeurs, & causé une joie presque universelle. Le peuple, qui depuis longtems portoit avec peine le joug que la Macédoine avoit imposé à la Grèce, ne parloit que de liberté, ne respiroit que guerre, & se livroit sans mesure aux emportemens d'une joie folle & excessive. Phocion, qui étoit d'un caractère sage & modéré, & qui craignoit que la nouvelle ne se trouvât pas véritable, tâchoit de calmer les esprits, & d'arrêter ces saillies fougueuses, qui ne laissoient point de lieu à la réflexion & au conseil. Comme, malgré ses efforts, la plupart des Orateurs crioient que la nouvelle étoit véritable, & qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion se leva & leur dit: „ Mais, s'il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain, & encore après demain, de sorte que nous aurons tout le tems de délibérer en repos & avec plus de sûreté.

Léosthène, qui le premier avoit répandu cette nouvelle à Athènes, ne cessoit

de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance & de vanité. Phocion , las de l'entendre , lui dit : „ Jeune homme , „ vos discours ressemblerent à des cyprès ; „ ils sont grands & hauts , mais ne portent point de fruit. “ On lui savoit mauvais gré de s'opposer si fortement aux volontés du peuple. Hépéricle s'étant levé , lui demanda : „ Quand sera-ce „ donc que vous conseillerez aux Athéniens de faire la guerre ? Ce sera , lui „ répondit Phocion , quand je verrai les „ jeunes gens prendre une ferme résolution de garder une exacte discipline , „ les riches contribuer selon leur pouvoir „ aux frais de la guerre , & les Orateurs „ s'abstenir de voler les deniers publics.

Les remontrances de Phocion furent inutiles. La guerre fut résolue , & il fut arrêté qu'on députeroit vers tous les peuples de la Grèce pour les exhorter à entrer dans la ligue. C'est la guerre que tous les Grecs , excepté les Thébains , unis ensemble pour la liberté de la Grèce , firent sous la conduite de Léosthène contre Antipater , & qui fut appelée *la guerre Lamiaque* , du nom d'une ville où ce dernier fut défait dans une première bataille.

Démosthène , qui étoit alors en exil à Mégare , mais qui dans son malheur conservoit toujours un zèle vif & ardent pour les intérêts de sa patrie & pour la défense

*Plut. in Demost. p. 858.
Justin. l. 13.
cap. 5.*

de la liberté commune , se joignit aux Ambassadeurs d'Athènes envoyés vers le Péloponnèse , & les aiant merveilleusement secondés par la force de son éloquence , il engagea dans la ligue Sicyone , Argos , Corinthe , & les autres villes du Péloponnèse.

Le peuple d'Athènes , admirant un zèle si noble & si généreux , fit sur le champ un Décret pour le rappeler de son exil. On lui envoya à Egine une galère à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port de Pirée , il n'y eut ni Magistrats ni Prêtres qui restassent dans la ville. Tous les citoyens sortirent en foule pour aller au devant de cet illustre Exilé , & le reçurent avec toutes les démonstrations possibles d'affection & de joie , & en même tems de douleur & de repentir de l'injure qu'on lui avoit faite. Démosthène , vivement touché des honneurs extraordinaires qu'on lui rendoit , & rentrant comme en triomphe dans sa patrie au milieu des acclamations publiques , levoit les mains vers le ciel pour remercier les dieux d'une protection si éclatante , & se félicitoit lui-même d'une journée plus glorieuse encore pour lui , que n'avoit été pour Alcibiade celle où il revint de son exil. Car les citoyens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré , au lieu que la réception d'Alcibiade n'avoit pas

été pleinement volontaire, & qu'il y étoit entré de la contrainte.

La plupart des anciens redoutoient extrêmement les suites d'une guerre, où il leur paroissoit qu'on s'étoit engagé avec trop de précipitation, & sans en avoir examiné les conséquences avec toute l'attention & toute la maturité que demandoit une entreprise de cette importance. Ils trouvoient qu'il n'y avoit encore aucune nécessité de se déclarer ouvertement contre les Macédoniens, dont les troupes aguerries de longue main étoient à craindre; & l'exemple de Thèbes, détruite par une pareille témérité, les effraioit. Mais les orateurs, qui trouvoient leur avantage dans les troubles publics, & à qui, comme le disoit Philippe, la guerre tenoit lieu de paix, & la paix de guerre, ne laissoient pas au peuple le tems de délibérer mûrement sur les affaires qu'on lui proposoit, & l'entraînoient dans leurs sentimens par une éloquence flateuse, qui ne lui montrait dans l'avenir que victoires & triomphes.

Ici, Démosthène & Phocion, qui ne manquoient ni de zèle ni de prudence, & qui n'avoient en vûe que le bien public, se trouvèrent d'avis différent, ce qui ne leur étoit pas extraordinaire. Il ne m'appartient point de prononcer lequel des deux avoit raison. Dans une con-

Diod. l. 18.

P. 594-599.

joncture aussi embarrassante que celle ci ; il n'est pas étonnant qu'on se sépare , quoiqu'avec de bonnes intentions de part & d'autre. Le parti de Phocion étoit peut-être le plus prudent ; celui de Démosthène , le plus glorieux.

Quoi qu'il en soit , on leva une armée considérable , & l'on équipa une flotte très-nombreuse. On enrolla tous les citoyens en âge de porter les armes , qui étoient au dessous de quarante ans. Des dix Tribus qui composoient la République , trois furent laissées pour la défense de l'Attique , le reste marcha au dehors avec les autres alliés sous la conduite de Léosthène.

Antipater , sur tous les mouvemens qu'il avoit sù qu'on se donnoit dans la Grèce , ne s'étoit pas endormi , & avoit envoyé en Phrygie vers Léonat , & en Cilicie vers Cratère , pour les presser de venir à son secours. En les attendant , il se mit en marche avec treize mille Macédoniens seulement , & six cens chevaux : les fréquentes recrues qu'il avoit envoyées à Alexandre , ne lui avoient pas laissé plus de troupes du pays.

Il est étonnant qu'Antipater ait entrepris de combattre toute la Grèce liguée avec cette poignée d'hommes. Il comptoit sans doute que les Grecs n'avoient plus cet ancien zèle & cette ancienne ardeur

pour la liberté : qu'ils ne la regardoient plus comme un avantage inestimable , pour la conservation duquel il falloit sacrifier ses biens & sa vie : qu'ils commençoient à se familiariser avec la servitude , & par là s'en rendoient dignes. C'étoit en effet la disposition présente des Grecs , à laquelle on ne reconnoit pas les enfans de ceux qui avoient soutenu courageusement tous les efforts de l'Orient , & combattu un million d'hommes pour se conserver libres.

Antipater s'avança vers la Thessalie ; suivi de sa flotte qui rangeoit les côtes de la mer. Elle étoit composée de cent dix galères à trois rangs de rames. Les Thessaliens s'étoient d'abord déclarés pour lui : mais bientôt après , aiant changé de sentiment , ils se joignirent aux Athéniens , & leur menèrent une forte cavalerie.

Comme l'armée des Athéniens & des Alliés étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Macédoine , Antipater n'en put soutenir le choc , & fut vaincu dans un premier combat. N'osant en hazarder un second , & ne pouvant pas se retirer en sûreté dans la Macédoine , il se renferma dans Lamia , petite ville de Thessalie , pour attendre le secours qui lui devoit venir d'Asie , & s'y fortifia. Les Athéniens en formèrent le siège.

L'attaque de Lamia étoit fort vive, & la résistance non moins vigoureuse. Léosthène, après plusieurs tentatives, désespérant de la pouvoir emporter de force, se réduisit à la bloquer, pour la prendre par famine. Il l'environna d'un mur de contrevallation, avec un fossé très profond, & par ce moien lui coupa les vivres. La disette se fit bientôt sentir dans la ville, & les assiégés songeoient sérieusement à se rendre, lorsque dans une sortie qu'ils firent, Léosthène reçut une blessure considérable, qui obligea de le porter dans sa tente. On donna le commandement de l'armée à Antiphile, également estimé des troupes pour sa valeur & pour sa prudence.

AN. M. 3682.

AV. J. C. 322.

Plut. in Eu-

men. p. 584.

Cependant Léonat s'étoit mis en marche pour aller au secours des Macédo-niens assiégés dans Lamia. Il étoit chargé, aussi bien qu'Antigone, par l'accord fait entre les Généraux, d'établir à main armée Eumène dans la Cappadoce : mais des vûes particulières leur firent prendre un autre parti. Léonat, qui avoit pris une entière confiance dans Eumène, lui déclara, en partant, que la promesse de secourir Antipater n'étoit pour lui qu'un vain prétexte, & que son véritable dessein étoit de passer en Grèce pour se rendre maître de la Macédoine; & il lui fit voir des lettres de Cléopatre sœur d'Alexan-

dre, qui le sollicitoit de venir à Pella, & lui promettoit de l'épouser. Léonac étant près de Lamia, marcha droit à l'ennemi avec vingt mille hommes d'infanterie, & deux mille cinq cens chevaux. La prospérité avoit mis le désordre dans l'armée des Grecs. Plusieurs, sous différens prétextes, s'étoient retirés chez eux; ce qui avoit beaucoup diminué le nombre des troupes, qui se trouvoient réduites à vingt deux mille hommes d'infanterie. La cavalerie montoit à trois mille cinq cens chevaux, dont deux mille étoient de Thessalie, qui faisoient la principale force de l'armée & toute l'espérance du succès. En effet le combat s'étant donné, ce fut cette cavalerie qui eut la plus grande part à la victoire: elle étoit commandée par Ménon. Léonac, couvert de blessures, tomba mort sur le champ de bataille, & fut emporté par les siens dans le camp. La phalange Macédonienne, qui craignoit extrêmement le choc de la cavalerie, se retira sur des hauteurs, où les Thessaliens ne purent la suivre. Les Grecs, aiant enlevé leurs morts, érigèrent un trophée, & se retirèrent.

On ne parloit à Athènes que des glorieux exploits de Léosthène, qui ne survécut pas longtems à sa gloire. Toute la ville étoit dans la joie, & ne cessoit de célébrer des fêtes, & d'offrir des sacrifi-

*Plutar.
Phoc. p. 75*

ces, pour remercier les dieux de tous les avantages qu'elle remportoit. Les ennemis de Phocion, croiant lui faire beaucoup de dépit, & le réduire à ne savoir que répondre sur l'opposition qu'il avoit toujours apportée à cette guerre, lui demandoient s'il ne voudroit pas avoir fait toutes ces belles choses. » Oui sans doute, répond Phocion, je voudrois les avoir faites : mais je ne voudrois pas n'avoir point conseillé ce que j'ai conseillé. « Il ne croioit pas qu'on dût juger d'un conseil par le succès, mais par le fond même & par la qualité du conseil; & il ne renonçoit pas à son avis, quoique l'avis contraire eût réussi, ce qui prouvoit seulement que de ce côté-là il y avoit eu plus de bonheur, mais non pas plus de sagesse. Et comme ces bonnes nouvelles se suivoient de fort près, & arrivoient du camp coup sur coup, Phocion, qui en craignoit les suites, s'écria : *Quand cesserons-nous donc de vaincre ?*

Antipater fut obligé de se rendre par capitulation. L'histoire ne nous apprend point quels furent les articles du Traité. La suite nous fait connoître seulement

a Non damnavit quod rectè viderat, quia, quod alius malè consulerat, benè cesserat : felicius hoc	existimans, illud etiam sapientius. <i>Val. Max. lib. 3. cap. 8.</i>
---	--

que

que Léosthène exigea de lui qu'il se rendît à discrétion. Ce dernier mourut peu de jours après de la blessure qu'il avoit reçue au siège. Antipater étant sorti de Lamia le lendemain de la bataille, car il paroît qu'on le traita favorablement, se joignit aux débris de l'armée de Léonat, & prit le commandement des troupes. Il se donna bien de garde de hasarder une seconde bataille : mais, en Capitaine sage & expérimenté, il conduisoit ses troupes sur des hauteurs, inaccessibles à la cavalerie ennemie. Antiphile, le Général des Grecs, retint les siennes dans la Thessalie, se contentant d'observer les mouvemens d'Antipater.

Clitus, qui commandoit la flotte Macédonienne, remporta, environ dans ce même tems, deux victoires près des îles Echinades sur Eétion, Amiral de celle des Athéniens.

Enfin Cratère, qu'on attendoit depuis longtems, arriva en Thessalie, & s'arrêta près du fleuve Pénée. Il céda le commandement à Antipater, & voulut bien servir sous lui. Les troupes qu'il avoit amenées, jointes à celles de Léonat, montoient à plus de quarante mille hommes d'infanterie, à trois mille archers ou frondeurs, & à cinq mille chevaux. L'armée des Alliés étoit beaucoup inférieure en nombre. Elle n'étoit que de vingt-cinq

Diod. lib.
18. p. 529.
602.

mille hommes de pié, & de trois mille cinq cens chevaux. La discipline y étoit mal observée, depuis les victoires qu'elle avoit remportées. Il se donna une bataille assez considérable près de Cranon, où les Grecs furent battus. La défaite ne fut pas grande, & ils ne perdirent pas beaucoup de monde : encore cet échec n'arriva-t-il que par la licence des soldats, & par le peu d'autorité des Capitaines, qui ne savoient pas se faire obéir.

Le lendemain, Antiphile & Ménon, les deux Généraux de l'armée des Grecs, assemblèrent le Conseil pour savoir si l'on attendroit le retour des troupes qui s'étoient retirées dans leur pays, ou si l'on feroit à l'ennemi des propositions d'accommodement. Ce dernier parti l'emporta. Des Députés partirent sur le champ, portant parole pour tout le corps des Alliés. Antipater répondit qu'il vouloit traiter séparément avec chacune des villes, comptant qu'il en viendrait à bout plus facilement; & il ne se trompoit pas. Cette réponse rompit la négociation. Il ne se fut pas plutôt présenté devant les villes des Alliés, qu'ils se débandèrent, & abandonnèrent lâchement la liberté, chacun ne songeant qu'à son accommodement particulier.

Ce que l'on voit ici, confirme bien ce que j'ai dit auparavant de la disposition

présente des peuples de la Grèce. Ce ne sont plus ces anciens zélateurs de la liberté, uniquement attentifs au bien public & à la gloire de la nation, qui regardoient le danger de leurs voisins & de leurs alliés comme le leur propre, & qui au premier signal voloient à leur secours. Un redoutable ennemi est aux portes d'Athènes. Toutes les Républiques de la Grèce sont sans action & sans vigueur : tout le Péloponnèse demeure immobile, & il n'est non plus parlé de Sparte que si elle ne subsistoit plus. Triste effet de la jalousie des peuples les uns contre les autres, de leur indifférence pour la liberté commune, d'un funeste engourdissement au milieu des plus grands périls, qui annonce & qui prépare une décadence & une ruine prochaine.

Antipater, profitant de cette désertion, marcha incontinent avec son armée vers Athènes, qui se trouvoit abandonnée de tous ses Alliés, & par conséquent hors d'état de se défendre contre un ennemi puissant & victorieux. Avant qu'il y entrât, Démosthène & tous ceux de son parti, qu'on pouvoit regarder comme les derniers des Grecs, & comme les défenseurs d'une liberté mourante, sortirent de la ville, & le peuple, pour se décharger sur eux du reproche de lui avoir déclaré la guerre, & pour gagner ses bon-

*Plutar. in
Phoc. p. 753.
754.*

nes graces , les condanna à mort sur le Décret que Démade en dressa. Le Lecteur n'a pas oublié que c'est ce même peuple qui venoit de rappeler Démosthène par un Décret si honorable , & de le recevoir en triomphe.

Par un second Décret , le même Démade fit ordonner qu'on enverroit à Antipater , qui étoit pour lors à Thèbes , des Ambassadeurs avec de pleins pouvoirs , pour traiter avec lui de la paix. Phocion étoit à leur tête. Le vainqueur déclara qu'il falloit que les Athéniens s'en remissent entièrement à lui , comme lui-même , lorsqu'il fut assiégé dans la ville de Lamia , s'étoit entièrement remis de la capitulation à Léosthène leur Général.

Phocion alla rapporter cette réponse à Athènes , qui fut obligée d'accepter la condition , quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thèbes avec les autres Ambassadeurs auxquels on avoit joint Xénocrate , dans l'espérance que la vûe seule d'un Philosophe si célèbre inspire-roit du respect à Antipater , & le force-roit à rendre hommage à sa vertu. C'étoit bien mal connoître le cœur humain , & en particulier le caractère violent & cruel d'Antipater , que de se flater qu'un ennemi , à qui on faisoit une guerre ouverte , renonceroit à ses avantages par respect pour la vertu d'un seul homme , & sur la

harangue d'un Philosophe, lequel apparemment s'étoit déclaré contre lui. Antipater ne daigna pas le regarder ; & quand il voulut entrer en discours, car il étoit chargé de porter la parole, il l'interrompit brusquement, & voyant qu'il continuoît, il lui imposa silence. Il ne traita pas de la même sorte Phocion. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit réponse.

„ Qu'il étoit prêt à faire amitié & alliance
 „ avec les Athéniens à ces conditions :
 „ qu'ils lui livreroient Démosthène &
 „ Hypéride ; qu'ils rétabliroient le Gouvernement sur l'ancien pié, où les charges étoient données aux riches ; qu'ils
 „ recevroient garnison dans le port de
 „ Munychia ; qu'ils paieroient tous les
 „ frais de la guerre, & outre cela une
 „ grosse amende dont on conviendrait. “

Ainsi, selon Diodore, il n'y eut que ceux qui avoient plus de deux mille dragmes de revenu qui eurent part au gouvernement, & droit de suffrage. Antipater par là prétendoit se rendre maître absolu d'Athènes, sachant bien que les riches qui possédoient les charges, & avoient de grands revenus, seroient beaucoup plus dans sa dépendance qu'une pauvre & vile populace, qui n'avoit rien à perdre, & qui n'écoutoit que son caprice.

Mille livres

Tous les autres Ambassadeurs étoient

fort contens de ces conditions , qu'ils regardoient comme fort douces vû l'état où ils se trouvoient. Xénocrate seul en jugea autrement. *Elles sont très douces , dit il , pour des esclaves ; mais très dures pour des hommes libres.*

Les Athéniens furent donc obligés de recevoir dans Munychia la garnison Macédonienne , qui étoit commandée par Ménylle , très honnête homme , & des amis particuliers de Phocion. Elle entra pendant la fête des grands Mystères , & le propre jour que l'on mène en procession de la ville à Eleusine le dieu Jacchus : triste conjoncture pour les Athéniens , & qui les pénétra de douleur. » Hélas , disoient ils en comparant les tems passés à ce qu'ils voioient , » anciennement dans » nos plus grandes adverstés les dieux se » manifestoit à nous pendant cette » sainte cérémonie par des * visions mystiques & par des voix qu'ils faisoient » entendre , au grand étonnement de nos » ennemis qui en étoient effraïés. Et aujourd'hui , à la même solennité , les » dieux voient tranquillement le plus » grand des malheurs qui pouvoient arriver à la Grèce : ils voient le plus saint » de tous les jours de l'année , & celui

* Les Athéniens étoient à tout ce qu'on leur disoit fort superstitieux , & , par de leurs dieux.
cette raison , très crédules

» qui nous est le plus agréable , souillé &
 » marqué par la plus affreuse de tou-
 » tes les calamités , qui lui donnera
 » même son nom jusqu'à la fin des siècles !

La garnison , commandée par Ménulle , ne fit aucun mal aux habitans : mais il y en eut plus de douze mille qui furent , à cause de leur pauvreté , exclus du gouvernement par un des articles du Traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athènes , traînant une triste vie dans l'opprobre & le mépris qu'ils s'étoient justement attiré. Car c'étoit , pour la plupart , des esprits brouillons & mercénaires , sans vertu , sans justice ; flatés d'une fausse idée de liberté dont ils ne savoient pas user , & dont ils ne connoissoient ni les bornes , ni les devoirs , ni la fin. Les autres citoyens pauvres , pour éviter cette honte , abandonnèrent la ville , & se retirèrent en Thrace , où Antipater leur assigna une ville & des terres pour leur habitation.

Démétrius de Phalère fut obligé de s'enfuir. Il se retira vers Nicanor , en qui *Athen lib*
 Cassandre fils d'Antipater avoit beau- *12. P. 542.*
 coup de confiance , & qu'il fit Gouverneur de Munychia après la mort de son père , comme nous le verrons bientôt. Ce Démétrius avoit été non seulement le disciple , mais l'ami intime du célèbre Théophraste. Sous un aussi savant maître ,

*Diog. Laert.
in Demetr.*

il perfectionna les talens naturels qu'il avoit pour l'éloquence, & se rendit habile dans la philosophie, la politique, & l'histoire. Il étoit fort estimé à Athènes. Il avoit commencé à y entrer dans le gouvernement des affaires dès le tems qu'Harpalus s'y étoit rendu, après s'être déclaré contre Alexandre. Dans le tems dont nous parlons, il fut obligé de sortir d'Athènes, qui le condanna même bientôt après, quoiqu'absent, sous un vain prétexte d'irréligion.

*Plutar. in
Demost. pag.
819. 850.*

Tout le poids de la colére d'Antipater tomba principalement sur Démosthène, Hypéride, & quelques autres Athéniens qui les avoient suivis. Quand il fut qu'ils s'étoient dérobés à sa vengeance par la fuite, il envoya après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, qui avoit joué autrefois des tragédies. Cet Archias aiant trouvé à Egine l'Orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, & Himérée frère de Démétrius de Phalère, qui tous trois s'étoient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les arracha de leur asyle, & les envoya à Antipater qui étoit alors à Cléones, où il les fit mourir. On dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride.

Le même Archias aiant appris que Démosthène, retiré dans l'île de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans le tem-

ple de Neptune, il y passa sur des esquifs, & étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple, & fit tous ses efforts pour persuader à Démosthène de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Démosthène connoissoit trop les hommes, pour se fier à sa parole. Il savoit que ces âmes vénales & vendues à l'iniquité, ces infâmes Ministres d'ordres également injustes & cruels, ne se piquent pas, non plus que leurs maîtres, de sincérité & de vérité. Pour éviter de tomber entre les mains d'un Tyran, qui auroit exercé sur lui toute sa fureur, il avala du poison qu'il portoit toujours sur lui. Ce poison produisit son effet assez promptement. Se sentant affoiblir, il s'avança soutenu sur les bras de quelques domestiques, & tomba mort au pié de l'autel.

Peu de tems après, les Athéniens, pour lui marquer leur estime & leur reconnoissance, lui firent ériger une statue de bronze, & ordonnèrent par un Décret que d'âge en âge l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et au bas de la statue ils firent graver cette Inscription, qui étoit conçue en deux vers élégiaques: *Démosthène, si tu avois eu autant de force que de bon sens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grèce.* Quel cas doit on faire du

jugement d'un peuple capable de se porter, presque dans le même tems, à des extrémités si opposées : qui condamne aujourd'hui un citoyen à mort, & qui le lendemain le comble d'honneurs & de louanges ?

Ce que j'ai dit de Démosthène en plusieurs occasions, me dispense ici de faire au long son portrait & son caractère. Il étoit, non seulement grand orateur, mais grand homme d'Etat. Il avoit de nobles & de grandes vûes, un zèle à toute épreuve pour l'honneur & les intérêts de sa patrie, une haine irréconciliable contre tout ce qui sentoit la tyrannie, & un amour de la liberté tel qu'on peut se l'imaginer dans le Républicain le plus ennemi, qui fut jamais, de toute servitude & de toute dépendance. Une sagacité merveilleuse le faisoit percer dans l'avenir, & lui montrait les événemens futurs & éloignés, comme s'ils eussent été présens. Il paroissoit informé de tous les desseins de Philippe, comme s'il eût été admis à son Conseil; & si les Athéniens eussent voulu suivre ses avis, jamais ce Prince ne seroit parvenu à ce degré de puissance qui causa la perte de la Grèce, comme Démosthène l'avoit souvent prédit.

Plutar in Il connoissoit parfaitement Philippe,
Demost pag. & étoit bien éloigné de le louer comme
833. faisoient la plupart des Orateurs. Deux

Ambassadeurs, avec qui il avoit été député vers lui, ne cessant, à leur retour, de vanter le Roi de Macédoine, & de dire : Que c'étoit un Prince très éloquent, très beau, & très grand buveur : *Quelle louange*, reprit Démosthène ! *La première qualité est d'un Rhéteur, la seconde d'une femme, la troisième d'une éponge ; mais nulle d'un Roi.*

Pour ce qui regarde l'éloquence, on ne peut rien ajouter à ce qu'en dit Quintilien dans le parallèle qu'il fait de Démosthène & de Cicéron. Après avoir montré que les parties essentielles & les grandes qualités de l'orateur leur sont communes, il marque en particulier la différence qui se trouve entr'eux pour le stile & l'élocution. » L'un, ^a dit-il, est plus » précis, l'autre plus abondant. L'un serre » de plus près son adversaire : l'autre, » pour le combattre, se donne plus de » champ. L'un songe toujours à le per- » cer, pour ainsi dire, par la vivacité de » son stile : l'autre souvent l'accable aussi » par le poids du discours. Il n'y a rien à » retrancher à l'un, & rien à ajouter à » l'autre. On voit en Démosthène plus de

a In eloquendo est aliqua frequenter & pondere. Illi diversitas. Densior ille, hic nihil detrabi potest, huic copiosior. Ille concludit nihil adjici. Curæ plus in astrietiùs, hic latius pugnat. illo, in hoc naturæ. Quintil. Ille acumine semper ; hic lib. 10. cap. 1.

» soin & d'étude: en Cicéron, plus de
» naturel & de génie.

*Dans le
Traité des
Etudes, en
parlant de
l'éloquence
du Barreau.*

J'ai marqué ailleurs un autre trait de différence entre ces deux grands orateurs, qu'on me permettra de rapporter encore ici. Ce qui caractérise Démosthène plus que tout le reste, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthène, dans des matières si susceptibles de grace & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au-dessus de toutes les louanges.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène: il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais, persuadé que^a l'orateur doit, quand il ne s'agit que de choses non essentielles, former son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent; il ne crut pas que son siècle

a Semper oratorum eloquentiæ, moderatrix fuit auditorum prudentia. Omnes enim qui probari volunt, voluntatem eorum

qui audiunt intuentur, ad eamque & ad eorum arbitrium & nutum totos se fingunt & accommodant.
Orat. n. 14.

fût susceptible d'une si rigide exactitude, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, ^a quoiqu'il ne perdît jamais de vue l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément. Et en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moiens de persuader est de plaire. Mais il travailloit aussi pour sa propre réputation, & ne s'oubloit pas lui-même.

La mort de Démosthène, & celle d'Hy- *Plutar. in*
péride, firent regretter aux Athéniens les *Phoc. p. 714*
régnes de Philippe & d'Alexandre, & leur rappellèrent dans l'esprit la magnanimité, la générosité, & la clémence que ces deux Princes conservèrent même dans leur courroux, toujours prêts à pardonner, à remettre les offenses, & à relever leurs ennemis : au lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous un vil manteau, & sous les apparences d'une

<p>^a Quapropter ne illis quidem repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantis. . . . Atque id fecisse M. Tullium</p>	<p>utilitati, tum partem quandam delectationi daret : cum & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maxime) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quod placebat. <i>Quintil. lib. 12. cap. 10.</i></p>
--	---

video, ut, cum omnia

vie simple & frugale, affectant de ne prendre aucun titre d'autorité, se montrait en effet un maître dur & impérieux.

Cependant, malgré toute sa dureté, Phocion ne laissa pas d'obtenir de lui par ses prières le rappel de plusieurs bannis. Il y a lieu de croire que Démétrius fut de ce nombre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il eut beaucoup de part aux affaires de la République depuis ce tems-là. Pour ceux que Phocion ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes & moins éloignés. Car il fit en sorte qu'ils ne fussent pas relégués, comme l'ordre en avoit été d'abord expédié, au delà des monts Cérauniens & du promontoire de Ténare, & privés du doux séjour de la Grèce, mais qu'ils demeurassent dans le Péloponnèse. Qui pourroit s'empêcher ici d'admirer, d'un côté le bon & généreux naturel de Phocion, qui emploie son crédit auprès des puissances, pour procurer quelques soulagemens à des malheureux; & de l'autre, une sorte d'humanité dans un Prince, qui ne s'en piquoit pas néanmoins, mais qui sentoît bien qu'il y auroit eu de la dureté d'ajouter encore de nouvelles peines aux incommodités de l'exil.

Du reste, Antipater gouverna avec beaucoup de justice & de douceur ceux qui restèrent dans Athènes, pourvut des

premières charges & des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens & les plus vertueux, se contentant d'éloigner de toute la magistrature ceux qu'il croioit portés & propres à exciter des troubles. Il savoit que ce peuple n'étoit point capable de porter ni une servitude ni une liberté entières. Ainsi il crut devoir ôter à l'une ce qu'elle auroit eu de trop dur, & à l'autre ce qu'elle avoit d'excessif & de licentieux.

Après une campagne si glorieuse, le Vainqueur reprit la route de Macédoine pour y faire la cérémonie du mariage de Phila sa fille avec Cratère. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste. Phila étoit une des Princesses de son siècle les plus accomplies. Sa beauté faisoit la moindre partie de son mérite. L'éclat en étoit beaucoup relevé par la douceur & la modestie qui brilloient sur son visage, & par un air de bonté & une pente à obliger qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle joignoit à des qualités si estimables un génie supérieur & une rare prudence, qui la rendoient capable des plus grandes affaires. On dit que toute jeune qu'elle étoit, Antipater son père, l'un des plus habiles politiques de son tems, n'entreprenoit rien d'important sans la consulter. Elle n'emploia le crédit qu'elle eut sur l'esprit de ses deux maris, (car après

Diod. l. 18.

pag. 602. &

l. 19. p. 703.

la mort de Cratère elle épousa Démétrius fils d'Antigone) que pour faire du bien aux Officiers, ou à leurs filles, ou à leurs sœurs. Si elles étoient pauvres, elle leur donnoit de quoi se marier: si le malheur vouloit qu'on vînt à les calomnier, elle-même s'intéressoit à leur justification. Une libéralité si généreuse l'avoit rendue toute-puissante auprès des troupes. Il n'étoit point de cabales qu'elle ne dissipât par sa présence, ni de révoltes qu'elle n'assoupît par ses manières.

§. III. *Convoi d'Alexandre. Son corps est porté à Alexandrie. Eumène est mis en possession de la Cappadoce par Perdiccas. Ptolémée, Cratère, Antipater, Antigone se liguent contre l'un & l'autre. Mort de Cratère. Malheureuse expédition de Perdiccas en Egypte: il y est tué.*

AN. M. 368.
AV J.C. 321.
Diod. l. 18.
p. 608-610.

VERS CE TEMS-LA se fit le convoi * d'Alexandre. Aridée ayant été chargé par tous les Gouverneurs & par tous les Grands du royaume de la pompe funébre de ce Prince, avoit employé deux ans à disposer tout ce qui pouvoit la rendre la plus

* J'aurois souhaité pouvoir m'expliquer en plusieurs endroits de cette description d'une manière plus claire & plus intelligible que je n'ai fait: mais cela ne m'a pas été possible, quoique j'aie eu recours aux lumières de personnes plus habiles que moi.

riche & la plus éclatante qu'on eût encore vûe. Lorsque toutes choses furent prêtes pour cette lugubre mais superbe cérémonie, l'on donna les ordres pour commencer la marche. Elle fut précédée par un grand nombre de pionniers & d'autres ouvriers, afin de rendre praticables tous les chemins par lesquels on devoit passer.

Après qu'ils eurent été applanis, on vit partir de Babylone ce magnifique chariot, dont l'invention & le dessein se faisoient autant admirer, que les richesses immenses qu'on y découvroit. Le corps du chariot portoit sur deux essieux, qui entroient dans quatre roues faites à la mode de Perse, dont les moieux & les raions étoient dorés, & les jantes revêtues de fer. Les extrémités des essieux étoient d'or, représentant des mufles de lions, qui mordoient un dard. Le chariot avoit quatre timons; & à chaque timon étoient attelés quatre rangs de quatre mulets chacun, enforte qu'il y avoit pour tirer ce chariot, soixante-quatre mulets. On avoit choisi les plus forts & de la plus haute taille. Ils avoient des couronnes d'or, & des colliers enrichis de pierres précieuses, avec des sonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevoit un pavillon tout d'or, qui avoit douze piés de large sur dix-huit de long, soutenu par des

colonnes d'ordre Ionique, embellies de feuilles d'acanthé. Il étoit orné au-dedans de pierres précieuses, disposées en forme d'écailles. Tout autour régnoit une frange d'or en rézeau, dont les filets avoient un doigt d'épaisseur, où étoient attachées de grosses sonnettes, qui se faisoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voioit quatre bas reliefs.

Le premier représentoit Alexandre assis dans un char, & tenant à sa main un sceptre superbe : environné, d'un côté d'une troupe de Macédoniens armés, & de l'autre d'une pareille troupe de Persans armés à leur manière. Devant eux marchaient les Ecuiers du Roi.

Dans le second on voioit des éléphants harnachés de toutes pièces, portant sur le devant des Indiens, & sur le derrière des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troisième étoient représentés des escadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatrième montrait des vaisseaux tout prêts à combattre.

A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or, qui sembloient le garder.

Aux quatre coins étoient posées des statues d'or massif, représentant des victoires avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avoit placé un trône d'or, d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux *, qui avoient autour du cou des cercles d'or d'un pié & demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes sacrées.

Au pié de ce trône étoit posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or, & travaillé au marteau. On l'avoit rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avoit sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or.

Entre le trône & le cercueil étoient les armes du Prince, telles qu'il les portoit pendant sa vie.

Le pavillon en dehors étoit aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut étoit terminé par une très grande couronne d'or, composée comme de branches d'olivier. Le soleil qui dardoit ses rayons sur cette couronne, joint au mouvement du chariot, la faisoit briller d'une lumière étincelante, semblable à celle des éclairs.

On conçoit aisément que dans une

* Le mot grec τραγόκερος | qui a de la barbe au menton
désigne une espèce de Cerf | comme les boucs.

longue marche , le mouvement d'un chariot aussi chargé que celui-ci devoit être sujet à de grands inconvéniens. Afin donc que le pavillon & tous ses accompagnemens , soit que le chariot descendît ou qu'il montât , demeurassent toujours dans la même situation malgré l'inégalité des lieux , & les violentes secousses qui en étoient inséparables ; du milieu de chacun des deux essieux s'élevoit un axe qui soutenoit le milieu du pavillon , & tenoit toute la machine en état.

Après le chariot marchaient les Gardes tous armés , & superbement vêtus.

On ne sauroit croire combien cette cérémonie attira de monde , tant par le profond respect que l'on avoit pour la mémoire d'Alexandre , que par la magnificence de cette pompe funébre , qui n'avoit point encore eu son égale dans le monde.

Ælian. lib.
12. c. 64.

Il avoit couru une prédiction , que l'endroit où seroit enterré Alexandre deviendroit le plus heureux & le plus florissant de toute la terre. Les Gouverneurs se disputoient l'un à l'autre un corps qui devoit porter avec lui un si beau privilège. Perdicas , par amour pour la patrie , vouloit qu'on le portât à Ege en Macédoine , sépulture ordinaire de ses Rois. On proposa encore d'autres lieux. L'Egypte l'emporta. Ptolémée , qui avoit des obliga-

tions si essentielles & si récentes au Roi de Macédoine, voulant signaler sa reconnaissance, partit avec une nombreuse escorte de troupes les plus lestes qu'il eût, pour aller au devant du convoi, & s'avança jusqu'en Syrie. L'ayant joint, il empêcha qu'on ne le portât au temple de Jupiter Ammon, comme on en avoit dessein. Le corps fut déposé d'abord dans la ville de Memphis, & de là conduit à Alexandrie. Ptolémée lui construisit un temple magnifique, & lui rendit tous les honneurs que l'antiquité payenne avoit coutume de rendre aux demi-dieux & aux Héros.

Freinshémius, dans ses supplémens de *Lib. 133.* Tite-Live, rapporte d'après Léon * l'A- * *Cet Au-
fricain, que le tombeau d'Alexandre le* *teur vivoit
Grand subsistoit encore du tems de cet* *dans le 15.
siècle.* Auteur, & qu'il étoit révééré par les Mahométans comme le tombeau, non seulement d'un Roi illustre, mais d'un grand Prophète.

DANS LE PARTAGE qui s'étoit fait des *Plutar. in
divers Gouvernemens de l'Empire d'A-* *Eumen. pag.
lexandre, Eumène avoit eu pour son* *84.
département la Cappadoce & la Paphla-* *Diod. l. 18.
gonie qui confine à la mer du Pont; &* *pag. 529.* il étoit expressément porté par le Traité, que Léonat & Antigone, avec une grosse armée, y conduiroient Eumène pour l'établir Satrape de cette contrée; & pour

en chasser le Roi Ariarathe. Cette résolution prise en commun d'envoyer ainsi dans les divers départemens des troupes & d'habiles Capitaines , étoit l'effet d'une politique très judicieuse , afin que toutes les provinces conquises restassent sous la domination des Macédoniens , & que les peuples , se voyant sans maîtres , ne songeassent point à se remettre dans leur première liberté , & ne s'appriussent point les uns aux autres à secouer le nouveau joug des Grecs.

Mais ni Léonate ni Antigone ne se mirent pas beaucoup en peine d'exécuter cet article du Traité ; & songeant chacun à leur intérêt & à leur aggrandissement particulier , ils prirent d'autres mesures. Eumène , ainsi abandonné par ceux qui devoient l'établir dans son Gouvernement , partit avec tout son équipage , qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armés , & avec toutes ses richesses , qui étoient environ

*Quinze mil-
lions.*

cinq mille talens qu'il avoit en or ; & il se retira auprès de Perdicas. Il en fut très bien reçu , eut beaucoup de crédit auprès de lui ; & entra dans tous ses Conseils. En effet Eumène étoit un homme ferme , & la meilleure tête de tous les Capitaines d'Alexandre.

Peu de tems après il fut mené en Capadoce avec une grosse armée que Per-

diccas voulut commander en personne. Ariarathe s'étoit préparé à faire une bonne défense. Il avoit trente mille hommes de pié, & une nombreuse cavalerie. Perdiccas le battit, le fit prisonnier, extermina toute sa famille, & mit Eumène en possession de son Gouvernement. Il vouloit, par cet exemple de sévérité, intimider les peuples, & arrêter les séditions : conduite très sage, & absolument nécessaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement, où tout fermente dans un Etat, & où tout est prêt à se soulever. Ensuite il s'avança pour châtier Isaure & Larande, villes de Pisidie, qui avoient massacré leurs Gouverneurs, & s'étoient révoltées. La dernière de ces villes périt d'une manière bien étrange. Comme elle se voioit hors d'état de résister, & qu'elle n'espéroit aucun quartier du vainqueur, ses habitans aiant enfermé dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfans, leurs pères & mères, & tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent, y mirent le feu, & après avoir combattu comme des lions, se jetèrent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage : les soldats en aiant éteint le feu, y firent un grand butin, car elle étoit remplie de richesses.

Diod. pag.

605.

Delà Perdiccas se rendit en Cilicie, & y passa l'hiver. Pendant le séjour qu'il y fit, il forma le dessein de répudier Nicée

Diod. pag.

606-609.

filles d'Antipater, qu'il avoit épousée dans un tems où il croioit ce mariage utile pour ses vûes. Mais depuis que la Régence de l'Empire lui avoit donné un crédit supérieur, & fait naître de plus hautes espérances, il se tourna d'un autre côté, & songea à épouser Cléopâtre sœur d'Alexandre le Grand. Elle avoit été mariée à Alexandre roi d'Epire, & aiant perdu son mari dans les guerres d'Italie, elle ne s'étoit point remariée. Elle étoit alors à Sardes en Lydie. Perdikkas y envoya Eumène lui en faire la proposition, & tâcher de la gagner. Cette alliance avec une sœur d'Alexandre, fille du même père & de la même mère, & fort chérie des Macédoniens, lui ouvroit le chemin à l'Empire par la faveur des Macédoniens qu'elle devoit naturellement lui procurer.

Antigone démêla son dessein, & entrevit que sa perte étoit un des articles sur lesquels on comptoit pour y réussir. Aussitôt il passa en Grèce, alla trouver Antipater & Cratère, qui étoient alors occupés à faire la guerre aux Eoliens, & leur découvrit tout le plan de Perdikkas. Ils s'accommodèrent aussitôt avec les Eoliens, & marchèrent du côté de l'Helléspont, pour observer les mouvemens de leur nouvel ennemi. Et afin de fortifier leur parti, ils engagèrent dans leur intérêt Ptolémée Gouverneur d'Egypte.

Cratère,

Cratère , un des plus distingués d'entre les Capitaines d'Alexandre , étoit le plus aimé & le plus estimé des Macédoniens. Alexandre , un peu avant de mourir , l'avoit chargé de conduire en Macédoine les dix mille vétérans qu'il y renvoioit à cause de leur âge , de leurs blessures , ou de quelques autres infirmités qui les rendoient incapables de servir , & il lui avoit donné en même tems la charge de Vice-roi de Macédoine à la place d'Antipater , qu'il rappelloit auprès de lui à Babylone. Après la mort d'Alexandre , la Grèce , la Macédoine , & l'Epire aiant été données à lui & à Antipater conjointement , ils les gouvernoient ensemble : de son côté Cratère fit toujours ce que doit faire un bon & fidèle Associé ; sur-tout dans cette guerre , où la découverte des desseins de Perdiccas les mit dans la nécessité d'entrer.

Perdiccas renvoia Eumène dans sa province , non seulement pour y mettre tout en bon état , mais aussi en particulier pour avoir l'œil sur les mouvemens de Néoptolème Gouverneur d'Arménie , son plus proche voisin , que Perdiccas soupçonnoit ; & l'on verra que ses soupçons n'étoient pas sans fondement.

Ce Néoptolème étoit un homme plein d'un sot orgueil , & que les vaines espérances dont il se repaissoit avoient rendu

*Plutarc. in
Eumen. pag.
585.*

d'une fierté insupportable. Eumène tâchoit de le ramener par la raison & par la douceur ; & voiant que la Phalange des Macédoniens , commandée par Néoptolème , étoit devenue très audacieuse & très insolente , il travailla à assembler un Corps de cavalerie qui pût la tenir en respect , & lui résister. Pour cet effet il donna toutes sortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du pays qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de sa Cour auxquels il se fioit le plus , releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faisoit , les dressa & les accoutuma au travail & à la fatigue par des revûes , des exercices , & des mouvemens continuels. On fut fort surpris de voir qu'en si peu de tems il eût assemblé plus de six mille chevaux en état de bien servir.

AN. M. 3683. Au printems Perdiccas aiant fait filer
AP. J. C. 321. routes ses troupes vers la Cappadoce , tint Conseil avec ses amis sur les opérations de la guerre qu'il entreprenoit. Le sujet de la délibération étoit de savoir s'il faisoit aller d'abord en Macédoine contre Antipater & Cratère , ou en Egypte contre Ptolémée. Ce dernier parti l'emporta. Il fut arrêté en même tems qu'Eumène , avec une partie de l'armée , demeureroit pour garder les provinces d'Asie contre

Antipater & Cratère. Et afin de le mieux engager à servir la cause commune, Perdicas ajouta à son Gouvernement les provinces de Carie, de Lycie, & de Phrygie. Il le déclara aussi Généralissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, avec ordre à tous les Gouverneurs de lui obéir. Après cela Perdicas prit la route d'Egypte par Damas, & par la Palestine. Il mena aussi les deux Rois mineurs dans cette expédition, pour couvrir ses desseins de l'autorité royale.

Eumène n'oublia rien pour avoir une bonne armée à opposer à Antipater & à Cratère, qui avoient déjà passé l'Helléspont, & marchaient à lui. Ils essayèrent d'abord toutes sortes de voies pour le détacher du parti où il étoit engagé, & lui promirent d'ajouter de nouvelles provinces à celles qu'il avoit déjà. Mais il étoit trop ferme pour se laisser ébranler, & pour manquer de parole à Perdicas. Ils réussirent mieux auprès d'Alcétas & de Néoptoléme. Ils engagèrent le premier, quoique frère de Perdicas, à demeurer neutre : & l'autre à se déclarer pour eux. Eumène chargea celui-ci au

Plutarc. in Eumen. pag.

585-587.

Diod. lib.

18. pag. 610.

613.

a Quem (Perdiccam) etsi infirmum videbat, quod unus omnibus resistere cogebatur, amicum non	deseruit, neque salutis quam fidei fuit cupidior. <i>Cornel. Nep. in Eumen. cap. 3.</i>
---	---

passage , le battit , & lui enleva même tout son bagage. Il dut cette victoire à sa cavalerie , qu'il avoit formée avec tant de soin. Néoptolème se sauva avec trois cens chevaux , & joignit Antipater & Cratère : le reste de ses troupes prit parti dans celles d'Eumène.

Antipater entra en Cilicie , dans le dessein de passer en Egypte , & de secourir Ptolémée , si ses affaires le demandoient. Il détacha Cratère & Néoptolème avec le reste de l'armée contre Eumène qui étoit en Cappadoce. Il s'y donna un combat considérable , dont Eumène dut le succès à une sage & industrieuse précaution qu'il prit , que Plutarque regarde avec raison comme le chef-d'œuvre d'un grand Capitaine. La réputation de Cratère étoit très grande : & depuis la mort d'Alexandre la plupart des Macédoniens le desiroient pour leur Chef , se souvenant que pour l'amour d'eux , & pour soutenir leurs intérêts , il avoit encouru la disgrâce du Prince. Néoptolème l'avoit flaté , que , dès qu'il se montreroit , tous les Macédoniens du parti opposé se rangeroient sous ses drapeaux. Eumène lui-même le craignoit extrêmement. Mais , pour éviter ce malheur qui auroit entraîné sa ruine , il fit si bien garder les avenues & les passages , que son armée ignora absolument contre

qui on la menoit, aiant fait courir le bruit que c'étoit seulement Néoptolème qui revenoit l'attaquer. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'opposa à Cratère aucun Macédonien, & défendit, sous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun héraut pour quelque raison que ce pût être.

Le premier choc fut très rude. Les lances volèrent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratère ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour : car il tua plusieurs ennemis de sa main, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur lui sans le reconnoître : ce ne fut qu'à la fin qu'on sut qui il étoit, lorsqu'il rendoit les derniers soupirs. A l'autre aile, Néoptolème & Eumène, qui se haïssoient tous deux personnellement, en étant venus aux mains, & leurs chevaux s'étant heurtés l'un contre l'autre, ils se prirent corps à corps, & leurs chevaux s'étant dérobés de dessous eux, ils tombèrent tous deux par terre. Là, comme des Athlètes acharnés l'un contre l'autre, ils se battirent longtemps avec une espèce de fureur & de rage, jusqu'à ce qu'enfin Néoptolème reçut le coup mortel, & expira.

Eumène alors , étant remonté à cheval , poussa à son aile gauche , où il croioit que les ennemis tenoient encore ferme. Là , aiant appris que Cratère avoit été tué , il courut à l'endroit où il étoit , & le trouva qui expiroit. Il ne put refuser des larmes à la mort d'un ancien ami , qu'il avoit toujours estimé & considéré. Il lui fit rendre les derniers honneurs avec toute la magnificence possible , & fit porter ses os en Macédoine pour être remis à sa femme & à ses enfans. Il gagna cette seconde bataille dix jours après la première.

Diod. l. 18. Perdicas étoit cependant entré en
p. 613-616. Egypte , & y faisoit la guerre à Ptolémée ,
Plutar. in mais avec un succès bien différent. Pto-
Eumen. pag. lémée , depuis qu'il avoit le Gouverne-
587. ment de l'Egypte , s'étoit conduit avec
Corn. Nep. tant de justice & de bonté , qu'il avoit
cap. 5. gagné le cœur de tous les Egyptiens. Une
 infinité de gens , charmés de la douceur
 d'un Gouvernement si sage , étoient venus
 de la Grèce , & d'autres endroits , se ran-
 ger sous ses ordres. Ce double avantage
 le rendoit très puissant. L'armée même
 de Perdicas avoit tant d'estime & de
 penchant pour Ptolémée , qu'elle n'alloit
 qu'à regret contre lui , & que plusieurs
 désertoient tous les jours pour aller se
 joindre à ses troupes. Tout cela fit échouer
 le dessein de Perdicas. Il y perdit même
 la vie. Aiant malheureusement voulu faire

passer à son armée un bras du Nil qui faisoit une île près de Memphis, & aiant perdu à ce passage deux mille hommes, dont la moitié se noia, & l'autre fut dévorée par les crocodiles; les Macédoniens, mécontents jusqu'à la fureur de se voir exposés si mal-à-propos, se soulevèrent contre lui. Cent des principaux Officiers, dont Pithon étoit le plus connu, l'abandonnèrent. Il fut égorgé dans sa tente, avec la plupart de ses amis & de ses confidens.

Deux jours après on reçut la nouvelle de la victoire d'Eumène. Sans doute que si on l'eût su deux jours plutôt, elle auroit arrêté ce soulèvement, & prévenu la révolution dont il fut suivi bientôt après, & qui fut si favorable à Ptolémée, à Antipater, & à tout leur parti.

§. IV. *La Régence est donnée à Antipater. Eumène assiégé par Antigone dans Nora. Siège & prise de Jérusalem par Ptolémée. Démade mis à mort par Cassandre. Antipater, en mourant, nomme Polyperchon Régent à sa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puissant.*

DÈS LE LENDEMAIN de la mort de Perdiccas, Ptolémée passa le Nil, & entra dans le camp des Macédoniens. Il y

*Dio l. li^v
18. pag. 616-
619.*

justifia si bien sa conduite, qu'ils se déclarèrent tous en sa faveur. Quand on reçut la nouvelle de la mort de Cratère, il fut si habilement profiter de leur affliction & de leur colère, qu'il leur fit faire un Décret, par lequel Eumène & cinquante autres du même parti furent déclarés ennemis de l'Etat Macédonien; & ce Décret autorisoit Antipater & Antigone à leur faire la guerre. Quoique ce Prince vît un penchant général à lui donner la Régence vacante par la mort de Perdiccas, il n'eut garde de prendre ce parti. Il voioit clairement que les pupilles n'avoient qu'un vain titre, précaire, & sans réalité: qu'ils ne pourroient jamais soutenir le poids de ce vaste Empire, ni réunir sous leur autorité tant de Gouverneurs accoutumés à l'indépendance: que par l'inclination & l'intérêt des Officiers autant que par la situation des affaires, tout tendoit à un démembrement inévitable: que tout ce qu'il pourroit acquérir en attendant, tourneroit au profit des pupilles: qu'en paroissant occuper le premier rang, il ne posséderoit en effet rien de fixe, de solide, & de propre: qu'après le tems de la Régence expiré, il se trouveroit sans gouvernement, sans établissement réel, sans armée, sans appui ni retraite; pendant que tous ses Collègues se verroient dans une possession tran-

quille des plus riches provinces , & profiteroient seuls des conquêtes communes. Préférant donc à ce nouveau titre le poste qu'il avoit , comme moins hazardeux & moins exposé à l'envie , il fit tomber le choix sur Pithon & sur Aridée.

Le premier avoit commandé avec distinction dans toutes les guerres d'Alexandre. Il avoit suivi le parti de Perdiccas , jusqu'à la méchante manœuvre qu'il lui vit faire au passage du Nil , qui le lui fit abandonner , pour s'attacher à Ptolémée.

Pour Aridée , il n'est parlé de lui dans l'histoire qu'à la mort d'Alexandre , où il paroît chargé du soin de ses funérailles : & nous avons vû comment après deux ans de préparatifs , il s'étoit acquitté de cette triste mais honorable fonction.

Cet honneur de la tutelle ne leur dura pas lontems. Eurydice , femme du roi Aridée , qu'on n'appellera plus désormais que Philippe , voulant se mêler de toutes les affaires , & les Macédoniens l'ayant soutenue dans ses prétentions ; les deux Régens furent si dégoutés de leur emploi , que quand ils eurent ramené l'armée à Triparadis en Syrie , ils s'en démirent volontairement : & il fut donné à Antipater seul.

Aussitôt qu'il s'en vit revêtu , il fit un nouveau partage des provinces de l'Empire , dans lequel il donnoit l'exclusion

à tous ceux qui avoient été du parti de Perdiccas & d'Eumène, & rétabliſſoit tous ceux de l'autre qui avoient été dépoſſédés. Dans cette nouvelle diviſion de l'Empire, Séleucus, à qui le commandement de la cavalerie donnoit, comme je l'ai déjà dit, une grande autorité, eut le Gouvernement de Babylone, & devint dans la ſuite le plus puiffant des ſucceſſeurs

Strab. lib. 11. p. 523. d'Alexandre. Pithon eut le Gouvernement de la Médie: mais Atropate, qui en étoit Gouverneur, ſe maintint dans une partie du pays, & ſ'en fit Roi, ſans vouloir reconnoître l'autorité des Macédoniens; & cette partie de la Médie fut depuis appelée la Médie Atropatène. Les affaires étant ainſi réglées, Antipater envoya Antigone contre Eumène, & retourna en Macédoine. Il laiffa ſon fils Caſſandre, en qualité de Général de la cavalerie, auprès d'Antigone, pour être informé de toutes ſes démarches.

AN. M. 3683. Av. J.C. 321. Joseph. Antiq. lib. 11. cap. 8. Iaddus, le Grand-Prêtre des Juifs, mourut cette année, & Onias ſon fils lui ſuccéda. Le Pontificat de ce dernier dura vingt & un ans. Je fais ici cette remarque, parce que dans la ſuite l'hiſtoire des Juifs ſe trouvera fort mêlée avec celle des ſucceſſeurs d'Alexandre.

AN. M. 3684. Av. J.C. 320. Diod. l. 18. p. 619-621. Antigone ſe mit de bonne heure en campagne contre Eumène. Il ſe donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Eu-

méne y fut battu , & y perdit huit mille hommes. Ce fut par la trahison d'Apollo-
 nide , un des principaux Officiers de sa
 cavalerie , qui gagné par Antigone , passa ,
 au milieu du combat , dans le parti de
 l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni :
 car Euméne le prit , & le fit pendre sur
 le champ.

*Plutar. in
 Eumen pag.
 588-590.
 Corn. Nep.
 in Eumen. c.
 5.*

Il auroit pu , dans une occasion qui sui-
 vit de près la perte de cette bataille , se
 saisir des bagages d'Antigone , s'emparer
 de toutes les richesses , faire un grand
 nombre de prisonniers ; & sa petite trou-
 pe dévoreroit déjà des yeux un butin si con-
 sidérable. Mais , soit crainte qu'une si
 riche proie n'amollît le cœur de ses sol-
 dats , contraints alors d'errer çà & là ;
 soit considération pour Antigone , qui
 autrefois avoit été lié avec lui d'une ami-
 tié particulière , il fit donner avis sous
 main au Commandant du danger qu'il
 couroit : & quand il fit mine d'attaquer
 les bagages , ils étoient en sûreté.

Euméne , depuis sa défaite , fut obligé
 pour se sauver , de changer presque con-
 tinuellement de retraite : & l'on admiroit
 la tranquillité & la constance qu'il fai-
 soit paroître dans cette vie errante & fu-
 gitive à laquelle il étoit réduit. Car , dit
 Plutarque , il n'y a que l'adversité qui
 mette la grandeur d'ame dans tout son
 jour , & qui fasse véritablement connoître

ce que sont & ce que valent les hommes; au lieu que souvent la prospérité couvre d'un voile apparent de grandeur leur petitesse réelle & leur peu de mérite. Eumène enfin , après avoir congédié presque tout ce qui lui restoit de troupes , se renferma avec cinq cens hommes , déterminés à périr avec lui , dans le château de Nora , situé sur les frontières de la Cappadoce & de la Lycaonie , & qui étoit extrêmement fortifié , & il y soutint un siège d'un an.

Il s'aperçut bientôt que rien n'incommodoit tant sa garnison que le petit espace qu'elle occupoit , renfermée dans de petites maisons serrées , & dans un terrain qui n'avoit pas plus de deux cens toises de circuit , où l'on ne pouvoit ni se promener , ni faire le moindre exercice ; & où leurs chevaux ne pouvant presque se remuer , devenoient pesans & incapables de servir. Pour remédier à cet inconvénient , voici ce qu'il imagina. De la plus grande maison du lieu , & qui n'avoit en tout que quatorze coudées , (vingt & un piés) il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes , leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement , & de doubler ensuite le pas peu à peu , & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux , il les suspendoit les uns après les autres avec

de grandes fangles qu'il leur mettoit au poitrail, & qu'il passoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Ensuite, par le moien de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de manière qu'ils n'étoient appuyés que sur les piés de derrière, & que des piés de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefréniers leur donnant de grands coups de fouet, ces chevaux se tourmentoient si fort, & se donnoient de si violentes agitations pour appuyer à plein leurs piés de devant, qu'ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice, très propre à les fortifier, à les tenir en haleine, & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils pussent le digérer plus promptement & avec moins de peine. L'habileté d'un bon Général s'étend à tout, & paroît jusques dans les moindres choses.

Le siège, ou plutôt le blocus de Nora, AN. M. 368.
 n'empêcha pas Antigone de faire une expédition en Pisidie contre Alcétas & Attale. Le dernier fut fait prisonnier dans un combat, & l'autre tué par trahison dans une place où il s'étoit retiré. AV. J.C. 319.

Pendant que ceci se passoit en Asie, Diod. pag. 621. 622.
 Ptolémée, voyant de quelle contéquence étoient la Syrie, la Phénicie, & la Judée,

soit pour couvrir l'Égypte, soit pour attaquer par ce côté-là l'île de Cypre sur laquelle il avoit des vûes, résolut de se rendre maître de ces provinces, qui avoient pour Gouverneur Laomédon. Il envoya Nicanor en Syrie avec une armée de terre, pendant qu'il alloit lui-même avec la flotte attaquer les côtes. Nicanor battit Laomédon, le fit prisonnier, & se rendit maître de tout le dedans du pays. Ptolémée eut un pareil avantage sur la côte, de sorte qu'il se vit maître absolu de ces provinces. Un si rapide succès allarma les Princes qui lui étoient alliés. Mais Antipater se trouva trop éloigné, étant alors en Macédoine, & Antigone trop occupé contre Eumène, pour s'opposer à cet aggrandissement de Ptolémée, qui leur caufoit beaucoup de jalousie.

*Joseph. Ant.
xiq. lib. 12.
cap. 1.*

Après la défaite de Laomédon, les Juifs furent les seuls qui firent quelque résistance. Ils sentoient, comme ils le devoient, l'obligation du serment qu'ils avoient prêté à leur Gouverneur; & ils étoient résolus à lui demeurer fidèles. Ptolémée entra en Judée, & forma le siège de Jérusalem. La place étoit si forte par sa situation avantageuse, & par les ouvrages de l'art, qu'elle auroit tenu longtemps contre lui, sans la religieuse crainte qu'avoient alors les Juifs de violer la loi s'ils se défendoient le jour du Sabbat.

Ptolémée ne fut pas lontems à s'en apercevoir ; & , pour profiter d'un si grand avantage qu'ils lui donnoient , il choisit ce jour-là pour faire donner un assaut général. Personne n'osant se défendre , il n'eut pas de peine à emporter la place.

Il traita d'abord Jérusalem & la Judée assez durement : car il en emmena plus de cent mille habitans captifs en Egypte. Dans la suite , considérant la fermeté avec laquelle ils avoient gardé , & dans l'occasion présente & dans beaucoup d'autres , la fidélité qu'ils avoient jurée à leurs Princes & à leurs Gouverneurs , il les trouva d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille des plus distingués & des plus propres pour le service ; & leur donna la garde des places les plus importantes de ses Etats.

Vers ce même tems , Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens souffroient avec peine la garnison qu'il avoit laissée dans leur ville , & ils avoient souvent pressé Phocion d'aller à sa Cour solliciter le renvoi de cette garnison. Il s'en étoit toujours défendu , soit qu'il désespérât d'y réussir , soit qu'il crût que le peuple , pour se contenir dans le devoir , avoit besoin d'être tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspiroit. Démade ne se montra pas si difficile. Il se chargea avec joie de la commission , &

Diod lib.
18. pag. 625.
626.

Plutarc. in
Phoc. p. 785.

partit aussitôt avec son fils pour la Macédoine. Il ne pouvoit pas y arriver dans une conjoncture plus triste pour lui. Antipater, comme je l'ai déjà dit, étoit attaqué d'une violente maladie; & Cassandre son fils, maître absolu des affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivoit à Antigone dans l'Asie pour le presser de venir promptement se rendre maître de la Grèce & de la Macédoine, *qui ne tenoient plus*, disoit-il, *qu'à un filet*, & encore à un *filet vieux & pourri*, en se moquant ainsi d'Antipater. Dès que Cassandre les vit arriver à sa Cour, il les fit arrêter l'un & l'autre; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son père, & si près de lui, que le sang rejaillit sur ses habits, & qu'il en fut tout ensanglanté. Ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude & sa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils. On ne peut s'empêcher de détester une cruauté aussi barbare que celle-là: mais on n'est guères porté à plaindre un scélérat comme Démade, qui avoit dicté le Décret par lequel Démosthène & Hypéride étoient condamnés à mort.

Antipater mourut de sa maladie. En mourant, il pensa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupoit; & quoique Cassandre son fils les souhaitât fort,

& s'attendît à les remplir, il nomma Polyſperchon Régent du Roiaume, & Gouverneur de Macédoine; (c'étoit le plus ancien des Capitaines d'Alexandre qui reſtoient) & ſe contenta de lui aſſocier Caſſandre.

Je ne ſai ſ'il y a rien de plus grand ni de plus eſtimable que le trait que je viens de rapporter en peu de mots : il n'y a rien certainement de plus rare, & l'Histoire en fournit peu d'exemples. Il ſ'agiſſoit de donner un Gouverneur à la Macédoine, & un Régent à l'Empire. Antipater, qui connoiſſoit l'importance de ces deux places, crut que ſon honneur & ſa propre gloire, mais plus que cela encore, l'intérêt de l'Etat & la conſervation de la monarchie Macédonienne, demandoient qu'il nommât un homme d'autorité, & reſpectable par ſon âge, par ſon expérience, par ſes ſervices. Il avoit un fils, qui ne manquoit pas de mérite. Qu'il eſt rare & difficile, mais qu'il eſt beau de ne chercher dans un tel choix que le plus digne & le plus capable de bien ſervir le public : d'étoufer la voix de la nature, & d'être ſourd à toutes ſes remonſtrances : de ne ſe laiſſer point ſéduire ni aveugler par l'amour paternel, & de demeurer aſſez maître de ſon diſcernement pour rendre juſtice à un mérite étranger, pour le préférer hautement à celui d'un fils, & pour

sacrifier au bien de l'Etat tous les intérêts de sa maison ! L'Histoire a conservé une parole de l'Empereur Galba , qui lui fera honneur dans tous les siècles. *Auguste*^a , dit-il , *s'est choisi un successeur dans sa famille ; & moi , dans tout l'Empire.*

Cassandre fut étrangement outré du sanglant affront qu'il prétendoit lui avoir été fait par ce choix. Il pensoit en cela comme la plupart des hommes , qui sont en possession de regarder les charges comme héréditaires ; qui se comptent pour tout , & l'Etat pour rien ; qui n'examinent pas ce que ces charges exigent , & s'ils ont de quoi les remplir , mais si elles conviennent à leur fortune. Cassandre , ne pouvant digérer que son père lui eût préféré un étranger , cabala pour se faire un parti contre le nouveau Régent. Il s'assura de toutes les places qu'il put dans son Gouvernement , tant en Grèce qu'en Macédoine ; & il ne se proposoit rien moins que de le déposséder de tout.

Diod p. 630. Pour cet effet il tâcha d'engager dans son parti Ptolémée & Antigone , qui tous deux y entrèrent par les mêmes vûes & par les mêmes motifs. Ils avoient également intérêt de détruire ce nouveau Ré-

^a Augustus in domo | in Republica. Tacit. hist.
successorem quæsit ; ego , lib. 1. cap. 15.

gent, & d'abolir avec lui la Régence même, qui les tenoit en brassière, qui les avertissoit continuellement de leur dépendance, qui leur reprochoit tacitement d'aspirer à la souveraineté, qui faisoit toujours vivre les droits des deux pupilles, qui laissoit l'état de ces Gouverneurs incertain, & qui leur faisoit craindre sans cesse d'être un jour renversés. Tous deux crurent pouvoir aisément réussir dans leurs projets, si les Macédoniens étoient occupés chez eux à une guerre civile.

Antigone se trouvoit, par la mort d'Antipater, le plus puissant de tous les Capitaines qu'Alexandre avoit laissés. Il avoit une autorité absolue sur toutes les Provinces de l'Asie Mineure, avec le titre de Généralissime; & une armée de soixante & dix mille hommes, & de trente éléphants, à laquelle il n'y avoit alors dans l'Empire aucune puissance capable de résister. Il n'est pas surprenant qu'avec cette supériorité il formât le dessein d'engloutir la Monarchie toute entière. Pour y réussir, il commença par faire une réforme dans tous les Gouvernemens des provinces de sa dépendance, déplaçant tous ceux dont il se défioit, & y mettant ses créatures. Il ôta ainsi à Aridée le gouvernement de la petite Phrygie & de l'Hellepont, & à Clitus celui de la Lydie.

Diod. lib.
18. pag. 626.
& 614.
Corn. Nép.
in Eumen. c.
6.

Polyſperchon de ſon côté ne négligea rien de ce qui étoit néceſſaire pour fortifier ſon parti. Il ſongea à rappeler Olympias, qui ſous la Régence d'Antipater s'étoit retirée en Epire, & lui offrit de partager avec elle l'autorité. Cette Princeſſe envoya un courier à Eumène, pour le conſulter ſur la propoſition qu'on lui faiſoit. Il lui conſeilla d'attendre quelque tems, pour voir le train que prendroient les affaires. Que ſi elle ſe déterminoit à retourner en Macédoine, il lui recommandoit ſurtout d'oublier les injures qu'elle prétendoit avoir reçues, de ne point gouverner avec hauteur, & de ne faire ſentir aux autres ſon autorité que par des bienfaits, & non par de mauvais traitemens. Du reſte il lui promit pour elle & pour la famille royale un inviolable attachement. Olympias ne ſuivit en rien de ſi ſages conſeils. Elle ſe hâta de partir pour la Macédoine, & quand elle y fut arrivée, elle ne prit conſeil que de ſa paſſion, & du violent deſir qu'elle avoit de dominer, & de ſe venger.

Polyſperchon, qui avoit beaucoup d'ennemis ſur les bras, travailla à ſ'aſſurer de la Grèce, dont il prévoioit que Caſſandre tâcheroit de ſe rendre maître. Il prit auſſi des meſures par rapport aux autres parties de l'Empire, comme je le marquerai dans la ſuite.

Pour s'attacher les peuples de la Grèce, il fit un Décret par lequel il rappelloit les exilés, & rétabliſſoit toutes les villes dans leur ancienne liberté & dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens des Lettres qui portoient, que le Roi leur rendoit leur démocratie & leur ancien gouvernement, par lequel tous les Athéniens, ſans diſtinction, étoient admis aux charges. C'étoit un piège qu'il tendoit à Phocion. Car voulant ſe rendre maître de la ville d'Athènes, comme cela parut bientôt après, il défefpéra d'en venir à bout, ſ'il ne trouvoit moyen de faire chaſſer Phocion, qui avoit favorifé & introduit l'Oligarchie ſous Antipater. Or il ne doutoit pas qu'il ne fût chaſſé, dès que ceux qu'il avoit exclus du gouvernement ſeroient rétablis dans leurs anciens droits.

§. V. *Phocion condamné à mort par les Athéniens. Caſſandre ſe rend maître d'Athènes. Il y établit Démétrius de Phalère pour gouverner la République : ſageſſe de ſon gouvernement. Eumène ſort de Nora. Différentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, & d'autres Chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée. Elle-même eſt miſe à mort par ordre de Caſſandre. Guerre de celui-ci contre Po-*

*lyspérchon. Rétablissement de Thèbes.
Eumène est trahi par ses troupes, livré
à Antigone, & mis à mort.*

*Diod. lib. 18. pag. 638-641.
Plutarc. in Phoc. p. 755-759.* CASSANDRE, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fût arrivée à Athènes, y avoit envoyé Nicanor pour succéder à Menylle dans sa garde de la forteresse de Munychia, & bientôt après il s'étoit rendu maître du Pirée. Phocion, qui comptoit sur la probité & sur la fidélité de Nicanor, en quoi il se trompoit, avoit de grandes liaisons avec lui, & de fréquentes conversations, & c'est ce qui le rendit plus suspect que jamais au peuple.

Dans ce moment arriva Alexandre fils de Polyspérchon, qui venoit avec une grosse armée sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en saisir lui-même, s'il lui étoit possible, en profitant de la division où elle étoit. Il s'y tint une assemblée tumultueuse, dans laquelle Phocion fut déposé de sa charge de Général. Démétrius de Phalère, & d'autres citoiens, qui appréhendoient le même sort, prirent promptement le parti de sortir de la ville. Phocion, qui avoit la douleur de se voir accusé de trahison, se réfugia vers Polyspérchon, qui le renvoia au jugement du peuple. On convoqua sur le champ l'assem-

blée, dont on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie, ce qui étoit contre toutes les règles. Phocion, & les autres prisonniers, furent présentés au peuple. Les plus gens de bien, à ce spectacle, baissèrent la vûe, & se couvrant la tête versèrent des larmes en abondance. Quelqu'un aiant eu le courage de demander qu'on fit sortir de l'assemblée les esclaves & les étrangers, la populace s'y opposa, & se mit à crier qu'il falloit plutôt lapider ces partisans de l'Oligarchie, ces ennemis du peuple. Phocion entreprit plusieurs fois de plaider sa cause, & de se défendre, mais inutilement, & il fut toujours interrompu. C'étoit la coutume à Athènes que l'accusé déclarât, avant le jugement, de quelle peine il se trouvoit digne. Phocion dit à haute voix qu'il se condannoit lui-même à la mort, mais demanda qu'on épargnât les autres. On fut aussitôt aux suffrages, & d'une commune voix on les condamna tous à perdre la vie, & ils furent conduits au cachot. Démétrius de Phalère, & quelques autres, quoiqu'absens, furent envelopés dans la même condamnation. Les compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parens & de leurs amis, qui venoient les embrasser dans les rues, & leur dire les derniers adieux, marchaient en déplorant avec larmes leur

malheureuse destinée. Mais Phocion avoit le même visage & la même contenance que lorsqu'il sortoit de l'assemblée pour aller commander les armées, & que les Athéniens en foule l'accompagnoient chez lui par honneur au milieu des louanges & des acclamations.

Un homme du peuple, plus insolent que les autres, vint par devant, & lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les Magistrats, & leur dit : *Quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes?* Quand il fut arrivé à la prison, quelqu'un de ses amis lui aiant demandé s'il avoit quelque chose à mander à son fils : *Oui certes*, dit-il, *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens.* Après ces paroles, il prit la ciguë, & mourut.

C'étoit le jour d'une procession publique. En passant devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes de dessus leur tête; les autres jettant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes; & tous ceux à qui il restoit quelque sentiment d'humanité & de religion, & qui n'avoient pas l'ame entièrement corrompue & aveuglée par la colère, ou par l'envie, trouvèrent que c'étoit une grande inhumanité, & en même tems une grande impiété à la ville, de n'avoir pu s'abstenir de faire mourir dans une fête si solennelle

solennelle un citoyen ^a si généralement estimé, qu'on l'avoit surnommé, par admiration pour ses rares vertus, *l'homme de bien*.

Punir ^b les plus grandes vertus comme des forfaits, & paier les services les plus importans par les traitemens les plus cruels, c'est un crime condamnable en tout lieu, mais sur tout à Athènes, où il y avoit action contre les ingrats. Les réglemens de son sage Législateur subsistoient encore, mais pour la condamnation de ses citoyens, & pour montrer combien leurs mœurs étoient changées.

Les ennemis de Phocion, non contents du supplice qu'ils lui avoient fait souffrir, & trouvant qu'il manquoit encore quelque chose à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que son corps seroit porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bucher ses funérailles. On lui rendit ces derniers devoirs sur les terres de Mégare. Une Dame du

^a Ob integritatem vitæ
Bonus est appellatus.

^b Quid obest quin publica
dementia sit existimanda,
summo consensu maximas
virtutes quasi gravissima
delicta punire, beneficiaque
injuriis rependere? Quod
cum ubique, tum præcipuè
Athenis intolerabile videtur

debet, in qua urbe adversus
ingratos actio constituta
est. Quantam ergo
reprehensionem merentur,
qui cum æquissima jura sed
iniquissima haberent inge-
nia, moribus suis, quam
legibus, uti maluerunt.
Val. Max. lib. 5. cap. 3.

pays, qui assista par hazard à ses funérailles avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un Cénotaphe, c'est-à-dire, un tombeau vuide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; & mettant dans sa robe les os qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, & les enterra sous son foier, en lui adressant ces paroles : *Cher & sacré Foier, je te confie & je mets en dépôt dans ton sein ces précieux restes d'un homme de bien. Conserve-les fidèlement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages.*

Quoique plusieurs autres jugemens irréguliers, tumultueux, injustes, cruels, rendus à Athènes en différens tems contre de vertueux citoiens, dussent peut-être nous avoir préparés à celui dont je parle; on est cependant toujours surpris de voir qu'un peuple entier, dont il reste dans l'esprit, après tant de belles actions, une grande & noble idée, soit capable d'une si étrange perversité. Mais il faut se souvenir que désormais c'est la lie d'une vile populace, sans honneur, sans probité, sans règle, qui domine à Athènes. Ce n'est point sans fondement que Platon & Plutarque pensent que le peuple, lorsqu'il n'a point de guides ou qu'il ne les écoute plus, qu'il est sans mords & sans frein qui

le retiennent , & qu'il est entièrement livré à ses caprices & à ses emportemens , doit être regardé comme un monstre aveugle , furieux , intraitable , sanguinaire , prêt à passer dans un moment aux extrémités les plus funestes & les plus opposées , & mille fois plus à craindre que les plus cruels tyrans. Que pouvoit on attendre d'un tel tribunal ? Quand on est déterminé à ne suivre que la passion , à ne garder aucune formalité , à violer ouvertement toutes les règles , le plus homme de bien , le plus juste , le plus innocent , succombe toujours sous les efforts d'une cabale ennemie & dominante. Socrate l'avoit éprouvé. Près de cent ans après , Phocion est traité de la même sorte.

C'est un des plus grands hommes que la Grèce ait portés , & qui avoit réuni en sa personne plus de sortes de mérites. Elevé dans l'école de Platon & de Xénocrate , il forma ses mœurs sur le plus parfait modèle de la vertu payenne , & y conforma toujours ses actions.

Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le délintéressement : l'extrême pauvreté où il mourut après tant de commandemens en est la preuve. Que d'occasions de s'enrichir à un Général toujours à la tête des armées , contre des ennemis riches & opulens , souvent dans des contrées abondantes , & qui sembloient in-

viter au pillage ! Il auroit trouvé de la bassesse à revenir de ses campagnes chargé d'autre chose que de la gloire de ses belles actions , & des bénédictions dont le combloient les peuples & les pays qu'il avoit épargnés.

Phocion , avec toute sa sévérité qui le rendoit en quelque manière intraitable quand il s'agissoit des intérêts de la République , étoit dans le fond si doux & si humain , que ses ennemis même le trouvoient toujours disposé à les secourir. On auroit dit qu'il y avoit en lui un double homme , composé de qualités toutes différentes , & en apparence tout-à-fait opposées : l'homme public , armé de force , de fermeté , de zèle , quelquefois même d'une vive indignation , & d'une sorte de roideur inflexible pour maintenir la discipline dans toute sa vigueur ; l'homme privé , plein de douceur , d'affabilité , de condescendance , de patience , & orné de toutes les vertus qui rendent le commerce de la vie agréable. Ce n'est pas un petit mérite , sur-tout pour un homme de guerre , de joindre ensemble ces deux personages de telle sorte , que ni la sévérité nécessaire au bon ordre ne dégénère en dureté qui attire la haine , ni la douceur & l'indulgence en mollesse & relâchement qui attire le mépris.

On l'a fort loué d'avoir corrigé l'usage

moderne de son pays , qui faisoit de la guerre & de la politique deux professions séparées , & d'avoir repris la manière de gouverner d'Aristide & de Périclès , en réunissant en lui ces deux talens.

Persuade que l'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'Etat , surtout dans un gouvernement républicain , il s'y exerça avec soin & avec un grand succès : la sienne étoit concise , solide , pleine de force & de sens , & ne s'écartant jamais du but. Il regardoit comme indigne d'un homme d'Etat , d'employer un stile mordant & satyrique , & ne répondoit à ceux qui en emploioient un pareil contre lui que par le silence & la patience. Un Orateur l'ayant interrompu pour lui dire force injures , il le laissa parler tant qu'il voulut , puis reprit son discours froidement comme s'il n'avoit rien entendu.

*Plutar. de
ger. rep. pag.
810.*

C'est une chose bien glorieuse pour Phocion d'avoir été élu quarante - cinq fois Général par un peuple qu'il songeoit peu à ménager ; & , ce qui est remarquable , d'avoir été élu toujours absent , sans l'avoir jamais demandé ni sollicité. Sa femme comprit bien quelle gloire c'étoit pour lui. Un jour qu'une Dame considérable d'Ionie qui l'étoit venue voir , & qui logeoit chez elle , lui montrait avec faste & complaisance ses bijoux d'or , ses

pierreries , ses brasselets , elle lui dit d'un ton modeste : *Pour moi , mon seul ornement c'est Phocion , qui depuis vingt ans est toujours élu Général des Athéniens.*

Sa vie réglée & frugale ne contribua pas peu à lui procurer une vieillesse saine & robuste. Agé de plus de quatre-vingts ans il commandoit encore les armées , & soutenoit toutes les fatigues de la guerre comme un jeune Officier.

Un des grands principes de la politique de Phocion , c'est que la paix doit être le but de tout gouvernement sage ; & dans cette vûe il s'opposoit à toutes les guerres ou imprudentes , ou sans nécessité. Il craignoit même les plus justes & les plus nécessaires , parce que toute guerre affoiblit & épuise un Etat , lors même qu'on remporte les plus grandes victoires ; & qu'avec quelques avantages qu'on la commence , on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de fortune.

Jamais les vûes domestiques ne balancèrent dans son esprit celles de l'intérêt public. Il refusa constamment de solliciter & d'agir en faveur de son gendre Chariclès appelé en Justice pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçues d'Harpalus , & il lui dit alors ce beau mot : *Je t'ai fait mon gendre , mais pour*

choses bonnes & honnêtes. Il faut avouer que les hommes de ce caractère paroissent bien incommodes & bien insupportables dans le commerce de la vie. Toujours a pleins de difficultés quand on leur propose quelque affaire, ils ne savent point rendre service de bonne grace. Il faut toujours examiner avec eux si ce qu'on leur demande est juste, ou ne l'est pas. Les amis & les parens n'ont pas plus de pouvoir sur eux que les inconnus & les étrangers. Ils opposent presque toujours ou leur conscience, ou certains devoirs, à une ancienne connoissance, à la parenté, à l'avantage de leur famille. Voilà jusqu'à quelle délicatesse Phocion portoit la probité payenne.

On pourroit lui appliquer avec justice ce que Tacite dit d'un célèbre Romain, c'est Helvidius Priscus. ^b Doué d'un fo-

a Hæc prima lex in amicitia sancitur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, & minimè accipienda, cum in ceteris peccatis, tum si quis contra remp. se amici causâ fecisse fateatur. *Cic. de Amicit. n. 40.*

b Ingenium illustre altioribus studiis juvenis admordum dedit, non ut nomine magnifico segne otium velaret, sed quo firmior ad-

versus fortuita remp. capesseret. Doctores sapientiæ secutus est, qui sola bona quæ honesta, mala tantum quæ turpia, potentiam, nobilitatem, ceteraque extra animum, neque bonis neque malis annumerant... Civis, senator, maritus, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis: opum contemptor, rectè pervicax, constans adversus metus. *Tacit. hist. lib. 4. cap. 5.*

lide génie comme lui , Phocion s'adonna d'abord à la philosophie , non pour couvrir son oisiveté du titre magnifique de sage , mais pour entrer dans le maniement des affaires avec plus de force & de résolution contre les accidens imprévus. Il suivoit l'opinion de ceux qui ne reconnoissent d'autre bien ni d'autre mal que la vertu & le vice , & qui mettent tout ce qui est hors de nous , bien , puissance , noblesse , au rang des choses indifférentes. Bon ami , bon mari , bon sénateur , bon citoyen , il remplissoit également tous les devoirs de la vie civile : ferme dans le bien jusqu'à une sorte de roideur , & méprisant la mort aussi bien que les richesses.

Voilà une partie des grandes qualités de Phocion , qui auroient mérité une plus heureuse fin. Sa mort y mit le comble & le sceau. La constance , la douceur , l'oubli des injures qu'il y fit paroître , sont au dessus de toutes ses autres louanges , & en relevent infiniment l'éclat , d'autant plus que désormais nous ne verrons plus rien de pareil dans la Grèce.

Sa patrie aveugle & ingrate , ne reconnut que quelque tems après sa mort la faute qu'elle avoit commise. Les Athéniens lui élevèrent une statue de bronze , & enterrèrent honorablement ses os aux dépens du public : & ses accusateurs su-

birent la juste peine qu'ils méritoient. Mais les Juges eux-mêmes n'en méritoient-ils pas une plus grande? Ils punissent dans les autres leur propre crime, & s'en croient quittes pour une statue de bronze : prêts à commettre de nouveau la même injustice contre d'autres aussi innocens , qu'ils condamnent pendant leur vie , & qu'ils ne s'avisent d'absoudre qu'après leur mort.

Cassandre ne manqua pas de profiter *Diod. l. 18.*
du trouble qui étoit dans Athènes , & *pag. 642.*
entra dans le Pirée avec une flotte de trente-cinq vaisseaux que lui avoit donné Antigone. Les Athéniens voiant qu'ils n'avoient aucun secours à espérer, ordonnèrent d'un commun consentement qu'on enverroit à Cassandre des Députés , pour savoir à quelles conditions on pourroit faire la paix. On convint de part & d'autre , que les Athéniens demeureroient maîtres de la ville , des terres , de leurs revenus , & des vaisseaux : Quant à la Citadelle , il fut réglé qu'elle resteroit au pouvoir de Cassandre , jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre avec les Rois. Et par rapport aux affaires de la République , il fut résolu que ceux qui posséderoient dix mines de revenu , qui font mille dragmes , auroient part au gouvernement : ce qui étoit la moitié moins que lorsqu'Antipater se rendit maître d'Athènes. Enfin les

*Cinq cens
livres.*

Athéniens permirent à Cassandre de choisir un citoyen tel qu'il lui plairoit pour gouverner la République. Démétrius de Phalère fut choisi pour remplir cette dignité, sur la fin de la troisième année de la CXV^e Olympiade. Et c'est du commencement de l'année suivante qu'il faut compter les dix ans de gouvernement que Diodore & Diogène donnent à Démétrius.

Il gouverna la République en paix, & agit avec ses concitoyens d'une manière pleine de douceur & d'humanité. Les Historiens conviennent qu'elle ne fut jamais mieux conduite que sous Cassandre. Le caractère de ce Prince paroissoit porté à la tyrannie : mais les Athéniens ne s'en ressentirent point. Quoique Démétrius, qu'il avoit donné pour Chef à la République, eût une espèce d'autorité souveraine, non seulement il n'abolit point la Démocratie, mais même il la rétablit. Il agissoit de telle façon, qu'on ne s'apercevoit point qu'il fût le maître. Comme il réunissoit dans sa personne l'homme d'Etat & l'homme de Lettres, son éloquence douce & persuasive fit voir la vérité de ce qu'il disoit souvent ; que le discours avoit autant de force dans le gouvernement, que les armes dans la guerre. Son habileté dans la politique

Serab. l. 9.

pag. 398.

Diog. Laert.

in Demetr.

n'éclata pas moins. Car ^a il tira la philosophie spéculative de l'ombre & de l'inaction des écoles, & fut la produire au grand jour, & la familiariser avec les affaires les plus tumultueuses : en sorte qu'il n'étoit pas facile de trouver quelqu'un qui eût excellé comme lui & dans l'art du gouvernement, & dans l'étude des sciences.

Ce fut pendant ces dix années de gouvernement qu'il acquit cette réputation qui l'a fait regarder comme un de ces grands hommes qu'Athènes a produits. Il augmenta les revenus de la République, & il embellit la ville d'Athènes d'édifices. Il s'appliqua à diminuer le luxe & les dépenses qui n'étoient que pour le faste. Ainsi ^b il désapprouvoit celles qu'on faisoit pour les théâtres, les portiques, & les nouveaux temples. Il blâmoit ouvertement Périclès, d'avoir employé une prodigieuse somme d'argent aux magnifiques

^a Mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum otioque, non modò in solem atque pulverem, sed in ipsum discrimen aciemque perduxit. . . Qui utraque re excelleret, ut & doctrinæ studiis, & regenda civitate princeps esset, quis facile præter hunc inveniri potest ? *Cic. lib. 3, de Leg. n. 15.*

^b Theatra, porticus, nova templa, verecundiùs reprehendo propter Pompeium : sed doctissimi improbant . . . ut Phalereus Demetrius, qui Periclem, Principem Græciæ, vituperabat quòd tantam pecuniam in præclara illa propylæa conjecerit. *Cic. lib. 2. de Offic. n. 60.*

Plutarc. in præcept. reip. ger. p. 818. portiques du temple de Pallas , qu'on appelloit *Propylæa*. Mais, dans les fêtes publiques que l'antiquité avoit consacrées, ou lorsqu'à l'occasion de quelques cérémonies saintes le peuple vouloit faire de la dépense , alors il lui permettoit d'user de sa liberté & de ses richesses.

Cic. de Leg. lib. 2. n. 63-66. La dépense étoit excessive à la mort des Grands , & la somptuosité & la magnificence des sépulcres égaloient celles qui furent en usage à Rome du tems de Cicéron. Démétrius fit une loi pour abolir cet abus , passé en coutume. Il imposa des peines contre ceux qui y contreviendroient , & ordonna que les cérémonies lugubres des funérailles se feroient la nuit. Il fut défendu de mettre aucun ornement aux tombeaux , si ce n'étoit une colonne haute de trois coudées , ou une simple table , *mensam* ; & il commit un Magistrat en particulier pour faire observer cette loi.

Diog. Laert. Il fit aussi des loix pour régler les mœurs. Il vouloit que les jeunes gens eussent à la maison du respect pour leurs parens , dans la ville pour ceux qu'ils rencontroient , & pour eux-mêmes lorsqu'ils étoient seuls.

Plutarc. in vit. Aristid. pag. 535. Les pauvres citoiens furent encore l'objet de ses attentions. Il y avoit alors à Athènes quelques descendans d'Aristide , ce Général Athénien , qui après avoir possédé les plus grandes charges de la

République, & gouverné lontems les finances, mourut si pauvre, qu'il falut que le public paiât les frais de ses funérailles. Démétrius prit soin de ses descendans qui étoient pauvres, & leur assigna par jour une certaine somme pour leur subsistance.

Ce fut ainsi, dit Elie, que se passa le tems du gouvernement de Démétrius de Phalère; jusqu'à ce que l'envie, si naturelle aux Athéniens, l'obligea de sortir d'Athènes, comme nous le dirons dans la suite. *Ælian. lib. 3. cap. 17.*

Le témoignage avantageux que les Auteurs les plus estimés dans l'antiquité rendent, non seulement à ses rares talens & à son habileté dans le gouvernement, mais à la sagesse de sa conduite & à sa vertu, est une pleine réfutation de tout ce qu'Athénée, sur le rapport de l'historien Duris, dit de ses dérèglemens; & confirme la conjecture de M. Bonamy, qui croit que Duris, ou Athénée, ont mis sur le compte de Démétrius de Phalère, ce qui ne convient qu'à Démétrius Poliorcète fils d'Antigone, à qui Elie attribue précisément les mêmes choses qu'Athénée cite de Duris. On peut voir la Dissertation de M. Bonamy, dont j'ai fait un grand usage.

*Tome VII.
des Mémoires
de l'Académie des Belles Lettres.*

Pendant la CXV^e Olympiade, Démétrius de Phalère fit faire le dénombrement *Athen. l. 6. pag. 272.*

Ἀθηναίους.
μετόικους.
ἐκείτους.

des habitans de l'Attique. On trouva vingt & un mille citoyens, dix mille étrangers, & quarante * mille domestiques.

Diod. l. 18.
p. 642-646.

Je reviens à Polysperchon. Dès qu'il eut appris que Cassandre s'étoit rendu maître d'Athènes, il ne tarda pas à l'y venir assiéger. Mais, comme le siège traînoit en longueur, y aiant laissé une partie de son armée, il passa avec l'autre dans le Péloponnèse, pour forcer la ville de Mégalopolis à se rendre. Elle fit une longue & vigoureuse résistance, qui obligea Polysperchon de tourner ses soins & ses forces ailleurs, où des besoins plus pressans l'appelloient. Il envoya Clitus vers l'Hellespont, pour empêcher les troupes ennemies de passer d'Asie en Europe. Nicanor partit aussitôt du port d'Athènes, alla l'attaquer, & fut vaincu près de Byzance. Mais Antigone étant survenu à propos, répara avantageusement cette perte, battit Clitus, & prit sa flotte entière excepté le vaisseau que montoit Clitus, qui eut bien de la peine à se sauver.

Diog. L.

Plut. in Eumen.
p. 590.

La plus grande difficulté & le plus grand embarras pour Antigone, étoit de venir à bout d'Eumène, dont la valeur,

* Le texte porte μυριάδας | est visiblement une faute. Il faut lire sans doute τετραπλᾶς myriadas. Ce qui signifie quatuor myriadas. Quarante cens mille; ce qui | rante mille.

la sagesse, & la science dans l'art militaire lui étoient plus formidables que tout le reste, quoiqu'il le tint bloqué & assiégé depuis un an dans le château de Nora. Il voulut donc essayer une seconde fois de l'engager dans ses intérêts, car il l'avoit déjà tenté avant que de former ce siège. Il chargea de cette commission Jérôme de Cardie son compatriote, fameux Historien * de ce tems-là, qui eut ordre de lui faire des ouvertures d'accommodement. Eumène conduisit cette négociation avec tant de dextérité & d'adresse, qu'il se délivra du siège dans le tems qu'il étoit réduit aux abois, sans s'engager à rien de ce qu'Antigone prétendoit. Car, au lieu que, dans ce qu'Eumène devoit jurer en conséquence de cet accommodement, Antigone avoit mis qu'il s'engageroit à avoir pour amis & pour ennemis ceux qui le feroient d'Antigone, il changea cet article, & jura qu'il auroit pour amis & pour ennemis tous ceux qui le feroient d'Olympias & des Rois, aussi bien que d'Antigone. Il consentit que les Macédoniens qui étoient au siège décidassent, laquelle des deux formules étoit la meilleure. Les Macédoniens suivirent le panchant qu'ils avoient pour la famille

* Il avoit fait l'histoire de *tr'eux les Etats d'Alexandre, & de leurs successeurs.*
ceux qui avoient partagé en-

roiale, & se déclarèrent sans balancer pour la formule d'Eumène. Il la jura; & on leva aussitôt le siège.

Quand Antigone apprit comment l'affaire s'étoit terminée, il en fut si mécontent, qu'il ne voulut pas ratifier le Traité, & donna ordre de recommencer incessamment le siège. Ces ordres arrivèrent trop tard. Car Eumène, dès qu'il avoit vû les troupes ennemies retirées de devant la place, l'avoit quittée; & avec les cinq cens hommes qui lui restoient, il s'étoit sauvé dans la Cappadoce, où il s'assembla bientôt auprès de lui deux mille de ses vieux soldats. Il y fit tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, qu'il vit bien qu'on alloit recommencer contre lui.

La révolte d'Antigone contre les Rois aiant éclaté, le Régent Polyperchon envoya à Eumène au nom des Rois une commission, qui le déclaroit Capitaine Général de l'Asie Mineure; & des ordres à Teutame & à Antigène, Colonels des Argyraspides, de le joindre, & de servir sous lui contre Antigone. On expédia aussi les ordres nécessaires à tous ceux qui avoient la garde des trésors des Rois, de lui paier argent comptant cinq cens talens pour rétablir ses propres affaires; & de lui fournir toutes les sommes dont il auroit besoin pour les frais de la guerre.

*Cinq cens
mille écus.*

Olympias accompagna tout cela de ses lettres, de même teneur que les ordres du Régent.

Eumène sentit bien que tous ces hon-
neurs accumulés sur la tête d'un étranger,
ne manqueroient pas d'exciter contre lui
une terrible envie, & de le rendre odieux
aux Macédoniens. Cependant sans eux il
ne pouvoit rien, & le bien du service
même demandoit qu'il fit tous ses efforts
pour les gagner. Il commença par refuser
les sommes qu'on lui avoit accordées
pour son propre usage, ajoutant qu'il
n'en avoit pas besoin, parce qu'il ne son-
geoit en particulier à aucun établissement
pour lui, ni à aucune entreprise. Il s'étu-
dia à traiter tout le monde, Officiers &
soldats même, avec bonté & douceur,
pour éteindre, s'il se pouvoit, ou du
moins pour amortir par des manières hon-
nêtes & prévenantes une jalousie, à la-
quelle sa qualité d'étranger donnoit un
prétexte plausible, quoiqu'il tâchât de ne
point se l'attirer par lui-même.

Mais un obstacle, encore plus invinci-
ble ce semble, le tenoit en échec, & lui
causoit de cruelles inquiétudes. Antigène
& Teutame, qui commandoient les Argy-
raspides, croioient que c'étoit deshono-
rer la nation que de se soumettre à un
étranger, & ils refusoient d'aller tenir le
Conseil chez lui. De son côté il ne pou-

AN. M. 3686.

AV. J. C. 318.

Diod. l. 18.

p. 635. 636.

& 663.

Plut. in Eu-

men. p. 591.

595.

Corn. Nep.

cap. 7.

voit , sans déroger aux droits de sa place ; leur céder sur ce point , & consentir a sa dégradation. Une fiction ingénieuse le tira d'embarras , & il appella à son secours la religion , ou plutôt la superstition , motif puissant sur les esprits , & qui a presque toujours son effet. Il leur dit » qu'Alexandre , revêtu de ses habits roiaux , s'étoit » apparu à lui pendant son sommeil , & » qu'il lui avoit montré une tente magnifiquement parée , dans laquelle il y avoit » un trône , & qu'il lui avoit déclaré que » tant qu'ils tiendroient le Conseil dans » cette tente pour y délibérer de leurs » affaires , il y seroit présent ; qu'assis sur » ce trône il donneroit ses ordres à ses » Capitaines , & qu'il les conduiroit dans » tous leurs desseins & dans toutes leurs » entreprises , pourvû qu'ils s'adressassent » toujours à lui. « Il n'en falut pas davantage. Le profond respect pour la mémoire du Prince , entraîna tous les esprits. Il fut arrêté sur le champ » qu'on dresseroit une » tente magnifique , qu'on y élèveroit un » trône , lequel seroit appelé *le trône d'Alexandre* ; qu'on y placeroit son » diadème , sa couronne , son sceptre , & » ses armes ; que tous les matins tous les » Chefs s'y rendroient pour lui offrir des » sacrifices ; qu'ils tiendroient le Conseil » près de ce trône , & qu'on recevroit les » ordres au nom du Roi , comme vivant

» encore , & prenant soin de son royaume. « Il appaisa les disputes par ce moyen qui accommodoit tout le monde. Personne n'étoit mis au dessus des autres : chaque prétendant demouroit dans tous ses droits , jusqu'à ce que de nouveaux événemens en décidassent d'une manière plus positive.

Comme l'argent ne manquoit point à Eumène , il eut bientôt levé un corps de troupes assez considérable , & au printems il eut une armée de vingt mille hommes. Il n'en falloit pas davantage , avec Eumène à leur tête , pour jeter la terreur parmi ses ennemis. Ptolémée vint par mer sur les côtes de la Cilicie , & employa toutes sortes de moyens pour lui débaucher les Argyraspides. Antigone , de son côté , faisoit les mêmes tentatives par les émissaires qu'il avoit dans son camp. Mais ni l'un ni l'autre ne purent alors y réussir , tant Eumène avoit su gagner les esprits , & tant on avoit pris confiance en lui. *Diod. l. 18. p. 636-638.*

Il mena ces troupes si affectionnées dans la Syrie & dans la Phénicie , pour reprendre ces provinces , que Ptolémée avoit enlevées avec la dernière injustice. La marine de Phénicie , jointe avec ce que le Régent avoit déjà de vaisseaux , les eût rendu maîtres absolus de la mer ; & ils eussent pu s'envoyer réciproquement les secours nécessaires. S'il eût pu réussir

dans ce dessein, ç'eût été un coup de partie. Mais la flotte de Polysperchon aiant été entièrement détruite par la faute de Clitus qui la commandoit, ce malheur fit échouer son projet. Antigone qui l'avoit battu, aussitôt après cette victoire, marcha par terre pour accabler Eumène avec une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Eumène se retira prudemment, traversa la Célé-Syrie, passa l'Euphrate, & vint prendre des quartiers d'hiver à Carres en Mésopotamie.

Diod. lib.

*19. pag. 660.
661.*

Pendant le séjour qu'il y fit, il envoya vers Pithon Gouverneur de Médie, & vers Séleucus qui l'étoit de Babylone, pour les presser de se joindre à lui contre Antigone, & leur fit monter les ordres des Rois qui le leur commandoient. Ils répondirent qu'ils étoient prêts d'assister les Rois : mais que pour ce qui le regardoit, ils ne vouloient rien avoir à démêler avec un homme qui avoit été déclaré ennemi public par les Macédoniens. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Un motif bien plus puissant les faisoit agir ainsi. S'ils avoient reconnu l'autorité d'Eumène, & qu'ils lui eussent obéi en se rendant auprès de lui, & en lui soumettant leurs forces ; ils auroient reconnu le pouvoir souverain du Régent, & de ceux qui étoient les maîtres de ces Rois pupilles, & qui se servoient de leur nom

pour étendre leur propre puissance : & , par une conséquence nécessaire , Pithon & Séleucus auroient avoué qu'ils ne tenoient leurs gouvernemens que de ces Rois , & qu'ils pouvoient en être dépouillés selon leur bon plaisir , & sur le premier ordre. Or c'étoit renverser d'un seul coup toutes leurs prétentions ambitieuses.

Presque tous les Officiers d'Alexandre , qui après sa mort avoient partagé entr'eux les Gouvernemens de l'Empire , pensoient , chacun en particulier , à se rendre Souverains dans le département qui leur étoit échu. C'est pour cela qu'ils avoient choisi un imbécille , & un enfant , à qui ils donnèrent le titre de Souverain , afin d'avoir le tems , sous un gouvernement si foible , de laisser affermir leurs usurpations. Toutes ces mesures eussent été rompues , s'ils eussent laissé prendre à Eumène un ascendant sur eux , & un air de supériorité , jusqu'à leur donner des ordres. Il le faisoit à la vérité au nom des Rois , mais c'est ce qu'ils vouloient éviter , & ce qui lui attira tant d'ennemis & tant de traverses ; outre qu'ils craignoient le mérite & le génie supérieur d'Eumène , capable des plus grandes & des plus difficiles entreprises. Il est certain que de tous les Capitaines d'Alexandre , c'étoit le plus sage , le plus vaillant , le plus ferme dans ses résolutions , & le

plus fidèle à tous ses engagements. Car jamais on ne l'a vû manquer à aucun, quoique les autres ne gardassent pas avec la même fidélité la foi qu'ils lui avoient donnée.

Au printems Eumène marcha du côté de Babylone. Il pensa perdre son armée dans cette marche par un stratagème de Séleucus. Elle étoit campée dans une plaine près de l'Euphrate. Séleucus, en faisant couper les digues de ce fleuve, inonda toute la campagne d'alentour. Eumène fit tant de diligence, qu'il gagna une éminence avec ses troupes : & le lendemain il trouva le moien de faire une saignée à l'inondation, qui fit écouler l'eau, de manière qu'il en sortit presque sans aucune perte.

Diod. l. 19. Alors Séleucus fut obligé de faire une
P. 661-664. trêve avec lui, & de lui permettre de passer
Plutarc. in paisiblement sur les terres de sa province
Eumen. pour se rendre à Suse, où il alla mettre ses troupes dans des quartiers de rafraichissement, pendant qu'il faisoit solliciter de tous côtés les Gouverneurs des Provinces de la Haute Asie de lui envoyer du secours : il leur avoit auparavant notifié les ordres des Rois. Ceux qu'il avoit chargés de cette commission les trouvèrent tous assemblés, à l'issue d'une guerre qu'ils avoient faite de concert contre Pithon Gouverneur de Médie, & qu'ils venoient

de terminer. Ce Pithon , faillant dans la Haute Afie précifément la même chofe qu'Antigone dans la Baffe , avoit fait mourir Philotas , & s'étoit emparé de fon Gouvernement. Il en alloit faire autant à tout le refte , fi l'on ne s'y fût oppofé par cette ligue , que l'intérêt commun fit faire contre lui. Peucefte , Gouverneur de la Province de Perfe , fut celui à qui l'on donna le commandement en chef. Il battit Pithon , le chaffa de la Médie , & l'obligea à aller à Babylone implorer la protection de Séleucus. Les Confédérés étoient encore tous au camp après cette victoire , quand la députation d'Eumène arriva. Ils fe mirent aufitôt en marche du côté de Sufe pour le joindre : non qu'ils fuflent véritablement attachés au parti Roial , mais parce qu'ils craignoient encore plus de fe foudre à Antigone victorieux , & actuellement à la tête d'une puiffante armée , qui dépoffédoit les Gouverneurs fufpects , ou les reduifoit à l'état de fimples Officiers amovibles & puniffables à fon gré.

Ils lui amenèrent toutes leurs troupes , qui faifoient une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Avec ce renfort , non feulement il fe trouva en état de faire tête à Antigone qui venoit à lui , mais il lui étoit même beaucoup fupérieur. La faifon étoit trop avancée quand Antigone

arriva sur les bords du Tigre, & il fut obligé d'entrer en quartiers d'hiver en Mésopotamie; où, avec Séleucus & Pithon qui étoient alors dans son parti, il prit des mesures pour les opérations de la campagne suivante.

Diod. l. 19. p. 652. 660. Il arriva une grande révolution pendant ce tems-là en Macédoine. Olympias mère d'Alexandre le Grand que Polyſperchon y avoit rappelée, s'étant rendue la maîtresse des affaires, fit mourir Aridée ou Philippe, qui portoit depuis six ans & quatre mois le titre de Roi. Sa femme Eurydice eut le même sort. Olympias lui envoya un poignard, une corde, & de la ciguë, ne lui laissant que le choix de la mort. Elle choisit la corde, & s'étrangla, après avoir prononcé mille imprécations contre son ennemie & sa meurtrière. Niconor frère de Cassandre, & cent des principaux amis de ce dernier, furent aussi mis à mort.

Tant de cruautés ne demeurèrent pas impunies. Olympias s'étoit retirée dans Pydna, & y avoit mené avec elle le jeune Roi Alexandre avec Roxane sa mère, Theſſalonice sœur d'Alexandre le Grand, Déidamie fille d'Eacide roi des Epirotes, & sœur de Pyrrhus. Cassandre ne perdit point de tems, & vint l'y assiéger par terre & par mer. Eacide se préparoit à porter du secours aux Princesses, & étoit déjà

déjà en marche : mais la plus grande partie de l'armée , qui alloit malgré elle à cette expédition , se révolta contre le Roi , & étant retournée en Epire le condanna à l'exil. Ils tuèrent tous ses amis , & en auroient fait autant de Pyrrhus fils d'Eacide qui n'étoit qu'un enfant , si de fidèles domestiques ne l'avoient heureusement dérobé à leur fureur. L'Epire aussitôt se déclara en faveur de Cassandre , qui y envoya Lycisque pour prendre soin en son nom des affaires & du gouvernement. Il ne restoit plus de ressource à Olympias que du côté de Polysperchon , qui étoit actuellement en Perrhébie , petite province sur les confins de l'Etolie , & qui étoit prêt d'aller la secourir. Mais Cassandre envoya contre lui Callas un de ses Généraux , qui lui débaucha la plus grande partie de ses troupes , & l'obligea de se retirer dans Naxie , ville de Perrhébie , où il l'assiégea. Olympias , qui avoit souffert avec un courage invincible tous les maux d'une famine extrême , aiant perdu toute espérance de secours , fut enfin contrainte de se rendre à discrétion.

Cassandre , pour s'en défaire d'une manière moins odieuse , inspira aux parens des principaux Officiers qu'Olympias avoit fait mourir pendant sa Régence , de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens , & de demander vengeance des

cruautés qu'elle avoit exercées. Ils le firent, & après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoiqu'absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. L'arrêt de mort ainsi prononcé, Cassandre lui fit proposer par quelques amis de se retirer à Athènes, promettant de lui fournir une galère quand elle voudroit pour l'y transporter. Son dessein étoit de la faire périr dès qu'elle seroit en mer, & de publier par toute la Macédoine que les dieux irrités de ses horribles cruautés l'avoient abandonnée à la merci des flots : car il craignoit un retour de la part des Macédoniens, & il vouloit rejeter sur la Providence ce que sa perfidie avoit d'odieux.

Soit qu'Olympias fût avertie du dessein de Cassandre, ou que par un sentiment de grandeur, si naturel aux personnes de son rang, elle crût pouvoir calmer l'orage par sa présence seule, elle répondit fièrement qu'elle n'étoit point femme à prendre la fuite, & demanda à plaider sa cause dans l'assemblée publique, ajoutant que c'étoit la moindre grace qu'on pût accorder à une Reine, ou plutôt que c'étoit une justice qu'on ne pouvoit refuser aux personnes de la plus basse condition. Cassandre n'avoit garde d'y consentir, aiant tout lieu de craindre que le souvenir de Philippe & d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conservoient un souve-

rain respect , ne leur fit changer tout à-coup de sentiment. Il envoya donc sur le champ deux cens soldats , dévoués à sa passion , pour la tuer. Mais , quelque déterminés qu'ils fussent , ils ne purent soutenir l'éclat de majesté qui partoît des yeux & du visage de la Princesse , & ils se retirèrent sans avoir exécuté leurs ordres. Il falut employer pour ce meurtre les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir , qui furent ravis de satisfaire leur vengeance particulière en faisant leur cour à Cassandre. Ainsi périt la fameuse Olympias , fille , sœur , femme , & mère de Rois , qui s'étoit à la vérité justement attiré une fin si tragique par tous ses crimes & toutes ses cruautés , mais qu'on ne peut voir périr ainsi , sans détester la scélératesse du Prince qui lui ôte la vie d'une manière si indigne.

Cassandre se voioit déjà un chemin ouvert & assuré pour monter sur le trône de Macédoine : mais il crut devoir prendre encore d'autres mesures pour s'y maintenir contre la vicissitude des tems , le caprice des Macédoniens , & la jalousie de ses compétiteurs. Thessalonice , sœur d'Alexandre le Grand , pouvant par sa naissance illustre & son autorité dans la Macédoine lui concilier l'amitié des Grands & des peuples du Roiaume , il espéra qu'en l'épousant il se les attacherait d'une

Diod. l. 17.

p. 695-697.

manière particulière, par l'estime & le respect qu'il témoigneroit pour la famille royale.

Il restoit encore un obstacle à vaincre, sans quoi Cassandre auroit toujours passé pour un usurpateur & un tyran. Le jeune Prince Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, étoit en vie. Il avoit été reconnu roi & légitime héritier du trône. Il falloit se défaire de cet héritier & de sa mere. Cassandre, ^a enhardi par le succès du premier crime, étoit bien déterminé à y en ajouter un second, qui devoit lui en faire tirer tout le fruit : mais la prudence vouloit qu'auparavant il pressentît les Macédoniens sur la mort d'Olympias. Car, s'ils se montroient insensibles à la perte de cette Princesse, l'on pouvoit s'assurer que celle du jeune Roi Alexandre & de Roxane sa mère ne les toucheroit pas plus. Il jugea donc à propos de ne rien précipiter, & d'aller lentement & comme par degrés dans l'exécution de son projet. Il commença par les faire conduire avec une bonne escorte au château d'Amphipolis sous la garde de Glaucias, Capitaine qui lui étoit entièrement dévoué. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de tous les honneurs du trône, & ils n'y furent plus traités que

^a Haud ignarus summa | lo, peragi cum præmio.
scelera incipi cum pericu- | Tacit.

comme des personnes privées dont il étoit important de s'assurer.

Ensuite , pour déclarer ouvertement qu'il prétendoit agir en Souverain dans la Macédoine , & pour rendre la mémoire d'Olympias encore plus odieuse , il fit faire avec beaucoup de pompe & de magnificence les obsèques du Roi Philippe ou Aridée , & de la Reine Eurydice sa femme , qu'Olympias avoit fait égorger. Il commanda le deuil accoutumé dans ces cérémonies , & fit porter leurs corps aux tombeaux destinés à la sépulture des Rois , affectant par ces dehors d'une douleur feinte de montrer du zèle pour la famille royale , pendant qu'il étoit tout occupé du dessein de faire périr le jeune Roi.

Ces tombeaux étoient dans la ville d'Ege.

Veracis tristitia imitamentis. Tac.

Polyperchon , en conséquence des nouvelles qu'il reçut de la mort d'Olympias , & des mesures que prenoit Cassandre pour monter sur le trône de Macédoine , s'étoit sauvé de Naxie ville de Perrhébie , où il étoit assiégé , & en étoit sorti avec une très-petite escorte , pour passer en Thessalie , & s'y joindre à quelques troupes d'Eacide , & de là en Etolie où il étoit fort considéré. Cassandre le suivit de près , & entra avec son armée dans la Béotie. On voioit les anciens habitans de Thèbes errer çà & là sans demeure & sans retraite. Il fut touché du sort malheureux de cette Ville ,

autrefois si puissante, & qu'Alexandre avoit fait raser & détruire de fond en comble. Il entreprit, au bout de vingt ans, de la rétablir, & de lui rendre sa première splendeur. Les Athéniens s'offrirent de rebâtir une partie des murailles à leurs frais. Plusieurs villes & citoyens de la grande Grèce en Italie, de la Sicile, & de la Grèce proprement dite, y contribuèrent volontairement par des sommes considérables d'argent. Ainsi, en très-peu de tems, Thèbes recouvra son ancienne opulence, & devint plus riche que jamais par les soins & la magnificence de Cassandre, qui en fut regardé avec raison comme le pere & le restaurateur.

Cassandre, après avoir donné ses ordres pour le rétablissement de Thèbes, s'avança dans le Péloponnèse contre Alexandre fils de Polysperchon, & fit marcher ses troupes droit à Argos, qui se rendit sans faire de résistance. Toutes les villes des Messéniens suivirent son exemple, à la réserve d'Ithome. Alexandre, effrayé de la rapidité de ses conquêtes, tâcha de les arrêter par un combat. Mais Cassandre, qui étoit beaucoup inférieur en forces, ne voulut point hazarder une bataille, & jugea plus à propos de se retirer en Macédoine, après avoir laissé de bonnes garnisons dans les places qu'il avoit prises.

Comme il connoissoit le mérite d'Alexandre, il essaia de le tirer du parti d'Antigone, & de se l'attacher, en lui offrant le Gouvernement général du Péloponnèse, & le commandement des troupes qui s'y trouvoient. Alexandre n'hésita pas à accepter une offre si avantageuse : mais il n'en jouit pas longtemps, aiant été tué malheureusement quelque tems après par quelques citoyens de Sicyone où il demouroit actuellement, lesquels avoient conjuré sa perte. Cette conspiration n'eut pas les suites qu'ils en avoient attendues. Cratépolis femme d'Alexandre, dont le cœur n'avoit rien que de mâle & de grand, ne fut point consternée à la vûe de cet accident funeste. Chérie des soldats, honorée des Officiers qu'elle avoit toujours obligés & servis, elle prit le commandement des troupes, reprima l'insolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaisa tous les troubles que les séditieux avoient excités dans la ville, y entra victorieuse, & la gouverna avec une sagesse qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

Pendant que Cassandre faisoit tous ses efforts pour s'assurer le trône de Macédoine, Antigone d'une autre part travailloit à se délivrer d'un dangereux adver-

*Diod. l. 19.
pag. 705. &
708.*

*AN. M. 3688.
AV J.C. 316.
Diod. l. 19.
p. 665-668,*

faire. S'étant mis en campagne au printemps, il se rendit à Babylone, où il grossit son armée des troupes que lui donnèrent Pithon & Séleucus. Il passa ensuite le Tigre pour attaquer Eumène. Ce dernier, de son côté, n'avoit rien oublié pour le bien recevoir; & il se trouvoit fort supérieur à Antigone en nombre de troupes, & sur-tout en habileté, quoique celui-ci n'en manquât pas: car, après Eumène, c'étoit assurément le meilleur Général & le plus habile Politique de son tems.

Diod. lib. 19. p. 669-671. Le malheur d'Eumène étoit que, l'armée qu'il avoit étant composée de différens corps que lui avoient amené les Gouverneurs des provinces, chacun de ces Gouverneurs prétendoit au commandement en chef. Eumène n'étant pas Macédonien, mais Thrace de naissance, il n'y avoit pas un d'eux qui ne crût, par cette raison, lui devoir être préféré. D'ailleurs le faste, l'éclat, la magnificence sembloient mettre une distance infinie entre lui & ces Gouverneurs, qui se conduisoient en vrais Satrapes. Par^a une ambition tout-à-fait mal entendue & mal placée, mais assez ordinaire aux Grands, ils croioient que donner des repas somptueux, & y joindre toutes les amorces du

a Non deorant qui ambitione stolidi, luxuriosos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum ut instrumenta belli mercantur. *Tacit.*

plaisir, faisoit partie des devoirs d'un homme de guerre; & mesurant le degré de leur mérite sur celui de leurs revenus & de leurs dépenses, ils se flatoient qu'ils avoient acquis par là un grand crédit & une grande autorité sur les troupes, & qu'elles avoient pour eux toute l'estime & toute la considération possible.

Il arriva une occasion qui dut bien les détromper. Comme les soldats mar-^{AN. M. 368.}
choient pour aller chercher l'ennemi, Eumène, tombé dans une maladie dangereuse, se faisoit porter en litière assez loin de l'armée pour être plus éloigné du bruit, à cause d'une grande insomnie qui ne lui laissoit point de repos. Quand ils eurent fait quelque chemin, & qu'ils commencèrent à appercevoir l'ennemi qui paroissoit sur les hauteurs, ils s'arrêtèrent tout court, & se mirent à crier qu'on fît venir Eumène. En même tems ils mirent leurs boucliers à terre, & déclarèrent à leurs Officiers qu'ils ne marcheroient point qu'Eumène ne fût venu pour les commander. Il vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portoient; & ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litière, il tendoit la main aux soldats, & leur marquoit sa joie & sa reconnoissance. Dès que les soldats le virent, ils le saluèrent en langage Macédonien, relevèrent leurs boucliers, & les frappant avec leurs

piques, ils se mirent à jeter des cris de victoire, & à défier les ennemis, comme ne craignant plus rien, puisqu'ils avoient leur Capitaine à leur tête.

Antigone, sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'Eumène étoit fort mal, & qu'il se faisoit porter en litière à la queue de l'armée, venoit dans l'espérance que sa maladie lui livreroit les ennemis entre les mains. Mais, lorsque s'étant avancé pour les reconnoître, il eut vû leur belle contenance, la disposition de leur armée, & cette litière qu'on portoit de rang en rang, alors se prenant à rire avec de grands éclats selon sa coutume, il dit aux Officiers qui l'environnoient : *Voiez-vous cette litière ? c'est elle qui a rangé ces troupes contre nous, & qui va nous combattre ;* & sans perdre un moment, il fit sonner la retraite, & retourna en son camp.

Plutarque observe que les Macédo niens, dans cette occasion, firent connoître très évidemment qu'ils jugeoient tous les autres Satrapes très-propres à donner de magnifiques festins, & à bien ordonner de grandes fêtes : mais qu'ils estimoient Eumène seul capable de conduire une guerre, & de bien commander une armée. Réflexion solide & sensée, qui donne lieu à bien des applications, & qui fait toucher au doigt le mauvais goût pour la gloire, & le peu de jugement des Offi-

ciers & des Commandans qui ne songent à se distinguer à l'armée que par la magnificence des repas, & qui font consister leur principal mérite à l'emporter sur tous les autres en luxe, & souvent à se ruiner gratuitement par de si folles dépenses ! Je dis gratuitement : car personne ne leur en fait gré, & l'Etat en est plus mal servi.

Les deux armées s'étant séparées sans combat, campèrent à trois stades l'une de l'autre, une rivière & des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités, parce que tout le pays étoit mangé, Antigone envoya des Ambassadeurs aux Satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Eumène, pour les porter à quitter Eumène, & à se rendre à lui, leur faisant à tous de magnifiques promesses. Les Macédoniens rejetterent ses propositions, & renvoierent les Ambassadeurs en leur faisant de grandes menaces s'ils osoient jamais leur faire de pareilles propositions. Eumène, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien. „ Un jour un lion, „ devenu amoureux d'une jeune fille, la „ demanda en mariage à son pere. Celui-ci répondit qu'il tenoit cette alliance „ à grand honneur, & qu'il étoit prêt à „ lui donner sa fille : mais que ses grands „ ongles & ses dents tranchantes lui fai- „ soient peur, & qu'il craignoit qu'après

Diod. pag.

672.

Trois cens

toises.

» son mariage sur la moindre querelle
» qui surviendrait dans leur ménage, il
» ne les appliquât sur sa fille un peu trop
» rudement. Le lion, qui étoit passionné
» pour la jeune fille, se fit arracher sur
» l'heure les ongles & les dents : après
» quoi le père prit un bâton, & se défit
» du prétendu gendre. Voilà, ajouta-t-il,
» ce que prétend Antigone. Il vous fait
» de grandes promesses, pour se rendre
» maître de toutes vos forces; après quoi
» il vous fera sentir ses ongles & ses dents.

Diod. pag.

672. 673.

Quelques jours après des déserteurs d'Antigone aiant rapporté à Eumène que ce Général se préparoit à partir la nuit suivante sur la seconde veille, (vers les neuf ou dix heures du soir) Eumène se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la province de Gabéne, qui étoit un pays gras & capable de nourrir de grosses armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cause des rivières & des ravins dont il étoit traversé; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vûe, il persuada à force d'argent à quelques soldats étrangers d'aller comme déserteurs dans le camp d'Antigone, & de dire qu'Eumène devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems il fit partir les bagages; & donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture, & de se mettre en marche. Anti-

gone sur ce faux avis qu'Eumène venoit l'attaquer, tint son armée sous les armes : cependant Eumène avançoit chemin. Antigone fut bientôt de ses coureurs qu'Eumène avoit décampé, & connoissant qu'il avoit été surpris par son ennemi, il ne laissa pas de continuer dans son premier dessein ; & aiant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que sa marche avoit l'air d'une poursuite. Mais voyant qu'il lui étoit impossible de joindre avec toute son armée Eumène, qui avoit au moins six heures d'avance, il laissa son infanterie sous les ordres de Pithon, & prenant sa cavalerie, il marcha à toute bride, de manière qu'au point du jour il atteignit l'arrière-garde des ennemis qui descendoit une colline. Il s'arrêta sur la hauteur. Eumène, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arrêta pour se mettre en bataille. Ainsi Antigone rendit la pareille à Eumène, & l'amusa à son tour : car il l'empêcha de continuer sa marche, & donna à son infanterie le tems d'arriver.

Alors les deux armées se rangèrent en bataille. Celle d'Eumène avoit trente-cinq mille hommes de pié, plus de six mille chevaux, & cent quatorze éléphants ; celle d'Antigone, vingt-huit mille hommes de pié, huit mille cinq cens chevaux, &

soixante-cinq éléphants. Le combat fut rude & opiniâtre, & poussé bien avant dans la nuit, car e'étoit pleine lune: cependant la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté ni d'un autre. Antigone perdit de son infanterie trois mille sept cents hommes, & de sa cavalerie cinquante-quatre: il eut plus de quatre mille hommes de blessés. Eumène perdit cinq cents quarante hommes de pié, très peu de cavaliers; & eut plus de neuf cents hommes de blessés. La victoire étoit réellement du côté d'Eumène. Mais, comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fit, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, étoit la preuve & comme le sceau de la victoire; elle fut attribuée au parti d'Antigone qui y revint, & ensevelit ses morts. Le lendemain Eumène envoya demander par un héraut la permission d'enterrer les siens, qui lui fut accordée; & il leur fit rendre les honneurs funébres avec toute la magnificence possible.

Diod. pag.

678 680.

Dans cette cérémonie arriva une dispute fort singulière. Parmi les morts se trouva un Officier Indien, qui avoit amené avec lui ses deux femmes, dont il avoit épousé l'une tout récemment. La loi du pays, & l'on prétend qu'elle subsiste encore, ne permettoit pas à une fem-

me de survivre à son mari; & si elle refusoit d'être brûlée avec lui sur son bucher, elle étoit déshonorée pour toujours, obligée de demeurer veuve tout le reste de sa vie, & condamnée à une sorte d'excommunication, ne pouvant plus assister aux sacrifices ni à aucune autre cérémonie de religion. La loi ne parloit que d'une seule femme. Ici il s'en trouvoit deux, dont chacune prétendoit devoir être préférée à l'autre. L'ancienne faisoit valoir son droit d'antiquité. La jeune répondoit que la loi même donnoit exclusion à sa rivale, parce qu'actuellement elle étoit grosse. En effet la chose fut ainsi jugée. La première se retira fort triste, baignée de larmes, déchirant ses habits, s'arrachant les cheveux, comme s'il lui étoit arrivé un grand malheur. L'autre au contraire, triomphante de joie, accompagnée d'un nombreux cortège de parens & d'amis, parée de ses plus riches ornemens comme dans un jour de noces, s'avance avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là, après avoir distribué ses pierreries & tous ses bijoux à ses parens & à ses amis, & leur avoir dit les derniers adieux, placée sur le bucher par la main de son propre frère, elle expire au milieu des louanges & des acclamations de presque tous les spectateurs; quelques-uns pourtant, dit l'Historien, traitant d'inhumanité & de

barbarie une si étrange coutume. C'étoit , en effet , un véritable homicide , contraire aux loix les plus inviolables de la nature , qui défendent d'attenter sur sa propre vie , d'en disposer selon son caprice , d'oublier qu'elle n'est qu'un dépôt qu'il ne faut rendre qu'à celui dont on le tient. Loin qu'un tel sacrifice dût entrer dans les marques de respect & d'amitié que l'on doit à un mari , c'étoit en faire une idole sanguinaire & impie que de lui immoler de si précieuses victimes.

*Diod. l. 19.
p. 680. 684.*

Pendant toute cette campagne la guerre fut opiniâtre des deux côtés : la Perse & la Médie en furent le théâtre. Les marches & les contremarches firent parcourir aux armées ces deux grandes provinces. On employa de part & d'autre toute l'adresse , la ruse & les stratagèmes que peut fournir la plus grande capacité , jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoiqu'Eumène eût une armée mutine & très-malaisée à gouverner , il remporta néanmoins pendant cette campagne plusieurs avantages sur les ennemis : & quand il fut question d'entrer dans des quartiers d'hiver , Eumène eut encore l'habileté de prendre les meilleurs dans la province de Gabène , & d'obliger Antigone à en aller chercher dans le Nord en Médie , où l'on ne pouvoit arriver qu'après vingt-cinq jours de marche.

Les troupes d'Eumène étoient si peu
 soumises, qu'il n'y eut pas moyen de les
 obliger à se tenir assez proche les unes
 des autres pour se rassembler promptement
 en cas de besoin. Elles voulurent absolu-
 ment des quartiers fort éloignés, & qui
 occupoient toute l'étendue de la provin-
 ce, afin d'être plus commodément, &
 d'y avoir tout en plus grande abondance.
 Enfin ces troupes étoient si écartées, qu'il
 leur falloit plusieurs jours pour se rassem-
 bler en corps. Antigone, qui en fut in-
 formé, vint au cœur de l'hiver de fort
 loin, dans l'espérance de tomber inopi-
 nément sur ces différens corps ainsi dis-
 persés.

Mais Eumène n'étoit pas homme à se
 laisser surprendre. Il avoit eu la précau-
 tion d'envoyer en divers endroits des es-
 pions sur des dromadaires, l'animal de
 tous le plus léger, pour être instruit à
 propos de tous les mouvemens de l'enne-
 mi, & les avoit si bien placés, qu'il eut
 avis de cette marche avant qu'Antigone
 pût arriver à aucun de ses quartiers: ce
 qui lui donna le moyen de sauver l'armée
 par un stratagème, lorsque tous les autres
 Généraux la regardoient déjà comme per-
 due. Il fit poster sur les montagnes du
 côté d'où venoit l'ennemi, les troupes qui
 se trouvèrent les plus à portée; & la nuit
 suivante il leur fit allumer un aussi grand

Diod. pag.

684-688.

Plutar. in

Eumen. pag.

592.

Corn. Nep.

cap. 8-12.

nombre de feux, que si toute l'armée y eût été campée. Antigone eut aussitôt avis par ses gardes avancées, qu'on voioit ces feux dans un grand éloignement. Il crut qu'Eumène y étoit campé avec toutes ses troupes, & en état de le recevoir. Pour ne pas exposer son armée fatiguée par ses longues marches à une action avec des troupes fraîches, il fit alte, afin de donner à ses gens le tems de se remettre un peu: & Eumène eut par là tout le tems nécessaire pour assembler ses forces avant que l'ennemi fût sur lui. Alors Antigone voiant que son coup étoit manqué, plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, résolut d'en venir à une bataille.

Les troupes d'Eumène s'étant toutes rassemblées auprès de lui, admiroient sa grande prudence & sa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât seul. Les deux Capitaines des compagnies des Argyraspides, Antigène & Teutame, au désespoir de cette distinction qui lui étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr, & entraînérent dans leur complot la plupart des Satrapes & des premiers Officiers. L'envie est une maladie qui se guérit rarement, & que les remèdes mêmes, pour l'ordinaire, ne font qu'aigrir. Toutes les précautions de sagesse, de modération, de condescendance qu'Eumène avoit employées, ne purent amollir ces

cœurs barbares, ni éteindre leur jalousie. Pour l'appaiser, il auroit falu qu'il eût renoncé à son mérite & à sa vertu, qui en étoient la seule cause. Il plaignoit souvent en lui-même son malheur, d'avoir à vivre, non parmi des hommes, disoit-il, mais parmi des bêtes féroces. On avoit déjà formé plusieurs conspirations contre lui, & il se voioit tous les jours exposé au même danger. Pour en détourner l'effet, s'il étoit possible, il avoit imaginé d'emprunter, sous différens prétextes de besoins pressans, des sommes considérables de ceux qui paroissoient les plus déclarés contre lui, afin de les retenir au moins par la vûe de leur propre intérêt, & par la crainte de perdre les sommes qu'ils lui avoient prêtées, s'il venoit à périr.

Ici ses ennemis, déterminés absolument à le perdre, tinrent Conseil pour délibérer où, quand, & comment ils exécuteroient leur entreprise. Ils convinrent tous qu'il falloit se servir de lui pour la bataille qu'on étoit prêt de livrer, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudame qui commandoit les éléphans, & Phédime allèrent sur le champ rapporter à Eumène cette résolution : non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, mais uniquement par la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Il

les remercia, & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité.

Etant rentré dans sa tente, il fit son testament, déchira & brula tous ses papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposés aux accusations & aux calomnies. Après avoir ainsi disposé de ses affaires, & se trouvant seul, il délibéra en lui-même sur le parti qu'il avoit à prendre. Mille pensées, toutes contraires & opposées, se présentoient à lui. Devoit-il se fier à des Officiers & à des Généraux qui avoient juré sa perte? Ne lui étoit-il pas permis d'employer contr'eux le zèle & l'affection des soldats qui lui étoient inviolablement attachés? Mais le parti le plus sûr ne seroit il pas d'aller, en traversant la Médie & l'Arménie, se jeter dans la Cappadoce lieu de sa résidence, pour y trouver un asyle assuré? Ou plutôt ne pourroit il pas, pour se venger de ces traîtres, les abandonner au milieu du combat, & livrer la victoire aux ennemis? Car, dans une situation si désespérée, que ne vient-il point dans l'esprit à un homme que des perfides poussent aux dernières extrémités? Mais cette dernière pensée lui fit horreur, & résolu de faire son devoir jusqu'au dernier soupir, & de combattre jusqu'à la fin pour son Prince

qui lui avoit mis les armes en main , il abandonna son sort , dit Plutarque , à la volonté des dieux , & ne songea plus qu'à préparer ses troupes au combat.

Il avoit trente-six mille sept cents hommes de pié , plus de six mille chevaux , & cent quatorze éléphants. L'armée d'Antigone étoit composée de vingt-deux mille hommes de pié , de neuf mille chevaux avec quelque cavalerie Médoise , & de soixante-cinq éléphants. Antigone plaça sa cavalerie sur les deux ailes , son infanterie au centre , les éléphants sur une première ligne tout le long du front de la bataille , & remplit de soldats armés à la légère les vuides qui se trouvoient entre les éléphants. Il donna le commandement de l'aile gauche à Pithon , celui de la droite à Démétrius son fils , & il devoit lui-même y combattre en personne avec l'élite de ses troupes. Eumène rangea son armée à peu près de la même sorte , se plaça à l'aile gauche avec ce qu'il avoit de meilleures troupes pour faire tête à Antigone , & laissa le commandement de la droite à Philippe.

Avant le combat , il exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car , pour sa Phalange & les Argyraspides , bien loin qu'ils eussent besoin qu'il les excitât , ils étoient les premiers à l'encourager , en l'assurant que les ennemis

ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes , qui avoient servi sous Philippe & sous Alexandre , tous vieux athlètes , couronnés cent fois dans les combats , jusques là toujours invincibles , & qui n'avoient jamais été battus dans aucune action. C'est pourquoi allant tête baissée charger les troupes d'Antigone , ils crioient à ces soldats : *scélérats que vous êtes , c'est contre vos pères que vous combattez ;* & se jettant sur eux avec furie , ils enfoncèrent cette infanterie , aucun des bataillons n'ayant pu soutenir ce choc , & la plus grande partie fut taillée en pièces.

Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrain sablonneux , le mouvement des hommes & des chevaux y avoit élevé de si grands tourbillons de poussière , qu'on ne voioit pas à trois pas de soi. Antigone , à la faveur de ce brouillard , fit un détachement de sa cavalerie supérieure à celle des ennemis , & leur enleva tout leur bagage sans qu'on s'en apperçût. En même tems il enfonça la cavalerie ennemie , Peuceste qui la commandoit , & qui jusques-là avoit donné mille preuves de bravoure , aiant lâché le pié , & entraîné avec lui tous les autres. Eumène fit de vains efforts pour les rallier : la déroute fut entière de ce côté-là , comme l'avantage avoit été

complet de l'autre. La prise du bagage valut plus à Antigone, que la victoire à Eumène. Car les soldats de ce dernier trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes & leurs enfans, au lieu d'employer leurs épées contre l'ennemi pour les recouvrer, ce qui leur auroit été facile, & de quoi Eumène leur répondoit, ils tournèrent toute leur furie contre leur propre Général.

Aiant pris leur tems, ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée, & avec sa propre ceinture ils lui lient les mains derrière le dos. Dans cet état, ils le font passer au travers de la Phalange Macédonienne rangée en haie sous les armes, pour aller le livrer à Antigone, qui étoit convenu de leur rendre à ce prix tout leur bagage.

» Soldats, leur dit-il en passant, je vous
 » en conjure au nom des dieux, tuez moi
 » ici vous-mêmes : car aussi bien ma mort
 » sera toujours votre ouvrage quand An-
 » tigone me fera mourir. Si vous ne vou-
 » lez pas prêter vos mains à ce ministère,
 » rendez au moins la liberté à une des
 » miennes : elle me rendra le service que
 » vous me refusez. A cette condition, je
 » vous délivre & vous absous de toutes
 » les peines que vous pouvez craindre de
 » la vengeance des dieux pour le crime
 » que vous commettez à mon égard. «
 On hâta sa marche, pour éviter ces sortes

d'apostrophes , qui pouvoient réveiller l'affection des troupes.

Toutes celles d'Antigone étoient sorties à sa rencontre , & il ne restoit presque personne dans son camp. Quand cet illustre prisonnier y fut arrivé , Antigone n'eut pas le courage de le voir , parce que sa présence seule étoit un sanglant reproche contre lui. Comme ceux à qui il l'avoit donné en garde lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât : *Comme un éléphant* , leur dit Antigone , *ou comme un lion* ; ces deux espèces d'animaux étant des plus à craindre. Mais , quelques jours après , attendri & touché de compassion , il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans , & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir , & il permit à ses amis de le voir , de passer avec lui les journées entières , & de lui porter tous les rafraîchissemens dont il pourroit avoir besoin.

Antigone fut quelque tems en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis intimes en servant sous Alexandre. Le souvenir de cette amitié réveilla quelques sentimens de bonté pour lui , qui combattirent pendant quelque tems contre son intérêt. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur , souhaitant avec passion , par pure générosité , qu'on sauvât la vie à un si brave

brave homme. Mais Antigone, qui connoissoit sa fidélité inflexible pour la famille d'Alexandre, sentant quel dangereux ennemi il avoit en lui, & combien il étoit capable de rompre toutes les mesures s'il échappoit de ses mains, n'osa pas lui laisser la vie. Il ordonna qu'on se défit de lui dans la prison.

Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de son siècle en tout genre, & des plus dignes de succéder à Alexandre. Il n'en avoit pas la fortune, mais il ne lui étoit peut-être pas inférieur en mérite : véritablement brave sans témérité, & prudent sans foiblesse. Issu d'une basse naissance dont il ne rougissoit point, il s'avança par degrés jusqu'aux premières places, & auroit pu aspirer au trône s'il avoit eu ou plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un tems où les brigues & les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de régner, ne connoissoient ni sincérité ni bonne foi, ne respectoient ni les liaisons du sang ni les droits de l'amitié, & fouloient aux piés les loix les plus sacrées, Eumène conserva toujours pour la famille roiale un attachement & une fidélité inviolables, que nulle espérance, nulle crainte, nul renversement de fortune, nulle élévation ne purent jamais ébranler. Et c'est ce carac-

tère-là même de probité qui bleſſoit ſes collègues. Car a il arrive ſouvent que la vertu ſ'attire des inimitiés & des haines , parce qu'elle ſemble faire des reproches à ceux qui penſent autrement , & leur montrer leurs défauts de trop près.

Il poſſédoit toutes les qualités guerrières dans un ſouverain degré : la ſcience militaire , le courage , la prévoiance , la fermeté d'ame , une fécondité merveilleuſe de ruſes , de ſtratagèmes , de reſſources dans les périls les plus inopinés & dans les conjectures les plus deſeſpérantes. Mais je mets au deſſus de tout cela un caractère de probité & les ſentimens d'honneur qui dominoient en lui , & qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont j'ai parlé.

Un mérite ſi éclatant , ſi univerſel , & en même tems ſi modeste , qui devoit exciter l'eſtime & l'admiration des autres Commandans , ne ſervit qu'à les irriter , & à aigrir leur envie. Défaut trop ordinaire aux perſonnes d'une grande qualité ! Ces Satrapes , pleins d'eux-mêmes , voioient avec un œil jaloux , & avec une ſorte d'indignation , qu'un Officier ſans naiſſance , mais plus brave , plus habile , plus expérimenté qu'eux , étoit arrivé par

2 *Induſtriæ innocentia-
que quaſi malis artibus
inſenſi. . . . Etiam gloria ac*

*virtus inſenſos habet , ut
nimis ex propinquo diverſa
arguens. Tacit.*

d'égres jusqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croioient n'être dûes qu'à ceux qui portoient un grand nom, & qui étoient issus d'une ancienne & illustre famille. Comme si la vraie noblesse ne consistoit pas dans le mérite & dans la vertu.

Nobilitas
sola est atque
unica virtus.
Juvenal.

Antigone & toute l'armée célébrèrent les funérailles d'Eumène avec magnificence, & lui rendirent les plus grands honneurs, sa mort ayant éteint l'envie, & toute crainte. Ils envoièrent ses os & ses cendres dans une urne d'argent à sa femme & à ses enfans en Cappadoce: foible dédommagement pour une veuve & pour des orphelins défolés!

§. VI. Séleucus, Ptolémée, Lyfimaque & Cassandre, forment une ligue contre Antigone. Celui-ci enlève à Ptolémée la Syrie & la Phénicie, & se rend maître de Tyr après un long siège. Démétrius, fils d'Antigone, commence à se faire connoître dans l'Asie Mineure. Il perd une première bataille, en gagne une seconde. Séleucus se rend maître de Babylone. Traité de paix entre les Princes qui est rompu sur le champ. Cassandre fait mourir le jeune Roi Alexandre avec Roxane sa mere. Hercule, autre fils d'Alexandre le Grand, est tué aussi par Polysperchon avec sa mere Barsine. Antigone fait mourir Cléopatre sœur du

même Alexandre. Révolte d'Ophellas dans la Libye.

AN M. 3689. ANTIGONE se regardant désormais
 AV. J.C. 315. comme le maître de l'empire d'Asie, pour
 Diod. l. 19. se le mieux assurer fit une réforme dans
 p. 689 - 692. les provinces d'Orient. Il cassa tous les
 & 697. 698. Gouverneurs dont il se défioit, & mit à
 leur place des sujets sur qui il croioit
 pouvoir compter, Il ôta même la vie à
 plusieurs que leur trop grand crédit lui
 rendoit formidables, Pithon Gouverneur
 de Médie, & Antigène Général des Argy-
 raspidés, furent du nombre de ces der-
 niers. Il avoit aussi mis Séleucus Gouver-
 neur de Babylone sur la liste des proscrits,
 mais il se sauva, & s'alla mettre sous la
 protection de Ptolémée en Egypte. Pour
 les Argyraspidés qui avoient trahi Eumé-
 ne, il les envoya dans l'Arachosie, la
 province de l'Empire la plus éloignée,
 & donna ordre à Syburtius qui en étoit
 Gouverneur, de faire en sorte qu'ils y
 périssent tous, & que pas un ne retour-
 nât en Grèce. La juste horreur qu'il eut
 de la manière lâche dont ils avoient trahi
 leur Général, n'eut pas peu de part à
 cette résolution, quoiqu'il jouît sans scru-
 pule & sans remords du fruit de leur tra-
 hison. Une raison encore plus forte le
 déterminà à prendre ce parti. Ces soldats
 étoient mutins, intraitables, licentieux,
 sans obéissance, sans discipline, capables

par leur exemple de corrompre les autres troupes , & de le trahir lui même. Ainsi il n'hésita point à les faire périr.

Séleucus fut si bien représenter à Ptolémée la puissance formidable d'Antigone , qu'il l'engagea dans une ligue avec Lyfimaque & Cassandre , qu'il avoit aussi convaincus , par les exprès qu'il leur avoit envoyés , du danger qu'ils avoient à craindre de la part de ce Prince. Antigone s'étoit bien douté que Séleucus ne manqueroit pas de les solliciter à prendre des mesures contraires à ses intérêts ; & il avoit envoyé à chacun des trois , des Ambassadeurs pour renouveler la bonne intelligence avec eux par des assurances de son amitié. Quel fond pouvoit-on faire sur des assurances d'amitié d'un perfide , qui venoit de dépouiller ou de faire mourir tant de Gouverneurs par la seule ambition de régner seul aux dépens de tous ses Collègues ? Aussi les réponses qu'il reçut , lui firent assez comprendre qu'il falloit se préparer à la guerre ; & là dessus il quitta l'Orient , & se rendit dans la Cilicie , portant avec lui des trésors considérables qu'il avoit tirés de Baby-lone & de Suse. Là il fit de nouvelles levées , mit ordre à diverses affaires dans les provinces de l'Asie Mineure , & marcha ensuite vers la Syrie & vers la Phénicie.

Son dessein étoit de les enlever à Pto-

lémée, & de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces, qui lui étoient absolument nécessaires dans la guerre qu'il alloit avoir avec les Confédérés. Car, sans être maître de la mer, & avoir du moins les ports & les vaisseaux des Phéniciens à sa disposition, il ne pouvoit espérer aucun succès contr'eux. Il arriva trop tard pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avoit déjà emmené en Egypte tous ceux qui s'étoient trouvés dans la Phénicie; & ce ne fut pas même sans peine qu'Antigone se rendit maître des ports: car Tyr, Joppé, & Gaza firent de la résistance. Il vint bientôt à bout des deux dernières de ces villes: mais pour réduire Tyr, il lui falut un tems considérable.

Cependant, comme il étoit maître de tous les autres ports de Syrie & de Phénicie, il y fit aussitôt travailler à construire des vaisseaux. On fit abbattre pour cela une infinité d'arbres sur le mont Liban, qui étoit rempli de cédres & de cyprès d'une beauté & d'une hauteur extraordinaires, & on les transporta dans les différens ports où l'on devoit travailler, ce qui occupa plusieurs milliers d'hommes. Enfin, avec les vaisseaux qui lui vinrent de Cypre, de Rhodes, & de quelques autres villes avec lesquelles il avoit fait alliance, il se trouva une flotte considé-

nable , qui le rendit maître de la mer.

Ce qui contribua à redoubler son ardeur pour cet ouvrage , fut un affront que lui avoit fait Séleucus. Pendant qu'il étoit occupé au siège de Tyr , Séleucus , avec une flotte de cent voiles que Ptolémée lui avoit prêtée , y vint passer à la vue de son armée pour le braver. Et en effet cette insulte avoit beaucoup découragé ses troupes , & donné aux alliés d'Antigone une idée de sa foiblesse qui lui faisoit beaucoup de tort. Pour prévenir l'effet de ces impressions désavantageuses , il fit venir les principaux de ses alliés , & les assura que cet été-là même il auroit en mer une flotte supérieure à toutes celles de ses ennemis. Il leur tint parole avant la fin de l'année.

Mais , s'apercevant que pendant qu'il étoit ainsi occupé en Phénicie , Cassandre gagnoit du terrain sur lui dans l'Asie Mineure , il s'y rendit avec une partie de ses troupes , & laissa avec le reste Démétrius son fils , qui n'avoit alors que vingt-deux ans , pour défendre la Syrie & la Phénicie contre Ptolémée. Ce Démétrius sera fort célèbre dans la suite , & je marquerai bientôt quel étoit son caractère.

Tyr étoit alors aux abois. La flotte d'Antigone lui coupoit les vivres & lui enlevait toutes les provisions ; & la ville fut bientôt obligée de capituler. La gar-

nison que Ptolémée y avoit, obtint permission d'en sortir avec tous ses effets; & l'on promit aux habitans qu'ils jouiroient des leurs, sans qu'on y touchât. Andronic, qui commandoit au siège, fut ravi d'entrer, à quelque prix que ce fût, dans une place si importante; surtout après un siège qui avoit si fort fatigué ses troupes, & qui avoit duré quinze mois.

Il n'y avoit que dix-neuf ans qu'Alexandre avoit détruit cette ville d'une manière à faire croire qu'il faudroit des siècles entiers pour la rétablir. Et cependant, en si peu de tems, elle fut en état de soutenir ce nouveau siège, qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par là quelles ressources donne le commerce: car ce fut uniquement par ce moien qu'elle se releva de ses ruines, & reprit presque tout son ancien éclat. Tyr étoit alors le centre du commerce de l'Orient & de l'Occident.

Plutarc. in
Demetr. pag.
889. 890.

Démétrius qui va commencer à se faire connoître, & qui sera dans la suite sur-nommé *Poliorcète*, * c'est-à-dire *Preneur de villes*, étoit fils d'Antigone. Il avoit une taille avantageuse, & une beauté sin-

* Ce mot vient de πόλις, *polis*, & ἔρκος, *erkos*, septum, vallum, urbem obsidere; dont la racine est πόλις, *polis*, & propugnaculum.

gulière. On a voioit sur son visage de la douceur mêlée de gravité; quelque chose de serein, & en même tems qui inspiroit de la terreur; une vivacité de jeunesse, tempérée par un air héroïque & par une majesté véritablement roiale. On trouvoit le même mélange dans ses mœurs, qui étoient également propres à étonner & à charmer. Pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux: rien n'égalait la somptuosité de ses festins, de son luxe, & de toute sa manière de vivre: c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les Princes. D'un autre côté, malgré ces voluptés & ces délices, quand il étoit question de quelque entreprise, c'étoit le plus actif & le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égalait sa vivacité & son courage, que sa patience & son assiduité au travail. Voila quel sera le caractère du jeune Prince qui commence à se mettre sur les rangs.

Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguoit des autres Princes de son tems, le profond respect qu'il avoit pour son père & pour sa mère, respect qui n'étoit point simulé ni de simple cérémonie, mais qui partoît du cœur, &

α Τὸ γὰρ αὐτὸ χάριν καὶ εὐ- | ἰταμῶδυσμήμητος ἡρωικῆς
 ρε, καὶ φόβον καὶ ὥραν εἶχε, καὶ | ἐπιθάνεια, καὶ βασιλικήν σε-
 συγκράτησιν τῷ πατρὶ καὶ | μνήτης.

étoit sincère & réel. Antigone, de son côté, avoit pour son fils une affection & une tendresse vraiment paternelle, qui alloit même jusqu'à la familiarité, mais sans rien diminuer de l'autorité de pere & de roi, & qui formoit entr'eux une union & une confiance exemte de toute crainte & de tout soupçon Plutarque en rapporte un exemple. Un jour qu'Antigone étoit occupé à donner audience à des Ambassadeurs, Démétrius revenant de la chasse entra dans la salle, salua son pere d'un baiser, & s'assit auprès de lui tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone venoit de rendre réponse à ces Ambassadeurs, & il les renvoioit. Mais il les rappella, & leur dit à haute voix : *Vous direz de plus à vos Maîtres la manière dont nous vivons mon fils & moi*, leur faisant observer qu'il ne craignoit point de le laisser approcher de sa personne avec ses armes*, & que cette bonne intelligence qui régnoit entre son fils & lui, faisoit la plus grande force de ses Etats, & en même tems sa joie la plus vive & la plus sensible. Il faut revenir à notre sujet.

Diod. li. 1. Antigone étant passé dans l'Asie Mi-
 neure, eut bientôt arrêté les progrès de
 2. pag. 710. Cassandre. Il le pressa même si vivement,

* Les Grecs, non plus | qu'il étoit question de s'en
 que les Romains, ne por- | servir à la guerre, ou à
 toient des armes que lors- | la chasse.

qu'il l'obligea à s'accommoder avec lui à des conditions fort honteuses. Aussi, à peine le Traité fut-il conclu, qu'il s'en repentit, & le rompit, en envoyant demander du secours à Ptolémée & à Séleucus, & en recommençant la guerre. Les violemens de la bonne foi & des Traités étoient comptés pour rien par la plupart des Princes dont j'écris maintenant l'histoire. Ces indignes moiens, qui deshonoreroient justement des particuliers, leur paroissent un sujet de gloire. Ils s'applaudissoient de leurs perfidies, comme d'une marque d'habileté dans le gouvernement; & ils ne s'apercevoient pas qu'en user de la sorte, c'étoit apprendre à leurs troupes à leur manquer de fidélité, & s'ôter à eux-mêmes tout prétexte de se plaindre des révoltes de leurs sujets, qui ne faisoient que les imiter. C'est par ces sortes d'exemples contagieux que tout un siècle se corrompt, & renonce sans honte aux sentimens d'honneur & de probité; parce que ce qui est devenu commun, ne paroît plus honteux. Ce renouvellement de guerre retint Antigone plus longtems qu'il n'auroit voulu, & donna occasion à Ptolémée de remporter sur lui des avantages considérables de l'autre côté.

D'abord, il passa avec sa flotte dans l'île de Chypre, & la domta presque en-

*Diod. lib.**20. pag. 761.*

tièrement. Nicoclès, roi de Paphos l'une des villes de cette île, se soumit alors comme les autres : mais une année ou deux après il fit alliance secrètement avec Antigone. Ptolémée en aiant eu avis, pour empêcher que d'autres Princes ne suivissent son exemple, chargea quelques Officiers qu'il avoit en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, préférèrent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit, & se voyant sans ressource, il se tua lui-même. Quoique Ptolémée eût ordonné à ces Officiers de respecter la Reine Axithéa & les autres Princesses qu'ils rencontreroient dans le Palais de Nicoclès, ils ne purent empêcher qu'elles ne suivissent l'exemple de ce Roi malheureux. La Reine, après avoir tué ses filles de sa propre main, & avoir exhorté les autres Princesses ses belles-sœurs à ne pas survivre au malheur qui venoit d'arriver au Roi leur frere, se tua aussi elle-même. La mort de ces Princesses fut suivie de celle de leurs Epoux, qui, avant que de se tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible & sanglante tragédie, qui se passa en Cypre.

Ptolémée, après s'être rendu maître de cette île, alla faire une descente dans la Syrie, & de là dans la Cilicie, où il

fit un grand butin , & beaucoup de prisonniers qu'il emmena en Egypte. Séleucus à son retour lui communiqua un projet, pour regagner la Phénicie & la Syrie, & l'exécution en fut résolue. Il y alla en personne avec une belle armée après avoir appaisé heureusement une révolte qui s'étoit excitée parmi les Cyrénéens , & il trouva Démétrius à Gaza , qui lui en disputa l'entrée. On en vint à un combat opiniâtre , où Ptolémée remporta enfin la victoire. Démétrius y eut cinq mille hommes tués , & huit mille faits prisonniers. Il perdit aussi ses tentes, son argent , & tout son équipage. Il fut obligé de se retirer lui-même à Azot , & de là à Tripoli , ville de Phénicie sur la frontière de la Haute-Syrie , & d'abandonner à Ptolémée toute la Phénicie , la Palestine , & la Célé-Syrie.

AN. M. 3692.
AV. JC. 312.
Diod. l. 19.
p. 719-724.
Plutarc. in
Demetr. pag.
891.

Avant que de partir d'Azot , il avoit fait demander la permission d'enterrer les morts. Ptolémée ne se contenta pas de la lui accorder : il lui renvoia encore tout son équipage , ses tentes , ses meubles , ses amis , & ses domestiques sans rançon ; & il lui fit dire , *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entr'eux pour les richesses , mais pour la gloire.* Un payen ne pouvoit pas mieux penser : encore ne peut-on pas dire qu'il pensât ainsi réellement. Démétrius , touché d'une générosité si obligeante

te, pria sur l'heure les dieux de ne le pas laisser longtemps redevable d'un si grand bienfait à Ptolémée, & de lui fournir une prompte occasion de lui rendre la pareille.

Ptolémée envoya le reste des prisonniers en Egypte, pour s'en servir sur la flotte : ensuite il poussa ses conquêtes. Toute la côte de Phénicie se rendit à lui, excepté la ville de Tyr. Il fit parler secrètement à Andronic qui en étoit Gouverneur, & l'un des plus braves Officiers d'Antigone, & des plus attachés au service de son Maître, pour l'engager à lui remettre la place de bonne grace, & à ne pas l'obliger d'en faire le siège dans les formes. Andronic, qui comptoit sur l'attachement des Tyriens pour Antigone, répondit avec fierté, & même avec insulte & mépris pour Ptolémée. Il fut trompé dans ses espérances. La garnison & les habitans le forcèrent de se rendre. Alors il se crut perdu sans ressource, & que rien ne seroit capable de faire oublier à un vainqueur l'insolence avec laquelle il avoit parlé de lui. Il fut encore ici trompé. Le Roi d'Egypte, bien loin d'user de représailles avec le Capitaine qui l'avoit si indignement insulté, se fit un devoir de se l'attacher par les amitiés qu'il lui témoigna quand il vint pour le saluer.

La perte de la bataille n'abbattit point

le courage de Démétrius , comme il auroit pu arriver aisément à un jeune Prince à qui sa première action avoit si mal réussi. Avec la fermeté d'un Général consommé dans l'art militaire , & accoutumé aux inconstances & aux vicissitudes des armes , il se mit à lever de nouvelles troupes , & à faire de nouveaux préparatifs. Il s'assura des villes , & exerça continuellement ses soldats.

Quand Antigone reçut la nouvelle de la perte de cette bataille , il n'en fut pas fort ému , & dit froidement : *Ptolémée a vaincu de jeunes gens : bientôt il combattrra contre des hommes.* Ne voulant point rabbattre ni arrêter le courage & l'audace de son fils , il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolémée , & il lui en donna la permission.

Peu de tems après, Cilles , Lieutenant de Ptolémée , arriva avec une armée très nombreuse , se tenant bien assuré de chasser de la Syrie Démétrius , qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius , qui avoit su mettre son malheur à profit , & qui en étoit devenu plus circonspect & plus attentif , tomba sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins , le mit en fuite , s'empara de son camp & de tous ses bagages , fit sur lui sept mille prisonniers , le prit & l'arrêta lui-même ,

AN. M. 3693.

AV. J. C. 311.

Diod. lib.

19. pag. 729.

& emporta un très riche butin. Il fut moins touché de la gloire & des richesses que lui apportoit sa victoire , que du plaisir de se voir en état de s'acquitter d'une dette à l'égard de son ennemi , & de lui rendre le bienfait qu'il en avoit reçu. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité : il en écrivit à son père , qui lui permit d'en user comme il le jugeroit à propos. Il renvoia donc à Ptolémée Cilles & tous ses amis , comblés de magnifiques présens , & avec eux tout le bagage qu'il avoit pris. Il est beau de disputer ainsi de générosité avec un ennemi ; & c'est une autre disposition encore plus estimable , principalement dans un Prince jeune & victorieux , de faire gloire de dépendre en tout de son père , & de ne rien faire sans le consulter.

Diod. lib. Séleucus , après la victoire remportée
19. p. 716- sur Démétrius près de Gaza , avoit obtenu de Ptolémée mille hommes d'infanterie , & trois cens chevaux. Avec cette petite escorte , il s'en alla dans l'Orient , pour tâcher de rentrer dans Babylone. En arrivant à Carres en Mésopotamie , il engagea , partie de force , partie volontairement , la garnison Macédonienne à se joindre à lui. Dès qu'on sut qu'il approchoit de Babylone , ses anciens sujets vinrent en grand nombre se ranger sous ses étendarts. Il étoit chéri dans cette pro-

vince à cause de la douceur avec laquelle il l'avoit gouvernée , & la sévérité d'Antigone y étoit haïe. On étoit charmé de son retour , & de l'espérance de le voir rétabli. En arrivant à Babylone il trouva les portes ouvertes , & y fut reçu du peuple avec des acclamations générales. Ceux du parti d'Antigone se retirèrent dans le château. Séleucus , maître de la ville & de l'affection des habitans , s'en saisit bientôt. Il y trouva ses enfans , ses amis , & ses domestiques , qu'Antigone y avoit retenu prisonniers depuis sa retraite en Egypte.

Il ne fut plus question que de songer à lever une bonne armée , pour garder ce qu'il venoit de recouvrer. A peine étoit-il rentré en possession de Babylone , que Nicanor , Gouverneur de Médie sous Antigone , se mit en marche pour l'en chasser. Séleucus en aiant eu avis , passa le Tigre pour aller au devant de lui. Il le surprit dans un poste défavantageux , attaqua son camp de nuit , & mit toute son armée en déroute. Nicanor fut obligé de s'enfuir avec un petit nombre de ses amis , & de se rendre , en traversant les déserts , auprès d'Antigone. Toutes ses troupes qui échapèrent à la défaite , soit par dégoût pour le service d'Antigone , ou par la crainte du vainqueur , se jetterent dans le parti de Séleucus. Il se

trouva alors à la tête d'une belle armée ; dont il se servit pour s'emparer de la Médie , de la Susiane , & des autres provinces & places du voisinage : & par-là il se rendit fort puissant. La douceur de son gouvernement , sa justice , son équité , & son humanité pour tous ses sujets , contribuèrent sur-tout à affermir sa puissance. Il sentit quel avantage c'est pour un Prince que de les bien traiter , & de s'en faire aimer. Il étoit arrivé avec une poignée d'hommes. L'amour des peuples lui tint lieu d'armée , & en amassa bientôt une autour de lui , non seulement très nombreuse , mais invincible par l'affection qu'elle lui portoit.

AN. M. 3693.

AV. J.C. 311.

C'est à cette entrée dans Babylone que commence l'Ere fameuse des Séleucides , dont tout l'Orient s'est servi : car Payens , Juifs , Chrétiens , Mahométans , tous l'ont employée. Les Juifs l'appellent *l'Ere des contrats* ; parce que , lorsqu'ils tombèrent sous le gouvernement des Rois Syro-Macédoniens , ils furent obligés de s'en servir dans toutes les dattes des contrats & des autres pièces civiles. Les Arabes la nomment *l'Ere du bicornu* , désignant par-là , selon quelques Auteurs , Séleucus , que les sculpteurs représentoient ordinairement avec deux cornes de bœuf à la tête , parce que ce Prince étoit si fort , qu'en prenant un taureau par les

Appian. de
bell. Syr. P.
114.

cornes il l'arrêtoit tout court. Les deux livres des Maccabées l'appellent *l'Ere du Roiaume des Grecs*, & tous deux l'emploient dans leurs dattes, avec cette différence pourtant, que le premier de ces Livres la fait commencer au printemps, & l'autre à l'autonne de la même année. Les 31 années du règne qu'on donne à Séleucus, commencent ici.

Antigone étoit à Célènes en Phrygie, lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire que Démétrius son fils avoit remportée sur les troupes de Ptolémée. Il partit aussitôt pour la Syrie, afin de tirer de cette victoire tous les avantages qu'elle lui présentait. Il passa le mont Taurus, & joignit son fils, qu'il embrassa étroitement à la première entrevûe, versant des larmes de joie & de tendresse. Ptolémée ne se trouvant pas assez fort pour faire tête aux troupes du père & du fils jointes ensemble, prit le parti de faire démolir les fortifications d'Ace, de Joppé, de Samarie, & de Gaza, & de se retirer en Egypte, emportant avec lui presque toutes les richesses du pays, & emmenant aussi un grand nombre des habitans. Ainsi toute la Phénicie, la Judée, & la Célé-Syrie retombèrent sous la domination d'Antigone.

Les habitans de ces provinces qu'emmena Ptolémée, le suivirent plus par

Diod. lib.

19. pag. 722.

Joseph. Antiq. lib. 12. c.

1. & contr.

Appian. lib. 5. & 2. choix que par force. Sa douceur naturelle, & la clémence & l'humanité avec laquelle il avoit toujours traité ceux qui s'étoient trouvés sous son gouvernement, leur avoit si fort gagné le cœur, qu'ils aimèrent mieux vivre sous sa domination dans un pays étranger, que de demeurer dans le leur propre sous celle d'Antigone, dont ils n'attendoient pas un traitement si doux. Ils étoient encore fortifiés dans cette résolution par les avantages du parti que leur proposoit Ptolémée. Car, aiant alors le dessein de faire d'Alexandrie la capitale de l'Egypte, il étoit bien aise d'y attirer des habitans, & il offroit pour cela de beaux privilèges & de grandes immunités. Aussi fut-ce là qu'il établit presque tous ceux qui le suivirent dans cette occasion, parmi lesquels il y avoit beaucoup de Juifs. Alexandre y en avoit déjà établi plusieurs: Ptolémée, au retour d'une première expédition, y en avoit amené encore un beaucoup plus grand nombre qu'Alexandre. Ils y trouvoient un bon pays, & une protection puissante. Le bruit de tous ces avantages qui s'étoit répandu dans la Judée, avoit donné envie à beaucoup d'autres d'aller s'établir à Alexandrie, & ils exécutèrent ce dessein dans cette occasion. Comme Alexandre avoit accordé aux premiers Juifs qui s'y établirent sous lui les mêmes

privilèges qu'aux Macédoniens , Ptolémée avoit fait la même chose pour eux. Enfin il s'y en jeta un si grand nombre , que le quartier des Juifs à Alexandrie formoit presque une ville. Plusieurs Samaritains s'y établirent aussi sur le même pié que les Juifs , & y multiplièrent beaucoup.

Antigone , après avoir repris la Syrie , la Phénicie , & la Judée sur Ptolémée , *Diod. pag. 730-731.* envoia Athénée, un de ses Généraux, contre les Arabes Nabathéens. C'étoit un canton de voleurs qui avoient fait plusieurs courses dans le pays dont il venoit de faire de nouveau la conquête , & qui en avoient emporté depuis peu un fort gros butin. Leur principale ville étoit Pétra , ainsi nommée par les Grecs , parce qu'elle étoit sur un roc élevé au milieu d'un pays désert. Athénée s'en étoit saisi , & de tout le butin qui y étoit ; mais , comme il se retiroit , les Arabes l'attaquèrent par surprise , défirent une bonne partie de ses troupes , le tuèrent lui-même , reprirent tout le butin , & rentrèrent dans Pétra , d'où ils écrivirent à Antigone en Syriaque une lettre de plaintes sur l'injuste entreprise d'Athénée contre eux. Antigone d'abord la désavoua ; mais quand il eut rassemblé ses troupes , il les donna à son fils Démétrius , pour aller châtier ces voleurs. Celui ni ne pou-

vant les forcer dans leur retraite, ni reprendre Pétra, se contenta de faire le meilleur Traité qu'il put avec eux, & retourna sur ses pas.

AN. M. 3593. Sur l'avis que Nicanor donna à Anti-
AV. J. C. 311. gone des succès de Séleucus en Orient,
Diod. pag. il y envoya son fils Démétrius à la tête
735. 7 6. d'une armée, pour le chasser de Baby-
Plutarc. in lone, & reprendre sur lui cette provin-
Demetr. pag ce, & pour lui, il alla vers les côtes de
891. l'Asie Mineure, pour s'opposer aux efforts
 des Princes confédérés, dont le pouvoir
 s'y fortifioit. Il ordonna à son fils de l'y
 revenir trouver, dès qu'il auroit exécuté
 sa commission en Orient. Démétrius,
 suivant les ordres de son père, prit l'ar-
 mée à Damas, & la mena du côté de Ba-
 bylone : & , Séleucus étant alors en Mé-
 die, il entra sans opposition dans la ville.
 Patrocle, à qui Séleucus avoit laissé le
 commandement, ne se trouvant pas assez
 fort pour résister à Démétrius, s'étoit re-
 tiré avec ses troupes dans les marais, où,
 à cause des rivières, des canaux, & des
 marécages qui le couvroient, il n'y avoit
 pas moyen d'approcher de lui. En partant
 de Babylone, il eut soin aussi d'en faire
 sortir les habitans. Ils se sauvèrent tous,
 les uns de l'autre côté du Tigre, d'autres
 dans les déserts, & quelques uns dans des
 places de sûreté.

Démétrius fit attaquer les châteaux. Il

y en avoit deux grands à Babylone avec de bonnes garnisons, sur les deux bords opposés de l'Euphrate. Il en emporta un, & y mit une garnison de sept mille hommes. L'autre soutint le siège jusqu'au tems qu'Antigone avoit ordonné à Démétrius de revenir le joindre. Il laissa donc à Archélaüs, un des principaux Officiers de l'armée, mille chevaux & cinq mille fantassins pour continuer ce siège, & emmena le reste de son armée dans l'Asie Mineure pour renforcer Antigone.

Mais, en quittant le pays de Babylone, il le pillâ, ce qui fit grand tort aux affaires de son père, & attachâ plus que jamais les habitans à Séleucus. Ceux même qui jusques-là avoient été du parti d'Antigone, conclurent que ses troupes ne leur auroient jamais tant fait de mal, si elles eussent compté d'y revenir; & regardant ce pillage comme un acte de désertion, & une déclaration formelle qu'il les abandonnoit, ils songèrent à s'accommoder avec Séleucus, & embrassèrent tout de bon son parti. Ainsi, quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chassé le peu de troupes que ce jeune Prince y avoit laissées, & repris le château dont elles étoient en possession. Après cela il établit si solidement son autorité, que rien ne fut plus capable de l'ébranler. Aussi est-ce

là l'époque où les Babyloniens firent commencer la fondation de son royaume, quoique toutes les autres nations de l'Asie la missent six mois plutôt, & dans l'année qui précède celle-ci.

Diod. pag. 739. Plut. in Demetr. p. 892. Démétrius, en arrivant dans l'Asie Mineure, fit lever le siège d'Halicarnasse que Ptolémée avoit formé, & cet événement fut suivi d'un Traité de paix entre les Princes confédérés & Antigone. Par ce Traité, Cassandre devoit avoir le maniement des affaires de la Macédoine, jusqu'à la majorité d'Alexandre fils de Roxane : Lyfimaque, la Thrace : Ptolémée, l'Egypte & les frontières de la Libye & de l'Arabie : Antigone toute l'Asie. Toutes les villes Grecques devoient jouir de la liberté. Mais cet accord ne dura guères. Il est étonnant que ces Princes, se connoissant si bien, & sachant que de part & d'autre la sainteté des sermens n'étoit employée que pour se tromper mutuellement, espérassent quelque succès d'un moien si usé & si décrié. A peine ce dernier Traité étoit il conclu, que chaque parti prétendit qu'il s'y étoit fait des infractions; & les hostilités recommencèrent. La véritable raison étoit la grande puissance d'Antigone, qui s'accroissant tous les jours devenoit trop formidable aux trois autres, pour leur permettre de demeurer

demeurer en repos qu'ils ne l'eussent abbatue.

Il étoit visible qu'ils ne travailloient tous qu'à leur intérêt particulier, sans songer à la famille d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencèrent à se lasser, & à dire qu'il étoit tems de faire paroître le jeune Alexandre qui étoit parvenu à l'âge de quatorze ans, & de le tirer de prison pour lui donner connoissance des affaires. Cassandre, qui auroit vû par là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrètement le jeune Roi avec sa mere Roxane dans le château d'Amphipolis, où il les tenoit renfermés depuis quelques années.

Polyſperchon, qui gouvernoit dans le Péloponnèse, prit cette occasion de se déchaîner par-tout contre Cassandre, & de faire sentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux aux Macédoniens & s'en attirer l'affection. Comme il songeoit à rentrer dans la Macédoine dont il avoit été chassé par Cassandre, il affectoit de paroître fort zélé pour la maison d'Alexandre; & pour en donner des preuves, il fit venir de Pergame Hercule, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barsine veuve de Memnon, qui pouvoit alors avoir dix sept ans; & s'étant avancé avec une armée contre Cassandre, il proposa aux Macédoniens de le mettre

AN. M. 3694.
AV. J.C. 310.
Diod. l. 10.
p. 760. 761.
& 766. 767.

sur le trône. Cassandre en fut effraïé, & dans une entrevûe qu'il eut avec lui, il lui représenta qu'il alloit lui-même se donner un maître; qu'il feroit bien mieux de se défaire d'Hercule, & de s'emparer de la Grèce; & il lui offroit pour cela son secours. Il n'eut pas de peine à le faire consentir à lui sacrifier ce jeune Prince, dans la mort duquel il lui faisoit envisager de grands avantages. Ainsi l'année

AN. M. 3695.

AV. J. C. 309.

suivante Hercule & sa mere eurent le même sort entre ses mains, qu'avoient eu Roxane & son fils entre celles de Cassandre: & ces deux scélérats assassinèrent chacun à leur tour un héritier de la Couronne, afin de la partager entr'eux.

En effet, comme il ne restoit plus de Prince de la maison d'Alexandre, chacun d'eux retint son Gouvernement en souveraineté, & se fut bon gré de se l'être assuré pour toujours par le meurtre des Princes qui seuls paroissent y avoir un droit légitime, & d'avoir étouffé dans leur cœur un reste de respect pour la mémoire d'Alexandre leur maître & leur bienfaiteur, qui jusques là les avoit retenus. Qui peut soutenir sans faiblissement & sans horreur la vûe d'une telle perfidie, si honteuse & si lâche des deux côtés? Mais l'aveuglement est tel de part & d'autre, qu'on se félicite également du succès d'une confédération scélérate,

qui se termine à répandre le sang de ses maîtres. Les crimes les plus noirs ne coûtent rien à des ambitieux , pourvu qu'ils les conduisent à leur but.

Ptolémée aiant recommencé la guerre, enleva plusieurs villes à Antigone dans la Cilicie & ailleurs. Démétrius reprit bientôt tout ce qu'on avoit enlevé à son pere dans la Cilicie ; & les autres Généraux d'Antigone eurent le même succès ailleurs contre ceux de Ptolémée, qui n'étoit pas venu en personne à cette expédition. Il n'y eut que l'île de Cypre , où Ptolémée conserva ses conquêtes ; parce qu'en faisant mourir Nicoclès roi de Paphos , il avoit absolument terrassé le parti d'Antigone dans cette île. *Diod. pag. 760.*

Pour se dédommager de ce qu'il venoit de perdre dans la Cilicie , il fit une invasion dans la Pamphylie , la Lycie , & quelques autres Provinces de la côte de l'Asie mineure , où il enleva à Antigone plusieurs places. *Diod. pag. 766.*

De là entrant dans la mer Egée , il prit l'île d'Andros ; & passant au continent , il se rendit maître de Sicyone , de Corinthe , & de quelques autres villes. *AN. M. 3696. Av. J.C. 303. Diod. pag. 774.*

Pendant le séjour qu'il fit dans ces quartiers-là , il lia correspondance avec Cléopatre , sœur d'Alexandre. C'étoit celle qui avoit épousé Alexandre Roi d'Epire. Depuis la mort de son mari , *Ibid. 775.*

tué dans les guerres d'Italie , elle étoit toujours demeurée veuve , & depuis plusieurs années elle faisoit sa résidence à Sardes en Lydie. Comme Antigone , maître de cette ville , ne ménageoit guères cette Princesse , Ptolémée se servit avec habileté de son mécontentement pour l'attirer dans son parti. Il l'invita à le venir trouver , espérant de tirer de sa présence plusieurs avantages contre Antigone. Elle s'étoit déjà mise en chemin : mais le Gouverneur de Sardes l'ayant arrêtée la ramena , & peu de tems après , par ordre d'Antigone , il la fit mourir secrètement. Antigone , aussitôt après , vint à Sardes , & fit le procès à toutes les femmes qui avoient été les instrumens de ce meurtre , & qui y avoient prêté leur ministère.

On voit ici avec surprise & avec admiration , combien le bras de Dieu s'étoit appesanti sur toute la race d'Alexandre , & avec quelle rigueur il en poursuivoit les moindres restes , & tout ce qui avoit eu le malheur d'appartenir à ce fameux conquérant , dont tout l'univers ambitionnoit la faveur quelques années auparavant. Une malédiction funeste dévorait toute cette famille , & vengeoit sur elle toutes les violences commises par ce Prince. Dieu se servoit de ses courtisans mêmes , de ses officiers , de ses do-

mestiques , pour exercer la sévérité de ses jugemens à la vûe de toute la terre , qui recevoit ainsi une sorte de réparation de tous les maux qu'Alexandre lui avoit faits.

Antigone , ministre & exécuter de ces ordres pleins de justice du côté de Dieu , n'en étoit pas moins criminel , parce qu'il ne s'y portoit que par des vûes d'ambition & de cruauté , dont il sentoit lui-même toute l'horreur , & dont il auroit bien souhaité pouvoir dérober la connoissance aux hommes. Il célébra les funérailles de Cléopâtre avec une magnificence extraordinaire , espérant , par tous ces beaux dehors , éblouir le public , & éviter la haine que cette noire action méritoit. Mais une profonde hypocrisie , comme celle - ci , découvre pour l'ordinaire le crime qu'elle veut cacher , & ne fait qu'augmenter la juste horreur qu'on a pour ceux qui en sont les auteurs.

Cette lâche & barbare action n'est pas la seule que commit Antigone. Séleucus & Ptolémée élevoient l'édifice de leur puissance sur la clémence & sur la justice avec lesquelles ils gouvernoient leurs peuples : & ils établirent par cette voie des Empires durables , qui demeurèrent pendant plusieurs générations dans leurs familles. Le caractère d'Antigone étoit bien différent. Sa maxime étoit , si quel-

qu'un faisoit obstacle à ses desseins, de s'en défaire sans avoir aucun égard à la justice ni à l'humanité. Aussi cette force brutale & tyrannique, par laquelle seule il s'étoit soutenu, venant à lui manquer, il perdit l'Empire & la vie.

Quelque sage & modéré que fût le gouvernement de Ptolémée, il ne fut pas à l'abri des révoltes. L'infidélité d'Ophellas Gouverneur de la Libye & de la Cyrénaïque, qui se souleva à peu près dans ce tems ci, lui donna une juste inquiétude, mais heureusement elle n'eut pas de suite. Cet Officier avoit d'abord servi sous Alexandre. Après sa mort il s'étoit attaché à Ptolémée, & l'avoit suivi en Egypte. Ptolémée lui avoit donné le commandement de l'armée qu'il envoya pour réduire la Libye & la Cyrénaïque, provinces qui lui avoient été accordées, aussi bien que l'Egypte & l'Arabie, par le partage qui se fit de l'Empire. Quand ces deux provinces furent soumises, Ptolémée lui en laissa le Gouvernement. Ophellas le voyant trop occupé contre Antigone & Démétrius pour avoir quelque chose à craindre de sa part, s'étoit rendu indépendant, & étoit demeuré possesseur tranquille de son usurpation jusqu'à cette année.

AN. M. 3697.

AV. J. C. 307.

Diod. p. 777. Agathocle, Roi de Sicile, étant venu en Afrique faire la guerre aux Carthagi-

onis, essaia d'engager Ophellas dans son parti, & lui promit de lui aider à se rendre maître de toute l'Afrique. Ophellas, séduit par une promesse si flatteuse, mena à Agathocle une armée de vingt mille hommes sur les terres des Carthaginois. Mais à peine y fut-il arrivé, que le scélérat qui l'y avoit attiré se défit de lui, & garda son armée. On peut voir dans l'histoire des Carthaginois quel fut le succès de cette noire trahison. Ptolémée, par la mort d'Ophellas, recouvra la Libye & la Cyrénaïque. Ce dernier avoit pour femme une Athénienne d'une rare beauté, nommée Eurydice, qui étoit descendue de Miltiade. Après la mort de son mari, elle retourna à Athènes, où Démétrius la vit l'année d'après, & l'épousa.

*Plutarc. in
Demetr. pag
894.*

§. VII. *Démétrius fils d'Antigone assiége & prend Athènes, & y établit le gouvernement Démocratique. Démétrius de Phalère qui y commandoit, se retire à Thèbes. Il est condamné à mort, & ses statues renversées. Il passe en Egypte. Honneurs excessifs que les Athéniens rendent à Antigone & à son fils Démétrius. Celui-ci remporte avec sa flotte une grande victoire sur Ptolémée, prend Salamine, & se rend maître de*

l'Ile entière de Cypre. Après cette victoire Antigone & Démétrius prennent le titre de Roi, & les autres Princes à leur exemple. Antigone forme une entreprise contre l'Egypte, qui lui réussit mal.

AN. M. 3698.

AV. J. C. 306

Plutarc. in

Demetr. pag.

892-894.

ANTIGONE & Démétrius avoient formé le dessein d'affranchir la Grèce entière, que Cassandre, Ptolémée, & Polyperchon tenoient dans une espèce de servitude. Ces Princes confédérés, pour s'affujettir les Grecs, avoient jugé nécessaire d'établir dans toutes les villes dont ils s'étoient rendus maîtres l'Aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des riches & des puissans, qui approchoit le plus de celui des Rois. Antigone, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit une voie contraire, en y substituant la Démocratie qui flatoit davantage l'inclination des Grecs, & en mettant le pouvoir entre les mains du peuple. C'étoit un renouvellement de la politique si souvent employée contre Lacédémone par les Athéniens & par les Perses, qui avoit toujours réussi, & qui ne pouvoit manquer de réussir encore dans cette occasion, pourvû qu'elle fût appuïée d'une bonne armée. Antigone ne pouvoit mieux faire que de donner le signal général de la liberté Démocratique en commençant

par Athènes , qui en étoit la plus jalouse , & qui étoit à la tête des autres Républiques.

Quand le siège d'Athènes eut été résolu , un des amis d'Antigone lui dit , que , s'il prenoit cette ville , il devoit la garder pour lui , comme la clé de toute la Grèce. Mais Antigone rejetta hautement cette proposition , & lui dit » que » la clé la meilleure & la plus forte qu'il » connût , c'étoit l'amitié des peuples ; & » qu'Athènes étant comme le fanal de » toute la terre , elle feroit éclater par » tout la gloire de ses actions. C'est une chose étonnante de voir comment des Princes très injustes & très intéressés , empruntent quelquefois le langage de la justice & de la générosité , & cherchent à se faire honneur du dehors de vertus dont ils sont tout-à-fait éloignés dans le fond.

Démétrius partit pour Athènes avec cinq mille talens , & une flotte de deux *Quinze millions.* cens cinquante voiles. Démétrius de Phalère commandoit dans cette ville depuis dix ans au nom & sous l'autorité de Cassandre. Jamais , comme je l'ai déjà remarqué , cette république ne s'étoit vüe sous un plus juste gouvernement , & elle n'avoit jamais joui de plus de repos & de bonheur. Par reconnoissance , on lui avoit élevé dans cette ville autant de statues

qu'il y a de jours en l'année, c'est à-dire trois cens soixante : car a pour lors, selon Pline, l'année n'avoit que ce nombre de jours. Pareil honneur n'avoit ja-été rendu à aucun citoien.

Quand la flotte de Démétrius approcha, tout le monde se préparoit à la recevoir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolémée. Mais enfin les Capitaines & les principaux Officiers étant détrompés, coururent aux armes pour se défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confusion; les Athéniens se trouvant tout à coup réduits à repousser un ennemi qui abordoit sans avoir été découvert, & qui faisoit déjà sa descente. Car Démétrius étoit entré dans le port qu'il avoit trouvé tout ouvert, & on le distinguoit déjà clairement sur le tillac de sa galère, d'où il faisoit signe de la main qu'on se tint en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ses côtés : » Que son père Antigone l'a-
» voit envoyé sous d'heureux auspices
» pour mettre les Athéniens en liberté,
» pour chasser la garnison de leur cita-
» delle, & pour leur rendre leurs loix &
» leur ancien gouvernement.

a Nondum anno hunc | te. *Plin. lib. 34. cap. 6.*
numerus dierum exceden-

A cette proclamation, les Athéniens jettant leurs boucliers à leurs piés, & battant des mains avec de grands cris de joie, pressoient Démétrius de descendre, & l'appelloient leur sauveur & leur bienfaiteur. Ceux qui étoient avec Démétrius de Phalère, furent tous d'avis que, puisqu'il étoit déjà le maître, il falloit le recevoir quand même on seroit assuré qu'il ne feroit rien de tout ce qu'il promettoit; & sans attendre davantage, ils lui envoièrent des Ambassadeurs pour faire leurs soumissions.

Démétrius les reçut gracieusement, & pour les assurer de sa bonté, en les renvoyant il leur donna comme en otage Aristodème de Milet, un des plus intimes amis de son père. En même tems il eut soin de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, lequel, à cause de ce changement arrivé dans l'Etat, craignoit plus ses citoyens que les ennemis. Plein de respect pour la réputation & pour la vertu de ce grand personnage, il le renvoia avec une bonne & sûre escorte à Thèbes comme il l'avoit demandé. Pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verroit pas leur ville, & qu'il n'y mettroit pas le pié, quelque empressement qu'il eût d'y entrer, qu'il ne l'eût entièrement affranchie en chassant la garnison qui génoit leur liberté. Et sur l'heure même

il ouvre un grand fossé, & élève de bons retranchemens devant la forteresse de Munychia, pour en rompre toute communication avec la ville, & s'embarque aussitôt pour Mégare, où Cassandre avoit mis une forte garnison.

A son arrivée, il apprit que la femme d'Alexandre fils de Polyſperchon, nommée Cratéſipolis, & très célèbre par sa beauté, étoit à Patres, & qu'elle desiroit passionnément de le voir, & d'être à lui. Il laisse donc son armée dans les terres de Mégare, & aiant choisi un petit nombre de gens les plus dispos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut assez près, il se déroba de ses gens, fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratéſipolis ne fût point aperçue quand elle viendrait le voir. Quelques-uns des ennemis, avertis de cette imprudence, marchèrent contre lui lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il n'eut le tems que de prendre un méchant manteau, & de se sauver par la fuite; & peu s'en falut qu'il ne fût pris de la manière du monde la plus honteuse à cause de son incontinence. Les ennemis emportèrent sa tente, & toutes les richesses qui y étoient.

La ville de Mégare étant prise, les soldats en demandoient le pillage: mais les Athéniens intercédèrent pour elle

avec de fortes instances, & la sauvèrent. Démétrius chassa la garnison de Cassandre, & remit Mégare en liberté. Stilpon, ^a célèbre Philosophe, demouroit dans cette ville. Il le fit venir, & lui demanda si l'on ne lui avoit rien enlevé, & s'il n'avoit rien perdu. *Rien du tout*, lui répondit Stilpon, *car je porte avec moi tous mes biens*. Il entendoit par ces mots la justice, la probité, la tempérance, la prudence, & l'avantage de ne point compter au nombre des biens ce qui pouvoit lui être enlevé. Que peuvent tous les Rois de la terre ensemble contre un tel homme, qui ne desire & ne craint rien, & à qui la philosophie a appris à ne pas regarder la mort même comme un mal ?

Quoique la ville eût été épargnée, tous les esclaves généralement avoient été pris & enlevés par les vainqueurs. Le jour que Démétrius devoit partir, après avoir fait beaucoup de caresses à Stilpon, il

a Megara Demetrius ceperat, cui cognomen Poliorcetes fuit. Ab hoc Stilpon philosophus interrogatus, num quid perdidisset: nihil inquit, omnia namque mea mecum sunt. . . Habebat enim secum vera bona, in quæ non est manus injectio. . . . Hæc sunt, justitia, virtus, tem-

perantia, prudentia; & hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit. . . Cogita nunc, an huic quicquam facere injuriam possit, cui bellum, & hostis ille egregiam artem quassandarum urbium professus, eripere nihil potuit. *Senec. de const. sap. c. 5. & Ep. 9.*

lui dit qu'il lui laissoit la ville entièrement libre. *Vous dites vrai, Seigneur,* lui répartit le Philosophe, *car vous ne nous avez pas laissé un seul esclave.*

Démétrius étant retourné à Athènes, prit ses postes devant le port de Munychia, pressa le siège, chassa la garnison, & rasa le Fort. Après quoi les Athéniens le priant très instamment de venir se rafraîchir dans la ville, il y entra, assembla le peuple, leur rendit leur ancien gouvernement, leur promit de plus que son père Antigone leur enverroit cent cinquante mille mesures de blé, & tout le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent leur Démocratie treize ou quatorze ans après l'avoir perdue.

Ils poussèrent leur reconnoissance pour leurs Bienfaiteurs jusqu'à l'irréligion & l'impiété, par les honneurs excessifs qu'ils leur décernèrent. Premièrement ils donnèrent le nom de Rois à Antigone & à Démétrius, nom que ces Princes, non plus que les autres, n'avoient osé prendre jusques-là, quoiqu'ils s'en fussent donné toute la réalité & l'effet. Ils les honorèrent du titre de *dieux sauveurs*. Au lieu de l'Archonte qui donnoit le nom à l'année, ils créoient tous les ans un Prêtre des dieux sauveurs, sous le nom

duquel se faisoient tous les Décrets & tous les actes publics. Ils ordonnèrent de plus que leur portrait seroit tracé avec celui des autres dieux sur le Voile que l'on portoit en procession aux grandes Fêtes de Minerve, nommées Panathénées. Et, par un excès de flaterie qu'on a peine à comprendre, ils consacrerent l'endroit où Démétrius étoit descendu de son char, & y élevèrent un autel, qu'ils appellèrent *l'Autel de Démétrius descendant du char* : & aux dix anciennes Tribus, ils en ajoutèrent deux nouvelles sous les noms de Tribu Démétriadé & de Tribu Antigonide. On changea aussi les noms de deux mois en leur faveur. Enfin il fut établi que ceux qu'on enverroient par un Décret du peuple vers Antigone ou Démétrius, au lieu du simple titre d'Ambassadeurs, seroient appelés *Théores*, titre réservé à ceux qui étoient choisis pour aller offrir des sacrifices aux dieux à Delphes ou à Olympie au nom des villes. Mais ce qui fut encore plus étrange & plus outré que tous les honneurs dont je viens de parler, ce fut le Décret d'un certain Démoclide, qui proposoit „ que pour la consécration „ des boucliers qu'on dédioit dans le „ temple d'Apollon à Delphes, on se „ transporteroit vers Démétrius *le dieu* „ *sauveur*, & qu'après lui avoir fait des

» sacrifices , on demanderoit à *ce dieu*
» *sauveur* , comment on devoit se con-
» duire pour faire le plus religieusement ,
» le plus magnifiquement , & le plus
» promptement la consécration & la dé-
» dicace de ces offrandes ; & que le peu-
» ple exécuteroit tout ce que l'Oracle
» auroit répondu.

L'excès d'ingratitude , de la part des Athéniens , à l'égard de Démétrius de Phalère , ne fut pas moins outré ni moins criminel , que l'excès de reconnoissance qu'ils venoient de témoigner à leur nouveau Maître. Ils avoient toujours regardé le premier comme trop déclaré pour le gouvernement oligarchique , & lui avoient fû mauvais gré d'avoir souffert la garnison des Macédoniens dans leur Citadelle pendant dix ans , sans faire le moindre mouvement auprès de Cassandre pour la faire retirer. En quoi il n'avoit fait que suivre l'exemple de Phocion , regardant sans doute ce frein comme nécessaire pour arrêter l'humeur inquiète & remuante des Athéniens. Peut-être aussi , en se déclarant contre lui , s'imaginèrent-ils faire leur cour au Vainqueur. Quoi qu'il en soit , après l'avoir condamné à mort par contumace , ne pouvant sévir contre sa personne , parce qu'il s'étoit retiré , ils renversèrent ce grand nombre de statues qu'ils avoient élevées à la gloire

de Démétrius de Phalère. Quand il l'eut appris : *Au moins*, dit-il, *il ne sera pas en leur pouvoir de détruire la vertu qui me les a méritées.*

Quel cas devoit-on faire de ces honneurs, prodigués dans un tems, révoqués subitement dans un autre; refusés à la vertu, & prostitués à des Princes vicieux, avec la disposition permanente de les leur ôter dans le premier mécontentement, & de les dégrader de la divinité avec la même impétuosité, avec laquelle on la leur avoit décernée? Quelle foiblesse & quelle stupidité, d'être touché de ces honneurs en les recevant, ou de les regretter en les perdant!

Les Athéniens ne s'en tinrent pas là : on accusa Démétrius de Phalère d'avoir fait beaucoup de choses contre les loix pendant son gouvernement, & on s'étudia à le rendre odieux. Il falloit bien qu'ils en vinssent jusqu'à cette injustice & à cette calomnie quelque criantes qu'elles fussent, pour se décharger du juste reproche d'avoir condamné une vertu connue & un mérite éprouvé. Pendant que les statues subsistoient, elles étoient des témoins publics qui déposoient continuellement en faveur de l'innocence de Démétrius contre l'injustice des Athéniens : c'étoit leur propre témoignage qui se tournoit contre eux, & qu'ils ne

pouvoient récuser. Mais le renversement des statues n'avoit pas détruit sa réputation. Il étoit donc absolument nécessaire qu'il parût coupable, pour que les Athéniens pussent se dire innocens & justes; & ils crurent qu'une condamnation solennelle & authentique suppléeroit à ce qui manquoit du côté des preuves & de la régularité de la forme. Ils n'épargnèrent pas même les amis. Ceux qui avoient eu une plus étroite liaison avec lui furent inquiétés; & peu s'en falut que Ménandre, ce Poète si célèbre, dont Térence n'a fait presque que copier les comédies, ne fût appelé en jugement, par la seule raison qu'il avoit été de ses amis.

Il y a de l'apparence que Démétrius, après avoir passé quelque tems à Thèbes, se réfugia chez Callandre, qui connoissoit tout son mérite, & en faisoit un cas particulier; & qu'il demeura sous sa protection tant que ce Prince vécut. Après sa mort, appréhendant tout de la brutalité de son fils Antipater, qui avoit fait mourir sa propre mère, il passa en Egypte, & se retira vers Ptolémée Soter, Prince recommandable par sa libéralité à l'égard des gens de lettres, & dont la Cour étoit le refuge & l'asyle de tous les malheureux.

Ælian. lib. Il en fut reçu parfaitement bien; &
3. c. 17. selon Elien, le Roi lui donna la fonce-

tion de veiller à l'observation des loix de l'Etat. Il tint le premier rang parmi les amis de ce Prince: il y vécut dans l'abondance de toutes choses, & se trouva en état d'envoyer des présens à ses amis d'Athènes. C'étoient, sans doute, de ces véritables amis, dont Démétrius lui-même disoit; Qu'ils ne venoient dans la prospérité, qu'après avoir été mandés; mais que dans l'adversité ils se présentoient toujours, sans attendre qu'on les en priât.

*Plutarc. de
exil. p. 601.*

Diog. Laert.

Il s'occupa, pendant son exil, à composer plusieurs ouvrages, sur le gouvernement, sur les devoirs de la vie civile, & sur d'autres matières; & à cette occupation étoit pour son esprit une espèce de nourriture, qui entretenoit en lui les sentimens de l'humanité dont il étoit plein. Douce & consolante ressource, dans la solitude ou l'exil, pour un homme de bien, qui cherche à mettre son loisir à profit & pour lui-même, & pour le public!

Le Lecteur, sans doute, en voyant la multitude énorme de statues érigées en l'honneur d'un seul homme, a remarqué l'étrange différence qui se trouve entre les beaux siècles d'Athènes, & ce-

*Corn. Nep.
in Milt. c. 6.*

a Multa præclara in illo calamitoso exilio scripsit, non ad usum aliquem suum, quo erat orbatus,	sed animi cultus ille, erat ei quasi quidam humani- tatis cibus. <i>Cic. de Finib. bon. & mal. lib. 5. n. 54.</i>
---	---

lui dont nous parlons : c'est la réflexion d'un Auteur bien sensé. Autrefois, dit-il, les Athéniens accordèrent pour toute récompense à Miltiade qui avoit sauvé l'Etat, le privilège d'être représenté dans un tableau le premier & à la tête des neuf autres Généraux, exhortant les troupes au combat. Mais ce même peuple énervé & corrompu par la flatterie de ses Orateurs, décerne trois cens statues & plus à Démétrius de Phalère. Des honneurs ainsi prodigués, ne sont point la preuve d'un vrai mérite, mais l'effet d'une basse flatterie; & ce fut une faute considérable à Démétrius de Phalère, de ne s'y être pas fortement opposé, supposé que la chose dépendît de lui.

*Plutarc. in
præcept. reip.
ger. p. 820.*

Caton agit bien plus sagement. Il refusa plusieurs marques de distinction qu'on vouloit lui accorder. Et comme un jour on lui demandoit, pourquoi on ne lui avoit point érigé de statues dans un tems où Rome en étoit pleine : *J'aime mieux, dit-il, qu'on demande pourquoi je n'en ai point, que pourquoi j'en ai.*

Le véritable honneur, la véritable distinction, dit Plutarque dans l'endroit que je viens de citer, consistent dans l'estime & l'affection sincères des peuples, fondées sur un mérite effectif & sur des services réels : sentimens, qui bien loin de s'éteindre par la mort, se fortifient & se

perpétuent de siècle en siècle ; au lieu que les honneurs prodigués par la flatterie ou par la crainte aux mauvais Princes ou aux Tyrans , ne leur survivent point , & souvent même périssent avant eux. Ce même Démétrius Poliorcète , que nous voions maintenant consulté & adoré par les Athéniens comme un oracle & comme un dieu , aura bientôt la douleur & la honte de voir qu'Athènes lui fermera ses portes , & ne voudra point le recevoir , parce que sa fortune sera changée.

Pendant que Démétrius demouroit à Athènes , il y épousa Eurydice veuve d'Ophellas. Il avoit déjà plusieurs femmes , entr'autres Phila fille d'Antipater , que son père l'avoit forcé d'épouser contre son gré en lui citant un vers d'Euripide qu'il parodia par le changement d'un seul mot : *Là a où il y a du bien , là il convient de se marier , même contre son inclination.* Cette maxime , quelque ancienne qu'elle soit , ne vieillit point ; & , quelque contraire qu'elle soit aux sentimens de la nature , elle se renouvelle de jour en jour. Démétrius se décria fort à Athènes par d'infames débauches.

Peu de tems après , son père lui fit

Plutarc. in Demetr. pag.

394.

Diod. l. 20.

p. 783-789.

α ο' πα τὸ κέρδος , παρὰ | dans Euripide , δαλιυτέον ,
φύσιν γαμητέον. Il y avoit

Plutarc. in Demetr. pag. 895. 896.
Justin. l. 15. cap. 2.
quitter la Grèce , & l'envoia avec une grosse flotte & une forte armée , pour faire sur Ptolémée la conquête de l'île de Cypre. Avant que de l'entreprendre , il envoya des Ambassadeurs aux Rhodiens pour les inviter à se liguier avec lui contre Ptolémée. Cette tentative fut inutile. Ils persévérèrent constamment à demander qu'il leur fût permis de ne point se départir de la neutralité qu'ils avoient embrassée. Démétrius , convaincu que les intelligences de Ptolémée dans Rhodes avoient traversé son dessein , s'avança vers Cypre. Il y fit sa descente , & marcha vers Salamine , capitale de l'île. Ménélas , frère de Ptolémée , qui y étoit renfermé avec presque toutes ses troupes , en sortit , & livra bataille. Il fut vaincu , & obligé de rentrer dans la place , après avoir perdu mille de ses gens qui restèrent sur le champ de bataille , & trois mille qui furent faits prisonniers.

Ménélas ne doutant point que le Prince , enflé de cet heureux succès , ne dût entreprendre le siège de Salamine , fit de son côté tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse résistance. Pendant qu'il y donnoit tous ses soins , il envoya des courriers en diligence à Ptolémée , pour lui porter la nouvelle de sa défaite , & celle du siège dont il étoit menacé.

Il le pria de hâter le secours qu'il lui demandoit, & de l'amener lui-même s'il le pouvoit.

Démétrius de son côté, après s'être fait faire un raport fidèle de la situation de la place, de ses forces, & de celles de la garnison, persuadé qu'il n'avoit pas assez de béliers ni d'autres machines pour la réduire, fit venir de Syrie un grand nombre d'habiles ouvriers, avec une quantité infinie de fer & de bois, afin de préparer tout ce qui étoit nécessaire pour l'attaque d'une ville de cette importance. Ce fut pour lors qu'il fit construire pour la première fois la fameuse machine nommée Hélépole. J'en donnerai bientôt une exacte description.

Quand tout fut prêt, Démétrius s'approcha de la ville, & commença à en battre les murailles avec toutes ses machines. Comme il étoit bien servi, elles eurent tout l'effet qu'on en attendoit. Après plusieurs attaques, les assiégés vinrent à bout d'abatre de grands pans de muraille, de sorte que les alliés ne pouvoient pas tenir un jour, à moins de prévenir par quelque hardie entreprise l'assaut que Démétrius y devoit donner le lendemain. Pendant la nuit, qui avoit suspendu les attaques, ceux de Salamine amassèrent sur les murs quantité de bois extrêmement sec, & d'au-

tres matières propres à prendre feu aisément; & sur le minuit ils jettèrent du haut des murs tout ce bois au pié de l'Hélépole, des béliers, & des autres machines, & y mirent le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence, qu'en très peu de tems toutes les machines parurent en feu. Les ennemis accoururent de toutes parts pour l'éteindre: ce qu'ils ne purent faire qu'après beaucoup de peine & de tems, & presque toutes les machines en furent considérablement endommagées. Ce contretems ne découragea point le Prince.

Ptolémée, sur la nouvelle du mauvais succès de son frère dans le combat livré contre Démétrius, avoit fait équiper en diligence une puissante flotte, & il vint promptement à son secours. La bataille, à laquelle on se préparoit de part & d'autre après de vains pourparlers, tenoit non-seulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & Généraux absens, dans une grande attente de l'événement, qui paroissoit très incertain, & qui alloit donner sur eux une entière supériorité au vainqueur. Ptolémée, qui étoit arrivé avec une flotte de cent cinquante vaisseaux, avoit donné ordre à Ménélas, qui étoit à Salamine, qu'après que le combat seroit engagé, & la mêlée la plus échaufée, il vînt avec les soixante
vaisseaux

vaisseaux qu'il avoit , charger l'arrière-garde de Démétrius , & la mettre en désordre. Mais Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélas : car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port qui étoit étroite , & pour empêcher Ménélas d'en sortir. Et lui cependant , après avoir étendu son armée de terre , & l'avoir répandue sur les pointes qui avançoient dans la mer pour être en état , en cas qu'il arrivât quelque malheur , de secourir ceux qui seroient obligés de se sauver à la nage , il prit le large avec cent quatre-vingts galères , & alla charger avec tant d'impétuosité & un si grand effort la flotte de Ptolémée , qu'il la rompit , & que Ptolémée lui-même , se voyant défait , prit très promptement la fuite avec huit galères , les seules qui se sauvèrent : car de toutes celles qui restèrent , les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat , & les autres , au nombre de soixante & dix , furent prises avec tous les équipages. De tout le reste de son train & de son bagage , comme de ses domestiques , de ses amis , de ses femmes , de ses provisions , de ses armes , de son argent , & des machines de guerre , qui étoient à l'ancre sur des vaisseaux de charge , rien absolument n'échapa à Démétrius ; il se rendit maître

de tout , & le fit conduire dans son camp.

Après cette bataille navale , Ménélas ne résista plus : il se rendit à discrétion à Démétrius , avec la ville , tous ses vaisseaux , & toute son armée de terre , qui consistoit en douze cens chevaux , & en douze mille hommes de pié.

Démétrius rehaussa l'éclat de cette victoire déjà si glorieuse en soi-même , par la bonté , par l'humanité , & par la générosité dont il usa en cette occasion. Il fit enterrer magnifiquement les morts. Il rendit généreusement la liberté à Ménélas & à Lentisque , le premier frère , & l'autre fils de Ptolémée , qui se trouvoient du nombre des prisonniers , & il les lui renvoia sans rançon , avec leurs amis & leurs domestiques , & tout leur bagage : pour répondre encore une fois à l'honnêteté que lui avoit fait Ptolémée en pareil cas après la bataille de Gaza. Tant^a alors , dit un Historien , entre ennemis & les armes à la main , on en usoit avec plus de noblesse , de désintéressement , de politesse , qu'on n'agit maintenant entre amis & dans le commerce ordinaire de la vie. Il choisit aussi parmi les dépouilles douze cens armures complètes qu'il donna aux Athéniens. Pour tout le reste des prisonniers , qui

^a Tanto honestius tunc | nunc amicitia coluntur
bella gerebantur , quam | Justin.

montoient à dix-sept mille hommes, sans compter les matelots pris sur la flotte, il les incorpora dans ses troupes, & par là renforça extrêmement son armée.

Antigone, qui étoit demeuré en Syrie, attendoit dans une violente inquiétude & avec une grande impatience les nouvelles d'un combat, dont l'issue devoit décider de son sort & de celui de son fils. Quand le courrier lui eut appris que Démétrius avoit remporté une victoire complete, sa joie le fut aussi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigone & Démétrius Rois. Antigone, sans perdre de tems, envoya à son fils le diadème dont on lui avoit ceint la tête, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fut portée en Egypte, les Egyptiens proclamèrent aussi Ptolémée Roi, pour ne pas paroître avoir le courage abbatu par leur défaite, ni en estimer ou en aimer moins Ptolémée. Lyfimaque & Séleucus, le premier dans la Thrace, l'autre à Babylone & dans les provinces Orientales, suivirent leur exemple, & prirent enfin chacun dans leurs Etats le titre de Roi, après en avoir usurpé depuis si longtems toute l'autorité, sans avoir encore osé en prendre le nom. Il s'étoit écoulé environ dix-huit ans depuis la mort d'Alexandre. Cassandre seul,

quoique les autres l'appellassent Roi en lui parlant & en lui écrivant , continua d'écrire ses lettres à son ordinaire , en mettant son nom tout simplement.

Plutarque observe que ce nouveau titre n'aboutit pas seulement à faire augmenter à ces Princes leur train & leur équipage , mais qu'il leur fit prendre des airs de faste & de hauteur , & leur inspira des sentimens de fierté , qui n'avoient point paru jusques-là : comme si , par ce titre , ils étoient devenus tout d'un coup d'une autre espèce que le reste des hommes.

AN. M. 3699. Pendant tous les mouvemens dont
AV. J. C. 305. nous venons de parler , la puissance de
Appian. in Séleucus s'étoit bien accrue dans l'Orient,
Syr. p. 121. Car , après avoir tué dans une bataille
123. Nicanor , qui avoit été envoyé contre lui
Justin. lib. par Antigone , non seulement il s'étoit
35. cap. 4. affermi dans la possession de la Médie ,
 de l'Assyrie , & de Babylone ; mais portant ses armes plus loin , il avoit réduit la Perse , la Bactriane , l'Hyrkanie & toutes les autres provinces en deça de l'Inde , dont Alexandre avoit fait la conquête.

Diod. l. 20. Antigone de son côté , pour profiter
p. 804-806. de la victoire que son fils avoit remportée en Cypre , rassembla en Syrie une armée de près de cent mille hommes , qu'il destinoit à faire une invasion en Egypte.

Il se flatoit d'une victoire facile, & de dépouiller Ptolémée de ce royaume aussi aisément qu'il lui avoit enlevé l'île de Cypre. Pendant qu'il conduisoit cette grosse armée par terre, Démétrius le suivoit avec sa flotte en cotoiant les bords de la mer, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Gaza. Là ils concertèrent ce que chacun devoit exécuter. Les pilotes conseilloient de laisser passer le coucher des Pleiades, parce que c'étoit un tems où la mer étoit fort orageuse, & de différer le départ de huit jours seulement. Le desir qu'avoit Antigone de surprendre Ptolémée, & de prévenir ses préparatifs, lui fit négliger un conseil si salutaire. Démétrius eut ordre d'aller faire une descente à une des embouchures du Nil, pendant qu'Antigone essaieroit de s'ouvrir un passage par terre pour entrer dans l'intérieur du pays. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. Des orages violens firent beaucoup de désordres dans la flotte de Démétrius, & Ptolémée avoit si bien pourvû à la garde des bouches du Nil, qu'il ne put y aborder. Antigone de son côté, après bien des peines qu'il falut essuier pour traverser les déserts qui sont entre la Palestine & l'Egypte, trouva de bien plus grandes difficultés encore à surmonter, & il ne lui fut pas possible de passer le premier bras du Nil qu'il rencontra : tant Ptolé-

mée avoit donné de bons ordres , & bien posté ses troupes sur tous les passages & à toutes les avenues. Et , ce qui l'affligeoit encore plus que tout le reste , ses soldats désertoient tous les jours en grand nombre.

Ptolémée avoit envoyé des bateaux en divers endroits de la rivière où les ennemis venoient prendre leur eau ; & il avoit fait proclamer dans ces bateaux de sa part , Qu'il donneroit à un simple soldat qui déserteroit deux mines ; (six vingts livres ;) & à un Officier un talent. (trois mille livres.) Une récompense si considérable lui en attira quantité de toutes les sortes , mais sur-tout des troupes soudoïées. Ce n'étoit pas seulement l'argent qui les attiroit : ils aimoient beaucoup mieux servir Ptolémée , qu'Antigone ; vieillard difficile à contenter , fier , chagrin , & sévère , au lieu que Ptolémée se faisoit aimer par sa douceur & par ses manières engageantes & pleines de bonté pour tout le monde.

Antigone , après avoir rodé inutilement sur la frontière d'Egypte , jusqu'à ce que ses munitions de bouche commencèrent à lui manquer , voyant qu'il ne pouvoit pas entamer l'Egypte , que son armée dépérissoit de jour en jour par les maladies & par la désertion , en un mot qu'il lui étoit impossible de faire subsister plus longtemps dans le pays les troupes qui

lui restoit , il se trouva obligé de retourner en Syrie d'une manière tout-à-fait honteuse. Il perdit , dans cette malheureuse expédition , beaucoup de soldats sur terre , & beaucoup de vaisseaux sur mer.

Ptolémée , après avoir offert aux dieux un sacrifice en action de grâces de la protection qu'ils venoient de lui accorder , fit part aussitôt à Lyfimaque , à Cassandre , & à Séleucus , de l'heureuse issue de cette campagne , & renouvela sa ligue avec eux contre l'ennemi commun. Ce fut la dernière attaque qu'il eut à essuier pour la couronne d'Egypte ; & elle contribua extrêmement à l'y bien affermir , par la manière prudente dont il s'y conduisit. C'est pourquoi Ptolémée l'Astronomé fixe ici le commencement de son règne , & en marque ensuite les années dans son Canon chronologique. Il commence cette Epoque au 7 de Novembre , dix-neuf ans après la mort d'Alexandre.

§. VIII. *Démétrius forme le siège de Rhodes , qu'il leve un an après par un traité honorable à la ville. Hélépole , fameuse machine. Colosse de Rhodes. Protogène , célèbre peintre , épargné pendant le siège.*

ANTIGONE n'avoit alors guères moins AN. M. 3700.
de quatre-vingts ans. Et comme il étoit AV. J.C. 304.

Diod. pag. 809. & 815. & 817. 825.
Plutarc. in Demetr. pag. 897. & 898.
 devenu fort pesant & peu portatif pour aller à la guerre, il se servoit de son fils, qui, par son application, par l'expérience qu'il avoit déjà acquise, & par le bonheur qui l'accompagnoit, conduisoit très habilement les affaires les plus importantes: & pour cette raison le père n'étoit blessé ni de son luxe, ni de sa dépense, ni de ses débauches & de ses ivrogneries. Car, pendant la paix, Démétrius s'abandonnoit aux derniers excès en tout genre, sans garder aucune mesure ni aucune retenue. Pendant la guerre, c'étoit tout un autre homme, actif, vigilant, laborieux, & invincible à la fatigue. Soit qu'il donnât dans le plaisir, soit qu'il passât à une occupation sérieuse, il se livroit tout entier à l'un ou à l'autre, & ne savoit ce que c'étoit que se modérer. Il avoit l'esprit inventif, curieux, & tourné du côté des arts, mais il n'employoit pas cette industrie, qui lui étoit naturelle, à des choses frivoles & de nul usage, comme plusieurs Rois, dit Plutarque, dont les uns se piquent d'exceller à jouer des instrumens, les autres à peindre, & quelques-uns à tourner, & qui ont cent qualités de particulier, & pas une de Prince. Son application aux arts mécaniques avoit quelque chose de grand, de noble, & de vraiment roial. Ses galères à quinze rangs de rames fai-

soient l'admiration de ses ennemis, qui les voioient voguer le long de leurs côtes; & ses machines, appelées *Hélépoles*, étoient un spectacle pour ceux même qu'il assiégeoit. Il en fit grand usage dans la guerre contre Rhodes, dont son père le chargea dans le tems dont nous parlons.

Parmi les îles Sporades, celle de Rhodes tenoit le premier rang, soit par la fertilité de son terroir, soit par la sûreté de ses ports & de ses rades, qui y attiroient de tous côtés grand nombre de vaisseaux marchands. Elle formoit alors un petit Etat très puissant, dont tous les Princes recherchoient l'amitié, & qui de son côté tâchoit de les ménager tous, en gardant une exacte neutralité, & évitant avec soin dans les guerres qui survenoient, de se déclarer pour l'un contre l'autre. Renfermés dans une petite île, toute leur puissance venoit de leurs richesses, & leurs richesses du commerce, qu'il étoit de leur intérêt capital de se conserver libre avec les Etats de la Méditerranée, qui contribuoient tous à le faire fleurir. Les Rhodiens, par une conduite si sage, avoient rendu leur ville très florissante; & comme ils jouissoient d'une paix continuelle, ils s'étoient fort enrichis. Malgré cette neutralité apparente, leur inclination, aussi bien que leur intérêt, les tenoit particulièrement

attachés à Ptolémée, parce que c'étoit avec l'Egypte qu'ils faisoient le principal & le plus avantageux commerce. Aussi, quand Antigone, dans la guerre de Cypre qu'il avoit entreprise contre ce Prince, leur envoya demander des vaisseaux & du secours, ils le prièrent de vouloir bien ne pas exiger d'eux qu'ils se déclarassent contre Ptolémée qui étoit leur ami & leur allié. Cette réponse, quelque sage & quelque mesurée qu'elle fût, mit Antigone en fureur. Il leur fit pour lors de terribles menaces, & à son retour d'Egypte il envoya contr'eux Démétrius son fils avec une flotte & une armée, pour châtier leur téméraire audace, car il l'appelloit ainsi, & pour les ranger à son obéissance.

Les Rhodiens, qui prévirent bien l'orage prêt de fondre sur eux, avoient envoyé à tous les Princes leurs alliés, & surtout à Ptolémée, pour implorer leur secours. Ils firent représenter au dernier, que leur attachement à ses intérêts étoit ce qui leur avoit attiré le danger où ils se trouvoient exposés.

Les préparatifs de part & d'autre étoient immenses. Démétrius arriva devant Rhodes avec une flotte très nombreuse. Il avoit deux cens vaisseaux de guerre de différente grandeur : plus de cent soixante & dix de transport, qui portoient environ

quarante mille hommes , sans compter la cavalerie & les secours des pirates : près de mille barques chargées de vivres , & de tout ce qui est nécessaire à une armée. La vûe du butin qu'on espéroit de faire dans la prise d'une ville aussi riche que celle de Rhodes , avoit attiré beaucoup de soldats à la suite de Démétrius. Ce Prince , le génie le plus fécond & le plus inventif qui fut jamais pour l'attaque des places , & pour la construction des machines de guerre , en avoit amené avec lui un nombre infini. Il n'ignoroit pas qu'il avoit affaire à de très braves gens , à des Commandans très habiles & très expérimentés dans la marine , & que les assiégés avoient plus de huit cens machines de guerre presque aussi redoutables que les siennes.

Dès que Démétrius se fut approché de l'île , il descendit par terre pour reconnoître par quel endroit il pourroit attaquer la place. Il envoya aussi des partis faire le dégât de tous les côtés. Il fit en même tems couper les arbres & abattre les maisons qui se trouvèrent aux environs de Rhodes , dont il se servit pour fortifier son camp d'une triple palissade.

Les Rhodiens de leur côté se préparoient à une vigoureuse défense. Tout ce qu'il y avoit de gens de mérite & de service dans les pays alliés des Rhodiens

s'étoit jetté dans la ville , autant pour l'honneur qu'il y a de servir une République très reconnoissante & très célèbre par le courage de ses citoyens , que pour faire montre de leur courage & de leur habileté dans la défense de cette place contre un des plus grands Capitaines & des plus savans dans l'art des sièges que l'antiquité ait jamais produits.

Ils commencèrent par faire sortir de la ville la plupart des bouches inutiles. Dans le dénombrement qu'on fit de ceux qui restèrent capables de porter les armes , il se trouva six mille citoyens , & mille étrangers. On promit la liberté & le droit de bourgeoisie à ceux des esclaves qui auroient fait le devoir de braves soldats , le public se chargeant de paier aux maîtres le prix de chacun de ces esclaves. On déclara de plus que la ville feroit enterrer honorablement ceux qui seroient morts en combattant ; qu'elle pourvoiroit à la subsistance & à l'entretien de leurs pères , mères , femmes , & enfans ; qu'elle fourniroit aux filles une dot pour les marier ; & que quand les garçons seroient en âge de servir dans l'armée , elle leur donneroit en public sur le théâtre dans la grande solennité des Bacchanales une armure complete.

Ce Décret alluma une ardeur incroyable dans tous les Ordres de la ville. Les

riches apportoit en foule de l'argent pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenses. Les ouvriers redoubloient d'industrie dans la fabrique des armes, tant pour la promptitude de l'exécution, que pour la beauté des ouvrages. Les uns travailloient aux catapultes & aux balistes, les autres à d'autres machines non moins nécessaires. Quelques-uns réparoient les brèches des murs : plusieurs portoient des pierres sur les murailles, & y en amassoient de grands monceaux. Tout étoit en mouvement : tous à l'envi cherchoient à se distinguer, & jamais on ne vit un zèle si général, ni si empressé.

Les assiégés firent d'abord sortir du port trois bons voiliers contre une petite flotte de vivandiers & de marchands qui apportoit des vivres aux ennemis. Ils coulèrent à fond un grand nombre de leurs barques, en brûlèrent plusieurs, & emmenèrent dans la ville ceux des prisonniers qui étoient en état de paier leur rançon. Cette course produisit une somme considérable aux Rhodiens. Car on étoit convenu de part & d'autre que le prix du rachat des prisonniers seroit par tête de cinq cens livres pour une personne libre, & de la moitié pour un esclave.

Mille dragmes.

On prétend que le siège de Rhodes est le chef-d'œuvre de Démétrius, & la

plus grande marque de son esprit fécond en ressources & en inventions. Il commença l'attaque du côté de la mer, pour se rendre maître du port, & des tours qui en défendoient l'entrée.

Dans ce dessein il fit construire deux tortues, * chacune sur deux bâtimens plats joints ensemble, pour approcher de plus près des endroits qu'il vouloit battre : l'une plus forte & plus massive, pour se couvrir des masses énormes que les assiégés lançoient du haut des tours & des murailles par le moien des catapultes plantées dessus ; l'autre, bâtie plus légèrement, pour se mettre à l'abri des flèches & des traits. En même tems on éleva deux tours à quatre étages, lesquelles surpassoient en hauteur celles qui défendoient l'entrée du port : elles étoient destinées à battre celles-ci à coups de pierres & de traits. Chacune de ces tours étoit posée sur deux vaisseaux joints & liés ensemble.

Il fit faire outre cela devant ces tortues & ces tours une espèce de barrière flottante, sur une longue pièce de bois haute de quatre piés, avec des pieux garnis de grosses pointes de fer. Ces pieux étoient placés horizontalement en présentant

* C'étoient des huttes de bois propres à couvrir les soldats.

leurs pointes en avant , afin d'empêcher que les vaisseaux du port ne pussent les briser avec leurs éperons.

De plus il choisit dans sa flotte les plus grosses barques qui s'y trouvèrent , sur le côté desquelles il fit dresser comme un rempart de planches , avec de petites fenêtres que l'on pouvoit ouvrir. Il y plaça les plus habiles archers & les plus adroits arbalétriers de l'île de Crète qu'il avoit dans son armée , avec une infinité d'arcs , de petites balistes ou arbalètes , de catapultes , & d'autres instrumens à traits , pour troubler le travail des ouvriers de la ville qui étoient occupés à réparer ou à rehausser les murs du port.

Les Rhodiens voyant que les assiégeans tournoient tous leurs efforts du côté du port , mirent aussi tous leurs soins pour le défendre. Ils élevèrent sur une hauteur qui en étoit assez proche deux machines , & en firent dresser trois sur des carraques* à l'embouchure du petit port. L'on plaça dans ces deux endroits des frondeurs & des archers , avec une quantité prodigieuse de pierres , de dards , & de traits de toutes sortes. L'on donna les mêmes ordres pour les carraques qui étoient dans le grand port.

Lorsque Démétrius s'avançoit avec ses

* Les carraques sont de gros vaisseaux de charge.

vaisseaux & tout son armement pour commencer l'attaque des ports, il s'éleva une tempête si furieuse, qu'il lui fut impossible de rien faire pendant tout le jour. Sur le soir, la mer étant devenue assez calme, il profita de l'obscurité de la nuit, s'avança près du grand port sans que les ennemis s'en aperçussent, s'empara d'une hauteur qui en étoit voisine, & qui n'étoit éloignée de la muraille que d'environ cinq cens piés, & y posta quatre cens soldats. Dès qu'ils s'y furent logés, ils s'y fortifièrent de bonnes palissades.

Le jour arrivé, Démétrius fit avancer ses batteries au bruit des trompettes & des cris de toute l'armée. Elles eurent d'abord tout l'effet qu'il s'en étoit promis. Outre le grand nombre de gens qui furent blessés dans cette attaque parmi les assiégés, on fit plusieurs brèches dans le môle qui couvroit le port. Ces brèches cependant ne furent pas d'une grande utilité pour les assiégeans, qui y furent toujours repoussés par les Rhodiens. Après une perte à peu près égale de part & d'autre dans cette attaque, qui dura pendant tout le jour, la nuit s'approchant Démétrius fut obligé de se retirer avec ses vaisseaux & ses machines hors de la portée des traits des ennemis.

Les assiégés, qui avoient appris à leurs dépens ce qu'on pouvoit entreprendre

pendant l'obscurité de la nuit, firent sortir de leur port, à la faveur des ténèbres, quantité de brulôts, dans le dessein d'aller mettre le feu aux tours de bois des ennemis. Malheureusement pour eux, n'ayant pu forcer la barrière flottante qui les couvroit, ils furent contraints de revirer au port. Les Rhodiens, dans cette expédition, perdirent quelques brulôts que le feu consuma, tandis que les matelots se sauvèrent à la nage.

Le lendemain, le Prince fit donner au bruit des trompettes & des cris de toute l'armée un assaut général, tant au port qu'aux murailles de la place, pensant par-là jeter la fraieur parmi les assiégés. Ceux-ci, bien loin de s'en effraier, le soutinrent avec une vigueur incroyable, & montrèrent le même courage pendant huit jours que cette attaque fut continuée. Il se fit des actions de bravoure incroyables de part & d'autre pendant ce long intervalle.

Démétrius, profitant de la hauteur dont ses troupes s'étoient d'abord emparées, y fit élever une batterie de plusieurs machines, avec lesquelles il fit tirer contre les tours & contre les murailles des pierres du poids d'environ cent cinquante livres. Les tours étant ébranlées & les murailles ouvertes en très peu de tems, les assiégeans coururent avec furie pour

s'emparer du môle qui défendoit l'entrée du port. Comme ce poste étoit de la dernière importance aux Rhodiens, ils n'épargnèrent rien pour en repousser les assiégeans qui s'y étoient déjà avancés. On le fit par une grêle de pierres & de traits qu'on tira sur eux avec tant de force & de continuité, qu'après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent obligés de se retirer avec confusion.

Cet échec ne diminua rien de l'ardeur des assiégeans. Plus animés encore qu'auparavant contre les Rhodiens, ils montent à l'escalade en même tems par terre & par mer, & donnent tant d'occupation aux assiégés, qu'ils ne savent à quel endroit courir. Par-tout on attaque avec furie, & par-tout l'on résiste avec intrépidité. Plusieurs renversés de dessus leurs échelles tombent par terre, & se brisent: plusieurs, même des premiers Officiers, arrivés jusques sur le mur, sont couverts de blessures, & faits prisonniers par les ennemis. Il falut enfin que Démétrius, malgré sa valeur, pensât à la retraite pour aller raccommoder ses machines, que tant d'assauts avoient presque entièrement ruinées, aussi bien que les vaisseaux qui les portoient.

Dès que le Prince fut retiré de devant Rhodes, l'on prit soin d'y faire inhumer promptement les corps morts. L'on porta

aussi au temple les éperons des navires & les dépouilles qu'on avoit enlevées sur les ennemis ; & l'on travailla avec toute la diligence imaginable à réparer les brèches des murailles.

Démétrius , après avoir donné sept jours à radoubes ses vaisseaux & à réparer ses machines , remit à la voile avec une flotte non moins formidable que la précédente. Il fit cingler droit au port , qui étoit l'endroit qui lui tenoit le plus au cœur , & par lequel seul il croioit pouvoir réduire la place. Dès qu'il en fut à portée , il fit jetter une quantité extraordinaire de flambeaux de paille & de traits allumés , pour brûler les vaisseaux qui y étoient , tandis qu'on battoit le môle à coups de pierres lancées par les balistes sans discontinuation. Les assiégés , qui s'étoient attendus à toutes ces sortes d'attaques , travaillèrent avec tant d'activité & d'ardeur , qu'ils éteignirent promptement le feu qui s'étoit allumé dans les vaisseaux du port.

Ils firent sortir , en même tems , trois de leurs plus grands vaisseaux sous le commandement d'Exaceste , l'un de leurs plus braves Officiers , avec ordre d'aller attaquer les ennemis , & de faire les derniers efforts pour joindre les bâtimens qui portoient les tortues & les tours de bois , & de les heurter si rudement de la pointe

des leurs , qu'ils les fissent couler à fond , ou les missent hors de combat. Cet ordre fut exécuté avec une promptitude & une adresse merveilleuses. Les trois galères , après avoir brisé & franchi la barrière flottante dont il a été parlé , donnèrent de leurs éperons avec tant de violence dans le flanc des bâtimens ennemis qui portoient les machines , qu'on y vit aussitôt l'eau entrer de tous côtés. Il en étoit déjà coulé deux à fond , lorsque le troisième , remorqué par des galères , fut conduit & réuni au gros de la flotte. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans cet état , les Rhodiens , emportés par une aveugle ardeur , osèrent le tenter. Mais , comme la partie étoit trop inégale pour en sortir avec honneur , Excellence , l'Officier qui commandoit sous lui , & quelques autres , après avoir combattu avec toute la bravoure imaginable , furent pris avec la galère sur laquelle ils étoient montés. Les deux autres regagnèrent le port après avoir couru bien des dangers. La plupart des gens d'équipage y arrivèrent aussi à la nage.

Quelque malheureux succès qu'eût eu pour Démétrius cette dernière attaque , il voulut encore en tenter une. Pour y réussir , il ordonna une machine d'une invention nouvelle , qui avoit trois fois plus de hauteur & de largeur que celles qu'il

venoit de perdre. Dès qu'elle fut achevée, il la fit dresser du côté du port qu'il avoit résolu de forcer. Sur le point de la mettre en action, une tempête furieuse s'éleva sur la mer, qui la fit périr sous ses yeux avec les vaisseaux sur lesquels elle étoit montée.

Les assiégés, attentifs à profiter de toutes les occasions, se servirent du tems que dura la tempête pour regagner la hauteur voisine du port que les assiégeans avoient emportée dans le premier assaut, & où depuis ils s'étoient fortifiés. Ils l'attaquèrent, & furent repoussés plusieurs fois. Mais enfin les gens de Démétrius qui la défendoient voiant qu'ils avoient affaire à des troupes toujours fraîches, & qu'ils ne pouvoient espérer aucun secours, se rendirent au nombre de quatre cens.

Après cet enchaînement de succès si heureux, il arriva à Rhodes cent cinquante hommes de Cnossé ville de Crète, & cinq cens d'Egypte envoyés par Ptolémée, dont la plupart étoient Rhodiens qu'il avoit pris à sa solde dans ses troupes.

Démétrius, fort chagrin de voir que toutes ses batteries du côté du port n'avoient eu aucun succès, résolut de les tourner du côté de terre, afin d'emporter la place par assaut, ou de la réduire

à capituler. Aiant préparé quantité de matériaux de toute espèce, il fit faire une machine qu'on appelle *Hélépole*, qui surpassoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La base en étoit quarrée. Chaque face avoit soixante & quinze piés. Sa construction étoit un assemblage de grosses poutres équarries, liées avec du fer. Toute cette masse portoit sur huit roues proportionnées au poids de la machine. Les jantes de ces roues étoient de trois piés d'épaisseur, & armées de fortes bandes de fer.

Pour faciliter & varier le mouvement de l'*Hélépole* on y avoit mis par dessous des * *antistreptes*, par le moien desquels la machine pouvoit être tournée & mûe en tout sens.

Aux quatre encognures il y avoit quatre poteaux d'environ cent cinquante piés de hauteur, inclinés les uns vers les autres. La machine étoit à neuf étages, qui alloient en diminuant. Le premier étoit soutenu par quarante trois poutres, & le dernier par neuf seulement.

Trois des côtés de la machine étoient

* J'ai été obligé de me servir du terme grec, n'en connoissant point dans notre langue qui y réponde. Il paroît que cette machine étoit en grand la même

chose que ces roulettes que l'on met sous les piés d'un lit, & qui sont attachées à un pivot tournant & mobile en tout sens.

revêtus de lames de fer , afin que les feux lancés de la ville ne pussent l'endommager.

Chaque étage avoit des fenêtres sur le devant d'une grandeur & d'une figure proportionnées à la grosseur des traits de la machine. Au dessus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent , ou manière de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine , lequel s'abaissoit par une machine , & contre lequel les coups lancés par ceux de la place perdoient toute leur force.

Chacun des étages avoit deux larges échelles , l'une pour y monter , & l'autre pour en descendre.

Trois mille quatre cens hommes faisoient avancer cette machine. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & pour la vigueur : mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite , facilitoit beaucoup le mouvement.

Démétrius fit construire aussi beaucoup d'autres machines de différente grandeur , & pour différens usages. Il employa les équipages des vaisseaux pour applanir le chemin par où l'on devoit conduire les machines : ce chemin avoit quatre cens toises de longueur. Le nombre des artisans , & de ceux qui étoient Quatre stades. employés à tous ces ouvrages , montoit à des. près de trente mille. Aussi furent-ils

achevés avec une rapidité inconcevable.

Les Rhodiens , à la vûe de ces formidables préparatifs , ne s'étoient pas endormis. Ils travaillèrent à élever un contremur à l'endroit où Démétrius devoit faire battre les murailles de la ville avec l'Hélépole ; & pour cet effet ils firent abattre la muraille qui environnoit le théâtre , plusieurs maisons voisines , & même quelques temples , aiant promis aux dieux de leur en construire de plus magnifiques après la levée du siège.

Sachant que les ennemis avoient quitté la mer , ils envoièrent en course neuf de leurs meilleurs vaisseaux de guerre , divisés en trois escadres dont ils donnèrent le commandement à trois des plus braves Officiers de marine qui fussent parmi eux. Ils revinrent chargés d'un riche butin , emmenant avec eux quelques galères & plusieurs barques qu'ils avoient prises , & un grand nombre de prisonniers. Entr'autres ils avoient arrêté une galère richement chargée , dans laquelle Phila avoit fait mettre beaucoup de meubles , de tapisseries , & de robes d'un grand prix pour Démétrius son mari , avec des lettres qu'elle lui écrivoit.

Les Rhodiens envoièrent le tout , & même les lettres , au Roi Ptolémée , dont Démétrius fut vivement piqué. En cela , dit Plutarque , ils n'imitèrent pas la

la politesse des Athéniens , qui , aiant pris un jour les couriers de Philippe qui leur faisoit la guerre , ouvrirent tous les autres paquets , mais ne touchèrent point à ceux d'Olympias , & les envoièrent à Philippe tout cachetés comme ils étoient. Il y a des règles de bienfiance & d'honneur , qui doivent être gardées inviolablement , même à l'égard des ennemis.

Pendant que les vaisseaux de la République faisoient en mer les prises dont nous venons de parler , il s'éleva à Rhodes une grande émotion au sujet des statues que l'on avoit dressées à l'honneur d'Antigone & de Démétrius , & pour lesquelles on avoit eu jusqu'alors une vénération singulière. Les principaux de la ville proposèrent dans une assemblée d'abbattre les statues de ces Princes , qui leur faisoient une si cruelle guerre. Le peuple , plus sensé en cette occasion & plus modéré que ses Chefs , voulut qu'on laissât subsister les statues. Une conduite si sage & si équitable , indépendamment de tout événement , faisoit beaucoup d'honneur aux Rhodiens : mais en cas que la ville fût prise , elle pouvoit leur servir beaucoup auprès du vainqueur.

Démétrius , aiant tenté sans succès plusieurs mines qui furent toutes découvertes & rendues inutiles par l'attention & l'activité des assiégés , donna les

ordres & fit tout préparer pour un assaut général. On conduisit pour cela l'Hélépole à l'endroit d'où l'on pouvoit battre la ville avec le plus de succès. Chaque étage de cette formidable machine étoit garni de catapultes & de balistes plus ou moins grandes selon la capacité du lieu. Elle étoit soutenue & fortifiée dans chacun de ses deux côtés par quatre autres petites machines appelées des tortues, dont chacune avoit une petite galerie couverte, afin que ceux qui entroient dans l'Hélépole ou qui en sortoient pour exécuter différens ordres, pussent le faire en sûreté. On y joignit aussi des deux côtés deux béliers d'une grandeur extraordinaire, faits chacun d'une pièce de bois de trente toises de longueur, armés d'une pointe de fer aussi forte que celle des galères, montés sur des roues, & qui étoient poussés dans l'attaque contre les tours ou contre les murs avec une force & une roideur incroyable par près de mille personnes.

Quand tout fut prêt, Démétrius aiant fait sonner la charge par toutes les trompettes, on donna un assaut général de tous les côtés par terre & par mer. Dans le feu de l'attaque, lorsque les murs étoient déjà ébranlés par les coups de béliers, arrive une ambassade de la part des Cnidiens, qui presse extrêmement

Démétrius de suspendre l'attaque, se flattant d'engager les assiégés à accepter une capitulation honnête. La suspension d'armes fut accordée, mais n'eut point de suite, les Rhodiens refusant de capituler sur le pié des conditions qu'on leur proposoit. L'attaque recommença donc de nouveau, & avec tant de fureur, toutes les machines étant mises ensemble en mouvement, qu'on abbattit une grosse tour de pierres quarrées avec la muraille qu'elle flanquoit. Les assiégés se battirent à la brèche comme des lions, & repoussèrent les ennemis.

Dans ce même tems les bâtimens que Ptolémée envoioit aux Rhodiens, chargés de trois cens mille mesures de blé avec différens légumes, arrivèrent heureusement dans le port malgré tous les efforts des navires ennemis qui croisoient aux environs pour les surprendre. Quelques jours après on y vit encore entrer deux petites flotes, l'une de la part de Cassandre, chargée de dix mille muids d'orge, l'autre de celle de Lyfimaque, chargée de quarante mille muids de froment, & autant d'orge. Un secours si abondant, & arrivé si à propos lorsqu'on commençoit à manquer de vivres, remplit d'un nouveau courage les assiégés, qui résolurent de ne se rendre qu'à la dernière extrémité.

Ainsi animés, ils entreprennent de mettre le feu aux machines des ennemis. Vers le milieu de la nuit suivante ils font sortir de la place force soldats armés de torches & de toutes sortes de bois allumés, qui marchent droit aux batteries, & y mettent le feu. En même tems on tiroit de dessus les murailles une infinité de traits pour soutenir ce détachement contre ceux qui viendroient pour éteindre les flammes; & il y eut beaucoup de ceux-ci blessés, parce qu'ils ne pouvoient, dans l'obscurité de la nuit, ni voir ni éviter les traits qu'on leur lançoit. Quelques plaques de fer étant tombées de l'Hélépole pendant l'incendie, les Rhodiens coururent avec impétuosité pour y mettre le feu. Mais comme ceux du dedans l'éteignoient avec de l'eau à mesure qu'il s'allumoit, ils n'en vinrent pas à bout. Cependant Démétrius, appréhendant qu'à la fin le feu ne prît à toutes les machines, les fit retirer le plus vite qu'il put.

Démétrius aiant voulu, par curiosité, savoir où pouvoient monter, du côté des assiégés, les machines propres à jeter des traits, fit amasser tous ceux que l'on avoit lancés de dedans la place dans l'attaque de cette nuit. Les traits comptés, & la supputation faite, il se trouva qu'ils devoient avoir plus de huit cens machi-

nes de diverse grandeur propres à lancer des feux , & environ quinze cens propres à jeter des traits. Ce nombre effraia le Prince, qui ne croioit pas avoir affaire à une ville où il y eût des préparatifs si redoutables. Il fit inhumer ses morts , panser ses blessés , & réparer avec toute la diligence possible les machines qui avoient été démontées & mises hors de service.

Les assiégés , pour profiter du relâche que leur laissoit l'éloignement des machines , travaillèrent à se prémunir contre le nouvel assaut que les ennemis se préparoient à leur donner. Pour cela ils commencent à creuser un large & profond fossé derrière la brèche , pour empêcher qu'on ne pût passer facilement par là dans la place. Puis ils construisent un gros mur en forme de croissant , qui environnoit le fossé , & qui demandoit une nouvelle attaque.

Attentifs à tout en même tems, ils détachèrent une escadre des meilleurs voiliers qu'ils eussent dans leur port , laquelle prit un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & de munitions pour Démétrius , & les amena dans le port. Ils furent bientôt suivis d'un grand nombre de barques chargées de blé & d'autres munitions que leur envioit Ptolémée avec quinze cens hommes com-

mandés par Antigone de Macédoine.

Démétrius, aiant rétabli ses machines, les fit toutes approcher de la ville. Une seconde ambassade, envoyée par les Athéniens & d'autres peuples de la Grèce, arriva dans le camp pour le même sujet que la première, & n'eut pas un meilleur succès. Le Roi, fécond en moyens & en expédiens pour réussir dans ses projets, fit un détachement de quinze cens hommes de ses meilleures troupes sous la conduite d'Alcime & de Mancie, avec ordre d'entrer par la brèche sur le minuit en forçant les retranchemens qui étoient derrière, & de gagner les environs du Théâtre, où ils seroient en état de se maintenir si une fois ils pouvoient s'en rendre les maîtres. Pour faciliter l'exécution d'un ordre si important mais si dangereux, & pour amuser les ennemis par de fausses attaques, il fit en même tems sonner la charge par toutes les trompettes, & monter à l'assaut par tous les endroits de la place tant par mer que par terre, afin que les assiégés se trouvant obligés de courir par-tout, les quinze cens hommes pussent forcer les retranchemens qui couvroient la brèche, & s'emparer ensuite des postes avantageux aux environs du théâtre. Cette feinte eut tout le succès que le Prince en avoit espéré. Toutes les troupes aiant jetté en

même tems de tous côtés de grands cris comme pour un assaut général, le détachement commandé par Alcime passa par la brèche, & attaqua si vigoureusement ceux qui défendoient le fossé avec le croissant qui le couvroit, qu'après en avoir tué un grand nombre, & mis les autres en désordre, ils s'emparèrent des environs du théâtre, où ils se logèrent.

L'alarme fut grande dans la ville. Les Chefs qui y commandoient envoyèrent sur le champ défendre à tous les Officiers & aux soldats d'abandonner leurs postes pour faire le moindre mouvement. Après cela, prenant avec eux l'élite de leurs troupes, & celles qui étoient arrivées tout récemment d'Egypte, ils vinrent fondre sur le détachement qui s'étoit avancé jusqu'au théâtre. L'obscurité de la nuit ne leur ayant pas permis de les en chasser, le jour paroissoit à peine, qu'on entendit un cri général dans tous les quartiers des assiégeans, par lequel ils s'efforçoient d'encourager ceux qui étoient entrés dans la place à se maintenir dans leur poste, où ils ne tarderoient pas d'être secourus. A ce cri terrible la populace, les femmes, & les enfans qui étoient restés dans la ville, & qui se croioient perdus sans ressource, ne répondirent que par des pleurs & des rugissemens lamentables. Cependant on

se battoit vivement près du théâtre, & les Macédoniens s'y maintenoient dans leur poste avec une valeur intrépide, qui étonnoit leurs ennemis. Enfin le grand nombre l'ayant emporté du côté des Rhodiens qui revenoient toujours à la charge avec des troupes nouvelles & fraîches, il falut, après la mort d'Alcime & de Mancie qui commandoient le détachement, céder à la force & abandonner un poste où il n'étoit plus possible de tenir. Beaucoup demeurèrent sur la place, les autres furent faits prisonniers.

Cet échec, loin de rallentir l'ardeur de Démétrius, ne fit que l'augmenter. Il travailloit à se mettre en état de donner un nouvel assaut, quand on vint lui apporter des lettres d'Antigone son père, par lesquelles il lui mandoit de faire tout ce qu'il pourroit pour conclure la paix avec les Rhodiens. Il lui falloit un prétexte plausible pour renoncer au siège. Le hazard le lui fournit. Dans le moment même arrivèrent au camp des Députés d'Etolie, pour lui renouveler les instances qu'on lui avoit déjà faites de donner la paix aux Rhodiens. Ils ne l'en trouvèrent pas éloigné.

Veget. de re milit. cap. 4. Si ce que Végèce rapporte de l'Hélépole est vrai, & Vitruve semble le confirmer en changeant néanmoins quelques circonstances, ce fut encore un motif

qui put contribuer beaucoup à faire entrer Démétrius dans des dispositions de paix. Ce Prince se préparant à faire avancer son Hélépole contre la ville , un Ingénieur Rhodien imagina un moien de la rendre tout-à-fait inutile. Il ouvrit une galerie souterraine qui passoit par dessous les murs de la ville , qu'il poussa sous le chemin par où la Tour devoit passer le lendemain pour approcher des murailles. Les assiégeans ne soupçonnant rien du piège qu'on venoit de leur tendre , conduisirent la Tour jusqu'à l'endroit sous lequel on avoit miné. Ce terrain ainsi creusé & miné ne pouvant supporter le poids d'une masse si énorme , fondit tout-à-coup sous la machine , qui s'enfonça si avant en terre , qu'il ne fut plus possible de l'en retirer. Voila un des inconvéniens auxquels ces machines terribles étoient exposées : il y en avoit bien d'autres. Les deux Auteurs que j'ai cités disent que cet accident déterminâ Démétrius à lever le siège. Il est au moins fort vraisemblable qu'il eut beaucoup de part à lui faire prendre enfin ce parti.

Les Rhodiens de leur côté ne desiroient pas avec moins d'ardeur que lui un accommodement , pourvu qu'il fût raisonnable. Ptolémée , en leur promettant un nouveau secours plus considérable encore que les premiers , les avoit

fortement exhortés à n'en pas manquer l'occasion si elle se présentoit. Ils sentoient l'extrême besoin qu'ils avoient de faire finir un siège, où ils auroient enfin succombé. Ainsi ils écoutèrent avec plaisir les propositions qui leur furent faites; & bientôt après le Traité fut conclu & arrêté sous ces conditions: Que la République de Rhodes seroit conservée avec tous ses citoyens dans ses droits, privilèges, & libertés, sans être soumise à aucune Puissance. Que l'alliance qu'elle avoit toujours eue avec Antigone seroit confirmée & renouvelée, avec obligation d'armer pour lui dans toutes les guerres qu'il auroit, pourvû qu'elles ne fussent point contre Ptolémée. Que pour sûreté des articles ainsi accordés, il seroit donné cent otages de la ville au choix de Démétrius. Les otages délivrés, l'armée décampa de devant Rhodes, après l'avoir tenu assiégée pendant un an.

Plin l. 34.

cap. 7.

Démétrius, qui s'étoit réconcilié avec les Rhodiens, avant que de partir voulut leur en donner une marque. Il leur fit présent de toutes les machines de guerre qu'il avoit employées à ce siège. Ils les vendirent dans la suite pour trois cens talens, (trois cens mille écus) qu'ils emploierent avec quelque autre argent qu'on y ajouta à faire ce Colosse fameux, qui passoit pour une des sept merveilles

du monde. C'étoit une statue du soleil d'une si énorme grandeur , que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. Elle avoit soixante & dix coudées , c'est-à-dire , 105 piés de hauteur. Il y avoit peu de gens qui pussent embrasser son pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus , qui y employa douze ans. Soixante-six ans après il fut abbattu par un tremblement de terre , comme nous le dirons dans la suite.

Les Rhodiens , pour témoigner à Ptolémée leur reconnoissance du secours qu'il leur avoit donné dans un danger si pressant , après avoir premièrement consulté l'Oracle de Jupiter Ammon pour rendre la chose plus éclatante , consacrerent à Ptolémée un Bocage ; & , pour lui faire plus d'honneur , ils y firent un ouvrage magnifique. Autour du quarré qui le renfermoit , dont le tour étoit de quatre cens toises , ils firent bâtir un Portique somptueux , auquel on donna le nom de Ptoléméon : & , par une flatterie aussi impie qu'ordinaire dans ces tems-là , on lui rendoit dans cet endroit des honneurs divins. Enfin , pour perpétuer encore d'une autre manière la mémoire de leur délivrance dans cette guerre , ils lui donnèrent le titre de *Soter* , qui signifie *Sauveur* , dont les Historiens se servent ordinairement pour le distin-

guer des autres Ptolémées qui régnerent après lui en Egypte.

Pour ne point interrompre la suite & la liaison des divers événemens de ce siège, j'ai différé jusqu'ici à en rapporter un, qui a fait beaucoup d'honneur à Démétrius. Il regarde son goût pour les arts, & l'estime qu'il faisoit de ceux qui s'y distinguoient par un mérite singulier, ce qui n'en est pas un petit pour les Princes.

Il y avoit pour lors à Rhodes un célèbre peintre, nommé Protogène, natif de Caune ville de Carie qui étoit dans la dépendance des Rhodiens. Son atelier étoit dans le fauxbourg de Rhodes, & hors de la ville, lorsque Démétrius en forma le siège. La présence des ennemis au milieu desquels il se trouvoit, & le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Le Roi en fut surpris, & comme il lui en demandoit un jour la raison : *C'est que je sai, répondit-il, que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux Arts.* Il ne se trompoit point. Démétrius en effet s'en montra le protecteur. Il disposa une garde autour de son atelier, afin qu'au milieu du camp même il fût en repos, ou du moins en sûreté. Il alloit souvent l'y voir travailler, & ne se laissoit point d'admirer son

application à l'ouvrage, & son extrême habileté.

Le chef - d'œuvre de ce Peintre étoit l'*Ialyfus*. On appelloit ainsi un tableau où il avoit peint quelque histoire de cet *Ialyfus*, * héros connu seulement dans la fable, & que les Rhodiens respectoient comme leur fondateur. Protogène avoit employé sept ans à l'achever. La première fois qu'Apelle le vit, il fut si surpris & si transporté d'admiration, que la voix lui manqua tout-à-coup. Enfin, revenu à lui-même, il s'écria: *Grand travail! Œuvre admirable! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages, & qui les élèvent jusqu'aux cieux*. S'il en faut croire Pline, pendant tout le tems que Protogène travailla à ce tableau, il se condanna lui-même à mener une vie fort ** sobre & même fort dure, pour empêcher que la bonne chère n'émoussât la finesse de son goût & de son sentiment. Ce tableau avoit été porté à Rome, & consacré dans le temple de la paix, où il étoit encore du tems de Pline. Il y périt enfin dans un incendie.

Le même Pline prétend que ce tableau

* Il étoit fils d'Ochimus, qui étoit né du soleil & de Rhodes, laquelle avoit donné son nom à la ville & à l'île.

** Il ne vivoit que de lupins bouillis, qui appaissent en même tems & la faim & la soif.

sauva Rhodes, parce qu'étant dans un endroit par lequel seul Démétrius pouvoit prendre la ville, il ^a aima mieux renoncer à la victoire, que de s'exposer à faire périr par le feu un si précieux monument de l'art. Ç'auroit été pousser bien loin le goût & le respect pour la peinture. Nous avons vû les véritables raisons qui obligèrent Démétrius de lever le siège.

Il ^b y avoit dans ce tableau un chien, qui faisoit sur-tout l'admiration des connoisseurs, & qui avoit coûté beaucoup au Peintre, sans que jamais il eût pu être content de lui-même, quoiqu'il le fût assez de tout le reste. Il s'agissoit de représenter ce chien tout haletant après une longue course, & la gueule encore pleine d'écume. Il s'appliqua à cette partie de son tableau avec tout le soin dont

^a Parcentem picturæ fugit occasio victoriæ.

^b Est in ea canis mirè factus, ut quem pariter casus & ars pinxerant. Non judicabat se exprimere in eo spumam anhelantis posse, cum in reliqua omni parte (quod difficillimum erat) sibi ipse satisfecisset. Displicebat autem ars ipsa, nec minui poterat, & videbatur nimia, ac longius à veritate discedere, spumæ illa pingi non ex ore

nasci, anxio animi cruciatus, cum in pictura verum esse, non verisimile, vellent. Absterserat sapius mutaveratque penicillum, nullo modo sibi approbans. Postremò iratus arti quod intelligeretur, spongiam eam iniecit in viso loco tabulæ, & illa reposuit ablatis colores, qualiter cura optabat: fecitque in pictura fortuna naturam. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

il étoit capable , fans pouvoir se contenter. Il lui sembloit que l'art se monroit trop. La vraisemblance n'étoit point assez pour lui , il lui faloit presque la vérité même. Il vouloit que l'écume parût , non être peinte , mais sortir réellement de la gueule du chien. Il y remit souvent la main , y retoucha à plusieurs reprises , & se donna la torture pour arriver à ce simple , à ce naturel , dont il avoit l'idée dans l'esprit : mais toujours inutilement. De dépit il jeta sur l'ouvrage l'éponge dont il s'étoit servi pour effacer , & le hazard fit ce que l'art n'avoit pu faire.

On reprochoit à ce Peintre d'être trop difficile , & de trop retoucher ses tableaux. Apelle ^a en effet , quoiqu'il le regardât presque comme son maître , en lui attribuant beaucoup d'autres excellentes qualités , lui trouvoit ce défaut , de ne pouvoir quitter le pinceau , & finir ses ouvrages , défaut qui , en matière d'éloquence , comme dans la peinture , est fort nuisible. Il ^b faut en tout , dit Cicéron , savoir jusqu'où l'on doit aller ; &

^a Et aliam gloriam usurpavit Apelles, cum Protogenis opus immensi laboris ac curæ supra modum anxie miraretur. Dixit enim omnia sibi cum illo paria esse, aut illi meliora, sed

uno se præstare, quòd manum ille de tabula neciret tollere: memorabili præcepto, nocere sapientiam diligentiam. *Plin. lib. 35 cap. 10.*

^b In omnibus rebus vi-

c'est avec raison qu'Apelle reprochoit à certains peintres de ne pas sentir où il falloit s'arrêter.

§. IX. *Expédition de Séleucus dans l'Inde. Démétrius fait lever à Cassandre le siège d'Athènes. Honneurs excessifs qu'il reçoit dans cette ville. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre & Lysimaque contre Antigone & Démétrius. Bataille d'Ipsus ville de Phrygie, où Antigone est tué, & Démétrius mis en fuite.*

PLUS nous avançons dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, plus il est facile de reconnoître l'esprit qui les a toujours animés jusques ici, & qui les fait encore agir. D'abord ils se sont cachés, en nommant des Rois imbécilles ou des enfans, pour couvrir leurs prétentions ambitieuses. Maintenant que toute la famille d'Alexandre est exterminée, ils levent le masque, & se montrent tels qu'ils sont, & qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous avec une ardeur égale à se maintenir chacun dans leur gouvernement; à s'y rendre indépendans réellement; à se donner une souveraineté

dendum est quatenus ... in quo Apelles pictores quoque eos peccare dicebat, | qui non sentirent quid esset satis. Orat. n. 73.

absolue ; & à étendre les limites de leurs gouvernemens & de leurs royaumes aux dépens des autres Gouverneurs, plus foibles, ou moins heureux. Ils emploient pour cet effet la force des armes, & se liguent ensemble par des Traités, toujours prêts à les rompre quand ils trouvent plus d'avantage avec d'autres, & à les renouer avec la même facilité. En un mot, ils regardent les vastes conquêtes d'Alexandre comme un héritage abandonné & sans maître, dont la prudence demande qu'on enlève le plus qu'il est possible, sans craindre le reproche d'usurpateur dans l'acquisition de pays qui étoient le fruit des victoires des Macédoniens, mais qui n'appartenoient à personne en particulier. Voilà le grand mobile de toutes les entreprises que nous voyons.

Séleucus étoit, comme on l'a vu, AN. M. 370. maître de tous les pays qui sont entre AV. J. C. 303. l'Euphrate & l'Indus. Il voulut l'être aussi de ceux qui sont au delà de ce fleuve, & pour cela profiter de l'heureuse conjoncture du tems, où il étoit lié d'intérêt avec Ptolémée, Cassandre, & Lyfimaque ; où les forces d'Antigone étoient partagées ; où Démétrius étoit occupé au siège de Rhodes, & à contenir les Républiques de la Grèce ; & où Antigone lui-même ne songeoit qu'à s'emparer de la Syrie & de la Phénicie, & à attaquer

Ptolémée jusques dans l'Egypte. Il crut donc devoir mettre à profit cette diversion & cet affoiblissement du seul ennemi qu'il avoit à craindre, pour porter ses armes contre les peuples de l'Inde qui faisoient partie de son lot dans le partage général, & dont il espéroit s'emparer aisément, en surprenant par une irruption subite & imprévue le Roi Sandrocotte.

Justin. lib. 15. cap. 4.
Plutarc. in Alex. p. 699.
Strab. l. 5. pag. 724.
 C'étoit un Indien, de fort basse extraction, qui, sous le spécieux prétexte de délivrer son pays de la tyrannie des étrangers, s'étoit fait une armée & l'avoit si bien grossie avec le tems, que pendant que les successeurs d'Alexandre se faisoient la guerre, il s'étoit trouvé assez fort pour chasser les Macédoniens de toutes les Provinces de l'Inde qu'Alexandre avoit conquises, & pour s'y établir lui-même. C'étoit pour reprendre ces provinces que Séleucus passa l'Inde. Mais quand il vit que Sandrocotte étoit maître absolu de toute l'Inde, & qu'il avoit en campagne une armée de six cens mille hommes avec un nombre prodigieux d'éléphants, il ne jugea pas à propos d'attaquer un Prince si puissant. Il entra donc en Traité avec lui, & lui céda toutes ses prétentions sur l'Inde, à condition qu'il lui donneroit cinq cens éléphants. La paix fut conclue sur ce pié-là. Voila où se termine la conquête des Indes par Ale-

xandre ! voila le fruit de tant de sang répandu pour satisfaire la folle ambition d'un Prince ! Séleucus , aussitôt après , mena ses troupes en occident contre Antigone , comme je le marquerai bientôt. La nécessité absolue où il se trouva d'entreprendre cette guerre , fut une des plus fortes raisons qui le portèrent à conclure si promptement la paix avec le Prince Indien.

Dans le même tems , les Athéniens appellèrent à leur secours Démétrius contre Cassandre qui assiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cens trente galères , & une grosse infanterie. Il ne chassa pas seulement Cassandre de l'Attique , mais il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles , où l'ayant défait il s'empara d'Héraclée qui se rendit volontairement , & il reçut six mille Macédoniens qui passèrent de son côté.

A son retour les Athéniens , quoiqu'ils lui eussent déjà prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviser , trouvèrent encore de nouvelles flateries pour enchérir sur les premières. Ils lui assignèrent pour son logement le derrière du temple de Minerve appelé *Parthenon*. Il y logea , & ne rougit point de profaner ce lieu si saint dans l'opinion des peuples , & la maison d'une déesse regardée comme vierge , par les débauches les

Diod. lib.

20. pag. 825-

828.

Plutarc. in

Demetr. pag.

899.

Athen. lib.
6. p. 253.

plus infames & les plus criantes. Ses courtisanes y étoient bien plus honorées que la déesse même : elles étoient les seules divinités qu'il adorât. Et en effet il leur fit dresser des autels par les Athéniens, qu'il appella à cette occasion des lâches & des malheureux, véritablement nés pour l'esclavage : tant ce Prince fut choqué lui-même d'une adulation si basse & si indigne, comme ^a Tacite le dit aussi de Tibère !

Démoclès, surnommé *le beau*, d'un âge encore fort tendre, pour se dérober à la violence de Démétrius, se jeta dans une chaudière d'eau bouillante qu'on préparoit pour le bain, & il y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens, pour appaiser la colère de Démétrius extrêmement irrité d'un certain Décret qu'ils avoient fait à son sujet, en firent un nouveau, qui portoit : *Que le peuple d'Athènes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderait le roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les dieux, & juste envers les hommes.* Croiroit-on qu'on pût porter la flatterie & la servitude jusqu'à ce point

^a Memoriae proditur, Tiberium, quoties Curia egrederetur, Græcis verbis in hunc modum eloqui solitum: O homines ad servitutem paratos ! Scilicet

etiam illum, qui libertatem publicam nollit, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. Tacit. *Anal. lib. 3. cap. 65.*

de bassesse, d'extravagance, & d'irréligion !

Démétrius entra ensuite dans le Péloponnèse, & enleva à Ptolémée, qui s'y étoit rendu puissant les villes de Sicyone, de Corinthe, & la plupart des autres où il avoit des garnisons. Comme il se trouva à Argos dans la grande fête de Junon, il vouloit la solenniser en y proposant des prix, & en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épousa ce jour-là même Déidamie, fille d'Eacide roi des Molosses, & sœur de Pyrrhus.

Les Etats de la Grèce s'étant assemblés dans l'Isthme, & la curiosité y aiant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, Démétrius fut proclamé Chef de tous les Grecs, comme l'avoit été avant lui Philippe & Alexandre, auxquels il se croioit fort supérieur, tant il étoit enivré de ses heureux succès, & des flateries outrées qu'on lui prodiguoit.

*Plutarc. in
Demetr. pag.*

930.

En partant du Péloponnèse pour retourner à Athènes, il écrivit aux Athéniens qu'à son arrivée il vouloit être initié en même tems aux petits & aux grands Mystères. Cela n'étoit point permis, & ne s'étoit jamais fait. Car il falloit garder certains interstices, les petits * Mystères ne pouvant se célébrer que dans le mois

* Les sentimens sont partagés sur les mois où se célébroient ces Mystères.

d'Octobre. Pour obvier à cet inconvénient & satisfaire un si religieux Prince, il fut ordonné que le même mois de Mai où l'on étoit, seroit réputé d'abord pour le mois de Mars, & ensuite pour celui d'Octobre: & par cette rare invention, Démétrius fut dûement & légitimement initié, sans donner atteinte aux coutumes & aux cérémonies prescrites par la loi.

De tous les abus qui furent commis alors à Athènes, celui qui affligea & mortifia le plus les Athéniens, fut que Démétrius leur aiant ordonné de fournir & de livrer incessamment la somme de *Deux cens cinquante mille écus.* deux cens cinquante talens, & le recouvrement de cette somme aiant été fait sans aucun délai ni la moindre remise, le Prince n'eut pas plutôt vû tout cet argent ramassé, qu'il le fit donner à Lamia & aux autres courtisanes qui étoient avec elle, pour leur pommade & leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'usage de cette somme plus que la somme même.

Outre cette affreuse dépense, Lamia voulant donner en son particulier un festin à Démétrius, rançonna de son autorité privée plusieurs Athéniens des plus riches. Le festin couta des sommes immenses: ce qui donna lieu à une plaisanterie assez ingénieuse d'un Poète comique de ce tems-là, qui dit que

cette Lamia étoit une vraie *Hélépole*. On a vû que l'*Hélépole* étoit une machine inventée par Démétrius pour attaquer & prendre les villes.

Cassandre se voiant vivement pressé par Démétrius, & n'en pouvant obtenir la paix qu'à condition de se mettre absolument à la discrétion d'Antigone, Lyfimaque & lui convinrent d'envoyer des Ambassadeurs à Séleucus & à Ptolémée, pour leur représenter l'état où ils se trouvoient. Cette conduite d'Antigone fit voir clairement qu'il ne visoit à rien moins qu'à dépouiller tous les autres successeurs d'Alexandre, & à usurper tout l'Empire: & qu'il étoit tems de s'unir étroitement tous ensemble pour abbatre ce pouvoir exorbitant. D'ailleurs ils étoient piqués, Lyfimaque sur-tout, de la manière méprisante dont Démétrius souffroit qu'on traitât les autres Rois à sa table, s'appropriant à lui & à son pere le nom de Roi, au lieu que Ptolémée n'étoit, selon ses flatteurs, qu'un Capitaine de vaisseau, Séleucus qu'un commandant d'éléphans, & Lyfimaque un garde de trésors. Il se conclut donc une ligue entre ces quatre Rois; & Séleucus se hâta de se rendre en Assyrie pour se préparer à cette nouvelle guerre.

L'ouverture s'en fit sur la côte de l'Hellespont. Cassandre & Lyfimaque

AN M. 3702.

AV. J. C. 302.

Diod. lib.

20. pag. 830-

836.

Plutarc. in

Demetr. pag.

899.

Justin. lib.

15. cap. 4.

avoient jugé à propos , que le premier demeurât en Europe pour la défendre contre Démétrius , & que l'autre , avec autant de troupes qu'on en pourroit tirer de leurs deux royaumes sans les trop dégarnir , allât faire une invasion dans les provinces d'Antigone en Asie. Lyfimaque , en conséquence , passa l'Helléspont avec une bonne armée ; & de gré ou de force soumit la Phrygie , la Lydie , la Lycaonie , & la plupart des pays qui étoient entre la Propontide & la rivière du Méandre.

Antigone étoit alors à Antigonie , qu'il venoit de faire bâtir dans la Haute-Syrie , occupé à célébrer des Jeux solennels qu'il y avoit établis. Cette nouvelle , & celle de plusieurs autres révoltes , qui lui vinrent en même tems , lui firent incontinent quitter ses Jeux. Il congédia sur le champ l'assemblée , & se prépara à marcher du côté de l'ennemi ; & dès que ses troupes furent réunies , il leur fit passer en diligence le mont Taurus , & entra en Cilicie. A Cuindès , ville de cette province , il prit dans le trésor public l'argent dont il avoit besoin , & augmenta ses troupes autant qu'il le trouva nécessaire. Ensuite il les mena droit à l'ennemi , & reprit , en passant , plusieurs places qui s'étoient révoltées. Lyfimaque jugea à propos de se tenir sur la défensive ,
en

en attendant le secours qui lui venoit de la part de Séleucus & de Ptolémée. Ainsi le reste de l'année se passa sans action , & chacun se retira dans ses quartiers d'hiver.

Au commencement de la suivante, Sé-AN. M. 370.
leucus forma son armée à Babylone, & la AV. J. C. 301.
mena en Cappadoce pour agir contre Antigone. Celui-ci manda aussitôt Démétrius, qui quitta promptement la Grèce, vint à Ephèse, & reprit cette ville & plusieurs autres qui s'étoient déclarées pour Lyfimaque à son arrivée en Asie.

Ptolémée profita en Syrie de l'absence d'Antigone. Il recouvra la Phénicie, la Judée, & la Célé Syrie, excepté les villes de Tyr & de Sidon, où Antigone avoit laissé bonne garnison. Il forma le siège de cette dernière: mais, pendant qu'il la battoit, on lui vint donner avis, qu'Antigone avoit défait Séleucus & Lyfimaque, & qu'il venoit au secours de la place. Sur ce faux avis, il fit une trêve de cinq mois avec les Sidoniens, leva le siège, & retourna en Egypte.

Ici finit ce qui nous reste de l'histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, & dans le moment même où va se donner une bataille, qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

L'armée des confédérés commandée Plutarc. in
par Séleucus & Lyfimaque, & celle Demetr. pag.
d'Antigone & de Démétrius, arrivèrent 902.

presque en même tems dans la Phrygie. Elles ne furent pas lontems en présence sans en venir aux mains. Antigone avoit plus de soixante mille hommes de pié, dix mille chevaux, & soixante & quinze éléphans. Les ennemis avoient soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cens éléphans, & six-vingts chariots armés de faulx. Le combat se donna près d'une ville de Phrygie nommée Ipsus.

Dès qu'on eut donné le signal, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis, & les mit en fuite. Mais, par un desir téméraire & aveugle de gloire, dont les Généraux ne peuvent trop se défier, & qui a été funeste à plusieurs, Démétrius s'étant mis à poursuivre les fuyards trop chaudement & sans songer au reste de l'armée, il se laissa ravir la victoire qu'il tenoit déjà dans ses mains s'il avoit su profiter de son avantage. Car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie, les éléphans des ennemis ayant rempli tout l'espace qui étoit entre deux. Alors Séleucus, voyant les gens de pié d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point à la vérité, mais fit

mine seulement de vouloir les attaquer tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour les effraier & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigone, & de passer dans le sien. Et c'est en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie s'étant détachée, se vint rendre volontairement à lui, & le reste fut mis en fuite. Dans ce moment une grosse troupe de l'armée de Séleucus se détacha par son ordre, & alla tomber avec fureur contre Antigone, qui soutint quelque tems leur effort. Mais enfin accablé de traits, & percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. Démétrius voyant son pere mort, rassembla ce qu'il put de troupes, & se retira à Ephèse, avec cinq mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. Ce furent les seules restes de plus de soixante-dix mille hommes que son pere & lui avoient au commencement de l'action. Le grand Pyrrhus, tout jeune encore pour lors, accompagna par-tout Démétrius, renversa tout ce qui se pré-^{Plutarc. in Pyrrh. pag. 384.} senta devant lui, & fit voir dans cette première action, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'on devoit un jour attendre de son courage & de sa bravoure.

ARTICLE SECON D.

CE SECOND Article renferme l'espace de cinquante-cinq ans : savoir , les quinze dernières années de Ptolémée fils de Lagus qui en avoit déjà régné vingt-trois , ce qui fait en tout trente-huit , & quarante autres années , qui font la durée du règne de Ptolémée Philadelphie.

§. I. *Les quatre Princes vainqueurs partagent l'Empire d'Alexandre le Grand en quatre Roiaumes. Séleucus bâtit plusieurs villes. Athènes ferme ses portes à Démétrius. Celui-ci se réconcilie avec Séleucus , puis avec Ptolémée. Mort de Cassandre. Commencemens de Pyrrhus. Prise d'Athènes par Démétrius. Il perd presque en même tems tout ce qu'il possédoit.*

APRÈS la bataille d'Ipsus , les quatre Princes confédérés partagèrent les Etats d'Antigone , en les ajoutant à ceux qu'ils possédoient déjà. Et ce fut par ce partage que l'Empire d'Alexandre fut divisé en quatre Roiaumes fixes. Ptolémée eut l'Egypte , la Lybie , l'Arabie , la Célésyrie , & la Palestine : Cassandre eut la Macédoine & la Grèce : Lysimaque , la Thrace , la Bithynie , & quelques au-

*Plutarq. in
Demetr. pag.
90.*

*Appian. in
Syr. p. 122.
123.*

*Polyb. lib.
15. p. 572.*

tres provinces par dela l'Hellespont & le Bosphore: Séleucus, tout le ieste de l'Asie jusqu'au dela de l'Euphrate, & jusqu'au fleuve Indus. Le roiaume de ce dernier s'appelle ordinairement le roiaume de Syrie, parce que Séleucus, qui y bâtit depuis Antioche, y fit sa principale demeure; & ses successeurs, appelés Séleucides de son nom, en firent autant. Mais il comprenoit, outre la Syrie, ces vastes & riches provinces de la haute Asie, qui composoient l'Empire des Perses. C'est ici que commencent les vingt années de règne que je donne à Séleucus Nicator, parce que ce ne fut que depuis la Bataille d'Ipsus qu'il fut reconnu pour Roi. En y ajoutant les douze années où il avoit déjà exercé l'autorité roiale sans en porter le titre, cela fait les trente & une années de règne que lui donne Ussérius.

Ces * quatre Rois sont les quatre Cor-

* J'étois fort attentif à ce que je vois : & en même tems un Bouc vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre; & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce Bélier, & lui rompit les deux cornes... Le Bouc ensuite devint extraordi-

nairement grand; & étant crû, sa grande corne se rompit, & il se forma quatre cornes considérables au dessous, vers les quatre vents du ciel. Dan. ch. 8. v. 5. 6. & 8. Dieu donne ensuite à son prophète l'explication de ce qu'il venoit de lui montrer. Le Bélier que vous avez vu qui avoit des cornes, est le

nes du Bouc de la prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la première Corne rompue. Cette première Corne étoit Alexandre roi de Grèce, qui détruisit l'Empire des Médes & des Perses désigné par le Bélier à deux Cornes : & les quatre autres Cornes, sont ces quatre Rois qui s'élevèrent après lui, & partagèrent son Empire entr'eux. Ils n'étoient point de sa postérité : & *non in posteris ejus.*

Ce sont aussi les quatre * têtes du Léopard, qui sont montrées ailleurs au même Prophète.

Par ce dernier partage de l'Empire d'Alexandre, furent accomplies exactement les prophéties de Daniel. Il s'étoit fait d'autres partages avant celui-ci, mais c'étoit simplement en provinces, entre les Gouverneurs, sous le frère & le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui soit un partage entre Rois, & en Roiaumes ; & ainsi on ne peut entendre

Roi des Perses & des Médes. Le Bouc, est le Roi des Grecs : & la grande corne qu'il avoit entre les deux yeux, est le premier de leurs Rois. Les quatre cornes qui se sont élevées après que la première a été rompue, sont les quatre Rois qui s'élèveront de sa nation, mais non avec sa force & sa puissance. Ibid. v. 20. 21. 22.

* Après cela je vis une autre bête qui étoit comme un Léopard, & elle avoit au dessus de ses quatre ailes, comme les ailes d'un oiseau. Cette bête avoit quatre têtes, & la puissance lui fut donnée. Dan. 7. 5.

ces prophéties que de celui-ci : car il est clair qu'elles parlent de ces quatre successeurs d'Alexandre comme de quatre Rois : *Quatuor Reges consurgent*. Aucun des successeurs d'Alexandre ne fut Roi qu'environ trois ans avant ce dernier partage de l'Empire. Encore n'étoit-ce qu'un titre précaire , que chacun se donnoit de sa pure autorité , & qui n'étoit point reconnu par les autres. Au lieu qu'après la bataille d'Ipsus , le Traité que firent les quatre Confédérés après avoir terrassé & dépouillé leur ennemi , assigna à chacun ses Etats à titre de Roiaume , & les autorisa & les reconnut comme des Rois , souverains & indépendans de toute autre autorité supérieure. Ces quatre Rois sont , Ptolémée , Séleucus , Cassandre & Lysimaque.

On ne peut assez admirer ici , & dans les autres endroits où nous ferons observer l'accomplissement des prédictions de Daniel , avec quelle lumière le Prophète pénètre dans cette profonde nuit de l'avenir en un tems où il n'y avoit pas la moindre apparence à tout ce qu'il annonce : avec quelle précision & quelle certitude , dans la variété de ces révolutions , & dans ce cahos d'événemens singuliers , il en détermine les circonstances , fixe le nombre des successeurs , en marque la nation qui doit être

grecque , en désigne les contrées , en mesure la durée & la puissance inférieure à celle d'Alexandre , en caractérise les Princes , les alliances , les traités , les perfidies , les mariages & leur succès. Est-il possible d'attribuer au hasard ou à la prévoyance humaine des prédictions si détaillées , & si éloignées de toute apparence , & de n'y pas reconnoître le caractère & comme le sceau de la Divinité , à laquelle tous les siècles sont présens , & qui dispose souverainement du sort des Roiaumes & des Empires ?

Il est tems maintenant de reprendre & de continuer le fil de l'histoire.

*Joseph. Ant-
iq. lib. 12.
cap. 2.*

Onias I du nom , Grand - Prêtre des Juifs , mourut dans ce tems-ci. Il eut pour successeur son fils Simon , lequel , pour la sainteté de sa vie , & la justice qui éclata dans toutes ses actions , fut surnommé *le Juste*. Il vécut neuf ans dans le Pontificat.

AN. M. 3704.

AV. J.C. 300

Strab. lib.

16. p. 749. &

750.

Appian. in

Syr. p. 124.

Justin l. 15.

cap. 4.

Séleucus , après avoir vaincu Antigone , s'empara de la Haute - Syrie , & y bâtit la ville d'Antioche sur l'Oronte , & il l'appella ainsi du nom de son pere ou de son fils : car l'un & l'autre se nommoit Antiochus. Cette ville , où les Rois de Syrie firent dans la suite leur résidence , a été lontems la capitale d'Orient , & elle conserva encore depuis ce privilège sous les Empereurs Romains.

'Antigone, peu de tems auparavant, avoit bâti dans le voisinage une ville qu'il avoit nommée Antigonie. Séleucus la fit démolir entièrement : il se servit des matériaux pour la sienne, & il y fit passer tous les habitans de la première.

Entre plusieurs autres villes qu'il fit bâtir dans ce pays-là, il y en eut trois plus remarquables que les autres : l'une, qu'il appella de son nom *Séleucie* ; la seconde, *Apamée*, de celui d'Apamée sa femme, fille d'Artabaze Perse ; & la troisième, *Laodicée*, du nom de Laodice sa mere. Apamée & Séleucie étoient sur la même rivière qu'Antioche, & Laodicée sur la même côte vers le midi. Dans toutes ces nouvelles villes, il donna aux Juifs les mêmes privilèges & les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macédonniens, sur-tout à Antioche en Syrie, où il s'en étoit établi beaucoup ; de sorte qu'ils y occupoient une partie aussi considérable de la ville qu'à Alexandrie.

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius s'étoit retiré à Ephèse. De là il s'embarqua pour la Grèce, n'ayant plus de ressource que dans l'affection des Athéniens, chez qui il avoit laissé ses vaisseaux, son argent, & sa femme Déidamie. Il fut étrangement surpris & irrité, lorsque sur la route il rencontra les Ambassadeurs des Athéniens, qui venoient au

devant de lui pour lui annoncer qu'il ne pouvoit point entrer dans leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un Décret qu'on n'y recevroit aucun des Rois; & pour lui apprendre qu'on avoit renvoïé à Mégare sa femme Déidamie avec tous les honneurs & avec le cortège dûs à sa dignité. Il connut pour lors le cas qu'il faloit faire d'honneurs & d'hommages extorqués par la crainte, & qui ne partoient point du cœur. L'état de ses affaires ne lui permettant pas de se venger de leur perfidie, il se contenta de leur envoyer faire ses plaintes avec modération, & redemander ses galères, parini lesquelles étoit cette galère prodigieuse à seize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers la Querfonnée. Aiant fait le dégât sur les terres de Lyfimaque, il enrichit ses troupes du butin qu'il en tira, & retint par ce moyen auprès de lui son armée, qui commença à reprendre des forces, & à se rendre plus redoutable.

Pausan. in Attic. pag. 16. 18. Lyfimaque, roi de Thrace, pour s'affermir dans ses Etats, fit un traité particulier avec Ptolémée, & se lia encore plus étroitement avec lui en épousant une de ses filles, nommée Arsinoé. Il en avoit auparavant fait épouser une autre à son fils Agathocle, nommée Lyfandra.

Cette alliance de Lysimaque avec Pto- AN. M. 1705.
Av. J.C. 299.
Plutarc. in
Demetr. pag.
903.
lémée donna de l'ombrage à Séleucus. Il s'allia aussi de son côté à Démétrius, & épousa Stratonice fille de ce Prince & de Phila sœur de Cassandre. La beauté de Stratonice avoit engagé Séleucus à la demander en mariage. Comme les affaires de Démétrius étoient dans un très-mauvais état, une alliance si honorable, & avec un Prince puissant, lui fit un extrême plaisir. Il mena aussitôt lui-même sa fille avec toute sa flotte de Grèce où il avoit encore quelques places, en Syrie. Il fit, en passant, une descente en Cilicie. Cette province appartenoit alors à Plistarque frère de Cassandre, à qui elle avoit été assignée par les quatre Rois qui avoient partagé la succession d'Alexandre le Grand après la mort d'Antigone. Plistarque alla porter ses plaintes à Séleucus, & lui faire des reproches de ce qu'il s'allioit avec l'ennemi commun sans le consentement des autres Rois, ce qu'il regardoit comme une infraction du Traité. Démétrius aiant eu avis de ce voyage, marcha droit à la ville de Cuindès où étoit le trésor de la province, enleva le trésor qui se montoit à douze cens talens, Douze cens
mille écus. retourna promptement à sa flotte, arriva en Syrie où il trouva Séleucus, & lui donna sa fille. Après quelques jours passés dans les divertissemens de la noce, &

dans les festins donnés & rendus de part & d'autre, Démétrius retourna dans la Cilicie, & se rendit maître de toute la province. Il envoya Phila sa femme à Cassandre dont elle étoit sœur, pour excuser cette démarche. Ces Rois imitoient les Princes d'Orient, à qui il étoit ordinaire de prendre plusieurs femmes à la fois.

Sur ces entrefaites, Déidamie, une autre de ses femmes, qui l'étoit venue trouver de Grèce, & qui avoit été quelque tems avec lui, mourut de maladie; & Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par le moien de Séleucus, il fut convenu qu'il épouserait Ptolémaïde, fille de Ptolémée. Ainsi Démétrius commença à rétablir un peu ses affaires. Car, avec la nouvelle conquête de la Cilicie, il avoit toute l'île de Chypre, les deux riches & puissantes villes de Tyr & de Sidon en Phénicie, & plusieurs villes en Asie.

Il y avoit eu bien de l'imprudence à Séleucus de permettre qu'un ennemi si dangereux s'établît si près de lui, & usurpât sur un de ses alliés une province aussi voisine que la Cilicie. Tout cela marque que ces Princes se conduisoient sans règle, & sans principe suivi, sans connoître même les véritables intérêts de leur ambition. Car pour la bonne foi,

la droiture , la reconnoissance , ils y avoient tous renoncé depuis lontems , & , ^a selon la remarque de l'Auteur du premier livre des Maccabées , ils ne régnèrent que pour le malheur des peuples.

Séleucus ouvrit donc les yeux , & pour n'avoir pas des deux côtés de ses Etats un voisin si habile , il demanda à Démétrius de lui céder la Cilicie pour une somme d'argent assez considérable. Démétrius n'ayant pas cru devoir écouter cette proposition , il lui demanda de lui rendre donc Tyr & Sidon , qui étoient des dépendances de la Syrie dont il étoit Roi. Démétrius prenant feu lui répondit fort brusquement , que quand il perdrait plusieurs autres batailles aussi funestes pour lui que celle d'Ipsus , jamais il ne se résoudroit à acheter si cher l'amitié de Séleucus. En même tems il fit voile vers ces deux villes , en renforça les garnisons , les pourvut de tout ce qu'il falloit pour les bien défendre , & prévint pour lors le dessein que Séleucus avoit formé de les lui enlever. Ce procédé de Séleucus , qui étoit assez conforme aux règles d'une politique intéressée , avoit quelque chose de si odieux du côté de l'honneur , qu'il choqua tout

a Obtinuerunt pueri ejus | & multiplicata sunt mala
regnum , & imposuerunt | in terra. Cap. 1. v. 9. &
omnes sibi diademata . . . | 10.

le monde, & fut blâmé universellement. En effet, aiant des Etats d'une si grande étendue qu'ils renfermoient tout ce qui étoit entre l'Inde & la Méditerranée, quelle avidité insatiable, ou quelle dureté, de ne vouloir pas laisser jouir en repos son Beau père de ces débris de sa fortune!

AN. M. 3707. En ce tems là Cassandre mourut d'hydropisie. Il avoit gouverné dix-neuf ans la Macédoine depuis la mort de son père Antipater, & six ou sept depuis le dernier partage. Il laissa trois fils, qu'il avoit eus de Thessalonice une des sœurs d'Alexandre le Grand. Philippe qui lui succéda, étant mort fort peu de tems après lui, laissa la Couronne en dispute entre ses deux frères.

Plutarc. in Pyrrh. pag. 383-385. Pyrrhus le fameux roi d'Epire, épousa en Egypte Antigone, qui étoit de la maison de Ptolémée. Ce jeune Prince étoit fils d'Eacide, que les Molosses, dans une révolte, avoient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine que Pyrrhus, encore à la mamelle, fut sauvé des mains des révoltés qui le poursuivoient pour l'égorger. Après diverses aventures, il fut conduit en Illyrie à la Cour du Roi Glaucias, qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, pressa le Roi de le lui remettre

Deux cens mille écus. entre les mains, lui offrant deux cens

talens; Mais Glaucias eut horreur d'une telle proposition. Dès que cet enfant eut atteint la douzième année de son âge, il le remena lui-même en Epire avec une puissante armée, & le rétablit dans ses Etats; & les Molosses pour lors furent obligés de céder à la force. Justin dit qu'ayant changé leur haine en compassion, ils le rappellèrent, & lui donnèrent des Tuteurs pour administrer son royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge: ce qui a peu de vraisemblance.

A l'âge de dix-sept ans, se croiant assez affermi sur le trône, il quitta la ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie, pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se revoltèrent encore, chassèrent tous ses amis, pillèrent ses biens, & se donnèrent à Néoptolème son grand oncle. Pyrrhus ayant ainsi perdu son royaume, & se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-frère Démétrius, fils d'Antigone. Ce dernier avoit épousé sa sœur Déidamie.

A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, il se distingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna point: il lui conserva les villes Grecques que ce Prince lui avoit confiées, & quand Démétrius eut

fait, par le moien de Séleucus, la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en otage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la Cour de ce Prince, & dans les chasses & dans tous les exercices, il donna des preuves de sa force, de son adresse, & de sa grande patience dans tous les travaux. Et voiant que de toutes les femmes de Ptolémée Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir sur lui, & qui surpassoit toutes les autres en esprit & en prudence; il s'attacha à elle particulièrement. Car, déjà habile politique, il n'oublioit rien pour faire sa cour à ceux de qui sa fortune dépendoit, & pour s'insinuer auprès des personnes qui pouvoient lui être utiles. Ses manières nobles & prévenantes le firent assez estimer de Ptolémée, pour qu'il lui donnât Antigone fille de Bérénice sa femme favorite, préférablement à beaucoup de jeunes Princes qui la demandoient en mariage. Bérénice l'avoit eue de Philippe son premier mari, avant que d'être mariée à Ptolémée. Ce Philippe étoit un Macédonien, peu connu d'ailleurs. Quand Pyrrhus eut épousé Antigone, la Reine eut assez de crédit sur l'esprit de son mari pour faire accorder à son gendre une flotte & de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses Etats. Voila par où commença la for-

tune d'un Prince exilé; qui a passé pour le plus grand Capitaine de son siècle. Et il faut avouer que toutes les démarches de sa jeunesse annonçoient un rare mérite, & donnoient de grandes espérances pour l'avenir.

Nous avons vû qu'Athènes s'étoit révol- AN. M. 3708.
AV. J. C. 226.
*Plutarc. in
Demetr. pag.
504. 905.*
tée contre Démétrius, & lui avoit fermé ses portes. Lorsque ce Prince crut avoir pourvû à la sûreté de ce qu'il possé-
doit en Asie, il marcha contre cette ville rebelle & ingrate, pour la punir comme elle le méritoit. La première année fut employée à réduire les Messéniens, & à soumettre d'autres villes qui avoient quitté son parti. La suivante, il retourna contre AN. M. 3709.
AV. J. C. 395.
Athènes, qu'il serra de près, & qu'il réduisit à la dernière extrémité en lui coupant les vivres. Une flotte de cent cinquante vaisseaux que le Roi Ptolémée envoioit au secours des Athéniens, & qui parut près d'Egine, ne leur donna qu'une courte joie. Car ces vaisseaux voiant qu'il en arrivoit à Démétrius un grand nombre du Péloponnèse, & plusieurs autres de Cypre, & que tous ensemble ils montoient au nombre de trois cens, levèrent les ancres, & s'enfuirent.

Quoique les Athéniens eussent ordonné par un Décret peine de mort contre quiconque oseroit parler de paix & d'accommodement avec Démétrius, l'ex-

trême disette qu'ils souffroient les obliger de lui ouvrir leurs portes. Quand il y fut entré, il commanda aux habitans de s'assembler tous dans le théâtre. Il environna la scène de gens armés, plaça ses Gardes aux deux côtés de l'échafaut où se jouoient les pièces, & descendant par l'escalier d'en haut comme les Acteurs, il se montra à cette multitude qui étoit plus morte que vive, & qui attendoit dans un tremblement qui ne peut s'exprimer, l'arrêt de sa condamnation. Mais dès le commencement de son discours, il dissipa toutes leurs craintes. Car il n'éleva point sa voix comme un homme en colère, & n'usa point de termes emportés ni insultans; mais adoucissant son ton, & leur faisant seulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna, leur rendit ses bonnes grâces, leur donna cent mille mesures de blé, & rétablit les Magistrats qui leur étoient les plus agréables. On peut juger de la joie du peuple par la crainte & la fraieur qu'il avoit ressentie. Quelle seroit la gloire d'un Prince qui soutiendrait toujours un si beau & si admirable caractère!

Après avoir réglé les affaires dans Athènes, il forma le dessein de dompter les Lacédémoniens. Le Roi Archidamus vint à sa rencontre, & s'avança jusqu'à Mantinée. Démétrius le défit dans un

grand combat, & l'ayant mis en fuite, il se jeta dans la Laconie, donna un second combat à la vûe même de Sparte, où il fit cinq cens prisonniers, & tua deux cens hommes sur la place, de sorte qu'on le regardoit déjà comme maître de la ville, qui n'avoit jamais encore été prise.

Mais dans ce moment, il reçut coup sur coup deux nouvelles qui lui donnèrent bien d'autres soins. La première étoit que Lysimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il avoit en Asie : & l'autre, que Ptolémée avoit fait une descente en Cypre, & pris toute l'île excepté Salamine, où s'étoient retiré sa mère, sa femme, & ses enfans, & qu'il assiégeoit cette place avec vigueur. Démétrius laissa tout pour courir à leur secours. Peu de tems après il apprit que la ville s'étoit rendue. Ptolémée eut la générosité de relâcher la mère, la femme, & les enfans de son ennemi sans rançon, & de les lui renvoyer avec toutes les personnes, l'équipage, & les effets qui leur appartenoient. Il leur fit même, en partant, des présens magnifiques, qu'il accompagna de toutes sortes d'honneurs.

La perte de Cypre fut bientôt suivie pour Démétrius de celle de Tyr & de Sidon : & d'un autre côté Séleucus lui enleva la Cilicie. Ainsi en peu de tems

il se vit dépouillé de tout ce qu'il possé-
doit, sans ressource & sans espérance pour
l'avenir.

§. II. *Dispute des deux fils de Cassandre pour la Couronne de Macédoine. Démétrius, appelé au secours d'Alexandre, se défait de lui, & est proclamé Roi par les Macédoniens. Il fait de grands préparatifs pour se rendre maître de l'Asie. Puissante ligue contre lui. Pyrrhus & Lysimaque lui enlèvent la Macédoine, & la partagent entr'eux. Mais bientôt Pyrrhus est obligé d'en sortir. Triste fin de Démétrius, qui meurt en prison.*

JAMAIS Prince n'essuia de plus étranges revers de fortune, & ne se vit exposé à de plus prompts changemens que Démétrius; & il y donnoit lieu par son imprudence, s'amusant à de petites conquêtes qui ne le menoient à rien, pendant qu'il abandonnoit ses provinces au premier occupant. Immédiatement après ses plus grands succès, il venoit d'être dépouillé de tous ses Etats, & réduit presque au désespoir: & tout d'un coup une ressource inopinée s'offre à lui, d'où il avoit le moins lieu de l'attendre.

AN. M. 3710. Dans la querelle des deux fils de Cas-
AV. J. C. 294. sandre pour la couronne, Thessalonice

leur mère favorisoit Alexandre qui étoit le plus jeune. Antipater l'ainé en fut si outré, que de rage il la tua de ses propres mains, quoiqu'elle le conjurât par ses mammelles qu'il avoit succées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appella à son secours Pyrrhus de l'Epire, & Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus arriva le premier, soumit plusieurs villes de Macédoine, en rétint une partie pour le prix du secours qu'il avoit donné à Alexandre, & après avoir réconcilié les deux frères, il se retira. Démétrius survint dans ce moment. Alexandre alla au devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié & de reconnoissance, mais il lui témoigna que l'état des affaires étoit changé, & qu'il n'avoit plus besoin de son secours. Ce compliment déplut à Démétrius. Alexandre redoutoit sa trop grande puissance, & craignoit, en l'admettant dans ses Etats, de se donner un maître. Au dehors cependant ils vivoient en amis, & se donnoient des repas l'un à l'autre. Mais enfin Démétrius, sur un avis vrai ou supposé, qu'Alexandre songeoit à se débarrasser de lui, le prévint, & le tua. Ce meurtre souleva d'abord les Macédoniens; mais quand il leur eut rendu compte de sa conduite, la haine qu'ils avoient pour Antipater infâme meurtrier

*Plut. in Demetr. p. 905.
in Pyrrh. p. 186.*

*Justin. l. 16.
cap. 1.*

de sa mère, fit qu'ils se déclarèrent pour Démétrius, & le proclamèrent Roi de Macédoine. Il conserva cette couronne pendant sept ans. Antipater s'enfuit dans la Thrace, où il ne survécut pas longtemps à la perte de son royaume.

Par la mort de Thessalonice & de ses deux fils, une des branches de la famille royale de Philippe roi de Macédoine se trouva entièrement éteinte, comme l'autre qui étoit par Alexandre le Grand l'avoit été par la mort du jeune Alexandre & d'Hercule ses deux fils. Ainsi ces deux Princes, qui par leurs guerres injustes avoient porté par-tout le fer & le feu, & causé la désolation de tant de familles royales, par une juste punition de la Providence éprouvèrent dans leurs maisons les mêmes maux qu'ils avoient fait souffrir aux autres. Philippe, * Alexandre, leurs femmes, & tous leurs descendants, périrent de mort violente.

AN. M. 3711.

AV. J.C. 293.

Strab. l. 16.

pag. 738. &

743.

Plin. lib. 6.

cap. 26.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que Séleucus bâtit sur le Tigre la ville de Séleucie, à quarante milles de Baby-lone. Elle devint bientôt très peuplée, & Plin. dit qu'elle avoit six cens mille habitans. Les digues de l'Euphrate rompues, l'inondation de tout le pays qu'el-

* Plusieurs Auteurs ont été empoisonné.
écrit qu'Alexandre avoit

les avoient causée, & le bras de cette rivière qui passoit par Babylone, devenu si bas par certe saignée qu'il n'étoit plus navigable : tout cela avoit rendu le séjour de Babylone si incommode, que dès que Séleucie fut bâtie, elle attira bientôt tous ses habitans. Ainsi se préparoit l'accomplissement de la célèbre prophétie d'Isaïe, qui dans un tems où cette ville étoit la plus florissante, avoit prédit qu'un jour elle deviendrait absolument déserte & inhabitée. J'ai marqué ailleurs comment & par quels degrés cette prédiction fut parfaitement accomplie.

*Volume II.
à la prise de
Babylone par
Cyrus.*

Simon le juste, Souverain Sacrificateur des Juifs, étant mort au bout de neuf ans de Pontificat, laissa un fils en bas âge nommé Onias. Comme il étoit trop jeune pour exercer cette dignité, on la donna à Eléazar frère de Simon, qui l'exerça pendant quinze ans.

*AN. M. 3712.
AV. J. C. 292.
Joseph. Ant.
tiq. lib. 12.
cap. 2.*

Je passe quelques événemens peu considérables. Démétrius se croiant assez affermi en Grèce & en Macédoine, commença à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'Empire de son père en Asie. Il forma pour cet effet une armée de cent mille hommes, & équipa une flotte de cinq cens voiles. Il ne s'étoit point vû de si grand armement depuis Alexandre le Grand. Démétrius animoit les ouvriers par sa présence & par ses conseils,

*AN. M. 3716.
AV. J. C. 288.
Plutarc. in
Demetr. pag.
909. & in
Pyrrh p. 386.
Justin l. 16.
cap. 2.*

alloit en personne les visiter, montrait ce qu'il falloit faire, & mettoit lui même la main a l'œuvre. Tout le monde étoit surpris & étonné, non seulement du nombre de les galères, mais de leur grandeur. Car jufques-la jamais homme n'en avoit vû de feize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que lontems après que Ptolémée Philopator en fit bâtir une de * quarante rangs. Mais elle n'étoit que pour la pompe & l'oftentation, au lieu que celles de Démétrius étoient d'un grand ufage dans le combat, leur légèreté & leur agilité les rendant encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

Av. M. 3717.

Av. J.C. 287.

Ptolémée, Lyfimaque, & Séleucus, informés des formidables préparatifs de Démétrius, en prirent l'allarme. Pour en prévenir l'effet, ils renouvelèrent leur alliance, & ils y engagèrent auffi Pyrrhus roi d'Epire: de forte que quand Lyfimaque commença à attaquer la Macédoine d'un côté, Pyrrhus en fit autant

* Cette galère avoit deux cents quatre-vingts coudées de longueur, qui font quatre cents vingt piés; & quarante huit de hauteur jufqu'au fommét de la poupe, qui font foixante & douze piés. Il y avoit fur cette galère quatre cents matelots, fans compter les rameurs qui étoient au nombre de quatre mille, & près de trois mille foldats qui tenoient dans les efpace entre les rameurs, & fur le dernier pont. Plut. dans la vie de Démétr.

de

de l'autre. Démétrius, qui étoit alors occupé en Grèce à ses préparatifs pour l'expédition d'Asie qu'il méditoit, accourut promptement pour défendre ses propres Etats. Mais, avant qu'il pût s'y rendre, Pyrrhus lui avoit déjà enlevé Bérée, une des plus considérables villes de Macédoine, où il trouva les femmes, les enfans, & les effets de la plupart des soldats de Démétrius. La nouvelle de cette prise causa un désordre général dans l'armée de Démétrius. Une grande partie refusa absolument de le suivre. Ils déclarèrent d'un air mutin & seditieux qu'ils vouloient s'en aller chez eux défendre leurs familles & leurs biens. Enfin la chose alla si loin, que Démétrius voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur leurs esprits, prit le parti de se sauver en Grèce déguisé en simple soldat : & l'armée entra au service de Pyrrhus, qu'elle proclama Roi de Macédoine.

La différence du caractère de ces deux Princes, contribua beaucoup à un si prompt changement. Démétrius, qui prenoit pour vraie grandeur une vaine pompe & une fastueuse magnificence, s'étoit fait mépriser des Macédoniens par l'endroit même par où il prétendoit s'attirer leur estime. Comme un véritable roi de Théâtre, il ceignoit ambitieusement sa tête d'un double diadème, portoit des robes

de pourpre rehaussées d'or, & avoit une chaussure toute extraordinaire. Il faisoit travailler depuis lontems à un superbe manteau, sur lequel on avoit représenté en broderie d'or le monde entier, & tous les astres qui paroissent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait à cause du changement de sa fortune, & il n'y eut point après lui de Roi qui osât le porter.

Mais ce qui le rendit encore plus odieux, ce fut la difficulté qu'il y avoit à l'approcher. Fier, hautain, méprisant, ou il ne donnoit pas le tems de parler, ou il traitoit si rudement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoioit tous mécontents. Un jour qu'il étoit sorti de son palais, & qu'il marchoit dans les rues plus familièrement que de coutume, il y eut quelques gens qui lui présentèrent des placets & des requêtes. Il les reçut assez gracieusement, & les mit dans un pan de son manteau. Mais quand il fut sur le pont de l'Axius, il jetta toutes ces requêtes dans la rivière. C'est bien peu connoître les hommes, que de ne pas sentir combien un mépris si marqué est capable de les révolter. A cette occasion on rappelloit une action du grand Philippe que j'ai rapportée dans son tems. Il avoit refusé plusieurs fois audience à une pauvre femme, sous prétexte qu'il n'en avoit pas le loisir. *Ne soyez donc*

*Rivière de
la haute Ma-
cédoine.*

point Roi, lui répliqua-t-elle avec quelque émotion. Philippe se fit une règle, depuis ce tems-là, d'accorder à ses sujets de fréquentes & de longues audiences. Aussi, ^a dit ici Plutarque ; LA FONCTION LA PLUS INDISPENSABLE D'UN ROI, EST DE S'APPLIQUER A RENDRE LA JUSTICE.

Les Macédoniens avoient toute une autre idée de Pyrrhus. Ils entendoient dire, & ils l'avoient eux-mêmes éprouvé, qu'il étoit doux, affable, accessible, prompt & très ardent à reconnoître les services qu'on lui avoit rendus, lent à se mettre en colère & à punir. De jeunes Officiers dans le vin avoient fait de lui des plaisanteries offensantes. L'ayant sù, il les fit venir, & leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé. *Oui, Seigneur*, répondit l'un d'entr'eux ; & nous en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eût manqué. Cette plaisanterie, qui marquoit de l'ingénuité & de l'esprit, le fit rire, & il les renvoia.

Les Macédoniens le mettoient beaucoup au dessus de Démétrius, même pour le mérite guerrier. Il les avoit battus dans quelques occasions : mais il ne lui savoient pas si mauvais gré de leur défaite, qu'ils admiroient son courage.

α Οὐδ' ἐν γὰρ ἔτι τῷ β - | δίκης ἔργον.
 σιλεῖ προσήκει, ὡς τὸ τῆς

Ils disoient que les autres Princes n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs Gardes, par l'affectation de pencher le cou comme lui, & par une manière de parler fière & hautaine: que Pyrrhus étoit le seul qui le représentât par ses grandes & louables qualités. Il * n'étoit pas lui-même exempt de vanité sur l'article de la ressemblance avec Alexandre pour les traits du visage: mais une bonne femme de Larissa chez qui il logeoit l'en détrompa par une réponse qui ne dut pas lui plaire. Quoi qu'il en soit, les Macédoniens croioient voir en lui le regard de ce Prince, le feu de ses yeux, cette vivacité, cette promptitude, cette impétuosité avec laquelle il chargeoit les ennemis, & renversoit tout ce qui osoit lui faire tête. Pour ce qui est de la science militaire, & de l'habileté à ranger une armée en bataille, & de savoir prendre ses avantages, ils ne trouvoient per-

* Les flatteurs avoient persuadé à Pyrrhus que réellement il ressembloit à Alexandre pour les traits du visage. Dans cette persuasion, aiant fait apporter les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre, & de quelques autres Princes, il demanda à une

femme de Larissa chez qui il étoit logé, auquel de ces Princes elle trouvoit qu'il ressembloit. Elle refusa longtems de répondre. Enfin, pressée de le faire, elle dit qu'il ressembloit à Batrachion; c'étoit un cuisinier fort connu dans la ville. Lucian. advers. indoct. pag. 152, 153.

sonne qu'ils pussent comparer à Pyrrhus.

Il n'est pas étonnant que les Macédoniens, avec des préventions si favorables d'un côté, & si défavorables de l'autre, aient quitté sans peine le parti de Démétrius pour embrasser celui de Pyrrhus. On voit par cet exemple, & par mille autres, combien il est important aux Princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les traitant avec bonté & douceur, & en les aimant véritablement, moi en unique d'en être eux-mêmes aimés, ce qui fait leur plus essentielle obligation, & en même tems leur plus grande sûreté.

Lyfimaque étant survenu dans le moment que Pyrrhus venoit d'être déclaré Roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & que par conséquent il devoit avoir sa part du royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne croioit pas pouvoir encore compter entièrement sur la fidélité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lyfimaque. Ainsi ils partagèrent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord, loin de les concilier ensemble & de les réunir, fut pour eux un sujet continuel de haines & de divisions. Car, dit Plutarque, ceux à l'avarice & à l'ambition desquels les mers, les montagnes, les deserts inhabita-

*Plutarc. in
Pyrrh. pag.
387. 390.*

bles ne peuvent servir de barrières, & dont les bornes qui séparent l'Europe & l'Asie ne sauroient borner la cupidité, comment pourroient-ils se tenir en repos, & s'empêcher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux, & si fort à leur bienfaisance? Cela n'est pas possible. Il faut qu'ils soient toujours en guerre, aiant toujours en eux ces malheureuses semences d'envie & d'injustice. Les noms de paix & de guerre sont pour eux deux sortes de monnoie, auxquelles ils donnent cours, & dont ils font usage pour leurs intérêts, & non pour la justice. Encore, continue le même Auteur, sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié, & de paix, ce qui n'est qu'une trêve & qu'une surseance de leurs injustices.

Toute la suite de l'histoire des successeurs d'Alexandre justifie la réflexion de Plutarque. Jamais il ne se fit plus de traités, d'alliances, de conventions : & jamais on ne les viola plus ouvertement, ni plus impunément. Plût à Dieu que cette plainte ne convînt qu'aux Princes & aux tems dont nous parlons !

Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus souples & plus soumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les

tenoit en repos, & n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille & qui pût longtemps supporter la paix, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises sans beaucoup ménager ni ses sujets, ni ses alliés. Lysimaque profita de l'indisposition des troupes à l'égard de Pyrrhus, & les aigrit encore davantage par ses émissaires, en leur faisant honte de s'être choisi pour maître un étranger, qui ne tenoit à la Macédoine que par intérêt, & non par affection. Ces reproches entraînérent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les suites de cette désertion, se retira avec ses Epirotes & les troupes de ses alliés, & perdit la Macédoine de la même manière qu'il l'avoit gagnée.

Il se plaignoit beaucoup de l'inconstance & du peu d'attachement de ces peuples pour lui. Mais, dit encore Plutarque, les Rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs intérêts. Car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidélité & de trahison qu'ils leur donnent par toute leur conduite, en faisant voir en toute occasion qu'ils ne comptent pour rien la justice, la vérité, & la bonne foi.

Pour ce qui regarde Démétrius, après *Plutarc. in*

Demetr. pag. 910. 911.
Ville de la haute Macédoine sur les frontières de Thrace.
 la désertion de ses troupes , il s'étoit retiré dans la ville de Cassandrie où étoit sa femme Phila : laquelle désolée du funeste état où elle voioit son mari , & effraïée des malheurs où la décadence de ses affaires alloit l'exposer elle-même , avala du poison , & se délivra de la vie , qui lui étoit devenue plus insupportable que la mort.

Démétrius , pensant à ramasser les débris de son naufrage , s'en retourna en Grèce , où il avoit encore plusieurs villes qui lui étoient demeurées soumises & attachées. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ses affaires , il en laissa le gouvernement à son fils Antigone ; & avec ce qu'il put tirer de troupes de ce pays-là , ce qui faisoit dix à onze mille hommes , il s'embarqua , & fit voile vers l'Asie , résolu d'y chercher fortune en désespéré. Eurydice , sœur de sa femme Phila , le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la Princesse Ptolémaïde sa fille , qu'elle avoit eu de Ptolémée , & dont le mariage avec Démétrius avoit été conclu par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna ; & de cette alliance naquit Démétrius , qui régna dans la suite à Cyrène.

Plutarc. in Demetr. pag. 911-915.
 Aussitôt après la célébration des noces , Démétrius entra dans la Carie & la Lydie , enleva quantité de places à Lyfimaque dans ces provinces , & y augmenta

considérablement ses forces; & à la fin il se rendit maître de Sardes. Mais dès qu'Agathocle, fils de Lyfimaque, parut à la tête d'une armée, il abandonna toutes ses conquêtes, & marcha vers l'Orient. Son dessein, en prenant cette route, étoit de surprendre l'Arménie & la Médie. Agathocle, qui le cotoia toujours, lui coupa si bien les vivres & les fourages, que la maladie se mit dans son armée, & l'affoiblit extrêmement. Et enfin, quand il voulut passer le mont Taurus avec le peu de monde qui lui restoit, il trouva tous les passages gardés par les ennemis, & fut obligé de tourner sa marche vers Tarses en Cilicie.

De là il fit représenter à Séleucus, à qui cette ville appartenoit, le triste état où il se trouvoit réduit; & lui demanda, d'une manière fort touchante, les secours dont il avoit besoin pour sa subsistance, & celle des troupes qui lui restotent. Séleucus en eut d'abord pitié, & envoya des ordres à ses Lieutenans de lui fournir tout ce qui lui seroit nécessaire. Ensuite, sur ce qu'on lui représenta de la valeur & de l'habileté de Démétrius, de ses ruses, de ses stratagèmes, & de sa hardiesse dans l'exécution des desseins où il voioit la moindre ouverture, il jugea qu'il ne pouvoit songer à rétablir un Prince de ce caractère, sans

s'exposer lui même. Ainsi, au lieu de continuer à le soutenir, il résolut sa perte, & il se mit aussitôt en marche à la tête d'une armée, pour venir fondre sur lui. Démétrius, qui en eut avis, se posta dans quelques endroits du mont Taurus, où il jugea qu'il seroit très difficile de le forcer, & envoya une seconde fois conjurer Séleucus de le laisser passer dans l'Orient pour s'y établir dans quelque pays des Barbares, & y finir ses jours tranquillement. En cas qu'il ne voulût point lui accorder cette grace, il le pria de lui permettre au moins de prendre des quartiers d'hiver dans ses Etats, & de ne pas l'exposer, en le chassant, aux rigueurs de la saison, de la faim, & de la nudité, puisque ce seroit le livrer sans défense à la discrétion de ses ennemis.

Séleucus étoit si prévenu contre le dessein de Démétrius sur l'Orient, que la proposition qu'il lui en fit augmenta sa défiance; & tout ce qu'il lui accorda fut de prendre des quartiers d'hiver dans la Cataonie, province limitrophe de la Cappadoce, pour les deux plus rudes mois de l'hiver, avec ordre d'en sortir aussitôt après. Pendant cette négociation, Séleucus mit de bonnes gardes à tous les passages de Cilicie en Syrie; de sorte que Démétrius fut obligé d'avoir recours à la force pour se dégager. Il chargea si vi-

goureuſement les troupes qui gardoient les paſſages dans les montagnes , qu'il les en challa , & s'ouvrit ainſi le chemin de la Syrie où il entra auſſitôt.

Cet heureux ſuccès aiant ranimé ſon courage & l'eſpérance de ſes ſoldats , il ſe préparoit à faire un dernier effort pour rétablir ſes affaires ; mais malheureuſement pour ce Prince une groſſe maladie le ſailit dans ce moment là même , & l'arrêta tout court. Pendant quarante jours qu'elle dura , la plupart de ſes ſoldats déſertèrent , & il ſe vit réduit , quand ſa ſanté fut aſſez rétablie pour recommencer à agir , à un coup de déſeſpoir , qui étoit de tâcher de ſurprendre Séleucus dans ſon camp à la faveur de la nuit avec une poignée de gens qui lui reſtoit. Un déſerteur en avertit Séleucus aſſez à tems pour faire manquer le coup. Ce deſſein manqué augmenta encore la déſertion. Il tâcha , pour dernière reſſource , de regagner les montagnes , & de rejoindre ſa flote. Mais il trouva les paſſages ſi bien gardés , qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de ſe cacher dans les bois , où la faim l'obligea bientôt de ſe rendre à Séleucus , qui le fit mener ſous bonne garde dans la Querſonnéſe de Syrie près de Laodicée , où il le retint priſonnier. On lui accorda la liberté d'un parc pour la chaſſe , & toutes

AN. M. 3716.
AV. J. C. 286.

les commodités de la vie en abondance.

Antigone aiant appris la détention de son père, fut pénétré de la plus vive douleur, & écrivit à tous les Rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en otage pour lui, & offrant d'abandonner pour le prix de sa délivrance tout ce qui lui restoit encore. Plusieurs villes, & grand nombre de Princes, firent pour lui la même prière. Lysimaque, au contraire, envoya offrir à Séleucus une grosse somme d'argent s'il vouloit faire mourir son prisonnier. Une proposition si inhumaine & si barbare fit horreur à Séleucus; & pour accorder une grace qui lui étoit demandée de tant d'endroits, il sembloit n'attendre que l'arrivée de son fils Antiochus & de Stratonice, afin que Démétrius leur eût obligation de sa liberté.

Cependant ce Prince infortuné supportoit son malheur avec patience & courage, & il s'y accoutuma tellement dans la suite, qu'il n'en paroissoit plus affligé. Il s'exerçoit à la course, à la promenade, à la chasse, plus heureux cent fois, s'il avoit bien connu son bonheur, que lorsqu'agité par l'ambition comme par une violente phrénésie, il couroit les terres & les mers. Car quel autre fruit ces prétendus Héros, qu'on appelle Conquérans, tirent-ils de tous leurs tra-

vaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auxquels ils s'exposent, que de se tourmenter eux-mêmes en tourmentant les autres, & tournant sans cesse le dos au repos & au bonheur, qui, si on les en croit, est le but de tous les mouvemens qu'ils se donnent? Mais peu à peu le chagrin le prit: il ne fit plus d'exercice, son corps devint pesant, il s'abandonna absolument à l'ivrognerie & au jeu des dés, à quoi il passoit les journées entières, cherchant par là sans doute à écarter les tristes pensées de son état. Après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans, il tomba dans une grande maladie causée par l'inaction, la bonne chère, & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone son fils, à qui l'on envoya l'urne qui renfermoit ses cendres, lui fit de magnifiques funérailles. Nous verrons dans la suite que cet Antigone, surnommé Gonatas, demeura paisible possesseur du royaume de Macédoine. La race de ce Prince, toujours régnante, alla de père en fils par plusieurs successions en ligne directe jusqu'à Persée, en qui elle finit, & sur lequel les Romains conquièrent la Macédoine.

§. III. *Ptolémée Soter cède l'Empire à son fils Ptolémée Philadelphie. Tour de Pha-*

ros bâtie. Image de Sérapis apportée à Alexandrie. Fameuse Bibliothèque établie alors dans cette ville, avec une Académie de Savans. Démétrius de Phalère présidoit à l'une & à l'autre. Mort de Ptolémée Soter.

AN. M. 3719.

AV. J.C. 285.

Justin. l. 16.

PTOLÉMÉE Soter, fils de Lagus, après avoir régné vingt ans en Egypte avec le titre de Roi, & près de trente-neuf depuis la mort d'Alexandre, songea à mettre sur le trône Ptolémée * Philadelph, un des fils qu'il avoit eus de Bérénice. Il avoit encore plusieurs enfans de ses autres femmes, entr'autres Ptolémée surnommé *Céraunus*, ou *le foudre*, qui étant fils d'Eurydice fille d'Antipater & l'aîné de tous, regardoit la Couronne comme lui appartenant de droit après la mort de son père. Mais Bérénice, qui étant venue en Egypte simplement pour y accompagner Eurydice quand elle se maria, avoit si bien charmé ce Prince par sa beauté, qu'il l'avoit épousée, prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit préférer son fils à tous les enfans des autres Reines. Pour prévenir donc toutes les brouilleries & les guerres qui

* Ce mot signifie amateur de ses frères. Ptolémée fut ainsi nommé par antiphrase, parce qu'il fit

mourir deux de ses frères, qu'il prétendit lui avoir dressé des embûches. Pausan. lib. 1. pag. 12.

auroient pu arriver après sa mort, qu'il prévoyoit bien n'être pas fort éloignée à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avoit, il résolut de le faire couronner pendant sa vie, & de lui abandonner tous ses Etats, disant qu'il étoit plus glorieux de faire un Roi que de l'être soi même. La cérémonie du couronnement de Philadelphie fut accompagnée d'une fête la plus magnifique qu'on eût encore vûe. Je me réserve à en donner la description à la fin de ce paragraphe.

Ptolémée Céraunus quitta la Cour, & se retira auprès de Lyfimaque, dont le fils Agathocle avoit épousé Lyfandra sa sœur de père & de mère: &, après la mort d'Agathocle, auprès de Séléucus, qui le reçut avec une bonté toute extraordinaire, dont il ne fut païé que par une noire ingratitude, comme la suite de l'histoire le montrera.

La première année du règne de Ptolémée Philadelphie, qui fut la première de la CXXIV^e Olympiade, la fameuse Tour du fanal de l'île de Pharos fut achevée. On l'appelloit communément la Tour de Pharos, & elle a passé pour une des sept merveilles du Monde. C'étoit un grand bâtiment quarré de marbre blanc, au haut duquel on entretenoit continuellement du feu, pour servir de guide aux vaisseaux. Elle couta huit cens talens à

Plin. l. 36.

cap. 12.
Strab. lib.

17. p. 791.

Suid. in
φάρος.

Huit cens
mille écus.

bâtir. Sur le pié de la monnoie d'Athènes, cela fait huit cens mille écus; & si c'est monnoie d'Alexandrie, c'est presque le double. L'Architecte qui la bâtit étoit Sostrate de Cnide, qui pour en avoir l'honneur tout entier dans la postérité, usa d'une tromperie dont j'ai parlé ailleurs. Pharos étoit au commencement une véritable île à sept cens toises de la terre ferme, & on n'y pouvoit aller que par eau. Ensuite on la joignit au continent par une chaussée, comme cela s'étoit fait aussi à Tyr.

*Tome I.
dans l'Hist.
d'Egypte.
Sept stades.*

AN. M. 3720.

Av. J. C. 184.

Tacit. Hist.

l. 4. cap. 83.

& 84.

Plutarc. de

Isid. & Osir.

pag. 361.

Clem. Alex.

in Protrept.

pag. 31.

Dans ce tems-là, on apporta du Pont à Alexandrie l'image du dieu Sérapis. Ptolémée, sur un songe qu'il eut, l'avoit fait demander par ses Ambassadeurs au Roi de Sinope, ville du Pont où elle étoit gardée. On la refusa pendant deux ans, jusqu'à ce qu'enfin le peuple de Sinope affligé de la famine consentit de céder le dieu à Ptolémée pour un convoi de blé qu'il leur envoya. La statue fut apportée à Alexandrie, & mise dans un des fauxbourgs nommé Rhacotis, où elle fut adorée sous le nom de Sérapis, & où on lui bâtit dans la suite un temple fameux appelé le Sérapéon, lequel, au rapport d'Ammien Marcellin, surpassoit en beauté & en magnificence tous les temples du monde, hormis le Capitole de Rome. Ce temple avoit aussi une

*Am. Mar-
cel. lib. 22.
pag. 16.*

Bibliothèque, qui devint fameuse dans les siècles suivans, pour le nombre & le prix des livres qu'elle contenoit.

Ptolémée Soter avoit cultivé les Belles Lettres, comme cela paroît par la vie d'Alexandre qu'il avoit composée, & qui étoit fort estimée des Anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les sciences qu'il aimoit, il fonda à Alexandrie une espèce d'Académie, à laquelle on donnoit le nom de *Muséon*, où une société de Savans travailloit à des recherches de philosophie, & à perfectionner toutes les autres sciences, à peu près comme celles de Paris & de Londres. Pour cet effet, il commença par leur donner une Bibliothèque, qui s'augmenta prodigieusement sous ses successeurs. Son fils Philadelphie en mourant la laissa composée déjà de cent mille volumes. Les Princes de cette race qui le suivirent l'augmentèrent encore; de sorte qu'enfin il s'y trouva sept cens mille volumes.

Voici comment on s'y prit pour la former. On faisoit généralement tous les Livres Grecs & autres qui entroient en Egypte, & on les envoioit au Muséon, où l'on en faisoit faire des copies par des gens qu'on y entretenoit exprès. Après cela on rendoit ces copies aux propriétaires, & l'on retenoit les originaux pour

Arrian. in

Præf

Plutarc. in

Alex. p. 691.

Q. Curt. lib.

9 cap. 8.

Strab. l. 17.

p. 793.

Plutarc. in

Moral. pag.

1095.

Euseb. in

Chron.

Galen.

la Bibliothèque. Ptolémée Evergète, par exemple, emprunta des Athéniens les Œuvres de Sophocle, d'Euripide, & d'Eschyle; & ne leur renvoia que les copies, qu'il en fit faire les plus belles qu'il put, avec quinze talens (quinze mille écus) dont il leur fit présent pour les Originaux qu'il retenoit.

Comme le Muséon fut d'abord dans le quartier de la ville que l'on nommoit Bruchion, près du Palais roial; ce fut là aussi qu'on établit d'abord la Bibliothèque, & elle y attiroit bien du monde. Mais quand elle fut si grossie qu'on y comptoit déjà quatre cens mille volumes, on commença à mettre dans le Sérapéon les Livres nouveaux qu'on y ajoutoit. Cette dernière Bibliothèque étoit donc comme un supplément de l'autre. Aussi voit on qu'on l'appelloit sa fille; & avec le tems il se trouva dans cette dernière jusques à trois cens mille volumes.

Plutarc. in Cesar. p. 732. Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'Alexandrie, un incendie, qui en fut l'effet, consuma la Bibliothèque de Bruchion avec ses quatre cens mille volumes. *in Anton. p. 943.*
Amm. Marcell. lib. 22. cap. 16. Sénèque ^a me paroît de mauvaise humeur, quand, à l'occasion de cet incendie, *Dion Cass. l. 42. p. 202.*

<p>a Quadringinta millia librorum Alexandriae arserunt, pulcherrimum regiae opulentiae monumentum.</p>	<p>Alius laudaverit, sicut Livius, qui elegantiae regum curaque egregium id opus ait fuisse. Non</p>
--	--

die , il censure & la Bibliothèque même , & l'éloge qu'en avoit fait Tite-Live , en l'appellant le monument illustre de l'opulence des Rois d'Egypte , & de leur sage attention pour le progrès des sciences. Il veut qu'on ne la regarde que comme l'ouvrage du faste & de la vanité de ces Princes , qui avoient amassé tant de livres , non pour leur propre usage , mais uniquement pour la pompe & l'ostentation. Sénèque , en parlant ainsi , montre ce me semble bien peu de discernement. N'est-il pas visible que les Rois seuls sont en état d'amasser de ces magnifiques Bibliothèques , qui deviennent un trésor nécessaire aux Savans , & qui font un honneur infini aux Etats où elles se trouvent ?

La Bibliothèque du Sérapéon ne souffrit aucun dommage ; & ce fut là apparemment que Cléopâtre mit les deux cens mille volumes de celle de Pergame , dont M. Antoine lui fit présent. Cette addition , avec les autres qui s'y firent de tems en tems , rendit la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie plus nombreuse & plus considérable que la première ; & quoique pillée plus d'une fois pendant

fuit elegantia illud aut cura , sed studiosa luxu- ria ; imò , ne studiosa qui- dem , quoniam non in stu- dium , sed in spectaculum	comparaverant.... Paretur itaque librorum quantum sit , nihil in apparatus. <i>Senec. de tranquill. anim.</i> <i>cap. 9.</i>
---	--

les troubles & les révolutions qui arrivèrent dans l'Empire Romain, elle se remettoit toujours de ses pertes, & recouvroit son nombre de volumes. Elle a ainsi subsisté pendant un fort long tems, ouvrant ses trésors aux savans & aux curieux, jusques au VII^e siècle qu'elle eut enfin le même sort que sa mère, & qu'elle fut brulée par les Sarrazins, quand ils prirent la ville l'an de grace 642. La manière dont la chose arriva est trop singulière, pour ne la pas mettre ici.

Jean, surnommé le Grammairien,

*Abul. Phara-
gius in hist.
Dynast. IX.*

fameux sectateur d'Aristote, se trouva dans Alexandrie quand elle fut prise. Comme il étoit fort bien dans l'esprit d'*Amri-Ebnol As*, Général de l'armée des Sarrazins, qui estimoit beaucoup son savoir, il demanda à ce Général la Bibliothèque d'Alexandrie. Amri lui répondit, que cela ne dépendoit pas de lui, mais qu'il en écriroit au Caliphe, c'est-à-dire à l'Empereur des Sarrazins, pour avoir ses ordres, sans lesquels il n'osoit en disposer. Il écrivit effectivement à Omar Caliphe d'alors, dont la réponse fut : Que si ces livres contenoient la même doctrine que l'Alcoran, ils n'étoient d'aucun usage, parce que l'Alcoran étoit suffisant, & contenoit toutes les vérités nécessaires : mais que s'il contenoit des choses contraires à l'Alcoran, il ne falloit

pas les souffrir. En conséquence, il lui ordonnoit, sans autre examen, de les bruler tous. On les donna aux bains publics, où ils servirent pendant six mois à les chauffer au lieu de bois : ce qui fait bien voir le nombre prodigieux de Livres qu'il y avoit dans cette Bibliothèque. Ainsi périt ce trésor inestimable de science.

Le Muséon du Bruchion ne fut pas brulé avec la Bibliothèque qui en dépendoit. Strabon, dans la description qu'il en donne, nous dit que c'étoit un grand bâtiment près du Palais sur le port : qu'il régnoit tout autour un portique, où se promenoient les philosophes : que les membres de la Société y étoient gouvernés par un Président, dont le poste étoit si considérable & si honorable, que sous les Ptolémées c'étoit toujours le Roi qui le choisissoit lui-même, & après eux l'Empereur Romain : & qu'ils avoient une salle où ils mangeoient tous ensemble aux dépens du public qui les entretenoit fort bien.

Strab. lib.

17. p. 793.

C'est sans doute à ce Muséon qu'Alexandrie est redevable de l'avantage dont elle a joui pendant plusieurs siècles, d'être une des plus grandes Ecoles du Monde, & d'avoir formé un grand nombre d'excellens hommes dans la littérature ; & en particulier, c'est de là que l'Eglise a tiré quelques-uns de ses illustres

Docteurs , comme Clément d'Alexandrie , Ammonius , Origène , Anatolius , Athanase , & plusieurs autres : car tous ceux que je viens de nommer y avoient étudié.

Il y a apparence que ce fut Démétrius de Phalère qui le premier en fut Président. Il n'est pas douteux qu'il avoit l'Intendance de la Bibliothèque , & Plutarque nous apprend que ce fut lui qui conseilla à Ptolémée d'amasser une Bibliothèque d'Auteurs de politique & de gouvernement , l'assurant qu'il y trouveroit des conseils qu'aucun de ses amis n'oseroit lui donner. En effet , c'est là presque l'unique moien qui reste à la vérité d'approcher des Princes , & de leur montrer , sous des noms empruntés , leurs devoirs & leurs défauts. Quand le Roi eut goûté cet excellent avis , & qu'il fut en train d'assembler les Livres qu'il lui falloit pour cette première vûe , il n'est pas difficile de juger que cela le mena bien plus loin , & qu'il porta la chose jusqu'à amasser toutes sortes d'autres livres pour la Bibliothèque dont nous parlons. Qui pouvoit mieux l'aider dans l'exécution de ce noble & magnifique projet , que Démétrius de Phalère , qui étoit un Savant du premier ordre , aussi bien qu'un très habile Politique ?

*Plutarc. in
Apophth. pag.
189.*

On a vû ci-dessus ce qui avoit amené Démétrius dans la Cour de ce Prince. Plut. in Demetr. p. 892. Diog. Laert. in Demetr. Phal. Il y fut reçu à bras ouverts par Ptolémée Soter, qui le combla d'honneurs, & en fit son confident. Il le consultoit, préféablement à tous ses autres Conseillers, sur les affaires les plus importantes; comme il fit en particulier sur celle qui regardoit la succession à sa Couronne. Ce Prince, deux ans avant sa mort, prit la résolution d'abdiquer la roiauté, & de la céder à un de ses enfans. Démétrius tâcha de l'en dissuader, en lui faisant envisager qu'il ne lui resteroit plus d'autorité s'il se dépouilloit ainsi, & qu'il étoit dangereux de se donner un maître. Le voyant absolument déterminé à cette abdication, il lui conseilla de suivre dans ce choix l'ordre prescrit par la nature, & suivi presque généralement par toutes les nations, en se déclarant pour l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'Eurydice sa première femme. Le crédit de Bérénice l'emporta sur un avis si équitable & si sage, qui devint bientôt funeste à son auteur.

Vers la fin de l'année où nous sommes AN. M. 37211 mourut Ptolémée Soter roi d'Egypte, AV. J.C. 283. la seconde année après qu'il eut appelé son fils à l'Empire, à l'âge de quatre-vingts quatre ans. Il fut le plus habile & le plus honnête homme de sa race, &

laissa des exemples de prudence , de justice , & de clémence , qu'aucun presque de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter. Pendant les quarante ans à peu près qu'il gouverna l'Egypte depuis la mort d'Alexandre , il l'éleva à ce haut point de grandeur & de puissance , qui la rendit supérieure à presque tous les autres royaumes. Il conserva sur le trône l'amour de la simplicité & l'éloignement du faste qu'il y avoit porté. Il étoit accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité : mangeoit souvent chez eux : & quand il donnoit lui-même à manger , il ne rougissoit point d'emprunter des plus riches leur vaisselle , parce qu'il en avoit fort peu à lui , & uniquement ce qu'il lui en fa-

Plutarc. in
Apophis. pag.
281.

§. IV. *La Pompe de Ptolémée Philadelphie roi d'Egypte.*

PTOLÉMÉE Philadelphie , après que son père eut abdiqué la roiauté en sa faveur , donna aux peuples , en montant sur le trône , la fête la plus magnifique dont il soit parlé dans l'antiquité. Athé-
nés

née nous en a laissé une longue description, tirée de Callixène le Rhodien, qui avoit fait l'histoire d'Alexandrie. Dom Bernard de Montfaucon la rapporte dans ses Antiquités. Je l'insérerai toute entière, parce qu'elle est fort propre à faire connoître jusqu'où alloit la richesse & l'opulence de l'Egypte. D'ailleurs, les Auteurs anciens parlant fort souvent de pompes sacrées, de processions, & de fêtes solennelles à l'honneur de leurs divinités, j'ai cru en devoir donner une fois une idée par la description d'une des plus célèbres qui soient connues. On fait bon gré à Plutarque, qui fait sans cesse mention de triomphes chez les Romains, d'avoir fait une peinture exacte & détaillée de celui de Paul Emile, qui fut un des plus magnifiques. Si la description que je donne ici paroît hors d'œuvre & trop longue, on peut l'omettre, & passer sans interruption à la suite de l'histoire; car j'avertis par avance qu'elle sera ennuyeuse.

Cette pompe solennelle dura un jour entier depuis le matin jusqu'au soir, *Athen. l. 5. p. 197. 203.* & fut conduite par le cours de la ville d'Alexandrie. Elle étoit divisée en plusieurs parties, & formoit plusieurs pompes séparées. Sans parler de celle du père & de la mère du Roi, les dieux avoient chacun leur pompe avec les ornemens qui avoient raport à leur histoire.

Athénée ne raporte que ce qui composoit celle de Bacchus en particulier : par où l'on peut juger jusqu'où alloit la magnificence du tout ensemble.

Les premiers qui marchaient étoient des Silènes , vêtus les uns de robes de couleur de pourpre , les autres de robes d'un rouge foncé : destinés les uns & les autres à écarter la foule.

Après les Silènes venoient les Satyres , au nombre de vingt de chaque côté , portant chacun une lampe dorée.

Θυμιατήρια.

Après eux marchaient des Victoires , dont les ailes étoient d'or. Ces Victoires portoient des vases où l'on faisoit bruler des parfums , hauts de neuf piés , partie dorés , & partie ornés de feuilles de lierre. Leurs habits étoient brodés de figures d'animaux : l'or y brilloit de toutes parts.

Après venoit un autel double , de neuf piés , couvert d'un grand feuillage de lierre avec des ornemens d'or. Il avoit une couronne d'or composée de pampres , & ornée de certaines bandes blanches qui l'environnoient de tous côtés.

Six vingts jeunes garçons marchaient ensuite , revêtus de tuniques de pourpre , portant chacun dans un vase d'or de l'encens , de la myrrhe , & du safran.

Quarante Satyres les suivoient , portant chacun sur la tête une couronne d'or

qui représentoit des feuilles de lierre, & à la main une autre couronne, qui étoit aussi d'or, & ornée de feuilles de vigne. Leurs habits étoient bigarés de différentes couleurs.

Deux Silènes marchaient ensuite, revêtus de manteaux de pourpre, avec des chausses blanches. L'un d'eux portoit une espèce de chapeau & un caducée d'or, l'autre avoit une trompette. Au milieu des deux marchoit un homme dont la taille étoit de six piés. Il avoit un masque & un habit tels qu'en portoit sur le théâtre ceux qui représentoient des tragédies, & il portoit une corne d'abondance d'or: celui-ci étoit appelé l'Année.

Une très-belle femme de même taille que lui marchoit après, habillée superbement, & toute brillante d'or. Elle portoit d'une main une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelloit persée, & de l'autre main une palme. On appelloit cette femme * *Penteteris*.

Elle étoit suivie des génies des quatre Saisons, qui portoit les ornemens qui les distinguent; & de deux de ces grands vases d'odeur, tout d'or, & ornés de

* Ce mot signifie l'espace de cinq années : parce qu'au bout de quatre années révolues la pompe ou fête de Bacchus se célébroit au commencement de la suivante, qui étoit la cinquième.

feuilles de lierre : au milieu desquels étoit un autel d'or quarré.

Ensuite venoient des Satyres , portant des couronnes d'or en forme de feuilles de lierre , & vêtus de rouge ; les uns tenoient dès vaisseaux pleins de vin , les autres des coupes à boire.

Après eux venoit Philiscus poëte & prêtre de Bacchus , avec les Comédiens , Musiciens , Danseurs , & autres personnages de cette sorte.

On portoit ensuite des trépiés , qui étoient la récompense préparée pour ceux qui présidoient aux combats & aux exercices des Athlètes. L'un de ces trépiés , haut de treize piés & demi , étoit pour les jeunes garçons : l'autre , haut de dix-huit , étoit pour les hommes faits.

Un char d'une grandeur extraordinaire venoit ensuite. Il étoit à quatre* roues , & avoit vingt & un piés de long , & douze de large. Il étoit tiré par cent quatre-vingts hommes. Sur ce char étoit Bacchus haut de quinze piés , qui sacrifioit avec une grande coupe d'or. Il portoit une tunique de pourpre , brochée d'or , qui descendoit jusqu'aux talons : sur laquelle étoit une autre tunique transparente , de couleur de safran. Et par dessus

* Tous les chariots dont il sera parlé dans la suite , étoient pareillement à quatre roues.

tout cela, il étoit revêtu d'un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant lui étoit une grande cuve Laconique d'or tenant quinze mesures appellées *mètretes* * ou *brocs*; un trépié d'or sur lequel étoit un vase d'odeur aussi d'or, & deux phioles d'or pleines de canelle & de safran. Bacchus étoit à l'ombre des lierres, des pampres, & d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendoient des couronnes, des bandelettes, des thyrses, des tympanons, des rubans, des masques satyriques, comiques, & tragiques. Dans ce même char étoient des prêtres, des prêtresses, des ministres & interprètes des Mystères, des troupes de danseurs de toutes sortes, & des femmes qui portoient des vans.

*Mystica
vannus Iacchi. Virgil.*

Après cela venoient les Bacchantes, qui alloient les cheveux épars; & portoient des couronnes, composées les unes de serpens, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Ces femmes portoient aux mains, les unes des couteaux, les autres des serpens.

Ensuite marchoit un autre char, de

* Ce mot est souvent employé dans cette description. C'est une mesure Grecque, qui répond à l'Amphore Romaine; si ce n'est qu'elle étoit un peu plus grande. Elle contenoit plus de cent livres pesant d'eau, ou de vin, c'est-à-dire plus de cinquante pintes. Je l'exprimerai par le mot de broc.

douze piés de largeur , tiré par soixante hommes , sur lequel étoit la statue de Nyssa ou Nyssa * assise. Elle avoit douze piés de hauteur , & portoit une tunique de couleur jaune brochée d'or , & sur cette tunique un autre vêtement Laconique. Cette statue se levoit par machines , sans que personne y touchât ; & après qu'elle avoit versé du lait d'une phiole d'or , elle se rasseioit. Elle tenoit de la main gauche un thyrsé couronné de rubans. Elle portoit une couronne d'or , sur laquelle étoient représentées des feuilles de lierre , & des grapes composées de différentes pierres précieuses. Elle étoit couverte d'un ombrage épais formé par différens feuillages. Aux quatre angles du char étoient quatre lampes dorées.

Après venoit un autre char , long de trente-six piés , & large de vingt-quatre , tiré par trois cens hommes ; sur lequel étoit un pressoir long pareillement de trente-six piés , & large de vingt-deux & demi , tout plein de vendange. Soixante Satyres la fouloient au son de la flûte , chantant des airs conformes à l'action qu'ils faisoient. Siléne étoit le chef de la troupe. Le * vin couloit pendant toute la marche.

* *Le moût.*
Le vin doux.

Un autre chariot de même grandeur

* *On croioit que c'étoit la nourrice de Bacchus.*

étoit mené par six cens hommes. Il portoit un outre de grandeur énorme, fait de peaux de Léopard cousues ensemble. Cet outre tenoit trois mille mesures. On en faisoit couler du vin par tout le chemin.

Ce char étoit suivi de Satyres & de Silènes couronnés, au nombre de six-vingts. Les uns portoient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes. Tous ces vases étoient d'or.

Cette troupe étoit elle-même suivie immédiatement d'une cuve d'argent qui tenoit six cens brocs, portée sur un char, & tirée par six cens hommes. Elle étoit ciselée, & avoit des figures d'animaux aux bords, aux deux anses, & à la base. Elle étoit ceinte au milieu d'une couronne d'or, ornée de pierres précieuses.

Après tout cela venoient deux coupes d'argent de dix-huit piés de large, & de neuf de haut. Elles étoient ornées de bossettes en haut & tout autour, & avoient aux piés des animaux, dont trois étoient d'un pié & demi, & un grand nombre de moindre grandeur.

Dix grandes cuves suivoient : seize autres cuves, dont les plus grandes tenoient trente brocs, & les plus petites cinq : dix chaudrons, vingt-quatre vases à deux anses sur cinq soucoupes : deux

pressoirs d'argent , sur lesquels étoient vingt quatre gobelets : une table d'argent massif de dix-huit piés , & trente de six : quatre trépiés , dont l'un , qui étoit d'argent massif , avoit vingt-quatre piés de circuit ; les autres trois plus petits étoient ornés de pierreries sur le milieu.

On portoit ensuite quatre vingts trépiés Delphiques d'argent , moindres que les précédens : vingt six cruches , seize flacons , cent soixante autres vaisseaux , dont le plus grand tenoit six brocs , & le plus petit deux. Tous ces vaisseaux étoient d'argent.

Les vases d'or venoient ensuite ; quatre qu'on appelloit Laconiques , couronnés de pampres : deux vases à la Corinthienne , ornés au cou & au ventre de figures d'animaux ; ces vases tenoient huit brocs : un pressoir où étoient dix gobelets , & deux autres vases , dont chacun tenoit cinq brocs : & encore deux autres vases à deux mesures : vingt-deux autres seaux à rafraîchir les liqueurs , dont le plus grand tenoit trente brocs , & le plus petit un : quatre grands trépiés d'or : une espèce de coffre ou corbeille d'or propre à y mettre des vases aussi d'or , enrichie de pierres précieuses ; elle avoit quinze piés de long , & elle étoit faite à six degrés ornés de beaucoup de figures d'animaux , dont

la hauteur étoit de plus de trois piés : deux gobelets, deux rasses de verre avec des ornemens d'or : deux soucoupes d'or de quatre coudées , & trois autres de moindre grandeur : dix cruches : un autel de quatre piés & demi : & vingt-cinq plats.

Après cela marchaient seize cens jeunes garçons , revêtus d'une tunique blanche , & couronnés les uns de lierre , les autres de branches de pin. Deux cens cinquante d'entr'eux portoient des vases d'or , & quatre cens des vases d'argent : trois cens vingt autres portoient des seaux d'or destinés à rafraîchir les liqueurs.

Il y en avoit encore d'autres ensuite , qui portoient de grands pots pour donner à boire , dont vingt étoient d'or , cinquante d'argent , & trois cens bigarés de différentes couleurs.

Il y avoit outre cela des tables de six piés , où l'on voioit plusieurs choses remarquables. Dans l'une étoit représenté le lit de Séméle , où se voioient des tuniques brochées d'or , & d'autres ornées de pierres précieuses.

Il ne faut pas omettre un char long de trente-trois piés , & large de vingt & un , tiré par cinq cens hommes ; sur lequel étoit un antre fort profond , couvert de lierre & de pampres , duquel antre sortoient & s'envoloient des pigeons ,

des ramiers , & des tourterelles , liés par le pié avec des bandelettes , afin que ceux qui étoient tout autour les pussent prendre. De cet antre sortoient aussi deux fontaines , dont l'une étoit de lait , l'autre de vin. Toutes les Nymphes qui étoient autour de l'autre portoient des couronnes d'or. Mercure y étoit , portant un caducée d'or , & revêtu de riches habits.

Sur un autre char étoit représenté l'expédition de Bacchus dans les Indes. Bacchus y étoit représenté haut de dix-huit piés , monté sur un éléphant , vêtu de pourpre , portant une couronne d'or , de lierre , & de pampres. Il tenoit dans sa main un long thyrsé d'or. Il portoit des souliers dorés. Sur le cou de l'éléphant étoit monté un Satyre de plus de sept piés de haut , portant une couronne d'or de branches de pin , sonnant du cor , qui étoit une corne de chèvre. L'éléphant avoit aussi son harnois tout d'or , & portoit autour du cou une couronne d'or en forme de feuilles de lierre.

Cinq cens jeunes filles suivoient , ornées de tuniques de pourpre & de ceintures d'or. Six - vingts d'entr'elles qui commandoient aux autres , portoient des couronnes d'or en forme de branches de pin.

Après elles venoient six-vingts Saty-

res armés de toutes pièces : les armes étoient, les unes d'argent, les autres de cuivre.

On voioit ensuite cinq troupes d'ânes montés par des Silènes & des Satyres couronnés. Une partie de ces ânes portoient des frondeaux & tout le reste du harnois d'or, & l'autre partie les portoit d'argent.

Après cela venoient vingt-quatre chars tirés par des éléphants, soixante tirés par des boucs, douze tirés par des lions, six tirés par des oryges espèce de chèvres, quinze par des buffles, quatre par des ânes sauvages, huit par des autruches, sept par des cerfs. Sur tous ces chars étoient montés de jeunes garçons vêtus en cochers, & portant de certains chapeaux à grands bords. D'autres encore, mais plus petits, accompagnoient ceux-ci, armés de petits boucliers & de longs thyrses, revêtus de manteaux parsemés d'ornemens d'or. Les jeunes garçons qui servoient de cochers, étoient couronnés de rameaux de pins, & les plus petits de lierre. Petafos.

Il y avoit encore de l'un & de l'autre côté trois chars menés par des chameaux. Ceux-ci étoient suivis de chars tirés par des mulets, sur lesquels chars on voioit des tentes faites à la manière des barba-

res, & des femmes Indiennes & d'autres nations vêtues en esclaves. De ces charmeaux quelques-uns étoient destinés à porter trois cens livres d'encens, d'autres portoient deux cens livres de safran, de canelle, de cinnamome, d'iris & d'autres aromates.

Près de ceux-ci marchaient des Ethiopiens armés de piques, qui portoient les uns six cens dents d'éléphant, les autres deux mille branches d'ébène, les autres soixante coupes d'or & d'argent, & de la poudre d'or.

Après ceux-ci venoient deux chasseurs qui portoient des dards dorés, & conduisoient deux mille quatre cens chiens, partie Indiens ou Hyrcaniens, partie Molosses ou d'autres espèces.

Ensuite cent cinquante hommes portoient des arbres, auxquels étoient attachées des bêtes fauves de différente espèce, & des oiseaux. On portoit aussi dans des cages des perroquets, des pans, des méléagrides, des faisans, & d'autres oiseaux d'Ethiopie en grand nombre: marchaient ensuite cent trente moutons d'Ethiopie, trois cens d'Arabie, vingt de l'île d'Eubée, vingt-six bœufs blancs Indiens, huit bœufs d'Ethiopie, un grand ours blanc, quatorze léopards, seize panthères, quatre lynx, trois petits ours,

une giroufle *, un rhinoceros d'Ethiopie.

Après cela venoit Bacchus , portant une couronne d'or ornée de feuilles de lierre , traîné dans un char. Il se réfugioit à l'autel de Rhéa , lorsqu'il étoit persécuté par Junon. Priape étoit auprès de lui , portant une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La statue de Junon portoit un diadème d'or. Les statues d'Alexandre & de Ptolémée portoient des couronnes de feuilles de lierre qui étoient de fin or. La statue de la Vertu qui étoit auprès de Ptolémée , portoit une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe , posée aussi auprès de Ptolémée , portoit un diadème d'or.

Auprès de chacun d'eux étoit un grand vase plein de coupes d'or , & une grande coupe d'or qui tenoit cinq brocs.

Ce char étoit suivi de plusieurs femmes vêtues richement , qui portoient les noms des villes de l'Ionie , & des autres villes Grecques de l'Asie , & des îles qui avoient été autrefois subjuguées par les Perses : elles portoient toutes des couronnes d'or.

Sur un autre char étoit un thyrsé d'or

* Camelopardalis. *Cet animal , vrai ou fabuleux , est celui dont parle Hora-* | *ce : Diversum confusa genus panthera camelo.*

de cent trente-cinq piés , & une lance d'argent de quatre-vingts dix piés.

Il y avoit de plus un grand nombre de bêtes sauvages , & de chevaux : vingt-quatre lions de grandeur démesurée : plusieurs autres chariots qui portoient non - seulement les statues des Rois , mais aussi celles de plusieurs dieux.

Après cela venoit un chœur de six cens hommes , parmi lesquels étoient trois cens joueurs de guitarres , qui portoient tous des couronnes d'or , & toutes leurs guitarres étoient dorées. Près de ceux-ci marchoit deux mille taureaux , tous de même couleur , qui portoient des frondeaux d'or au milieu desquels étoit une couronne aussi d'or. Ils étoient encore ornés d'un collier , & d'une égide * qu'ils portoient sur la poitrine. Tout cela étoit d'or.

Puis venoit la pompe de Jupiter , & des autres dieux en grand nombre : & , après toutes les autres , celle d'Alexandre , dont la statue toute d'or étoit sur un char tiré par des éléphants. Il avoit d'un côté la Victoire , & de l'autre Minerve.

Il y avoit encore dans cette pompe plusieurs trônes d'or & d'ivoire. Sur un

* C'étoit une espèce de bouclier qui couvroit le poitrail , du milieu duquel sortoit une tête de Gor-gone.

de ces trônes étoit un grand diadème d'or : sur l'autre, une corne d'or. Un autre trône portoit aussi une couronne d'or ; & un autre, une corne d'or toute solide & massive. Sur le trône de Ptolémée surnommé *Soter*, père du Prince régnant, étoit une couronne d'or dont le poids étoit de dix * mille pièces d'or.

On porta aussi en pompe trois cens vases d'or destinés à faire bruler les parfums, cinquante autels dorés entourés de couronnes d'or : à l'un desquels étoient attachés quatre flambeaux d'or de quinze piés de hauteur. On y porta encore douze foyers dorés : l'un desquels, sur dix-huit piés de circuit, en avoit soixante de hauteur ; & un autre, vingt-deux & demi seulement. Il y avoit neuf trépiés Delphiques d'or, hauts de six piés ; six autres de neuf piés : un, plus grand que tous les autres, de quarante-cinq piés, sur lequel étoient des animaux d'or de sept piés & demi, & tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vigne.

On vit passer aussi des palmes dorées longues de douze piés ; un caducée doré de plus de soixante-six piés ; une foudre dorée de soixante piés ; un temple doré, dont le circuit étoit de soixante piés ;

* Le Stater Attique ap | monnoie. Ainsi le prix de
pellé ordinairement χρῶς, | cette seule couronne mon-
valoit dix livres de notre | roie à cent mille livres.

une corne double de douze piés ; un grand nombre d'animaux dorés , dont plusieurs étoient de dix - huit piés ; des bêtes fauves de grandeur énorme , des aigles de trente piés.

On porta en cette pompe des couronnes d'or jusqu'au nombre de trois mille deux cens ; une autre couronne sacrée de six-vingts piés apparemment de circuit , ornée de pierres précieuses , qui environnoit l'entrée du temple de Bérénice. Il y avoit encore une égide d'or. Il y avoit aussi plusieurs grandes couronnes d'or portées par de jeunes filles richement habillées : une de ces couronnes avoit trois piés de hauteur , & vingt-quatre de circuit.

On y porta aussi une cuirasse d'or de dix-huit piés , & une autre d'argent de vingt-sept piés , sur laquelle étoient deux foudres d'or de dix-huit piés : une couronne de chêne , ornée de pierreries : vingt boucliers d'or : soixante-quatre armures entières d'or : deux bottes d'or , de quatre piés & demi : douze bassins d'or : un grand nombre de flacons : dix grands vases de parfums pour les bains : douze cruches : cinquante plats : un grand nombre de tables : cinq tables couvertes de gobelets d'or : une corne d'or solide de quarante-cinq piés. Tous ces vases & tous ces ouvrages d'or se trouvoient hors de

la pompe de Bacchus décrite ci - devant.

Il y avoit de plus quatre cens chariots chargés de vases & d'autres ouvrages d'argent , & vingt chariots chargés d'or : huit cens chariots chargés d'aromates.

Les troupes qui escortoient cette pompe étoient de cinquante - sept mille six cens hommes de pié , & de vingt - trois mille deux cens hommes de cheval , tous vêtus & armés magnifiquement.

Dans les Jeux & Combats publics qui suivirent de quelques jours cette pompeuse cérémonie , Ptolémée Soter donna à ceux qui remportèrent la victoire vingt couronnes d'or , & Bérénice sa femme vingt-trois.

Il paroissoit par les registres des Intendants du palais , que la dépense de toute cette fête montoit à deux mille deux cens trente neuf talens , & cinquante mines : c'est-à-dire , à six millions sept cens dix-neuf mille cinq cens livres.

Telle fut la pompe , dirai-je religieuse , ou plutôt théatrale & comique , que donna Ptolémée Philadelphe à son couronnement. Je suppose que Fabricius , ce fameux Romain dont nous avons parlé , si connu par son mépris pour l'or & l'argent , se fût trouvé pour lors à Alexandrie. J'ai bien de la peine à croire qu'il eût pu soutenir ce spectacle jusqu'à la fin , & je ne doute point qu'il n'eût pensé

& parlé comme le fit l'Empereur Vespasien dans une occasion à peu près semblable. Il étoit entré, conjointement avec Tite son fils, en triomphe dans la ville de Rome après la prise de Jérusalem. Fatigué^a de l'excessive longueur de cette marche pompeuse, il ne put le dissimuler, & dit qu'il étoit bien puni par cette ennuyeuse cérémonie de la foiblesse qu'il avoit eue de desirer à son âge l'honneur du triomphe.

Dans cette fête que donne Philadelphie, il ne paroît ni goût, ni élégance; rien de gracieux, rien d'ingénieux. On y voit de l'or & de l'argent prodigué avec une profusion horrible; ce qui me fait souvenir d'un endroit de Salluste, dont je me fais mauvais gré de ne pouvoir bien rendre dans notre langue la beauté & l'énergie. Catilina veut peindre le luxe énorme des Romains de son tems, qui mettoient des sommes immenses pour acheter des tableaux, des statues, des vases ciselés, & pour construire de superbes bâtimens. » Ils traînent, dit-il, » ils tourmentent en toutes manières leur » or & leur argent, (qu'on me pardonne

^a Adeo nihil ornamentorum extrinsecus cupidè appetivit, ut triumphî die fatigatus tarditate & tædio pompæ, non reticuerit me-

ritò se pleâi, qui triumphum... tam ineptè senex concupisset. *Sueton. in Vespas. cap. 12.*

cette traduction littérale) » & avec toutes
 » ces affreuses dépenses, ils ne peuvent
 » pas néanmoins épuiser ni vaincre leurs
 » richesses. *Omnibus modis pecuniam trahunt*, * *vexant*, *tamen summa lubidine divitias suas vincere nequeunt*. Voilà où se borne ici tout le mérite de Philadelphie.

En effet, qu'y a-t-il de grand & de véritablement admirable dans cette vaine ostentation de richesses, & dans ces énormes dépenses jettées dans un abyme sans fond, après avoir coûté tant de sueurs aux peuples, & avoir été peut-être amassées par beaucoup d'exactions violentes? Les dépouilles des provinces & des villes sont sacrifiées à la curiosité d'un jour, & montrées en spectacle pour attirer la frivole admiration d'un vulgaire grossier, sans se proposer le moindre fruit ni la moindre utilité. Rien ne marque plus sensiblement une profonde ignorance du véritable usage des richesses, de la solide

* Je ne sais si ces termes métaphoriques, *trahunt*, *vexant*, *vincere nequeunt*, ne sont point tirés du combat de deux Athlètes, dont l'un après avoir terrassé son adversaire, & se croiant vainqueur, le traîne dans l'arène à la vûe des spectateurs, le secoue, l'agite, le tourmente, sans pouvoir lui arracher l'aveu d'être vaincu. Ainsi dans ce combat, où l'Auteur semble mettre aux mains le luxe & l'argent, quelque énormes dépenses que fasse le luxe, il ne peut venir à bout d'épuiser son argent, & de le vaincre.

gloire, & de ce qui mérite à juste titre l'estime des hommes.

Mais que dire d'une pompe sacrée, & d'une solennité de religion, qui est convertie en une école publique d'ivrognerie & de licence, qui n'est propre qu'à exciter toutes les passions les plus honteuses, à porter à la dissolution, à corrompre tous les spectateurs; & qui n'offre qu'un dangereux étalage de tous les instrumens de la débauche, & de tous les motifs les plus puissans pour y engager, & cela sous le prétexte d'honorer les dieux? Quelle divinité, qui souffre une pompe si scandaleuse, & qui l'exige!

§. V. *Commencemens du règne de Ptolémée Philadelphie. Mort de Démétrius de Phalère. Séleucus cède sa femme, & une partie de son Empire à son fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lyfimaque; celui-ci est tué dans un combat. Séleucus lui-même est assassiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arfinoé par Céraunus son frère, & exil de cette Princesse. Céraunus en est bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine.*

PTOIÉMÉE Philadelphie , après la AN. M. 372 I.
mort de son père , demeura seul maître AV. J. C. 283
de tous ses Etats , qui étoient l'Egypte ,
& beaucoup d'autres provinces qui en
dépendoient : savoir la Phénicie , la *Theoprit.*
Célé-Syrie , l'Arabie , la Libye , l'Ethio- *Idill. 17.*
pie , l'île de Cypre , la Pamphylie , la
Cilicie , la Lycie , la Carie , & les îles
Cyclades.

Philadelphie , tant que Soter vécut ,
avoit dissimulé son ressentiment contre
Démétrius de Phalère pour le conseil
qu'il avoit donné à son père lorsqu'il
délibéroit sur le choix d'un successeur.
Mais , dès qu'il se vit seul maître , il le
fit arrêter , & l'envoia bien gardé dans
un Fort écarté , où il ordonna qu'on le
retînt en prison jusqu'à ce qu'il eût résolu
ce qu'il en feroit. Une piquûre d'aspic *Diog. Laert.*
mit fin à la vie de ce grand homme , qui *in Demetr.*
méritoit un meilleur sort. *Cic. in orat.*
pro Rabir.

Le témoignage favorable que lui ren- *Posth. n. 23.*
dent Cicéron , Strabon , Plutarque , Dio-
dore de Sicile , & plusieurs autres , ne
laisse aucun lieu de douter ni de sa pro-
bité , ni de la sagesse de son gouverne-
ment. Il nous reste à examiner ce qu'on
a pensé de son éloquence.

Le caractère ^a de ses écrits , comme

^a Demetrius Phalereus | orator parùm vehemens ,
in hoc numero haberi po- | dulcis tamen , ut Theo-
test : disputator subtilis , | phraستي discipulum possis

Cicéron le marque en plusieurs endroits , étoit la douceur , l'élégance , les graces , la parure & l'ornement , de sorte qu'il étoit facile d'y reconnoître le disciple de Théophraste. Il excelloit dans le genre d'éloquence qu'on appelle tempéré ou orné. Son stile , d'ailleurs tranquille & paisible , étoit annobli & décoré par des métaphores brillantes & hardies , qui relevoient le fond de son discours , d'ailleurs peu riche en sentimens & en tout ce qui fait le grand & le sublime. On le regardoit plutôt comme un Athlète formé à l'ombre & dans le repos pour les Jeux & pour les Spectacles , que comme un soldat endurci par l'exercice des armes , & sortant de sa tente pour combattre l'ennemi. Ses discours , à la vérité , portoient dans les cœurs je ne sai quoi de doux & de tendre , mais ils n'inspiroient point cette force & cette ardeur qui enflamme les esprits , & n'y laissoient tout

agnoscere. *Offic. l. 1. n. 3.*

Demetrius Phalereus , eruditissimus ille quidem , sed non tam armis institutus , quam palestra. Itaque delectabat magis Athenienses , quam inflammabat. Processerat enim in solem & pulverem , non ut è militari tabernaculo , sed ut è Theophrasti , doctissimi hominis , umbraculis. . . Suavis videri maluit,

quam gravis ; sed suavitate ea , qua perfunderet animos , non qua perfringeret ; & tantum ut memoriam concinnitatis suæ , non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *De clar. Orat. n. 37. & 38.*

au plus que le souvenir agréable d'une douceur & d'une grace passagère, comme il arrive après les concerts les plus harmonieux.

Ce genre d'éloquence, quand on fait le renfermer dans de justes bornes, a son prix & son mérite, il faut l'avouer : mais, comme il est rare & difficile de garder cette juste mesure, & de réprimer les saillies d'une riche & vive imagination, qui n'est pas toujours guidée par le jugement, cette éloquence dégénère, & devient, par sa beauté même, un appas dangereux, qui gâte enfin & corrompt le goût. C'est l'effet que produisit, selon la remarque de Cicéron & de Quintilien, deux bons juges en cette matière, le stile fleuri & semé de graces, propre à Démétrius. Jusqu'à ^a lui avoit régné à Athènes une éloquence noble & majestueuse, dont le caractère étoit une beauté naturelle & sans fard. Démétrius fut le premier qui y donna atteinte. A cette éloquence mâle & solide, il en substitua une, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tendre & douceuse, qui

^a Hæc ætas effudit hanc copiam ; & , ut opinio mea fert , succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit , in qua naturalis inesset , non fucatus , nitor. . . Hic (Phalereus) primus inflexit orationem , & eam mollem teneramque reddidit. *De clar. Orat.* n. 36-38.

amollit les esprits , & rendit enfin le mauvais goût dominant.

Après la mort de Ptolémée , il restoit encore deux des Capitaines d'Alexandre , Lyfimaque & Séleucus , qui avoient été jusques-là toujours unis d'intérêt & d'amitié , & joints ensemble par des traités & des confédérations. Touchant déjà à la fin de leur vie , (car tous deux avoient quatre-vingts ans passés) ils auroient dû ce semble ne penser qu'à mourir dans l'union où ils avoient vécu. Mais tout au contraire ils ne songeoient qu'à se faire la guerre , & à s'entredétruire l'un l'autre. Voici ce qui donna occasion à leur querelle.

Justin. lib. Lyfimaque , après avoir donné en ma-
7. cap. 1. riage son fils Agathocle à Lyfandra fille
Appian. in de Ptolémée , avoit épousé lui-même une
Syr. p. 118. autre de ses filles nommée Arsinoé , &
Pausan. in en avoit eu plusieurs enfans. Les intérêts
Asic. p. 18. différens de ces deux sœurs les portèrent à entrer dans toutes sortes d'intrigues pour se faire un parti puissant quand Lyfimaque viendrait à mourir. De quoi ne sont pas capables des femmes & des mères ambitieuses ! Les raisons d'intérêt n'étoient pas les seules qui mettoient entr'elles une si grande opposition : la division de leurs mères y contribuoit aussi beaucoup. Lyfandra étoit fille d'Eurydice , & Arsinoé de Bérénice. L'arri-
 vée

vée de Ptolémée Céraunus frère de Philadelphie dans cette Cour , fit craindre à Arsinoé qu'il ne fortifiât trop le parti de Lyfandra, dont il étoit frère du côté de sa mère , & qu'ils ne fussent en état de la perdre elle & ses enfans , quand Lyfimaque viendrait à manquer. Pour prévenir ce malheur , elle résolut la perte d'Agathocle , & y réussit. Elle donna tant d'impressions sinistres à son mari contre sa vie & sa couronne , qu'il le mit enfin en prison , & l'y fit mourir. Lyfandra avec ses enfans & son frère Céraunus , & Alexandre autre fils de Lyfimaque , se sauva à la Cour de Séleucus , & le porta à déclarer la guerre à Lyfimaque. Plusieurs des principaux Officiers de Lyfimaque , & ceux même qui avoient été le plus attachés à lui , conçurent tant d'horreur du meurtre de son fils , & des autres cruautés qui l'avoit suivi , qu'ils l'abandonnèrent , & allèrent trouver Séleucus , où ils se joignirent à Lyfandra , & appuièrent ses raisons. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire entreprendre cette guerre , à laquelle il étoit déjà fort porté de lui-même par des vûes d'intérêt.

Avant que de s'y engager , il céda à son fils Antiochus sa propre femme , nommée Stratonice , pour la raison qui va être rapportée ; il lui céda en même tems

AN. M. 372.

AV. J. C. 282.

Plutarc. in

Demetr. pag.

286. 297.

Appian. in Syr. p. 126-118. une grande partie de son Empire, ne s'é-
tant réservé que les provinces qui sont
entre l'Euphrate & la mer.

Antiochus tomba dans une maladie de langueur, dont les médecins ne pou-
voient découvrir la cause, & qui, par
cette raison, paroissoit sans remède, & ne
laissoit aucune espérance. On peut juger
de l'inquiétude & de la douleur d'un
père, qui se voioit près de perdre un fils
dans la fleur de son âge, qu'il destinoit
pour lui succéder dans ses vastes Etats,
& qui faisoit toute la douceur de sa vie.
Eralistrate, l'un des médecins, plus at-
tentif & plus habile que tous les autres,
aiant examiné avec soin & suivi de près
tous les symptômes de la maladie du
jeune Prince, crut enfin, par tout ce qu'il
avoit remarqué, être venu à bout d'en
découvrir la vraie cause. Il jugea que
son mal n'étoit qu'un effet de l'amour:
& il ne se trompoit pas. Mais il n'étoit
pas si aisé de découvrir l'objet qui cau-
soit une passion d'autant plus violente, qu'elle
demeuroit secrète. Voulant donc s'en as-
surer, il passoit les journées entières dans
la chambre du malade, & quand il y en-
troit quelque Dame, il observoit atten-
tivement ce qui se passoit sur le visage du
Prince. Il remarqua que, par raport à
toutes les autres, il étoit toujours dans
une situation égale, mais, toutes les fois

que Stratonice entroit ou seule , ou avec le Roi son mari , le jeune Prince ne manquoit pas de tomber dans tous les accidens que décrit Sappho , dit Plutarque , & qui désignent une passion violente : extinction de voix , rougeur enflammée , nuage confus répandu sur les yeux , sueur froide , grande inégalité & désordre sensible dans le pouls , & d'autres symptômes pareils. Quand le médecin se trouva seul avec son malade , il fut , par des interrogations adroites , tourner si bien son esprit , qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimoit la Reine Stratonice sa belle mère : qu'il avoit fait tous ses efforts pour vaincre sa passion , mais toujours inutilement : qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on pouvoit lui représenter dans une telle conjoncture , le respect pour un père & un roi dont il étoit tendrement aimé , la honte d'une passion illicite & contraire à toutes les règles de la bienséance & de l'honnêteté , la folie d'un dessein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir satisfaire : mais que sa raison égarée , & occupée d'un seul objet , n'écoutoit rien. Que pour se punir d'un desir involontaire en un sens , mais toujours criminel , il avoit résolu de se laisser mourir peu à peu , en négligeant le soin de son corps , & en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal : mais le plus difficile restoit à faire , qui étoit d'y apporter le remède. Comment faire une telle proposition à un père & à un Roi ? La première fois que Séleucus demanda comment se portoit son fils , Erasistrate lui répondit que son mal étoit sans remède , parce qu'il naissoit d'une passion secrète , qui n'en avoit point , aimant une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le père surpris & affligé de cette réponse , demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. Parce que , dit le Médecin , c'est la mienne , & que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas , repartit le Prince , pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement ! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi ? Seigneur , reprit le Médecin , mettez-vous pour un moment en ma place. Lui céderiez-vous Stratonice ? Et si vous , qui êtes père , ne consentiriez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher , comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse ? Ah ! plutôt aux dieux , s'écria Séleucus , que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement ! Je lui céderois de tout mon cœur & Stratonice , & l'Empire même. Eh bien , dit Erasistrate , le remède est entre vos mains : c'est Stratonice qu'il aime. Le père n'hé-

fit pas un moment, & obtint sans peine le consentement de son épouse. Ils furent couronnés Roi & Reine de la haute Asie.

Julien l'Apostat, Empereur des Ro- *In Misopog.*
mains, marque dans un Ecrit qu'on a de lui, qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour sa femme qu'après la mort de son père.

Quelques traits de retenue, de modération, & même de pudeur qu'on entrevoit dans ce jeune Prince, son exemple nous montre quel malheur c'est que de donner dans son cœur la moindre entrée à une passion illicite, qui peut troubler tout le repos de la vie.

Séleucus, libre de tout soin, ne songea plus qu'à marcher contre Lyfimaque. Il se met donc à la tête d'une belle armée, & entre dans l'Asie mineure. Tout plie devant lui jusqu'à Sardes, où il falloit mettre le siège. Il la prend aussi, & se rend maître par là des trésors de Lyfimaque.

Ce dernier, ayant passé l'Hellepont pour arrêter les progrès de Séleucus, lui livra la bataille en * Phrygie. Il y fut battu, & même tué; & Séleucus devint maître de tous ses Etats. Le ^a plai-

* Porphyre est le seul qui marque le lieu où se donna cette bataille, qu'Eusèbe appelle *κρούειον*, par erreur apparemment, pour *κρούον* *ἐδ'ιον*, le champ de Cyrus. Strabon en parle liv. 13. pag. 629.

^a *Latus ea victoria Seleucus, & quod majus*

fir auquel il fut le plus sensible , ce fut de se trouver sur la scène le dernier de tous les Capitaines d'Alexandre , & de se voir par cette victoire le vainqueur des vainqueurs : c'est l'expression dont il se servoit. Il regardoit cet avantage comme l'effet d'une providence particulière. Cette dernière victoire assurément est celle qui justifie le mieux le titre de *Nicator* (le Vainqueur) qu'il avoit déjà pris , & que les Historiens lui donnent ordinairement pour le distinguer des autres Séleucus qui régnèrent après lui dans la Syrie.

AN. M. 3724.
AV. J. C. 280.

Son triomphe ne dura pas longtemps. Sept mois après, en allant prendre possession de la Macédoine , où il comptoit passer le reste de ses jours dans le sein de sa patrie , il fut assassiné lâchement par Céraunus qu'il avoit comblé d'honneurs & de bienfaits. Il l'avoit reçu à sa cour dans sa fuite , l'y avoit entretenu selon son rang , & l'avoit mené dans cette expédition , à dessein , dès qu'elle seroit achevée , d'employer les mêmes forces pour l'établir en Egypte sur le trône de son père. Ce scélérat , insensible à tous

ea victoria putabat, solum
se de cohorte Alexandri
remansisse, victoremque
victorum extitisse, non
humanum esse opus, sed
divinum munus, gloria

batur : ignarus prorsus,
non multo post fragilitatis
humanæ se ipsum exem-
plum futurum. *Just. lib.*
17. cap. 2.

ces bienfaits, conspire contre son bienfaiteur, & l'assassine.

Il avoit régné vingt ans depuis la bataille d'Ipsus, où la qualité de Roi lui avoit été assurée; & trente & un, si l'on commence son règne douze ans après la mort d'Alexandre, lorsqu'il se rendit maître de l'Asie; qui est le tems où commence l'Ere des Séleucides.

Une nouvelle dissertation de M. de la Nauze prolonge son règne au delà de cinquante ans, en y ajoutant les dix-neuf d'Antiochus Soter son fils. L'Auteur prétend que Séleucus Nicator ne quitta pas tout-à-fait le gouvernement; qu'il commença par le partager, & qu'il le réunit après tout entier du vivant même de son fils. Il apporte des raisons probables pour appuier son sentiment. On fait que je n'entre point dans ces sortes de disputes. Je m'en tiens donc à la chronologie d'Ussérius mon guide ordinaire, qui donne, aussi bien que le P. Pétau & M. Vaillant, trente & une années de règne à Séleucus Nicator.

Ce Prince avoit de grandes qualités. Sans parler de ses vertus guerrières, il se distingua entre les autres Rois par un grand amour de la justice, par une bonté & une clémence qui le rendoient cher aux peuples, & par un respect singulier pour la religion. Il ne manquoit pas de

*Tome VII
des Mémoires
de l'Académie des
Inscriptions
& Belles-
Lettres.*

320
Pausan. in goût pour les Belles Lettres. Il se fit un
Luc. p. 14. plaisir & un honneur de renvoyer aux
 Athéniens leur Bibliothèque que Xerxès
 leur avoit enlevée, & qu'il trouva dans
 la Perse, aussi bien que les statues d'Har-
 modius & Aristogiton, qu'Athènes ho-
 noroit comme ses libérateurs.

Les amis de Lyfimaque, & ceux qui
 avoient servi sous ce Prince, regardant
 d'abord Céraunus comme le vengeur de
 sa mort, s'attachèrent à lui, & le recon-
 nurent pour roi: mais sa conduite leur fit
 bientôt changer de sentiment.

Justin. l. 24. Il n'espéroit pas pouvoir être paissi-
cap. 2. 4. ble possesseur des Etats de Lyfimaque,
 tant que sa sœur Arsinoé & les enfans
 qu'elle avoit eus de Lyfimaque vivoient:
 il songe donc à s'en défaire, & à se déli-
 vrer de cette crainte. Les plus grands
 crimes ne coutent rien à un ambitieux. Il
 feint d'être passionné pour sa sœur, & de-
 mande à l'épouser: ces mariages incef-
 tueux étoient communs & permis en
 Egypte. Arsinoé, qui connoissoit son
 frère, éloignoit autant qu'il lui étoit pos-
 sible la conclusion de cette affaire, dont
 elle redoutoit les suites pour elle &
 pour ses enfans. Mais plus elle diffé-
 roit, couvrant sa répugnance de divers
 prétextes plausibles, plus il la pressoit
 vivement de consentir à ses desirs em-
 pressés: & pour lever tous ses soupçons,

il se transporta dans le temple le plus respecté des Macédoniens , & là , en présence d'un ami de confiance qu'elle lui avoit envoié , prenant à témoin les dieux tutélaires du pays , & tenant leurs statues étroitement embrassées , il proteste avec les sermens & les exécutions les plus terribles , que dans la demande qu'il fait de ce mariage , il n'a que des vûes pures & innocentes.

Arfinoé ne se fioit guères à toutes ces promesses , quoique prononcées à la vûe des autels , & scellées du sceau redoutable de la religion : mais elle craignoit de causer par un refus opiniâtre la perte de ses enfans , pour qui elle étoit plus allarmée que pour elle-même. Elle donne donc enfin son consentement. Les noces se célèbrent avec l'appareil le plus magnifique , & , de part & d'autre , avec les marques de la joie la plus vive , & de la tendresse la plus sincère. Céraunus , en présence de toute l'armée , ceint du diadème la tête de sa sœur , & la déclare Reine. Arfinoé ressentit une véritable joie , se voyant glorieusement rétablie dans les droits dont la mort de Lyſimaque son premier mari l'avoit fait déchoir. Elle invite son nouvel Epoux à venir faire son entrée dans Cassandrie sa ville : & aiant pris les devans , elle prépare tout pour son arrivée. Les temples , les places pu-

bliques, les maisons particulières, sont magnifiquement ornées. Ce n'étoient de tous côtés qu'autels & victimes prêtes à être immolées. Les fils d'Arfinoé, Lyfimaque & Philippe, tous deux d'une rare beauté & d'un air majestueux, vont au-devant du Roi avec des couronnes sur la tête comme dans un jour de fête & de solennité. Céraunus se jette à leur cou, & les tient lontems étroitement embrassés comme auroit fait le père le plus tendre.

La comédie finit là, & se changea en une sanglante tragédie. Dès qu'il fut entré dans la ville, il se saisit de la citadelle, & donna ordre qu'on égorgêât les deux frères. Ces malheureux Princes se réfugient chez la Reine, qui les tenant entre ses bras, & les couvrant de son corps, tâche en vain de détourner les coups des meurtriers: ils sont tués tous deux dans le sein de leur mère. On ne lui laissa pas la triste consolation de rendre à ses enfans les derniers devoirs. Entrainée hors de la ville ses habits déchirés & les cheveux épars, elle est releguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la servir, & regardant comme le comble de tous ses malheurs de survivre aux deux Princes ses fils.

AN. M. 1725. La Providence ne laissa pas tant de
AV. J.C. 279. crimes lontems impunis: elle fit venir

des peuples éloignés pour en tirer vengeance.

Les Gaulois se trouvant trop d'habitans dans leur pays , en envoièrent un nombre prodigieux chercher à s'établir dans une autre contrée. Ils venoient de l'extrémité de l'Océan. Aiant pris leur route par le Danube , quand ils furent arrivés vers l'embouchure de la Save , ils se partagèrent en trois corps. Le premier , commandé par Brennus & Acichorius , entra dans la Pannonie , qui est la Hongrie d'aujourd'hui : le second , sous Céréthrius , dans la Thrace : & le troisième , sous Belgius , dans l'Illyrie & la Macédoine.

Tous les peuples sur leur passage , saisis de fraieur , n'attendoient pas qu'on vînt les attaquer pour se soumettre , & envoiant des Ambassadeurs aux Gaulois , se trouvoient trop heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Ptolémée a Céraunus , roi de Macédoine , fut le seul qui apprit sans trouble une si terrible irruption. Courant de lui-même à la peine que la vengeance divine préparoit aux parricides dont il s'étoit rendu cou-

a Solus rex Macedoniæ
Ptolemæus adventum Gal-
lorum intrepidus audivit ,
hisque cum paucis & in-
compositis , quasi bella non

difficilius quàm scelera pa-
trarentur , parricidiorum
furiis agitatus , occurrit.
Justin.

Justin. lib.

24. & 25.

Pausan. l.

10. pag. 643-

645.

Memn. Exc.

apud Pho-

tium.

Eclogæ

Diod. Sic.

lib. 22.

Callim.

hymn. in De-

um , & scol.

ad eundem.

Suidas in

Γαλάται.

pable, il alla au devant des Gaulois avec un petit nombre de troupes mal disciplinées, comme s'il étoit aussi facile de donner des combats, que de commettre des crimes. Il eut l'imprudence de refuser un secours de vingt mille hommes, que les Dardaniens, peuple voisin de la Macédoine, lui offroient, répondant avec insulte que la Macédoine seroit bien à plaindre, si, après avoir soumis elle seule tout l'Orient, elle avoit besoin des Dardaniens pour défendre ses frontières, & ajoutant d'un ton fier & triomphant, qu'il menoit contre l'ennemi les enfans de ceux qui, sous Alexandre, avoient domté tout l'univers.

Il se conduisit de la même sorte à l'égard des Gaulois qui lui avoient d'abord envoyé des Députés, pour lui offrir la paix, en cas qu'il voulût l'acheter. Prenant cette offre pour une marque de crainte, il répondit qu'il ne traiteroit de paix avec eux, qu'à condition qu'ils remettroient entre ses mains pour otages les principaux de leur nation, & qu'ils lui livreroient leurs armes; qu'autrement il ne pouvoit pas se fier à eux. Cette réponse fit rire les Gaulois. Voilà les moiens que Dieu emploie ordinairement pour punir la fierté & l'injustice des Princes: il leur ôte le conseil & la raison, & les livre à leurs folles pensées.

Peu de jours après on en vint à un combat , où les Macédoniens furent absolument défaits , & taillés en pièces. Ptolémée , couvert de blessures , fut fait prisonnier : on lui coupa la tête , qui fut mise au bout d'une lance , & montrée par dérision à l'armée ennemie. Un très-petit nombre de Macédoniens se sauvèrent par la fuite : tous les autres furent ou tués , ou faits prisonniers. Comme les Gaulois se dispersèrent après cette victoire pour piller le pays des environs , Sothène , un des principaux Macédoniens , peu connu jusques-là , rassembla quelques troupes , profita du désordre où ils étoient , en tua un grand nombre , & obligea le reste à abandonner le pays.

Alors Brennus & sa troupe vinrent à leur tour en Macédoine. Il ne doit pas être confondu avec un autre Brennus , qui , un peu plus de cent ans auparavant , avoit pris Rome. Sur la nouvelle qu'il eut du premier succès de Belgius , & du grand butin qu'il trouvoit , il lui envia le pillage d'un pays si riche , & forma aussitôt la résolution d'en aller prendre sa part. Quand il eut appris qu'il avoit été défait , ce fut pour lui un nouveau motif de hâter son départ , le desir de venger ses compatriotes se joignant à celui de s'enrichir. On ne fait ce que devint Belgius avec sa troupe , dont il n'est plus parlé.

Apparemment qu'il avoit été tué dans la seconde action , & que les débris de son armée furent incorporés dans celle de Brennus. Quoi qu'il en soit , Brennus & Acichorius quitterent la Pannonie, & avec une armée de cent cinquante mille hommes d'Infanterie , & de quinze mille de Cavalerie , ils entrèrent dans l'Illyrie , pour passer de là en Macédoine & en Grèce.

Dans une sédition qui arriva pendant cette marche , il se détacha vingt mille hommes , qui prirent pour Chefs Léonor & Lutaire , marchèrent en Thrace , s'y joignirent à ceux que Céréthrius y avoit déjà amenés , se rendirent maîtres de Byzance & de la côte occidentale de la Propontide , & de là mirent tout le pays d'alentour sous contribution.

AN. M. 3725. Brennus & Acichorius ne laissèrent pas,
AV. J.C. 278. malgré cette désertion , de continuer leur route. Ils tirèrent d'Illyrie , ou des renforts qu'on leur envoya des Gaules , de quoi grossir leur armée jusqu'à cent cinquante-deux mille hommes d'infanterie , & soixante & un mille deux cens de cavalerie. L'espérance du pillage , & de quelque établissement avantageux , leur attiroit une multitude extraordinaire de soldats. Avec cette armée ils marchèrent droit vers la Macédoine , où ils accablèrent Solsthène par leur nombre , & ravagè-

rent tout le pays. Nous marquerons bientôt comment, après la mort de Sostrène, Antigone régna dans la Macédoine.

Les Gaulois prirent ensuite le chemin des Thermopyles, pour entrer par là dans la Grèce. Ils y furent arrêtés quelque tems par les troupes qu'on y avoit postées pour défendre cet important passage : mais à la fin ils découvrirent le détour qu'avoient pris autrefois les troupes de Xerxès pour passer ces montagnes. Les Grecs, de peur d'être envelopés par ceux que les Gaulois avoient détachés pour cela, se retirèrent, & leur laissèrent le passage libre.

Brennus marcha avec le gros de l'armée du côté de Delphes, pour piller les richesses immenses du temple d'Apollon; & il ordonna à Acichorius de le suivre. Il disoit, en raillant, qu'il étoit juste & raisonnable que les dieux fissent part de leurs richesses aux hommes, qui en avoient plus besoin qu'eux, & qui en faisoient un meilleur usage. On raconte ici des choses bien étonnantes & bien merveilleuses. Comme Brennus appro-
*Justin. l. 24.
cap. 6-8.
Pausan. l.
10. pag. 652-*
choit de Delphes, il survint tout-à-coup
654.
un orage épouvantable. Le tonnerre & la grêle lui tuèrent beaucoup de monde : & dans le même tems il se fit un tremblement de terre, qui fendit les montagnes, & détacha des rochers dont la chute

les écrasoit par centaines. L'abbattement où se trouva l'armée la nuit suivante , y jeta une terreur * panique. Ils prenoient leurs propres gens pour des ennemis , & s'entretuoient les uns les autres : de sorte qu'avant qu'il fit assez de jour pour se reconnoître , plus de la moitié de l'armée avoit péri de cette sorte.

Les Grecs , que le danger d'un temple si révééré parmi eux avoit fait accourir de tous côtés au secours , animés par un événement où le ciel sembloit se déclarer , chargèrent les Gaulois avec tant de furie , que quoiqu'Acichorius eût joint Brennus , ils ne purent soutenir le choc , & on en fit un terrible carnage. Brennus fut du nombre des blessés ; & quoique de plusieurs blessures qu'il avoit reçues , il n'y en eût aucune de mortelle , voyant tout perdu , & que le grand dessein qu'il avoit formé n'avoit abouti qu'à la ruine de son armée , il en fut si saisi qu'il ne voulut pas y survivre. Il fit venir tous les hauts Officiers qu'il put assembler dans l'embarras où l'on étoit , leur conseilla d'égorger tous les blessés , & de faire la meilleure retraite qu'ils pourroient. Ensuite il prit autant de vin qu'il lui fut possible , s'enfonça le poignard dans la poitrine , & mourut.

* Les Anciens croioient | cote d'autres raisons de ce
que le dieu Pan envoioit ces | nom.
terreurs. On apporte en-

Acichorius se chargea du commandement en chef, & essaia de regagner les Thermopyles pour sortir de Grèce, & ramener dans son pays les tristes restes de l'armée. Comme il avoit bien du pays à traverser, & un pays ennemi; que toutes les fois qu'il falloit des provisions pour ses troupes, il en coutoit une action; qu'il falloit coucher presque toujours sur la terre, quoique ce fût en hiver; enfin qu'ils étoient par-tout continuellement harcelés par les habitans du pays qu'ils traversoient: la faim, le froid, la maladie, l'épée, les emportèrent tous; & de ce nombre prodigieux d'hommes avec lequel on avoit commencé cette expédition, pas un seul n'évita la mort.

Il peut y avoir de l'exagération & du fabuleux mêlés dans le récit de quelques-unes des circonstances de cet événement, & principalement dans ce qui est dit de l'orage survenu tout-à-coup à l'approche du temple, & des gros quartiers de rochers détachés miraculeusement des montagnes pour écraser ces troupes sacrilèges. Peut-être cela se peut-il réduire à une grêle de traits lancés contre les ennemis, & à de grosses pierres roulées du haut des montagnes sur eux: événemens tout naturels, & ordinaires dans ces sortes d'attaques, auxquels les prêtres intéressés à faire valoir le pouvoir de leur dieu, au-

ront donné un air de prodige & de miracle , & que la crédulité des peuples , fort portés à donner dans le merveilleux , aura recus & crus sans examen.

Rien cependant n'empêche de croire qu'ici les choses sont arrivées comme l'histoire les raporte. L'entreprise de Brennus étoit certainement une impiété sacrilège , injurieuse à la Religion & à la Divinité même. Il parloit & agissoit de la sorte , non par conviction de la fausseté de ces dieux , (il ne pensoit pas mieux sur cet article que les Grecs) mais par mépris pour la Divinité en général. L'idée de la Divinité est gravée dans le cœur de tous les hommes. Dans tous les siècles , dans tous les pays , on a toujours cru devoir lui rendre certains hommages. Les payens se sont trompés dans l'application de ce principe , mais ils en ont tous reconnu la nécessité. Or Dieu , par bonté pour les hommes , a pu de tems en tems faire éclater sa vengeance , même parmi les payens , contre ceux qui témoignient un mépris ouvert de la Divinité , afin de conserver en eux , par des coups éclatans de sa colère , ces traits primitifs & fondamentaux de la religion , jusqu'à ce qu'il lui plût de les en instruire pleinement , dans les tems marqués , par le ministère du Médiateur , à qui il étoit réservé d'apprendre aux hommes le culte pur & sin-

cère que le véritable & l'unique Dieu exigeoit d'eux. Nous voyons de même que Dieu, afin de conserver parmi les hommes le respect pour sa Providence & son attention particulière sur toutes leurs actions, a eu soin de punir avec éclat de tems en tems, même parmi les payens, les parjures & les crimes noirs & crians. C'est par là que la créance d'un point si capital, & qui est le premier lien de l'homme avec Dieu, s'est maintenue malgré les ténèbres du paganisme, & malgré la dissolution des mœurs.

Pour revenir aux Gaulois, Léonor & Lutaire, qui avoient fait bande à part, & s'étoient établis sur la Propontide, descendirent vers l'Hellespont, surprirent Lyfimachia, & se rendirent maîtres de toute la Querfonnése de Thrace. Là ils se brouillèrent, & les deux Chefs se séparèrent. Lutaire continua sa marche le long de l'Hellespont, & Léonor avec le plus grand nombre retourna vers Byzance.

Celui-ci aiant ensuite passé le Bosphore, & l'autre l'Hellespont, ils se rencontrèrent en Asie, firent un accord, & rejoignirent leurs forces. Tous deux ensemble entrèrent au service de Nicomède roi de Bithynie, qui après avoir réduit Zipéthes son frère avec leur assistance, & être rentré par là dans la possession de tous les Etats de son père, leur assigna pour

*Liv. lib. 38.
n. 16.*

leur demeure la partie de l'Asie Mineure qu'on appella, à cause d'eux, Gallo-Grèce, ou Galatie. C'est à leurs descendans qu'est écrite l'Épître Canonique de saint Paul aux Galates. Saint Jérôme, plus de six cens après le tems dont je parle, dit qu'ils parloient encore la même langue qu'il avoit ouï parler à Trèves.

Le reste de ceux qui demeurèrent dans la Thrace, eurent guerre dans la suite avec Antigone Gonatas, qui régnoit en Macédoine. Ils y périrent presque tous. Le peu qui en échapa, ou passèrent en Asie, & rejoignirent leurs compatriotes en Galatie; ou se dispersèrent ailleurs, où l'on n'a plus entendu parler d'eux. Voilà comment se termina la terrible inondation de ces barbares, qui avoit menacé la Macédoine & toute la Grèce d'une entière destruction.

Après la mort de Sothène, qui avoit battu les Gaulois, & régné quelque tems en Macédoine, Antiochus fils de Séleucus Nicator, & Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, songèrent à s'en rendre maîtres. Leurs pères en avoient été rois l'un après l'autre. Antigone, qui depuis la fatale expédition de son père en Asie avoit régné dix ans en Grèce, se trouvant plus à portée que l'autre, prit le premier possession de la Macédoine. Ils levèrent tous deux de grandes armées,

AN. M. 1728.
AV. J. C. 176

Memnon.

apud Phot.
c. 19.

& formèrent de puissantes alliances , l'un pour se maintenir dans sa conquête , & l'autre pour la lui enlever. Nicomède , roi de Bithynie , aiant pris dans cette occasion le parti d'Antigone , Antiochus ne voulut pas , en allant en Macédoine , laisser derrière lui un ennemi si puissant. Au lieu donc de passer l'Hellespont , il vint tout d'un coup fondre sur la Bithynie , qui devint par là le théâtre de la guerre. Les forces y étoient si égales , que l'un n'osa attaquer l'autre. On fut quelque tems de cette manière dans l'inaction. Pendant cet intervalle on en vint à un Traité , par lequel Antigone épousa Phila , fille de Stratonice & de Séleucus , & Antiochus lui céda ses prétentions sur la Macédoine. De cette sorte il en demeura paisible possesseur , & la laissa à sa postérité , qui en jouit pendant quelques générations , jusques à Persée le dernier de cette race , qui fut vaincu par Paul Emile & dépouillé de ses Etats , dont les Romains firent une province de l'Empire peu d'années après.

Antiochus s'étant ainsi débarrassé de AN. M. 3729.
cette guerre , marcha contre les Gaulois. AV. J.C. 275.

Depuis que Nicomède leur eut accordé des terres , comme on l'a dit ci-dessus , ils faisoient continuellement des courses de tous les côtés , & incommodoient extrêmement leurs voisins. Il les défit dans une sanglante bataille , & délivra le pays

de leur oppression. Cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui signifie *Sauveur*.

§. VI. *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les Livres saints que les Juifs conservoient avec grand soin, pour orner sa Bibliothèque. C'est ce qu'on appelle la version des Septante.*

AN. M. 3727.

AV. J. C. 277.

LE TUMULTE des guerres que la diversité d'intérêts excitoit entre les successeurs d'Alexandre dans toute l'étendue de leur domination, n'empêchoit point Ptolémée Philadelphe de donner tous ses soins à la belle Bibliothèque qu'il formoit à Alexandrie, & où il faisoit ramasser de tous les endroits du monde les livres les plus rares & les plus curieux. Aiant appris que les Juifs en avoient un qui contenoit les loix de Moyse, & l'histoire de ce peuple, il forma le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec pour en enrichir sa Bibliothèque. Il falloit, pour cela, s'adresser au Grand Prêtre de la nation : mais il s'y trouvoit une grande difficulté. Il y avoit actuellement dans l'Egypte un nombre très-considérable de Juifs réduits en esclavage par Ptolémée Soter dans les invasions qui s'étoient faites de son tems en Judée. On représenta au Roi qu'il n'y avoit pas d'apparence de tirer des Juifs une copie ou une traduc-

tion fidèle de leur Loi , pendant qu'il retiendrait un si grand nombre de leurs compatriotes dans l'esclavage. Ptolémée , qui étoit extrêmement généreux , & qui avoit fort à cœur l'aggrandissement de sa bibliothèque , n'hésita pas un moment. Il publia une Ordonnance pour faire affranchir tous les Juifs esclaves dans ses Etats , portant ordre à son Trésor de paier vingt dragmes par tête à leurs maîtres pour leur rançon. La somme qui y fut employée se monta à quatre cens talents : ce qui fait voir qu'il y en eut six-vingts mille de rachetés. Le Roi ordonna ensuite de mettre aussi en liberté les enfans qui leur étoient nés dans l'esclavage avec leurs mères , & cette somme monta à plus de la moitié de la première.

Dix livres.

Quatre cens mille écus.

Après un préalable si avantageux , Ptolémée n'eut pas de peine à obtenir du Grand Sacrificateur ce qu'il lui demandoit : il s'appelloit Eléazar. Il lui avoit envoyé des Ambassadeurs , chargés d'une lettre très-obligeante de sa part , & de présens magnifiques. Ils furent reçus à Jérusalem avec toutes sortes d'honneurs , & on leur accorda avec joie tout ce que le Roi avoit demandé. Ils retournèrent donc à Alexandrie avec une bonne copie de la Loi de Moïse écrite en lettres d'or , que le souverain Sacrificateur leur donna ; & six Anciens de chaque Tribu , c'est-à-

dire, en tout, soixante & douze, pour la traduire en Grec.

Le Roi voulut voir ces Députés, & leur proposa à chacun une question différente pour essayer leur capacité. Il fut content de leurs réponses, où il parut une grande sagesse; & il les combla de présens, & de marques d'amitié. Ils furent ensuite conduits dans l'île de Pharos, & logés dans une maison qui leur avoit été préparée, où on leur fournissoit en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de tems, & l'ouvrage fut achevé en soixante & douze jours. C'est ce qu'on appelle la version des * Septante. Le tout fut lu & approuvé en présence du Roi, qui admira sur-tout la profonde sagesse des Loix de Moïse, & renvoia les soixante & douze Députés avec des présens d'une magnificence extraordinaire, pour eux, pour le Grand Prêtre, & pour le Temple. Des dépenses de cette sorte, quoique fort considérables, ne ruinent jamais un Etat, & font beaucoup d'honneur à un Prince.

L'Auteur d'où ces faits sont tirés, est Aristée, qui se qualifie Officier aux Gardes de Ptolémée Philadelphie, & qui rapporte beaucoup d'autres circonstances que j'ai omises, parce qu'elles paroissent moins vraisemblables. On prétend que
les

* On les appelle Septante par un compte rond, quoiqu'ils fussent soixante & deux.

les Ecrivains , soit Juifs , comme Aristobule , Philon , Joséphe ; soit Chrétiens , comme S. Justin , S. Irénée , S. Clément d'Alexandrie , S. Hilaire , S. Augustin , & quelques autres , qui ont rapporté le fait de la Version des Septante , ne l'ont rapporté que sur la bonne foi d'Aristée , dont on soupçonne que l'Ouvrage est supposé. Quelques-uns d'eux y ont ajouté des circonstances , qui ne sont plus maintenant crues de personne , par cette raison-là même qu'elles sont trop merveilleuses. Philon écrit que dans leurs traductions , qu'ils avoient faites séparément , il ne s'étoit pas trouvé un seul mot différent , bien loin qu'il y eût eu aucune différence dans le sens , ou dans le tour dont ils s'étoient servis pour l'exprimer. D'où il conclut que ce n'étoient pas de simples Traducteurs , mais des hommes inspirés par l'esprit de Dieu , qui les conduisoit , & leur dictoit tout sans exception jusqu'aux moindres paroles. S. Justin , & après lui les autres Peres que j'ai cités , supposent tous que les soixante & douze Interprètes travailloient chacun dans une cellule séparée , qu'ils n'avoient aucun commerce entr'eux , & que cependant leurs traductions se trouvèrent parfaitement conformes.

*Philo de vi.
ta Moyses l.
2. P. 6) 8.*

J'ai déjà déclaré plusieurs fois que je n'entrois point dans ces sortes de disser-

tations historiques , qui demanderoient beaucoup d'érudition & de tems , & qui me détourneraient trop de mon principal objet. On peut consulter M. Prideaux qui a traité cette matière. Ce qui est certain , & que personne ne conteste , c'est qu'il s'est fait en Egypte une Traduction grecque des Livres sacrés hébreux du tems des Ptolémées ; que nous avons encore cette traduction ; & que c'est la même que l'on avoit du tems de N. S. Jésus-Christ , puisque presque tous les passages que les Ecrivains sacrés du Nouveau Testament citent du Vieux dans l'original grec , se trouvent mot-à-mot dans cette version. Elle subsiste & est encore en usage dans les Eglises d'Orient , & elle a été la traduction ordinaire & canonique dont l'Eglise des premiers siècles s'est servie.

Cette version , qui ouvroit l'intelligence des Ecritures de l'ancien Testament à une infinité de peuples , fut un des plus considérables fruits des conquêtes des Grecs ; & l'on voit clairement qu'elle entroit dans le principal dessein que Dieu avoit eu en livrant tout l'Orient aux Grecs , & les y maintenant malgré leurs divisions , leurs jalousies , leurs combats , & les fréquentes révolutions qui arrivoient parmi eux. Dieu préparoit ainsi une voie aisée à la prédication de l'Evan-

gile qui étoit proche, & il facilitoit la réunion de tant de peuples différens de langages & de mœurs dans une seule société, un même culte, & une même doctrine par une seule langue, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, & qui devint commune à tous les pays qu'Alexandre avoit conquis.

§. VII. *Diverses expéditions de Pyrrhus.*

En Italie : double combat contre les Romains : Cinéas. En Sicile. En Italie pour la seconde fois : troisième combat contre les Romains, où Pyrrhus est vaincu. En Macédoine, dont il se rend maître pour un tems après avoir vaincu Antigone. Dans la Péloponnèse : il forme inutilement le siège de Sparte. Il est tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphe aux Romains, & des Romains à Philadelphe.

LE RETOUR de Pyrrhus en Epire depuis qu'il avoit absolument abandonné la Macédoine, le mettoit en état de mener une vie tranquille au milieu de ses sujets, & de goûter les douceurs de la paix en gouvernant justement les peuples. Mais un caractère vif & impétueux tel que le sien, & une ambition toujours avide & inquiète, ne pouvoient souffrir le repos, & il falloit qu'il fût toujours en

Plutarc. in

Pyrrho, pag.

390-397.

Pausan. lib.

1. pag. 21.

Justin l. 18.

cap. 1 & 4.

mouvement , & qu'il y mît les autres. C'étoit une véritable maladie & une fièvre violente , qui ne le quittoit point , & qui avoit des accès & des redoublemens très fréquens. Il ne pouvoit se supporter lui-même , ni vivre avec soi. Il se fuioit sans cesse , en se répandant toujours au dehors , & allant chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il ne rencontroit nulle part. Ce fut donc avec joie qu'il saisit la première occasion qui se présenta de se jeter dans de nouvelles affaires.

N. M. 3724.
v. J. C. 280.

Les habitans de Tarente , qui étoient en guerre avec les Romains , ne trouvant point dans leur pays de Généraux assez habiles pour les opposer à des ennemis si redoutables , tournèrent les yeux vers l'Epire , & y envoièrent des Ambassadeurs , de la part non seulement des Tarentins , mais de tous les Grecs d'Italie , avec de magnifiques présens pour Pyrrhus. Ils avoient ordre de lui dire qu'ils n'avoient besoin que d'un Capitaine sage , expérimenté , & de réputation : qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes , & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens , des Messaliens , des Samnites , & des Tarentins , ils mettroient sur pié une armée de vingt mille chevaux , & de trois cens cinquante mille hommes de pié. On juge

aisément comment Pyrrhus reçut une proposition si flatteuse pour lui , & si conforme à son caractère. Les Epirotes , à son exemple , conçurent un vif desir & une violente passion de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la Cour de Pyrrhus un Thessalien , nommé Cinéas , homme d'un grand sens , & qui aiant été disciple de Démosthène , passoit alors , non seulement pour être celui de tous les Orateurs de ce tems-là qui approchoit le plus de la force & de l'éloquence de ce grand Maître , mais encore pour avoir puisé avec le plus de succès dans une si excellente école les solides principes & les vraies maximes d'une saine politique. Il s'étoit attaché à Pyrrhus , & ce Prince s'en servoit pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avoit quelque chose à traiter. Dans tous ses emplois Cinéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide , *Que l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter.* Aussi Pyrrhus disoit-il que l'éloquence de Cinéas lui avoit gagné plus de villes , qu'il n'en avoit conquis lui-même par les armes. C'est pourquoi il avoit beaucoup de considération pour lui , le combloit d'honneurs , & l'employoit à toutes ses plus grandes affaires. Un homme de ce caractère est d'un prix inestimable , & feroit

le bonheur du Prince & de ses sujets s'il étoit écouté.

Cinéas voyant donc que Pyrrhus se préparoit à passer en Italie, & le trouvant un jour de loisir & de bonne humeur, il entra librement en conversation avec ce Prince. *Vous songez, lui dit-il, à porter vos armes contre les Romains. Si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de notre victoire ? Les Romains une fois vaincus,* répondit Pyrrhus, *toute l'Italie sera à nous. Et quand nous en serons maîtres,* continua Cinéas, *que ferons-nous ?* Pyrrhus, qui ne voioit pas encore où il en vouloit venir : *Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous tend les bras, & vous savez de quelle importance est cette Ile. Mais,* ajouta Cinéas, *la Sicile prise sera-t-elle la fin de nos expéditions ?* Non certainement, répliqua Pyrrhus avec vivacité. *Quoi ! nous demeurerions en si beau chemin ? Si Dieu nous accorde la victoire, & que nous réussissions, ce ne seront-là que les préludes de plus grandes entreprises. Carthage avec toute l'Afrique, la Macédoine mon ancien domaine, la Grèce entière, voilà une partie de nos conquêtes futures. Et quand nous aurons tout conquis, que ferons nous ? Ce que nous ferons ? Nous vivrons en repos, nous passerons les jours entiers en festins, en conversations agréa-*

bles , en fêtes , & nous ne penserons qu'à nous réjouir. Alors Cinéas l'arrêtant : Eh ! Seigneur , lui dit-il , qu'est-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos , de faire des festins , de célébrer des fêtes , & de nous bien réjouir ? Pourquoi aller chercher si loin un bonheur que nous avons entre nos mains ; & acheter si cher , ce que nous pouvons avoir sans peine ?

Ce discours de Cinéas affligea Pyrrhus , sans le corriger. Il n'avoit rien de raisonnable à y opposer : mais un sentiment plus vif , plus pénétrant , plus durable l'entraînoit vers un phantôme de gloire qui se montrait toujours à lui sous un dehors brillant & séducteur ; & cette passion ne lui laissoit de repos ni le jour ni la nuit.

M. Paschal examine cette réflexion de Cinéas dans le chapitre xxvi de ses pensées , où il explique d'une manière admirable quelle est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes , & de tout ce qu'on appelle divertissemens ou passe-tems. L'ame , dit-il , ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige , quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors , & de chercher dans l'application aux choses extérieures à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli ; & il suffit , pour

la rendre misérable , de l'obliger de se voir , & d'être avec soi.

Cela posé , après un grand nombre d'exemples qui démontrent la vérité de cette réflexion , il ajoute ce qui suit. Lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus , qui se proposoit de jouir du repos après avoir conquis une grande partie du monde , qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur , en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés , & qui n'étoit guères plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposoit que l'homme se pût contenter de soi même & de ses biens présens , sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires : ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conseilloit son Ministre , étoit encore moins capable de le satisfaire , que l'agitation de tant de guerres & de tant de voiajes qu'il méditoit.

Mais ni le Philosophe , ni le Conquérant n'étoient en état de connoître ainsi le fond du cœur humain. Pyrrhus envia donc d'abord Cinéas aux Tarentins avec trois mille hommes de pié ; & bientôt après quantité de vaisseaux plats , de ga-

lères, & toute sorte de bâtimens de transport étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie pesamment armée, deux mille archers & cinq cens frondeurs.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent de nord si impétueux, qu'il l'emporta. D'abord le vaisseau où il étoit fut obligé de céder à sa violence. Enfin ses pilotes & ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista, & aborda à la côte d'Italie, mais avec des peines infinies & un très grand danger. Le reste de sa flotte ne put tenir sa route. Un vent de terre s'étant levé alors, la galère de Pyrrhus, battue par la proue, fut en très grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes secousses qu'elle souffroit. Dans cette extrémité, Pyrrhus ne balança point : il se jetta à la mer. Ses amis & ses gardes s'y jettèrent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir & le sauver. La nuit qui étoit fort noire, & les vagues qui étoient poussées impétueusement contre la côte, & repoussées avec un grand mugissement, rendoient le secours très difficile. Enfin, après avoir lutté une partie de la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le vent étant considérablement baissé, le Prince fut

*La mer
d'Logic.*

jetté sur le rivage , le corps entièrement foible & abbatu , mais le courage toujours grand , toujours invincible , qui seul l'empéchoit de succomber.

En même tems les Messapiens , sur la côte desquels le flot l'avoit jetté , accoururent pour lui donner tous les secours qui étoient en leur pouvoir. Ils allèrent aussi au-devant de quelques-uns de ses vaisseaux qui étoient échapés , & dans lesquels il se trouva peu de cavalerie , & seulement deux mille hommes de pié , & deux éléphans. Pyrrhus les ayant rassemblés , marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cinéas fut averti de son arrivée , il sortit au devant de lui avec ses troupes. Pyrrhus , arrivé dans Tarente , fut étrangement surpris d'en trouver les habitans uniquement occupés de leurs plaisirs , auxquels ils étoient accoutumés de se livrer sans ménagement & sans interruption. Ils comptoient que , pendant qu'il combattroit pour eux , ils demeureroient tranquillement dans leurs maisons , ne s'occupant qu'à prendre le bain , à user des parfums les plus exquis , à faire bonne chère , & à se divertir. Pyrrhus ne voulut rien faire d'abord par la force & malgré les Tarentins , jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ses vaisseaux étoient sauvés , & que la plus grande partie de son armée l'eût rejoint. Alors il parla & agit en maître. Il commença

par fermer tous les lieux d'exercices & tous les jardins publics où ils avoient accoutumé de s'entretenir de nouvelles , & de régler toutes les affaires de la guerre en se promenant & en causant. Il leur ôta leurs festins , leurs spectacles , & leurs assemblées de Nouvellistes. Il leur fit prendre les armes , & dans les montres & les revûes il se rendit sévère & inexorable pour tous ceux qui y manquoient : de sorte qu'il y en eut plusieurs , qui n'étant pas accoutumés à cette discipline si exacte , quittèrent la ville , appelant une servitude insupportable de ne pouvoir plus vivre à leur gré dans les délices & les voluptés.

Dans ce tems-là il reçut nouvelles que le Consul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée , & qu'il étoit déjà dans la Lucanie , où il bruloit & saccoieoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés , comme il trouvoit très honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage , & vinsent faire le dégât jusques sous ses yeux , il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoya devant un héraut aux Romains , pour leur demander , si , avant que de commencer la guerre , ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les différens qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie ,

en le prenant pour juge & pour arbitre. Le Consul Lévinus répondit au héraut, *Que les Romains ne prenoient point Pyrrhus pour arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

Après cette réponse, Pyrrhus s'avança, alla camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie & d'Héraclée; & sur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, & qu'ils étoient campés de l'autre côté de la rivière de Siris, il monta à cheval, & s'approcha de la rive pour reconnoître leur situation. Quand il vit la contenance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui régnoit par tout, & la bonne assiette de leur camp, il en fut surpris; & s'adressant à un de ses amis qui se trouva près de lui : *Mégaclês, lui dit-il, cette ordonnance des Barbares n'est nullement barbare; nous verrons si le reste y répondra.* Et déjà inquiet du succès de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés, se contentant d'avancer un corps de troupes sur la rivière pour l'opposer aux Romains s'ils songeoient à tenter le passage. Mais il étoit déjà trop tard. L'infanterie Romaine passa à gué, & la cavalerie par tout où elle pouvoit : de sorte que le corps avancé de Pyrrhus, ne se trouvant pas assez fort, & craignant d'être enveloppé, fut contraint de rega-

Les Grecs
toient de
bares tous
autres peu.

gner avec précipitation le gros de l'armée. Pyrrhus , qui venoit d'arriver avec le reste de ses troupes , n'étoit plus à tems de disputer le passage.

Quand il vit , en deçà de la rivière , briller quantité de boucliers Romains , & leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance , alors il serra les rangs , & commença l'attaque , se faisant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ses armes qui étoient très riches , & donnant à connoître par ses actions que la réputation qu'il avoit acquise n'étoit pas au dessus de son mérite. Il se livroit au combat sans s'épargner , & renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui ; mais il ne perdoit pas de vûe les fonctions de Général , & au milieu des plus grands dangers , il conservoit tout son sang froid , donnoit ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril , & couroit çà & là pour rétablir les affaires , & pour soutenir ceux qui étoient les plus pressés.

Dans le fort de la mêlée , un Cavalier Italien la pique à la main , s'attachant à Pyrrhus seul , le suivoit par tout plein d'ardeur , & régloit tous ses mouvemens sur les siens. Aiant trouvé un moment favorable , il lui porta un grand coup , qui ne blessa que son cheval. En même tems , Léonat de Macédoine perça de sa pique le cheval du Cavalier. Les deux

chevaux étant tombés , Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis qui l'enlevèrent , & tuèrent le Cavalier Italien , qui combattit avec beaucoup de courage.

Cette aventure apprit à Pyrrhus à se précautionner plus qu'il ne faisoit , & à prendre plus garde à lui ; devoir essentiel pour un Général , du sort de qui dépend celui de toute une armée. Voiant sa cavalerie qui plioit , il envoya ordre à son infanterie d'avancer , la mit promptement en bataille , & après avoir donné son manteau & ses armes à Mégacles l'un de ses amis , & s'être déguisé sous les siennes , il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut très opiniâtre , & la victoire longtemps douteuse. On dit que les uns & les autres plièrent sept fois , & revinrent sept fois à la charge.

Le changement d'armes de Pyrrhus fut fait fort à propos pour lui sauver la vie , mais il pensa lui être funeste , & lui arracher la victoire des mains. Les ennemis se jettèrent en foule sur Mégacles qu'ils prenoient pour le Roi. Un Cavalier qui le blessa , & qui le jeta par terre , après lui avoir arraché son armet & son manteau , poussa à toute bride vers le Consul Lévinus , & lui montra cet armet & ce

manteau , en lui criant qu'il avoit tué Pyrrhus. Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe , remplirent toute l'armée des Romains d'une joie inexprimable. Tout y retentit de cris de victoire ; & dans l'armée des Grecs , ce fut une consternation générale , & un découragement universel.

Pyrrhus , qui s'aperçut du terrible effet de cette méprise , parcourut diligemment toutes les lignes la tête nue , tendant la main à ses soldats , & se faisant connoître à sa voix & à son geste. Le combat étant rétabli , ce furent enfin les éléphants qui décidèrent principalement du gain de la bataille. Car Pyrrhus voyant que les Romains étoient rompus par ces animaux , & que leurs chevaux , avant même que de les approcher , en étoient effraïés , & emportoient leurs maîtres , mena promptement contre eux sa cavalerie Thesfaliennne pendant qu'ils étoient en désordre , & les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il y eut dans cette bataille près de quinze mille Romains de tués , & treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres Historiens diminuent la perte de part & d'autre.

Pyrrhus , sans perdre de tems , s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné , retira plusieurs villes de leur al-

liance, ravagea tout le pays, & s'approcha de Rome jusqu'à trois cens stades, c'est-à-dire jusqu'à quinze lieues.

Les Lucaniens & les Samnites l'ayant joint après le combat, il leur fit de vifs reproches sur leur retardement. Mais on voioit bien à son air que dans le fond il étoit ravi d'avoir défait avec ses seules troupes & celles des Tarentins, sans le secours des Alliés, cette armée des Romains si nombreuse & si aguerrie.

Une perte si considérable n'abbattit point le courage des Romains : ils ne rappellèrent point Lévinus, & ne songèrent qu'à se préparer à une seconde action. Cette grandeur d'ame pleine de fermeté & d'audace, surprit & même effraia Pyrrhus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'accommodement : cependant il retourna à Tarente. Cinéas étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoya à tous, & à leurs femmes, des présens de la part du Roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût ; ils répondirent tous, & leurs femmes même, que quand Rome auroit fait publiquement un Traité avec le Roi, il auroit pour lors tout sujet d'être content d'eux.

Quand Cinéas eut été introduit dans le Sénat , il exposa les propositions de son Maître , qui offroit de rendre sans rançon aux Romains leurs prisonniers , qui promettoit de leur aider à conquérir toute l'Italie , & qui ne demandoit autre chose que leur amitié & une entière sûreté pour les Tarentins. Plusieurs , dans le Sénat , paroissoient incliner à faire la paix ; & cette pensée n'étoit point sans fondement , ni sans raison. Ils venoient d'être vaincus dans une grande bataille : ils étoient à la veille d'en livrer une plus grande encore : on avoit lieu de tout craindre , les forces de Pyrrhus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie ses confédérés.

Le courage des Romains eut besoin d'être ranimé dans ces circonstances par le célèbre Appius Claudius , Sénateur illustre , que son grand âge & la perte de la vûe avoient obligé de se renfermer dans sa famille , & de se retirer des affaires. Sur le bruit sourd qui couroit dans la ville , que le Sénat étoit disposé à accepter les offres de Pyrrhus , il se fit porter dans l'assemblée , où l'on garda un profond silence dès qu'on le vit paroître. Là , ce vénérable Vieillard , à qui le zèle pour l'honneur de sa patrie sembloit avoir rendu toute son ancienne vigueur , montra par des raisons égale-

ment fortes & sensibles qu'on alloit détruire par un honteux Traité toute la gloire que Rome jusques-là s'étoit acquise. Puis, transporté d'une noble indignation :
» Que sont donc devenus , leur dit-il ,
» ces discours si fiers que vous teniez , &
» qui ont retenti par toute la terre , que si
» cet Alexandre le Grand étoit venu en
» Italie du tems de notre jeunesse , & de
» la vigueur de l'âge de nos pères , il
» n'auroit point acquis la réputation d'in-
» vincible ; mais que par sa fuite , ou par
» sa mort , il auroit ajouté un nouveau
» lustre à la gloire de Rome ? Quoi !
» vous tremblez maintenant au seul nom
» d'un Pyrrhus , qui a passé sa vie à faire
» la cour à un des Gardes de ce même
» Alexandre , qui erre comme un avan-
» turier de contrée en contrée pour fuir
» les ennemis qu'il a dans son pays , &
» qui a l'insolence de vous promettre la
» conquête de l'Italie avec ces mêmes
» troupes , qui n'ont pu le mettre en état
» de conserver une petite partie de la
» Macédoine ? “ Il dit beaucoup d'autres
choses pareilles , qui ranimèrent la géné-
rosité Romaine , & dissipèrent toutes les
craintes du Sénat. D'un commun accord
& d'une voix unanime on fit cette ré-
ponse à Cinéas : *Que Pyrrhus commençât
par sortir de l'Italie. Qu'alors , s'il vou-*
loit , il envoiât demander la paix. Mais ,

que tant qu'il seroit en armes dans leur pays , les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces , quand même il auroit battu dix mille Lévinus.

On dit que Cinéas , pendant le séjour qu'il fit à Rome pour ménager un accommodement , prit grand soin , en homme habile & sensé , de s'instruire des mœurs & des coutumes des Romains , d'examiner leur conduite tant publique que particulière , d'étudier la forme de leur gouvernement , & de s'instruire , dans le plus grand détail qu'il put , des forces & des revenus de la République. Quand il fut retourné à Tarente , il fit au Roi un fidèle rapport de tout ce qu'il avoit appris dans les conversations qu'il avoit eues avec les principaux de Rome , & lui dit entr'autres choses , *Que le Sénat lui avoit paru une assemblée de plusieurs Rois. Noble & juste idée de cet auguste Corps !* Et sur la grande quantité d'habitans dont il avoit vû leurs villes & leurs campagnes peuplées , il lui dit , *Qu'il craignoit beaucoup que Pyrrhus ne combattît contre une hydre.* En effet , le Consul Lévinus avoit déjà une armée deux fois plus grande que la première ; & il laissoit encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes , & de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venoit de lever.

Le retour de Cinéas à Tarente fut suivi

de près de l'arrivée des Ambassadeurs que les Romains envoioient à Pyrrhus , du nombre desquels étoit Fabricius , dont Cinéas dit au Roi que les Romains faisoient un fort grand cas , comme d'un homme très vertueux & très habile dans la guerre , mais qui étoit extrêmement pauvre. Pyrrhus les reçut avec une très grande distinction , & leur fit toutes sortes d'honneurs. Les Ambassadeurs , dans l'audience qu'il leur donna , dirent tout ce qui pouvoit convenir dans les circonstances présentes. Comme la victoire que Pyrrhus venoit de remporter pouvoit lui enfler le courage , ils lui représentèrent l'inconstance de la fortune , ses caprices , ses revers qu'il n'est pas possible de prévoir : Que les plus grandes défaites n'étoient point capables d'abbattre le courage des Romains , loin qu'un léger désavantage pût les allarmer : Que l'exemple de tant d'ennemis qu'ils avoient vaincus devoit faire faire des réflexions à Pyrrhus sur l'entreprise qu'il formoit : Qu'en tout cas il trouveroit des ennemis bien prêts à le recevoir & à se bien défendre. Après ces remontrances , ils lui laissoient le choix ou de recevoir la rançon des prisonniers de guerre dont il étoit le maître , ou de les échanger contre ceux de ses soldats qui étoient en la puissance du peuple Romain.

Pyrrhus aiant tenu conseil avec ses amis , répondit ainsi aux Ambassadeurs de la ville de Rome. » Vous avez mau-
 » vaise grace , Romains , pendant que
 » vous me refusez la paix , de me de-
 » mander les prisonniers que j'ai faits
 » sur vous , pour vous en servir ensuite
 » contre moi-même. Si vous n'avez en
 » vue que vos véritables intérêts & les
 » miens , il ne faut point chercher tant de
 » détours. Terminez par un Traité d'al-
 » liance la guerre que vous me faites à
 » moi & à mes alliés , & je vous remets
 » sans rançon tous les prisonniers de guer-
 » re , tant vos citoyens que vos alliés.
 » Sans cette condition , ne comptez pas
 » que Pyrrhus puisse jamais se résoudre
 » à vous relâcher un si grand nombre de
 » soldats.

Après avoir répondu de la sorte aux
 trois Ambassadeurs , il prit Fabricius en
 particulier , & lui dit : » Pour vous , Fa-
 » bricius , je connois votre mérite. J'ap-
 » prens que vous êtes un grand Capitaine ;
 » que vous entendez parfaitement à com-
 » mander une armée ; que la justice & la
 » tempérance font votre caractère ; &
 » que vous passez pour un homme accom-
 » pli dans toutes les vertus. Mais je sai
 » aussi que vous êtes sans biens , & qu'en
 » cela seul la fortune vous a mal partagé ,
 » en vous réduisant , pour les commodi-

Dionys. Halicarn. Excerpt. Legat.
 p. 744-748.

„ tés de la vie , à l'état des plus pauvres
„ Sénateurs. Pour suppléer à ce qui vous
„ manque de ce côté là , je suis prêt à
„ vous donner autant d'or & d'argent
„ qu'il en faut pour vous mettre au dessus
„ des plus opulens de Rome , persuadé
„ QU'IL N'EST POINT DE DÉPENSE QUI
„ FASSE PLUS D'HONNEUR A UN PRIN-
„ CE , QUE DE SOULAGER LES GRANDS
„ HOMMES QUI SONT CONTRAINTS PAR
„ LA PAUVRETÉ DE MENER UNE VIE IN-
„ DIGNE DE LEUR VERTU , ET QUE C'EST
„ LA LE PLUS NOBLE EMPLOI QU'UN ROI
„ PUISSE FAIRE DE SES RICHESSES. Ne
„ croiez pas que pour reconnoissance je
„ prétende exiger de vous aucun service
„ injuste ou deshonorant. Ce que je vous
„ demande ne peut que vous faire hon-
„ neur , & augmenter votre pouvoir dans
„ votre patrie. Je vous conjure d'abord
„ de m'aider de tout votre crédit à ga-
„ gner le Sénat des Romains , qui jusqu'ici
„ s'est rendu trop difficile , qui n'a jamais
„ voulu donner les mains à un accommo-
„ dement , & qui n'a consulté en aucune
„ manière les règles de la modération.
„ Faites-lui bien comprendre , je vous
„ prie , que j'ai donné ma parole de se-
„ courir les Tarentins & les autres Grecs
„ qui habitent cette côte d'Italie , & que
„ je ne puis en honneur les abandon-
„ ner , sur-tout me trouvant à la tête

„ d'une puissante armée qui m'a déjà fait
 „ gagner une bataille. Cependant il m'est
 „ survenu quelques affaires pressantes qui
 „ me rappellent dans mes États ; & c'est
 „ ce qui me fait desirer encore plus ar-
 „ demment la paix. Au reste , si ma qua-
 „ lité de Roi me rend suspect au Sénat ,
 „ parce que plusieurs autres n'ont pas fait
 „ difficulté de violer ouvertement la foi
 „ des Traités & des alliances , devenez
 „ vous-même mon garant ; & joignez-
 „ vous à moi pour m'aider de vos conseils
 „ dans toutes mes entreprises , & pour
 „ commander mes armées sous moi. J'ai
 „ besoin d'un homme vertueux , & d'un
 „ ami fidèle : vous , de votre côté , vous
 „ avez besoin d'un Prince , qui par ses
 „ libéralités , vous mette en état de faire
 „ plus de bien. Ne refusons point de nous
 „ aider l'un l'autre , & de nous prêter un
 „ mutuel secours.

Pyrrhus aiant ainsi parlé , Fabricius ,
 après un moment de silence , lui répon-
 dit en ces termes. » Il est inutile que je dise
 „ rien de l'expérience que je puis avoir
 „ dans le gouvernement des affaires pu-
 „ bliques & particulières , dès que vous
 „ en êtes informé d'ailleurs. A l'égard de
 „ ma pauvreté , vous me paraissez aussi
 „ la connoître assez , pour que je ne sois
 „ point obligé de vous dire , que je n'ai
 „ ni argent que je fasse profiter , ni esclaves

» ves qui me produisent des revenus : que
» tout mon bien consiste dans une maison
» de peu d'apparence , & dans un petit
» champ qui fournit à mon entretien. Si
» vous croiez néanmoins que la pauvreté
» rende ma condition inférieure à celle de
» tout autre Romain , & que remplissant
» les devoirs d'un honnête homme je
» sois moins considéré parce que je ne
» suis pas du nombre des riches ; per-
» mettez-moi de vous dire que l'idée que
» vous avez de moi n'est pas juste & vous
» trompe , soit qu'on vous ait inspiré ces
» sentimens , soit que vous en jugiez ainsi
» par vous-même. Si je ne possède pas de
» grands biens , je n'ai jamais cru , & ne
» crois point encore que mon indigence
» m'ait jamais fait aucun tort , soit que
» je me considère comme personne publi-
» que , ou comme simple particulier. Ma
» patrie , à cause de ma pauvreté , m'a-
» t-elle jamais éloigné de ces glorieux em-
» plois , qui sont le plus noble objet de
» l'émulation de tous les cœurs ? Je suis
» revêtu des plus grandes dignités. On
» me met à la tête des plus illustres am-
» bassades. J'assiste aux plus augustes céré-
» monies. On me confie les plus saintes
» fonctions du culte divin. Quand il s'agit
» de délibérer sur les affaires les plus im-
» portantes , je tiens mon rang dans les
» conseils , & j'y donne mon avis. Je
vais

„ vais de pair avec les plus riches & les
 „ plus puissans ; & si j'ai à me plaindre ,
 „ c'est d'être trop loué & trop honoré par
 „ mes citoyens. Pour remplir tous ces
 „ emplois , je ne dépense rien du mien ,
 „ non plus que les autres Romains. Rome
 „ ne ruine point ses citoyens en les éle-
 „ vant à la magistrature. C'est elle qui
 „ donne tous les secours nécessaires à ceux
 „ qui sont dans les charges , & qui les
 „ leur fournit avec libéralité & magnifi-
 „ cence. Car^a il n'en est pas de notre ville
 „ comme de beaucoup d'autres , où le
 „ public est très pauvre , tandis que les
 „ particuliers possèdent des richesses im-
 „ menses. Nous sommes tous riches , dès
 „ que la République l'est , parce qu'elle
 „ l'est pour nous. En admettant égale-
 „ ment aux emplois publics le riche &
 „ le pauvre selon qu'elle les en juge di-
 „ gnes , elle égale tous ses citoyens , & ne
 „ reconnoit entr'eux d'autre différence
 „ ni d'autre distinction que celle du mé-
 „ rite & de la vertu. Pour ce qui regarde
 „ mes affaires particulières , loin de plain-
 „ dre mon sort , je m'estime le plus heu-
 „ reux de tous les hommes lorsque je me
 „ compare aux riches , & je sens en moi-
 „ même dans cet état une sorte de com-
 „ plaisance & même de fierté. Mon petit

a Privatus illis census erat brevis ,
 Commune magnum. *Horat.*

» champ , quelque maigre qu'il soit , me
» fournit tout ce qui m'est nécessaire ,
» pourvû que j'aie soin de le bien culti-
» ver , & d'en conserver les fruits. M'en
» faut-il davantage ? Tout aliment m'est
» agréable , quand il est assaisonné par la
» faim : je bois avec délices , quand j'ai
» grande soif : je goute les douceurs du
» sommeil , quand j'ai bien fatigué. Je
» me contente d'un habit qui me met à
» couvert des rigueurs de l'hiver , & en-
» tre tous les meubles qui peuvent servir
» à un même usage , le plus vil est celui
» qui m'acommode le mieux. Je serois
» déraisonnable & injuste , si j'accusois
» la fortune. Elle me fournit tout ce que
» demande la nature. Quant au superflu ,
» elle ne m'en a pas inspiré le desir. De
» quoi puis-je donc me plaindre ? Il est
» vrai , faute de cette abondance , je
» me vois hors d'état de soulager ceux qui
» sont dans le besoin , avantage unique
» qu'on pourroit envier aux riches. Mais
» du moment que je fais part & à la Répu-
» blique & à mes amis du peu que je pos-
» sède , que je rends à mes citoyens tous les
» services dont je suis capable , & qu'enfin
» je fais tout ce qui dépend de moi , que
» dois-je me reprocher ? Jamais la pensée
» de m'enrichir n'est venue dans l'esprit.
» Employé depuis longtemps dans l'admi-
» nistration de la République , j'ai eu

„ mille occasions d'amasser de grandes
 „ sommes d'argent sans aucun reproche.
 „ En peut-on desirer une plus favorable
 „ que celle qui se présenta il y a quelques
 „ années ? Revêtu de la dignité consu-
 „ laire , je fus envoyé contre les Samnites ,
 „ les Lucaniens , les Brutiens , à la tête
 „ d'une nombreuse armée. Je ravageai
 „ une grande étendue de pays , je vain-
 „ quis l'ennemi dans plusieurs batailles ,
 „ j'emportai d'assaut plusieurs villes plei-
 „ nes de butin & d'opulence , j'enrichis
 „ toute l'armée de leurs dépouilles , je
 „ dédommageai chaque citoyen de ce
 „ qu'il avoit fourni pour les frais de la
 „ guerre , & aiant reçu les honneurs du
 „ triomphe, j'emis encore quatre cens talens
 „ dans le trésor public. Après avoir né-
 „ gligé un butin si considérable dont je
 „ pouvois prendre tout ce que j'aurois
 „ voulu , après avoir méprisé des richesses
 „ si justement acquises , & sacrifié à
 „ l'amour de la gloire les dépouilles de
 „ l'ennemi , à l'exemple de Valérius Pu-
 „ blicola , & de plusieurs autres grands
 „ personnages , qui par leur généreux
 „ désintéressement ont porté si haut la
 „ puissance de Rome ; me conviendrait-
 „ il d'accepter l'or & l'argent que vous
 „ m'offrez ? Quelle idée auroit-on de
 „ moi ? Quel exemple donnerois-je à mes
 „ citoyens ? De retour à Rome , comment

Quatre cens
 mille écus.

„ soutiendrois-je leurs reproches , & mê-
 „ me leur vûe seule ? Nos Censeurs , ces
 „ Magistrats préposés à veiller sur la dis-
 „ cipline & sur les mœurs , ne m'oblige-
 „ roient-ils pas de rendre compte devant
 „ tout le monde des présens que vous
 „ voulez me faire accepter ? Vous garde-
 „ rez , s'il vous plait , vos richesses , &
 „ moi ma pauvreté & ma réputation.

Je crois bien que l'Historien a prêté ces discours à Pyrrhus & à Fabricius : mais il n'a fait qu'exprimer & mettre dans un plus grand jour leurs sentimens , sur-tout du dernier. Car tel étoit le caractère des Romains dans ces beaux siècles de la République. Fabricius ^a étoit véritablement persuadé qu'il y avoit plus de gloire & de grandeur à pouvoir mépriser tout l'or du Roi , qu'à régner.

*Plutarc. in
 Pyrrho, pag.
 395-397.*

Le lendemain Pyrrhus , voulant surprendre l'Ambassadeur Romain & l'étonner , comme il n'avoit encore jamais vû d'éléphant , ordonna au Capitaine de ses éléphans d'en armer le plus grand , de le mener dans le lieu où il seroit en conversation avec Fabricius , & de le tenir là derrière une tapisserie pour le faire paroître quand il l'ordonneroit. Cela étant exécuté , & le signal donné ,

^a Fabricius Pyrrhi regis posse contemnere. Senec.
 aurum repulit; majusque regno judicavit regias opes | *Epist.* 120.

on retira la tapisserie, & cet animal énorme parut tout à coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius s'étant tourné tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à Pyrrhus en souriant: *Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui.*

Le soir, quand on fut à table, on parla de beaucoup de choses; & après avoir parcouru les affaires de la Grèce, & discouru des Philosophes, Cinéas fit tomber la conversation sur Epicure, & détailla ce que les Epicuriens pensent des dieux, & du gouvernement des Etats. Il dit qu'ils faisoient consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté; qu'ils fuioient les dignités & les charges comme la ruine & la perte du bonheur; qu'ils ne donnoient à la Divinité, ni amour, ni haine, ni colére; qu'ils soutenoient qu'elle ne prenoit aucun soin des hommes, & qu'ils la releguoient dans une vie tranquille, où elle passoit tous les siècles sans affaires, & plongée dans toutes sortes de délices & de voluptés. Il y a bien de l'apparence que la vie molle & voluptueuse des Tarentins donna lieu à cet entretien. Pendant que Cinéas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de

toute sa force: *O grand Hercule, puissent les Samnites & Pyrrhus suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains!*

Qui de nous, à juger des mœurs anciennes par les nôtres, s'attendroit à voir rouler les propos de table parmi de grands guerriers, non-seulement sur des affaires de politique, mais sur des matières d'érudition; car les questions de Philosophie en faisoient alors le principal objet! De tels entretiens, assaisonnés de réflexions & de reparties spirituelles, ne valent-ils pas bien des conversations, qui souvent, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, sans beaucoup de dépense d'esprit, se passent presque à louer, & à exalter par des acclamations dignes d'Epicuriens, la bonté des mets, la finesse des ragoûts, l'excellence des vins & des liqueurs.

Pyrrhus, admirant la grandeur d'ame de l'Ambassadeur Romain, & charmé de sa prudence & de sa sagesse, desira encore avec plus de passion de faire amitié & alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier, il le conjura encore une fois de vouloir bien; après qu'il auroit moienné un accommodement entre les deux Etats, s'attacher à lui & vivre dans sa Cour, où il auroit la première place parmi tous

ses amis & tous les Capitaines. *Je ne vous le conseillerois pas*, repartit Fabricius en lui parlant à l'oreille, & en souriant, *& vous entendez peu vos intérêts. Car ceux qui vous honorent & qui vous admirent présentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient mieux pour leur Roi que vous-même.*

Le Prince, loin de se fâcher de cette réponse, l'en considéra encore plus, & ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que, si le Sénat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoies après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & célébré la fête des Saturnales. Ils lui furent renvoies en effet après la fête, le Sénat ayant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit, & ne se rendroit pas auprès de Pyrrhus.

L'année suivante, Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp, & lui remit une lettre du Médecin du Roi, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrhus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si forte guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, ^a conservant toujours le même

^a Ejusdem animi fuit, non vincere. Admirati sunt auro non vinci, veneno, minus ingentem virum, quem

fonds de probité & de justice au milieu de la guerre qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, & sachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frappé d'une juste horreur à une telle proposition. Comme il ne s'étoit point laissé vaincre à l'or du Roi, il crut aussi qu'il lui seroit honteux de vaincre le Roi par le poison. Après en avoir conféré avec son Collègue Emilius, il écrivit promptement à Pyrrhus pour l'avertir de se précautionner de cette noire perfidie. Sa Lettre étoit conçue en ces termes.

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS
EMILIUS, COSS.

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

Il paroît que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis : & vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien

non regis, non contra regem promissa flexissent; boni exempli tenacem; quod difficillimum est, in bello innocentem; qui aliquod esse crederet etiam in

hoste nefas; qui in summa paupertate, quam sibi decus fecerat, non aliter refugit divitias quam venenum. Senec. Epist. 120.

& d'honneur , & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'est pas tant pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis que pour l'amour de nous-mêmes , afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier , & que l'on ne croie pas que nous ayons eu recours à la trahison , parce que nous désespérions de terminer heureusement cette guerre par notre courage.

Pyrrhus aiant reçu cette Lettre , & bien avéré le fait qui y étoit énoncé , fit punir son Médecin ; & pour témoigner à Fabricius & aux Romains sa reconnoissance , il renvoia au Consul tous les prisonniers sans rançon , & lui députa encore Cinéas , pour tâcher de convenir de la paix avec lui. Les Romains , qui ne vouloient point accepter ni une grace de leur ennemi , ni une récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices , ne refusèrent pas les prisonniers , mais ils lui en renvoierent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le Traité d'amitié & de paix , ils ne permirent pas même à Cinéas d'en parler , que Pyrrhus n'eût regagné l'Epire sur les mêmes vaisseaux qui l'avoient apporté. Mais comme ses affaires demandoient un second combat , il assembla son armée , se mit en

marche , & attaqua les Romains près de la ville d'Asculum.

Le combat fut rude & opiniâtre , & la victoire douteuse jusqu'à la fin. Pyrrhus d'abord ayant été poussé dans des lieux impraticables à la cavalerie , & contre une rivière très difficile , & dont les bords étoient marécageux , fut fort maltraité , & perdit beaucoup de monde. Mais s'étant enfin tiré de ce terrain défavantageux , & aiant gagné la plaine , où il pouvoit faire usage de ses éléphants , il marcha contre les Romains avec beaucoup d'impétuosité & de roideur , les rangs bien ordonnés & bien serrés. Comme il trouva une vive résistance , le carnage fut grand , & il fut lui-même blessé dans la mêlée. Ses éléphants , qu'il lâcha à propos , rompirent en plusieurs endroits l'infanterie Romaine , sans pouvoir néanmoins la mettre en déroute. Les deux armées , acharnées l'une contre l'autre , firent des efforts extraordinaires de courage , & ne cessèrent de combattre que lorsque la nuit les sépara. Les Romains se retirèrent les premiers , & gagnèrent leur camp qui étoit fort proche. La perte fut à peu près égale : & monta en tout des deux côtés à quinze mille hommes. L'avantage néanmoins parut rester du côté de Pyrrhus , qui étoit demeuré le dernier sur le champ

de bataille. Quelqu'un le félicitant sur sa victoire, il répondit : *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes ruinés.* En effet, ayant perdu dans cette bataille ses meilleures troupes, & ses plus braves Officiers, il sentoît bien qu'il ne pouvoit pas remettre sur pié une nouvelle armée comme les Romains, qui^a tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes pensées, ne voyant presque pour lui aucune ressource, ni aucune voie honorable de se tirer d'une entreprise à laquelle il s'étoit trop légèrement engagé, un rayon d'espérance & de bonne fortune ranima son courage. D'un côté il arrive des Députés de Sicile, qui viennent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente, & la ville des Léontins, & le prier de venir chasser les Carthaginois de leur Ile, & la délivrer des Tyrans. Dans le même tems il arrive de Grèce des courriers, qui viennent lui donner avis que Céraunus avoit été tué dans une bataille qu'il avoit donnée contre les Gaulois en Macédoine, & que ce royaume sembloit lui tendre les mains, & lui offrir son trône.

Plutarc. in Pyrrh. pag. 397. 398.

Pausan. lib.

1. p. 21.

Justin. lib.

18. cap. 2. &

l. 23. c. 3.

AN. M. 3716.

AV. J. C. 278.

^a Per damna, per cæles, ab ipso

Ducit opes animumque ferro. *Horat.*

Qvj

Pyrrhus se trouva dans une nouvelle forte d'embarras. Un moment auparavant toute ressource lui manquoit : ici il en avoit trop , & ne savoit quel parti prendre. Après avoir lontems délibéré , & pesé mûrement les raisons qui se présentoient de part & d'autre , il se détermina pour la Sicile , qui lui ouvroit un passage dans l'Afrique , & lui montrait une plus ample moisson de gloire. Sans perdre de tems , il envoya devant lui Cinéas pour traiter avec les villes , & les assurer de sa prompte arrivée : puis aiant laissé dans Tarente une grosse garnison malgré les habitans , qui voioient avec peine que Pyrrhus les abandonnoit , & les retenoit néanmoins en servitude , il se mit en mer.

Quand il fut arrivé en Sicile , il se rendit maître d'abord de Syracuse , qui lui fut livrée par * Sostrate , qui gouvernoit alors cette ville , & par Thénon qui commandoit dans la citadelle. Il reçut d'eux l'argent du trésor public , & environ deux cens vaisseaux , ce qui lui facilita la conquête de toute la Sicile. Les manières honnêtes & prévenantes qu'il employa dans les commencemens lui gagnèrent tous les cœurs. Avec trente mille hommes de pié , deux mille cinq cens chevaux & une flotte de deux cens voiles ,

* *Denys d'Halicarnasse le nomme Sosistrate.*

il alloit chassant les Carthaginois devant lui, & ruinant par-tout leur domination. Il leur enleva la ville d'Eryx, qui étoit la plus forte place qu'ils eussent dans l'Ile, & la mieux pourvûe de gens de défense. Il vainquit dans un grand combat les habitans de Messine, appelés * *Mamertins*, qui par leurs courses & leurs irruptions infestoient toute la Sicile, & il rasa toutes leurs forteresses.

Des progrès si rapides effraierent les Carthaginois, à qui il ne restoit plus dans toute la Sicile que la seule ville de Lilybée. Ils lui envoierent offrir de l'argent & des vaisseaux, s'il vouloit leur accorder la paix & son amitié. Mais, comme il aspirait à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moyen d'obtenir ce qu'ils demandoient qu'en abandonnant la Sicile, & qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs & eux. Il ne rouloit dans sa tête que de grands projets pour lui & pour les siens. Il destinoit pour son fils Hélénius la Sicile, comme un royaume sur lequel il avoit droit par sa naissance, car il l'avoit eu de la fille d'Agathocle; & il

* Ce mot signifie Martiaux, parce que ces peuples étoient fort aguerris. Ils étoient originaires d'Italie, & s'étant emparés

de Messine, ou y ayant été reçus, ils conservèrent leur nom, quoique la ville conservât aussi le sien.

destinoit à son autre fils Alexandre le royaume d'Italie, dont il comptoit la conquête sûre.

Enflé par ses prospérités continuelles, & par les forces qu'il avoit en main, il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avoient attiré en Sicile. La première & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquoit de matelots; & pour en ramasser, il força les villes avec beaucoup de rigueur de lui en fournir; & les châtia très sévèrement, quand elles n'obéissoient pas à ses ordres.

*Dionys.
Halic. in Ex
cerpt. pag.
541.*

Ainsi il changea bientôt sa puissance en une domination & une insolence tyrannique. Il s'attira d'abord la haine de la famille & des amis d'Agathocle: il les dépouilla de tous les biens qu'ils avoient reçus de ce Prince, & en enrichit ses créatures. Au mépris des coutumes du pays, il donnoit les premières dignités & le gouvernement des villes à ses satellites & à ses centurions, qu'il continuoit dans la magistrature autant qu'il le jugeoit à propos sans observer le terme marqué par les loix. A l'égard des procès, des différens, des contestations, & de toutes les autres affaires de cette sorte, ou il s'en rendoit lui-même l'arbitre souverain, ou il les abandonnoit au juge-

ment & à la discrétion de ses courtisans , qui n'avoient d'autres vûes que de s'enrichir par un gain fordide , & de vivre dans le luxe & la débauche.

Une conduite si dure & si différente de celle qui lui avoit d'abord si bien réussi , aliéna les esprits , & mit tout le monde contre lui. S'apercevant qu'il étoit universellement haï , & que les esprits irrités par son mauvais gouvernement ne cherchoient qu'à secouer le joug , il mit dans la plupart des villes des garnisons à sa dévotion , sous prétexte que les Carthaginois se dispoient à lui faire la guerre. Il se saisit des plus illustres citoyens de chaque ville , & feignant qu'ils lui avoient dressé des embuches , & qu'ils tramoient quelque trahison , il les fit mourir. De ce nombre fut Thénon , commandant de la citadelle. Les services importans qu'il avoit rendus au Roi des Epirotes ne le mirent point à couvert de sa cruelle politique. On convenoit qu'il avoit plus contribué que personne à lui ouvrir le passage , & à réduire l'Ile sous sa domination. Pyrrhus voulut aussi faire prendre Sostrate : mais celui-ci pressentant les embuches qu'on lui dressoit , trouva le moien de sortir de la ville. On hazarde de tout perdre , en perdant l'amitié des peuples , qui est le lien le plus ferme qui les atta-

che aux Princes. Un traitement si injuste & si cruel à l'égard de deux des premiers citoyens de Syracuse , qui avoient été les principaux instrumens de ses progrès dans cette Ile , acheva de le rendre odieux & insupportable aux Siciliens. Tel étoit le caractère de Pyrrhus. Vif ^a & impétueux dans ses entreprises , il venoit assez aisément à bout de gagner des provinces & des roiaumes , mais il n'avoit pas l'art de les conserver. La haine que les villes concurent pour lui fut si grande , que les unes se ligüèrent avec les Carthaginois , & les autres avec les Mamertins , pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voioit par-tout que révoltes contre lui , que nouvelles entreprises , & qu'un soulèvement général , il reçut des Lettres des Samnites & des Tarentins , qui lui mandoient qu'ayant été chassés de toute la campagne , & réduits à se renfermer dans leurs villes , il ne leur étoit plus possible de soutenir la guerre , à moins qu'il ne vînt au plutôt les secourir. Ces Lettres arrivèrent bien à propos , pour donner à son départ un prétexte honnête , & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite , ni un

^a Ut ad devincenda regna invictus habebatur , ira devictis acquisitisque celeriter carebat : tanto

melius studebat acquirere imperia , quam retinere. *Justin. lib. 25. cap. 4.*

abandonnement de la Sicile , comme s'il eût désespéré d'y réussir.

En s'embarquant à Syracuse , il fut attaqué par les Carthaginois , de sorte qu'il fut obligé de combattre dans le port même contre ces Barbares. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restoient ; & à son arrivée il trouva les Mamertins , qui y avoient passé avant lui au nombre d'environ dix mille , & qui traversèrent fort sa marche en le harcelant fréquemment , & en tombant à diverses reprises sur son arrière garde.

Tite - Live & Denys d'Halicarnasse nous apprennent ici une circonstance , qui ne fait pas d'honneur à la mémoire de Pyrrhus. Il y avoit à Locres un célèbre temple consacré à Proserpine , fort respecté par tous les peuples du pays & par tous les étrangers , & auquel personne n'avoit jamais osé toucher ; quoiqu'on fût qu'il y avoit de riches trésors renfermés dans ce Temple. Pyrrhus , qui se trouvoit dans une extrême disette d'argent , ne fut pas si scrupuleux. Il enleva tous les trésors de la déesse , & les chargea sur ses vaisseaux. Le lendemain , s'il en faut croire l'histoire , sa flotte fut battue d'une violente tempête , & tous les vaisseaux qui portoient le riche & sacré butin , furent jettés sur la côte des Locriens. Cet

Plutarc. in

Pyrrh. p. 399.

Pausan. l.

11. pag. 22.

Justin. lib.

23. cap. 3.

Liv. lib. 29.

n. 18.

Dionys.

Halicarn. in

Excerpt. pag.

542.

orgueilleux Prince , est-il dit dans Tite-Live , instruit par un si cruel désastre qu'il y avoit des dieux , fit reporter bien religieusement tous les trésors dans le temple. Mais cette restitution forcée n'apaisa pas la déesse , & celui qui rapporte ce fait dans une harangue , attribue à cette impiété sacrilège tous les mauvais succès qui arrivèrent à Pyrrhus dans la suite , & en particulier le funeste genre de mort qui termina ses entreprises.

AN. M. 3730.

AV. J. C. 274.

Pour lors , après avoir essuié cette tempête , il arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pié , & trois mille chevaux ; & prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place , il s'avança à grandes journées contre les Romains , qui étoient campés dans le pays des Samnites.

Comme ceux-ci conservoient un secret ressentiment contre Pyrrhus , de ce qu'il les avoit abandonnés pour courir en Sicile , il y en eut parmi eux très peu qui se joignissent à lui. Il ne laissa pas de partager son armée en deux corps. Il envoya l'un dans la Lucanie , pour s'opposer au Consul qui y étoit , & pour l'empêcher de secourir son Collègue : & pour lui , avec le second corps , il marcha contre l'autre Consul Manius Curius , qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux près la ville de Bénévent , pour

attendre le secours qui lui venoit de la Lucanie.

Pyrrhus se hâtant d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choisit ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, & ses éléphants les mieux dressés & les plus aguerris, & se mit en marche sur la brune pour le surprendre dans son camp. Mais le lendemain matin les ennemis le découvrirent comme il descendoit des montagnes. Manius sortit de ses retranchemens avec quelques troupes, & tomba sur les premiers qu'il rencontra. Les aiant renversés & mis en fuite, il jeta la terreur parmi tous les autres : il y eut même quelques éléphants de pris.

Ce succès donna à Manius la hardiesse de sortir de son fort avec toute son armée, pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eut d'abord de l'avantage à l'une de ses ailes, & poussa les ennemis : mais à l'autre aile il fut renversé par les éléphants & poussé jusqu'à son camp. Dans cet état, il appella à son secours les troupes qu'il avoit laissées pour garder ses retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes s'avancèrent dans le moment, & à coups de piques & de dards elles forcèrent les éléphants à tourner le dos, & à se renverser sur leurs propres bataillons :

ce qui y causa une telle confusion & un si grand désordre, que les Romains remportèrent enfin une victoire pleine, qui leur valut en un sens la conquête de toutes les nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, & les grandes choses qu'ils avoient faites dans tous ces combats, aiant en tête un ennemi tel que Pyrrhus, augmentèrent leur réputation, leurs forces, leur confiance, & les firent regarder comme des hommes invincibles. Par la victoire sur Pyrrhus, ils devinrent maîtres incontestables de toute l'Italie entre les deux mers. Bientôt après suivirent les guerres contre Carthage, dans lesquelles aiant abbattu cette puissante rivale, ils ne virent plus rien qui pût leur résister.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu de ses magnifiques espérances sur l'Italie & la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres six années pleines, & ruiné entièrement ses affaires. Il est vrai que dans toutes ses disgraces il conserva un courage invincible, & qu'en expérience pour la guerre, en audace, & en valeur, il passa toujours pour le premier de tous les Rois & de tous les Capitaines de son tems. Mais ce qu'il avoit acquis par ses grands exploits, il le perdoit par ses vaines espérances: car le desir de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empéchoit

de conserver & de mettre en sûreté ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigone le comparoit à un homme qui a le dé heureux, mais qui case mal.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pié, & cinq cens chevaux : & comme il n'avoit point de fonds pour faire subsister ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Aiant donc reçu le renfort de quelques Gaulois qui se joignirent à lui, il se jeta dans la Macédoine où régnoit Antigone fils de Démétrius. Son dessein étoit seulement de la piller, & d'en emmener un grand butin : mais s'étant rendu maître de plusieurs villes sans aucune peine, & aiant débauché à Antigone deux mille soldats, il se livra à de plus hautes espérances, marcha contre Antigone même, l'attaqua dans des défilés, & mit toute son armée en désordre. D'autres Gaulois qui faisoient l'arrière-garde d'Antigone en assez grand nombre, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut fort rude : mais enfin la plupart furent taillés en pièces, & ceux qui commandoient les éléphants aiant été envelopés, se rendirent, & livrèrent les éléphants. Il ne restoit que la phalange Macédonienne, parmi laquelle la défaite de son arrière-garde avoit jetté le trouble & la fraieur. Pyrrhus voiant qu'elle pa-

*Plutarc. in
Pyrrh. pag.*

*400.
Pausan. l.*

*1. cap. 5.
Justin. lib.*

25. cap. 3.

rouilloit refuser de combattre contre lui, tendit la main aux Capitaines & aux Officiers, les appelant chacun par leur nom, & par ce moien attira à lui toute cette infanterie d'Antigone, qui fut obligé de prendre la fuite pour tâcher de conserver dans l'obéissance quelques places maritimes.

Cette victoire enfla extrêmement le courage de Pyrrhus. On en peut juger par l'Inscription des dépouilles qu'il offrit à Minerve * Itonienne. *Pyrrhus, roi des Molossès, consacre à Minerve Itonienne ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entière d'Antigone. Qu'on ne s'en étonne pas. Les Eacides sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, pleins de courage & de valeur.*

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macédoine, & s'étant rendu maître d'Ege, il en traita fort durement les habitans, & laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ses troupes, nation avide & insatiable d'argent s'il en fût jamais. Ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencèrent à fouiller

*Ville de
la Macédoine
sur le fleuve
Aliacmon.*

* Minerve fut appelée Itonienne du nom d'Itonus fils d'Amphictyon. Elle avoit deux temples sous ce nom : l'un dans la

Thessalie près de Larisse, & c'est celui dont il s'agit ici ; l'autre dans la Béotie, près de Coronée.

dans les tombeaux des Rois de Macédoine qui avoient là leur sépulture, enlevèrent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilège dissipèrent & jettèrent aux vents les cendres de ces Princes. Pyrrhus passa légèrement cet attentat, & s'en mit fort peu en peine, soit que les grandes affaires qu'il avoit alors sur les bras attirassent ailleurs son attention, soit que sentant le besoin pressant qu'il avoit de ces barbares, il ne voulût pas les aliéner en faisant une recherche fort exacte, qui le mettroit dans la nécessité de punir les coupables. Cette connivence criminelle le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique les affaires ne fussent pas dans un état de consistance & de fermeté qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances & à de nouvelles entreprises. Cléonyme Spartiate arriva auprès de lui, pour le solliciter de mener son armée contre Lacédémone; & Pyrrhus prêta volontiers l'oreille à cette proposition. Ce Cléonyme étoit de la race royale. Cléomène son père, roi de Sparte, avoit eu deux fils : Acrotate & Cléonyme. Acrotate, qui étoit l'aîné, mourut avant son père, & laissa un fils nommé Aréus. Après la mort de Cléomène il y eut une dispute au sujet de la roiauté entre Aréus & Cléonyme.

Av. M. 37325.

Av. J.C. 272.

Plutarc. in

Pyrrh. pag.

497-493.

Pausan. l.

1. pag. 23. &

24. & lib. 3.

pag. 168.

Justin. l. 25.

cap. 4.

Comme celui-ci paroïſſoit homme violent & deſpotique, il n'étoit point aimé à Sparte, & il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta ſur lui. Ce même Cléonyme, dans un âge fort avancé, avoit épouſé une très belle femme, appelée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme aiant conçu une violente paſſion pour Acrotate, fils du Roi Aréus, qui étoit beau, bien fait, & dans la fleur de ſa jeuneſſe, rendit ſon mariage non ſeulement très-triſte, mais encore très honteux pour ſon mari Cléonyme, que l'amour & la jaloſie transportoient également. Car ſa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne fût le mépris que ſa femme avoit pour lui. Animé donc d'un vif deſir de ſe venger & de ſes citoyens injuſtes & de ſa femme infidèle, il mena Pyrrhus contre Sparte avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre éléphants.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoître que Pyrrhus venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour ſe rendre maître lui-même du Péloponnéſe. Il eſt vrai que dans ſes diſcours il le nia fortement. Car les Lacédémoniens lui aiant envoyé des Ambaſſadeurs à Mégalo polis, il les aſſura qu'il n'en vouloit point du tout à Sparte, & qu'il n'étoit

toit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupoit dans le pays. Il leur témoigna même qu'il avoit dessein d'envoyer les plus jeunes de ses enfans à Sparte s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils y fussent élevés dans les mœurs & dans la discipline des Spartiates, & qu'ils eussent ce grand avantage par dessus tous les autres Princes & les autres Rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Il amusa par ces promesses flatteuses tous ceux qui venoient à sa rencontre pendant sa marche. Bien imprudent & bien insensé, qui se fie aux paroles de ces politiques, dans l'esprit desquels la fourberie passe pour sagesse, & la bonne foi pour imbécillité! Pyrrhus ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager & à les piller.

Il arriva sur le soir devant Lacédémone. Cléonyme vouloit qu'il l'attaquât sans différer un moment, pour profiter du trouble où étoient les habitans qui ne s'attendoient à rien moins qu'à un siège, & de l'absence du roi Aréus qui étoit allé en Crète au secours des Gortyniens. En effet les Ilotes & les amis de Cléonyme s'empressoient déjà à orner & à préparer sa maison, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt souper avec lui le soir même. Pyrrhus, qui comptoit la prise de cette ville sûre & immanquable, remit

l'attaque au lendemain. Ce délai sauva Sparte, & montra qu'il est des momens favorables & décisifs, qu'il faut saisir, & qui ne reviennent plus.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérèrent d'envoyer leurs femmes en Crète, mais elles s'y opposèrent. Il y en eut une, nommée Archidamie, qui ayant pris une épée entra dans le Sénat, & portant la parole au nom de toutes les autres elle fit ses plaintes, & demanda à tous ces hommes qui étoient là assemblés, pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.

Dans ce même Conseil il fut arrêté qu'on tireroit une tranchée parallèle au camp des ennemis pour leur disputer l'approche de la ville, en garnissant cette tranchée de leurs troupes. Mais comme, dans la surprise où ils se trouvoient, & dans l'absence de leur Roi, ils n'avoient point assez de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pyrrhus, & pour la combattre à découvert, ils résolurent d'achever de se fermer entièrement, en ajoutant aux deux extrémités du fossé une autre espèce de retranchement, formé par une chaîne de chariots enfoncés en terre jusqu'aux moieux des roues, afin qu'ayant une assiette ferme,

ils arrétoient les éléphants , & empêchoient la cavalerie de les prendre en flanc.

Comme ils étoient occupés à ce travail , les femmes & les filles vinrent se joindre à eux ; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre à se reposer pendant la nuit , elles mesurèrent la longueur de la tranchée , & en prirent pour leur tâche la troisième partie qu'elles eurent achevée avant le jour. La tranchée avoit neuf piés de largeur , six de profondeur , & neuf cens de longueur.

Dès que le jour parut , les ennemis commençant à se mettre en mouvement , elles présentèrent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens , & leur quittant la tranchée qu'elles avoient faite , elles les exhortèrent à la bien garder , & leur représentèrent vivement quelle douceur ce seroit pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie , ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs mères & de leurs femmes , après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur. Pour Chélidonide , s'étant retirée en son particulier , elle prépara un cordon , fatal instrument de sa mort si la ville venoit à être prise , pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Cependant Pyrrhus marcha à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Spartiates , qui l'attendoient de l'autre

côté de la tranchée les boucliers bien ferrés. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer : les soldats de Pyrrhus ne pouvoient même s'approcher du bord , ni s'y tenir fermes , à cause que la terre , qui ne venoit que d'être remuée s'ébouloït facilement. Ce que voiant son fils Ptolémée , il prit deux mille Gaulois , & l'élite des Chaoniens , & coulant le long de la tranchée , il s'avança vers l'endroit des chariots pour s'y ouvrir un passage. Mais il ne put y réussir , tant ils étoient ferrés & enfoncés avant en terre. Dans cet embarras , les Gaulois s'aviserent de relever & de dégager les roues , pour traîner les chariots dans la rivière voisine.

Le jeune Acrotate s'aperçut le premier de ce danger , traversa promptement la ville avec trois cens soldats qu'il prit avec lui , & faisant un grand circuit , il alla prendre Ptolémée par les derrières sans être découvert , parce qu'il marcha par des chemins creux. Il tomba brusquement sur les derniers ; & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce mouvement subit , aiant perdu leur rang , & étant mis en désordre , ils s'entre-poussôient les uns les autres , & tomboient la plupart dans le fossé & autour des chariots. Enfin , après un long combat qui leur couta beaucoup de sang , ils

furent repoussés , & obligés de prendre la fuite. Les vieillards , & la plupart des femmes , étoient de l'autre côté de la tranchée , & voioient avec admiration ce courage intrépide d'Acrotate. Pour lui , couvert de sang , & tout fier de sa victoire , il retourna à son poste au milieu des louanges & des applaudissemens des femmes Spartaines , qui relevoient sa valeur , & portoient envie à la gloire & au bonheur de Chélidonide : preuve que les Dames de Sparte n'étoient pas fort délicates sur le point de la chasteté conjugale.

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus , le long du fossé défendu par l'Infanterie Lacédémonienne. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage. Plusieurs s'y distinguèrent , & entr'autres Phyllius , qui , après avoir résisté longtemps & tué de sa main tous ceux qui s'étoient présentés devant lui pour forcer le passage , sentant enfin ses forces lui manquer par le grand nombre de blessures qu'il avoit reçues , & la quantité de sang qu'il avoit perdu , appella un des officiers qui commandoient à ce poste , lui céda sa place , & alla tomber au milieu des siens , pour ne pas laisser son corps aux ennemis.

La nuit sépara les combattans , & mit fin à l'attaque , qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédé-

moniens se défendirent avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur. Les femmes ne les abandonnoient point. Elles se tenoient toujours près d'eux ; attentives à leur fournir des armes , à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient besoin , & à retirer les blessés. Les Macédoniens travailloient avec une merveilleuse diligence à combler le fossé par quantité de bois & d'autres matières qu'ils jettoient par dessus les armes & les morts : & les Lacédémoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur résistance pour les en empêcher.

Tout à-coup ils voient Pyrrhus , qui aiant forcé l'endroit où étoient les chariots , & s'étant ouvert un passage , pouffoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poste , jettent de grands cris. Les femmes y répondent avec des hurlemens effroyables , & se mettent à courir de côté & d'autre. Pyrrhus s'avance , & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il étoit déjà bien près de la ville , lorsque son cheval , percé d'un trait Crétois , & effarouché par la douleur , l'emporta bien loin dans la mêlée , & en mourant le jetta par terre. Pendant que ses amis s'empres sent autour de lui , les Spartiates accourent , & à coups de traits ils repoussent les Macédoniens au delà de la tranchée.

Aussitôt Pyrrhus fit cesser de tous côtés le combat , se flatant que les Lacédémoniens , qui avoient perdu beaucoup de monde , & qui étoient presque tous blessés , prendroient le parti de se rendre. En effet la ville étoit réduite aux abois , & paroissoit hors d'état de soutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment , où tout étoit désespéré , un des Généraux d'Antigone leur amène de Corinthe un corps assez considérable de troupes étrangères. A peine furent-elles entrées dans la ville , qu'on vit arriver de Crète le Roi Aréus avec deux mille hommes de pié.

Ces deux renforts , arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour , ne firent qu'animer davantage Pyrrhus , & rallumer son ambition. Il trouvoit qu'il lui seroit plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs , & sous les yeux de son Roi. Après quelques essais , comme il vit qu'il n'en remportoit que des blessures , il renonça à son entreprise , & se mit à ravager le plat pays , dans la résolution d'y passer l'hiver. Mais une nouvelle lueur d'espérance l'entraîna bientôt ailleurs.

AN. M. 3713.
AV. J. C. 271.

Il s'étoit allumé à Argos une grande sédition entre deux des principaux citoyens , Aristéas & Aristipe. Ce dernier paroissoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigone ; & Arist-

Plutarc. in
Pyrrho , pag.
403-406.
Pausan. l.
I. pag. 24.
Justin lib.
25. cap. 5.

téas , pour le prévenir , se hâta d'appeler Pyrrhus. Celui-ci , toujours avide de nouveautés , regardant les victoires comme autant de degrés pour d'autres avantages plus grands , & les défaites comme des raisons indispensables de recommencer la guerre pour réparer les malheurs , ne pouvoit être fixé ni par les bons ni par les mauvais succès dans une assiette d'esprit tranquille & assurée. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Aristéas , qu'il se mit en marche pour Argos. Le Roi Aréus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin , & ayant occupé les passages les plus difficiles , il tailla en pièces les Gaulois & les Molosses qui faisoient son arrière-garde. Ptolémée , que Pyrrhus son père avoit détaché pour secourir cette arrière-garde , ayant été tué dans le combat , ses troupes se débandèrent , & prirent la fuite. La cavalerie Lacédémonienne , commandée par Evalcus , Capitaine de grande réputation , les poursuivit avec tant de chaleur , que sans s'en apercevoir elle se trouva fort éloignée de son infanterie qui n'avoit pu la suivre.

Pyrrhus , qui venoit d'apprendre la mort de son fils , & qui en ressentoit une vive douleur , mena promptement contre eux sa cavalerie de Molosses , & se jetant le premier au milieu des ennemis , il fut en un moment tout couvert de sang par

le carnage qu'il fit des Lacédémoniens. Il étoit toujours intrépide & terrible dans les batailles : mais dans cette occasion , où la vengeance & la douleur ajoutaient comme une nouvelle pointe à son courage , il se surpassa lui-même , & par sa force & son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit par tout Evalcus dans la mêlée , & l'ayant aperçu , il poussa son cheval contre lui , le perça de sa javeline après avoir lui-même couru un grand risque : puis , sautant à terre , il combat à pié , & fait un carnage effroyable de tous ces Lacédémoniens qu'il renversa sur le corps d'Evalcus. Cette perte de ce qu'il y avoit de plus braves Officiers & soldats à Sparte , fut l'effet de la témérité de ceux qui , ayant remporté une pleine victoire , se la laissèrent enlever en poursuivant les fuyards avec une aveugle & indiscrete vivacité.

Pyrrhus , après avoir comme célébré par ce grand combat les funérailles de Ptolémée , & avoir soulagé en quelque manière son affliction en assouvissant sa colère & sa vengeance dans le sang de ceux qui avoient tué son fils , continua sa route vers la ville de Nauplia , & le lendemain matin il envoya un Héraut à Antigone , pour lui offrir de vider leur querelle par un combat singulier. Anti-

gone se contenta de répondre que *si Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.*

En même tems il leur vint à tous deux des Ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigone reçut volontiers cette proposition, & donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrhus promit aussi de se retirer : mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

On ne se trompoit point. La nuit venue, il s'approcha des murailles, & aiant trouvé une porte ouverte par Aristéas, il eut le tems de faire entrer ses Gaulois, & de se saisir de la place avant que d'être aperçu. Mais quand il voulut faire entrer ses éléphans, la porte se trouva trop basse; de sorte qu'il falut leur ôter les tours qu'ils avoient sur le dos, & quand ils furent entrés les leur remettre. Tout cela ne put se faire dans l'obscurité sans beaucoup d'embarras, de désordre & de bruit, & sans une perte de tems considérable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens voyant les ennemis dans leur ville, courent à la Forteresse, se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, députent vers

Anrigone pour le presser de venir à leur secours. Il y marche sans délai, & fait entrer dans la ville son fils avec ses Officiers & ses meilleures troupes.

En même tems arriva aussi dans Argos le Roi Aréus avec mille Crétois, & ceux des Spartiates qui avoient pu faire le plus de diligence. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en désordre. Pyrrhus accourt pour les soutenir. Mais au milieu de la confusion & du tumulte qui régnoient par-tout pendant l'obscurité de la nuit, il ne peut ni se faire entendre, ni se faire obéir. Quand le jour parut, il fut bien surpris de voir la Citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute espérance, il ne songe plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à son fils Hélénius, qu'il avoit laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille, pour laisser une sortie libre à ses troupes. Celui à qui Pyrrhus avoit donné cet ordre fort à la hâte, l'ayant mal entendu, en porta un tout contraire. Hélénius dans le moment même, prenant avec lui sa meilleure infanterie, & ce qui lui restoit d'éléphans, entre dans la ville pour aller secourir son père.

Quand il entra, Pyrrhus commençoit

à se retirer. Pendant que la place put lui donner du terrain, il fit bonne contenance, tournant de tems en tems visage, & repoussant avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais quand il se fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte, la confusion qui étoit déjà fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes que son fils amenoit à son secours. Il avoit beau crier qu'ils reculaissent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point, & alloient toujours en avant. Pour surcroît de malheur, un des plus grands éléphans étant tombé de travers au milieu de la porte, la tenoit comme fermée, de sorte qu'ils ne pouvoient plus ni avancer ni reculer. L'embarras & le trouble passoient tout ce qu'on peut dire.

Pyrrhus voyant l'agitation de ses gens poussés & repoussés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui distinguoit son casque, & qui le faisoit reconnoître, & se confiant en la bonté de son cheval, il se jetta au milieu des ennemis qui le poursuivoient. Comme il combattoit en désespéré, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse. La blessure ne fut ni grande, ni dangereuse. Pyrrhus tourne aussitôt contre celui qui l'avoit frappé : c'étoit un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mère regar-

doit le combat de dessus le toit d'une maison, comme toutes les autres femmes.

Voiant donc son fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même, & saisie de fraieur pour le grand péril auquel il s'exposoit, elle prit à deux mains une grosse tuile, & la jetta sur Pyrrhus. Elle lui tomba justement sur la tête, & le casque n'ayant pu parer le coup, dans le moment d'épaissies ténèbres lui couvrent les yeux. Les mains lâchent les rênes: il tombe de son cheval sans être remarqué de personne. Mais bientôt après un soldat qui le reconnut, l'acheva en lui coupant la tête.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigone, aiant pris cette tête, poussa à toute bride vers son père, & la jetta à ses piés. Il en fut fort mal reçu, comme faisant un personnage indigne de son rang. Antigone, rappelant dans sa mémoire le sort de son ayeul Antigone, & celui de son père Démétrius, ne put refuser des larmes à un spectacle si lugubre, & fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté & de générosité Hélénius son fils, aussi bien que tous ses amis, & les renvoia en Epire.

On ne peut refuser le titre de grand Capitaine à Pyrrhus, après l'estime par-

ticulière qu'en ont fait les Romains, & sur-tout après le témoignage glorieux que l'on dit lui avoir été rendu par l'homme du monde le plus digne d'être cru sur ce qui fait le mérite guerrier, & le plus capable d'en juger sainement & avec connoissance de cause. Tite - Live, sur le témoignage d'un Historien qu'il cite sans le garantir, rapporte qu'Annibal interrogé par Scipion qui il regardoit comme le plus grand & le plus habile général, mit au premier rang Alexandre, Pyrrhus au second, & ne se plaça lui-même qu'au troisième.

Il caractérisa Pyrrhus, en ajoutant, „ qu'il étoit le premier qui eût enseigné „ l'art des campemens; que personne n'a- „ voit sû mieux que lui prendre ses postes, „ & ranger ses troupes; qu'il avoit eu l'art „ de gagner les hommes & de se les atta- „ cher, en sorte que les peuples d'Italie „ auroient mieux aimé l'avoir pour maître „ tout étoit étranger qu'il étoit, que le peu- „ ple Romain qui depuis tant d'années te- „ noit le premier rang dans le pays.

Pyrrhus pouvoit avoir ces grandes qualités: quoique pourtant j'aie de la peine à comprendre comment Annibal a pu dire qu'il étoit le premier qui eût enseigné l'art des campemens. Avant lui les autres Généraux & Rois Grecs ne possédoient-ils pas cet art là? Il est vrai qu'il l'a ensei-

gné aux Romains , & c'est à quoi il faut se borner. Mais enfin ces grandes qualités seules ne font pas ce me semble le grand Capitaine. Elles lui manquèrent même en plusieurs occasions. Il fut vaincu par les Romains près d'Asculum pour avoir mal pris son terrain. Il manqua la prise de Sparte, pour en avoir différé l'attaque de quelques heures. Il perdit la Sicile, pour n'avoir pas assez ménagé l'esprit des peuples. Il se perdit lui-même à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie. On pourroit rapporter beaucoup d'autres fautes qu'il fit même par rapport à l'art militaire.

N'en est-ce pas une essentielle , indigne d'un grand Capitaine & d'un Roi, de s'exposer toujours sans ménagement comme un simple soldat , de combattre dans les premiers rangs comme un aventurier, de tirer plus de vanité d'une action personnelle qui montrait seulement beaucoup de force de corps & d'audace, que de la conduite sage & attentive d'un Général qui veille à la sûreté du tout, & qui ne confond pas son mérite & ses devoirs avec ceux d'un simple soldat? On a pu remarquer que ç'a été là assez le défaut des Rois & des Généraux de ce siècle, séduits sans doute par le faux éclat de la témérité heureuse d'Alexandre.

N'est-ce pas un autre grand défaut dans

Pyrrhus de n'avoir suivi aucune règle dans l'entreprise de ses guerres, de s'y être livré aveuglément, sans réflexion, sans cause; par tempérament, par passion, par habitude, par impuissance de se tenir en repos, & par pure incapacité de faire autre chose que ferrailler: qu'on me pardonne cette expression? Il me semble qu'un tel caractère approche fort d'un héros de roman & d'un chercheur d'avantures.

Mais le défaut qui caractérise davantage Pyrrhus, & qui aura le plus choqué tous mes Lecteurs, c'étoit de former des entreprises trop légèrement, de se livrer sans examen aux moindres apparences de succès, de changer de desseins & de vûes avec une facilité qui marquoit peu de consistence d'esprit & même peu de jugement, en un mot de tout commencer & de ne rien finir. Toute sa vie n'a été qu'une suite d'incertitude, de variations, de changemens. Transporté en différens tems par une ambition inquiète & impétueuse dans la Sicile, dans l'Italie, dans la Macédoine, dans la Grèce, il ne fut nulle part moins que dans l'Epire, lieu de sa naissance & de son domaine. Donnons-lui donc le titre de grand Capitaine, si, pour le mériter, il ne faut que du courage, de la valeur, & de l'audace: car pour ces qualités, il ne l'a cédé à personne. En le voiant dans les combats, on croioit voir la viva-

cité, l'intr p dit , & cette ardeur martiale d'Alexandre. Mais certainement il n'a pas eu les qualités d'un bon Roi, qui aimant véritablement ses peuples, fait consister son courage à les défendre, son bonheur   les rendre heureux, sa gloire à leur procurer une paix tranquille & assurée.

La réputation des Romains commen-
cant à faire du bruit parmi les nations
 trang res par la guerre de six ans qu'ils
avoient soutenue contre Pyrrhus, qu'ils
forcèrent enfin à quitter l'Italie pour re-
tourner honteusement en Epire; Ptol -
m e Philadelphie envoya des Ambassa-
deurs à Rome pour leur demander leur
amitié. Les Romains furent charmés de
se voir recherchés par un si grand Roi.

Pour répondre à ses honn t t s, l'an-
n e suivante ils envoièrent aussi une Am-
bassade en Egypte. Les Ambassadeurs fu-
rent Q. Fabius Gurg s, Cn. Fabius Pictor,
Num rius son frère, & Q. Ogulnius. Ils
firent voir un désintéressement, qui mar-
quoit bien leur grandeur d'ame. Ptolémée,
dans un régal qu'il leur donna, fit pré-
sent à chacun d'eux d'une couronne d'or.
Ils la reçurent, pour ne le pas d sobliger
en refusant l'honneur qu'il leur faisoit:
mais, le lendemain matin, ils allèrent
mettre ces couronnes sur la tête des sta-
tues du Roi qui étoient dans les places
publiques de la ville. A leur audience de

AN. M. 3730.

AV. J. C. 274.

Liv. Epit.

lib. 4.

Eutrop. l. 2.

AN. M. 3731.

AV. J. C. 273.

Liv. & Eu-

trop ibid.

Val. Max.

l. 4. c. 3.

Dio in Ex-

cerpt.

congé, le Roi leur ayant encore fait des présens considérables, ils les reçurent comme ils avoient fait les couronnes. Mais, dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au Sénat rendre compte de leur Ambassade, ils les mirent tous dans le trésor public; & par ces deux belles actions ils firent voir, qu'en a servant le Public les gens de bien ne doivent se proposer d'autre avantage pour eux-mêmes que l'honneur de se bien acquitter de leur devoir. Là République ne se laissa pas vaincre ici en noblesse de sentimens. Le Sénat & le peuple voulurent qu'on donnât aux Ambassadeurs, pour les services qu'ils avoient rendus à l'Etat, une somme équivalente à ce qu'ils avoient remis dans le Trésor public. Voila un beau combat de gloire & de générosité, où l'on ne fait à quel parti attribuer la victoire! Où trouve-t-on maintenant des hommes qui se dévouent ainsi au bien public sans aucun retour d'intérêt, & qui entrent dans les charges & dans les emplois sans aucune vûe de s'y enrichir? Mais aussi où trouvera-t-on des Etats & des Princes qui sachent ainsi estimer & récompenser le mérite? On voit ici, dit un Historien, trois beaux modèles: de libéralité dans Ptolémée, de désintéressement

Valère Maxime.

a De publico scilicet | ministrati officii accedere
ministerio nihil cuiquam | debere judicantes. *Val.*
præter laudem bene ad. *Max.*

dans les Ambassadeurs, d'équité dans le peuple Romain.

§. VIII. *Athènes assiégée & prise par Antigone. Juste punition de Sotade poète satyrique. Révolte de Magas contre Philadelphie. Mort de Philétère, fondateur du royaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter. Son fils Antiochus, surnommé Théus, lui succède. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphie : mort du premier. Guerre entre Antiochus & Ptolémée. Révolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux Rois. Mort de Ptolémée Philadelphie.*

DEPUIS QUE la Macédoine s'étoit soumis les Grecs, & les avoit rendu dépendans de son autorité, il semble qu'en perdant leur liberté ils avoient perdu ce courage, & cette grandeur d'ame qui jusques-là les avoit si fort distingués des autres peuples. Ils paroissent entièrement changés, & on ne reconnoit plus leur ancien caractère. Sparte, autrefois si fière, & en possession de dominer sur toute la Grèce, souffre maintenant avec patience le joug d'une domination étrangère, & se laissera bientôt asservir au dedans par des Tyrans, qui la traiteront avec la dernière cruauté. Nous verrons Athènes, si jalouse ancien-

nement de sa liberté, & si formidable aux plus puissans Rois, courir, pour ainsi dire, à la servitude, & à mesure qu'elle changera de maîtres leur prodiguer successivement les plus basses & les plus indignes flateries. Elles feront l'une & l'autre quelques efforts de tems en tems pour se rétablir dans leur ancienne liberté, mais toujours foiblement & sans succès.

AN. M. 3736.

AV. J. C. 268.

Justin. l. 26.

cap. 2.

Pausan. in

Lacon. pag

158 & in

Attic. p. 1.

Quelques années après la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas, roi de Macédoine, étant devenu fort puissant, & par cela même formidable aux Etats de la Grèce, les Lacédémoniens & les Athéniens firent une ligue contre lui, & engagèrent Ptolémée Philadelphie à y entrer. Antigone, pour dissiper la ligue qu'avoient formé ces deux peuples, & pour en prévenir la suite, commença, sans perdre de tems, par mettre le siège devant Athènes. Ptolémée aussitôt y envoya une flotte, dont il donna le commandement à Patrocle un de ses Généraux; & Arée Roi de Lacédémone se mit à la tête d'une armée pour secourir la place par terre. Patrocle, dès qu'il fut arrivé devant la ville, conseilla à Arée d'attaquer les ennemis, & promit en même tems de faire sa descente, & de les charger par derrière. Le conseil étoit sage, & ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès; mais Arée, qui manquoit de provisions, aima mieux retourner chez

lui. La flotte, qui ne pouvoit pas agir seule, en fit autant, & s'en retourna en Egypte sans rien faire. C'est l'inconvénient ordinaire des troupes de divers pays, commandées par des Chefs qui n'ont entre eux ni subordination, ni bonne intelligence. Athènes, abandonnée ainsi par ses Alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison.

Patrocle, en s'en retournant, rencontra à Caune, ville maritime de la Carie, Sotade, poète entièrement décrié pour la licence effrénée & de ses vers & de ses mœurs. Il n'épargnoit dans ses poésies satyriques ni ses meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même la personne sacrée des Rois. Chez Lyfimaque il affectoit de noircir par des médisances atroces la réputation de Ptolémée; & quand il étoit à la Cour de celui-ci, il traitoit de la même sorte Lyfimaque. Il avoit composé une satyre violente contre Ptolémée, où il y avoit des traits sanglans sur son mariage avec Arsinoé sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce Prince, il s'étoit sauvé d'Alexandrie. Patrocle crut devoir faire un exemple d'un misérable qui avoit fait un si grand affront à son Maître. Il lui fit mettre du plomb autour du corps, & le fit jeter dans la mer. C'est une race bien dangereuse & bien détestable que ces Poètes satyriques de profession, qui ont re-

AN M. 3737.

AV J. C. 267.

Athen. lib.

14. pag. 620.

621.

noncé à toute probité & à toute pudeur, & dont la plume trempée dans le fiel le plus amer ne respecte ni rang ni vertu.

AN. M. 3739.

AV. J. C. 265

Pausan. in

Attic. pag. 11.

613.

Une révolte suscitée en Egypte par un Prince de qui il sembloit que Ptolémée n'avoit rien de pareil à craindre, lui donna beaucoup d'occupation. Magas, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, ayant levé l'étendart de la révolte contre Ptolémée son maître & son bienfaiteur, se fit déclarer Roi de ces provinces. Ils étoient frères de mère: car il étoit fils de Bérénice & de Philippe Officier Macédonien; qu'elle avoit eu pour mari avant que d'être à Ptolémée Soter. Aussi fut-ce à sa prière & par son crédit que Magas obtint cette viceroiauté, quand elle revint à la Couronne par la mort d'Ophellas, comme il a été marqué ci-devant. Il s'y étoit si bien affermi par une longue possession, & par son mariage avec Apamé fille d'Antiochus Soter roi de Syrie, qu'il entreprit de se rendre indépendant. Comme l'ambition n'a point de bornes, il poussa ses prétentions encore plus loin. Non content d'enlever à son frère les deux provinces qu'il gouvernoit, il vouloit même le détrôner. Il mena en Egypte pour cet effet une grande armée, & prenant la route d'Alexandrie, il se rendit maître en passant de Parétonion, qui est une ville de la Marmarique.

La nouvelle qu'il reçut de la révolte des Marmarides dans la Lybie, l'empêcha de pousser cette expédition plus loin. Il retourna sur ses pas pour y mettre ordre. Cette retraite donnoit une belle occasion à Ptolémée, qui s'étoit avancé sur la frontière à la tête d'une armée, de le charger, & de le défaire entièrement: mais un nouveau péril l'appella lui-même d'un autre côté. Il découvrit un complot qu'avoient fait contre lui quatre mille Gaulois qu'il avoit pris à sa solde, qui n'alloit pas à moins qu'à le chasser d'Egypte, & à s'en saisir eux-mêmes. Pour prévenir leur coup, il revint en Egypte, & mena les conjurés dans une île du Nil, où il les renferma si bien, qu'il les y fit tous mourir de faim, excepté ceux qui aimèrent mieux s'entretuer que d'y languir ainsi.

Magas, après avoir mis ordre aux troubles qui l'avoient fait retourner sur ses pas, reprit ses desseins sur l'Egypte; & pour y mieux réussir, il engagea son beau-père Antiochus Soter à y entrer. Il fut résolu entr'eux qu'Antiochus attaqueroit Ptolémée d'un côté, & Magas de l'autre. Ptolémée, qui fut averti secrètement de ce Traité, prévint Antiochus, & lui donna tant d'occupation dans toutes ses provinces maritimes par les descentes & les ravages qu'y firent les troupes qu'il y envoya, que ce Prince fut obligé de demeu-

AN. M. 37406

AV. J. C. 264.

rer dans ses propres Etats pour les défendre ; & Magas , qui avoit compté sur la diversion qu'il feroit , ne jugea pas à propos d'entrer en action de son côté , quand il vit que son Allié ne faisoit pas l'effort auquel il s'étoit attendu.

4. M. 3741.
7. J.C. 263.
trab. l. 13
623 624.
Pausan. in
et. pag. 13.
18. L'année suivante mourut Philétère , fondateur du royaume de Pergame , à l'âge de quatre-vingts ans. Il étoit eunuque , & avoit eu pour maître Docime Officier de l'armée d'Antigone. Docime aiant quitté ce Prince pour entrer au service de Lyfimaque , Philétère le suivit. Lyfimaque lui trouvant beaucoup de capacité , le prit pour son Trésorier , & lui confia la ville de Pergame , dans le château de laquelle étoit le trésor. Il servit très fidèlement Lyfimaque dans ce poste pendant un grand nombre d'années. Mais son attachement aux intérêts d'Agathocle le fils aîné de Lyfimaque , que les intrigues de la jeune Arsinoé , fille de Ptolémée Soter , firent périr comme on l'a vû ci-dessus ; & la douleur qu'il témoigna de sa mort tragique , le rendirent suspect à cette jeune Reine , & elle prit des mesures pour le perdre. Philétère , qui s'en aperçut , prit le parti de se révolter ; & aidé dans son dessein de la protection de Séleucus , il y réussit & se maintint dans la possession de la ville & des trésors de Lyfimaque , à la faveur des troubles qui survinrent après sa

sa mort & celle de Séleucus, qui arriva sept mois après. Il se conduisit avec tant d'adresse & d'habileté dans toutes les brouilleries des successeurs de ces deux Princes, qu'il conserva la place & tout le pays d'alentour, dont il jouit lui-même pendant vingt ans, & qu'il en forma un Etat, qui subsista pendant plusieurs générations dans sa famille, & fut l'un des plus puissans Etats de l'Asie. Il avoit deux frères, Eumène & Attale, dont le premier, qui étoit l'aîné, avoit un fils nommé aussi Eumène, qui succéda à son Oncle, & régna vingt-deux ans.

C'est ici l'année que commença la première guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans, entre les Romains & les Carthaginois.

Nicomède, roi de Bithynie, aiant fait bâtir une ville près de l'endroit où étoit auparavant Astacus que Lyfimaque avoit détruite, lui donna le nom de Nicomédie. Il en est beaucoup parlé dans l'histoire du Bas Empire, parce que plusieurs Empereurs Romains y firent leur résidence.

Antiochus Soter voulut profiter de la mort de Philétère, & s'accommoder de ses Etats. Mais Eumène, son neveu & son successeur, avec une belle armée qu'il leva pour se défendre, lui livra bataille près de Sardes, & le battit si bien, que non seulement il garda ce qu'il avoit déjà, mais

AN. M. 3742.

AV. J. C. 262.

Pausan.

Eliac 1. pag.

406.

Euseb. in

Chron.

Trebell.

Pollio in

Gallien.

Amm. Mar-

cell. lib. 22.

cap. 9.

Memnon.

c. 21.

Strab. lib.

13. p. 624.

il aggrandit même considérablement ses Etats par cette victoire.

AN. M. 3743. Antiochus après cette défaite, revint à
 Av. J. C. 261. Antioche. Il y fit * mourir un de ses fils
 Trog. in
 Prolog. lib. qui avoit remué pendant son absence, &
 26. fit proclamer Roi l'autre, qui portoit le
 même nom que lui. Il mourut fort peu
 après, & lui laissa tous ses Etats. Il l'avoit
 eu de Stratonice fille de Démétrius, qui
 de sa belle-mère devint sa femme, de la
 manière que l'on a vû ci-dessus.

AN. M. 3744. Ce nouvel Antiochus, quand il par-
 Av. J. C. 250. vint à la Couronne, avoit pour femme
 Polyæn. Laodice sa sœur de père. Il prit ensuite
 Straton. l. 2. le surnom de *Théos*, qui veut dire *Dieu* ;
 cap. 50. & c'est par-là qu'on le distingue encore
 Appian. in
 Syr. p. 130. aujourd'hui des autres Rois de Syrie qui
 Justin. l. 27. ont porté le nom d'Antiochus. Les Milé-
 cap. 1. siens furent les premiers qui le lui donnè-
 rent, pour lui témoigner leur reconnois-
 sance de les avoir délivrés de la tyrannie
 de Timarque. Ce Timarque étoit un Gou-
 verneur de la Carie sous Ptolémée Phila-
 delphe, qui, outre l'Egypte, avoit alors
 la Célé-Syrie & la Palestine, & les pro-
 vinces de Cilicie, Pamphylie, Lycie, &
 Carie dans l'Asie-Mineure. Il s'étoit ré-
 volté contre son Maître, & avoit choisi

* M. de la Nauze pré- | ter sa dissertation, Tome
 tend qu'il y a erreur dans | VII. des Mémoires de
 le sommaire de Trogue | l'Académie des Inscip-
 Pompée. On peut consul- | tions.

Milet pour sa résidence. Pour se défaire de ce Tyran, les Milésiens avoient eu recours à Antiochus, qui le défit, & le tua. Ce fut pour cela qu'ils lui rendirent des honneurs divins, & lui donnèrent même jusqu'au titre de *Dieu*. Flatterie impie, fort à la mode dans ces siècles-là pour les Princes régnans! Car les Lemniens avoient aussi fait des dieux de son père & de son grand-père, & leur avoient élevé des temples. Les Smyrniens en firent autant pour Stratonice sa mère.

*Athen. l. 6.
pag. 255.*

Bérose, le fameux Historien de Babylone, vivoit au commencement du règne de ce Prince; car il lui dédia son Histoire. Pline dit qu'elle contenoit les Observations Astronomiques de quatre cens quatre-vingts ans. Babylone aiant pour maîtres des Macédoniens, Bérose apprit leur langue, & passa premièrement à Cos, célèbre par la naissance d'Hippocrate, & y établit une Ecole, où il enseignoit l'Astronomie & l'Astrologie. De Cos il alla à Athènes, où, malgré la vanité de son art, il s'acquit tant de réputation par ses prédictions astrologiques, qu'on lui éleva dans le Gymnase où se faisoient tous les exercices de la Jeunesse, une statue avec une langue d'or. Joséphe & Eusébe nous ont conservé d'excellens morceaux de cette Histoire, qui répandent de la lumière sur plusieurs endroits de l'ancien Testa-

*Tatian. in
Orat. contra
Græc. p.
171.
Plin. lib. 7.
cap. 56.*

Viruv. 9. 7.

Plin. 7. 37.

ment, & sans lesquels il seroit presque impossible de donner une suite exacte des Rois de Babylone.

AN M. 3745.

AV. J. C. 259.

Ptolémée aiant à cœur d'enrichir son royaume, imagina un moien d'y attirer tout le commerce de l'Orient qui se faisoit par mer. Les Tyriens en avoient été en possession jusques-là. Ils le faisoient par mer jusqu'à Elath, & de là par terre jusqu'à Rhinocorura, & de Rhinocorura encore par mer jusqu'à Tyr. Elath & Rhinocorura étoient deux ports de mer : le premier sur la côte orientale de la Mer Rouge, & le second dans le fond de la Méditerranée, entre l'Egypte & la Palestine, près de l'embouchure de la rivière d'Egypte.

Strab. l. 17.

p. 815.

Plin. l. 6.

cap. 23.

Pour attirer ce commerce dans son royaume, Ptolémée crut qu'il falloit faire bâtir une ville sur la côte occidentale de la Mer Rouge, d'où partiroient les vaisseaux. Il la bâtit presque sur la frontière de l'Ethiopie, & lui donna le nom de sa mère Bérénice. Le port n'étant pas fort bon, on se servit de celui de Myos-Hormos, qui étoit tout proche & beaucoup meilleur : & c'étoit là que venoient aborder toutes les marchandises de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse, & de l'Ethiopie. De là on les transportoit sur des chameaux à Coptus, d'où elles descendoient sur le Nil à Alexandrie, qui les fournissoit à

tout l'Occident , & renvoioit en échange à l'Orient toutes les marchandises de l'Occident. Mais comme le chemin de Coptus à la Mer Rouge traversoit des deserts où l'on ne trouvoit point d'eau , ni de villes , ni même de maisons pour loger , Ptolémée pour y remédier , fit faire un Canal qui alloit le long du grand chemin , & aboutissoit au Nil , dont il tiroit son eau : & le long de ce Canal il fit bâtir des hôtelleries dans les endroits où les traites le demandoient , afin que les passagers y pussent trouver le couvert & les commodités nécessaires pour eux & pour leurs bêtes.

Il ne se contenta pas de tous ces travaux. Comme son dessein étoit d'attirer absolument tout le commerce entre le Levant & le Couchant dans ses Etats ; pour le protéger en même tems qu'il le facilitoit , il équipa deux flotes , l'une dans la Mer Rouge & l'autre dans la Méditerranée. Celle de la Méditerranée étoit très belle , & avoit des vaisseaux d'une grandeur fort extraordinaire. Il y en avoit deux à trente rangs de rames ; un à vingt ; quatre , à quatorze ; deux , à douze ; quatorze , à onze ; trente , à neuf ; trente-sept , à sept ; cinq , à six ; & dix-sept , à cinq. Cela fait en tout cent douze vaisseaux. Il en avoit une fois autant à quatre & trois rangs , sans compter un nombre prodigieux de petits vaisseaux. Avec une flote

Theocrit.
Idyll. 17.
Athen. lib
5. p. 203.

si formidable , non seulement il mit le commerce à couvert de toute insulte , mais il tint aussi tant qu'il vécut dans une entière sujétion la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure , comme la Cilicie , la Pamphylie , la Lycie , & la Carie , jusques aux Cyclades.

AN. M. 3746.
AV. J. C. 268.

Magas , roi de Cyrène & de Libye , se voyant fort âgé & infirme , fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée son frère , & lui fit proposer le mariage de Bérénice sa fille unique avec le fils aîné de Ptolémée , & de lui donner tous ses Etats pour dot. La négociation réussit , & la paix se fit à ces conditions.

AN. M. 3747.
AV. J. C. 257.
Athen. lib.
11. p. 550.
Justin. l. 26.
cap. 3.

Mais , avant l'exécution , Magas vint à mourir , après avoir gouverné cinquante ans la Libye & la Cyrénaïque. Sur la fin de ses jours il s'abandonnoit aux plaisirs , & sur-tout aux excès de la table , qui affoiblirent beaucoup sa santé. Après sa mort , sa veuve Apamé , que Justin appelle Arsinoé , résolut de rompre le mariage de sa fille avec le fils de Ptolémée , qui avoit été conclu sans son consentement. Pour cet effet , elle fit solliciter en Macédoine Démétrius , frère du père du Roi Antigone Gonatas de venir à sa Cour , en l'assurant qu'elle lui donneroit sa fille & la Couronne. Il ne tarda pas de s'y rendre. Dès qu'Apamé l'eut vû , elle conçut pour lui une passion violente , & résolut

de le prendre elle-même pour son époux. Dès ce moment, il négligea la fille pour s'attacher à la mère, & se croiant par sa faveur au dessus de tout, il commença à traiter la jeune Princesse, les Ministres, & les Officiers de l'armée avec tant de hauteur & d'insolence, qu'il se forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduisit les conjurés jusques à la porte de la chambre de sa mère, où on le tua dans son lit, quoiqu'Apamé fît tous ses efforts pour lui sauver la vie, jusques à le couvrir de son propre corps. Après cela Bérénice alla en Egypte, où son mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Apamé, on la renvoia à son frère Antiochus Théus en Syrie.

Elle fut si bien aigrit son esprit contre Ptolémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre qui fut de longue durée, fort violente, & qui eut des suites très funestes pour Antiochus, comme la suite le fera connoître.

Ptolémée ne se mit point lui-même à la tête de ses armées. Sa santé étoit trop délicate pour l'exposer aux fatigues d'une campagne, ou aux incommodités d'un camp. Il se contenta d'y employer ses Généraux. Antiochus, qui étoit dans la fleur de son âge, entra lui-même en campagne, & mena avec lui toutes les forces de Babylone & de l'Orient pour pousser cette

Av. M. 3748.

Av. J. C. 256.

Hieron. in
Daniel.

AN. M. 3749.

Av. J. C. 255.

Strab. lib.

17. p. 789.

Hieron. in
Daniel.

guerre avec la dernière vigueur. L'Histoire ne nous a pas conservé le détail de ce qui s'y passa : ou peut-être qu'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part ni d'autre, ni d'événemens fort considérables.

AN. M. 3750.

AV. J. C. 254.

Plutarc. in

Arato, pag.

1031.

Malgré la guerre, Ptolémée n'oublioit pas sa Bibliothèque : il continuoit toujours à l'enrichir de nouveaux livres. Il étoit aussi fort curieux de portraits & de desseins des bons Maîtres. Aratus, le fameux Sicyonien, étoit un de ceux qui lui en cherchoient en Grèce, & il le servit si bien dans le goût qu'il avoit pour ces raretés, que Ptolémée en conçut de l'amitié pour lui, & lui fit présent de vingt-cinq talens, qu'il employa pour soulager ceux de Sicyone qui étoient dans le besoin, & pour racheter ceux qui étoient retenus captifs.

Vingt-cinq
mille écus.

AN. M. 3754.

AV. J. C. 250.

Pendant qu'Antiochus étoit occupé de la guerre d'Egypte, il se fit un grand soulèvement dans les provinces d'Orient, à quoi son éloignement l'empêcha de pourvoir assez promptement. Ainsi la révolte s'augmenta, & se fortifia si bien qu'il n'y eut plus moyen d'y remédier. Ces troubles donnèrent lieu au commencement de l'Empire des Parthes.

Arrian. in
Parth. apud.
Phot. Cod.
58.

L'occasion de ces troubles fut qu'Agathocle, qui étoit Gouverneur du pays des Parthes pour Antiochus, voulut faire

violence à un jeune garçon du pays nommé Têridate. Arface, frère du jeune garçon, qui étoit d'une basse naissance, mais qui avoit du courage & de l'honneur, pour délivrer son frère de la brutalité de ce misérable, aiant ramassé quelques-uns de ses amis, ils se jettent sur le Gouverneur, le tuent, & se sauvent avec quelques gens qu'ils assemblèrent pour se défendre contre les poursuites auxquelles un coup aussi hardi les exposoit. Leur parti se grossit si fort par la négligence d'Antiochus, que, dans fort peu de tems, Arface se trouva assez puissant pour chasser les Macédoniens de la province, & la gouverner lui-même. Les Macédoniens en étoient toujours demeurés maîtres depuis la mort d'Alexandre, d'abord sous Eumène, puis sous Antigone, après lui sous Séleucus Nicator, & en dernier lieu sous Antiochus.

A peu près dans le même tems, Théodote se révolta aussi dans la Bactriane, & de Gouverneur qu'il étoit se fit Roi de cette province. Il en soumit les mille villes qu'elle contenoit, pendant qu'Antiochus s'amusoit à la guerre d'Egypte: & il s'y fortifia si bien, qu'il ne fut plus possible de le réduire. Cet exemple fut suivi par les autres nations de ce côté-là, qui se couèrent toutes le joug en même tems: de sorte qu'Antiochus perdit toutes les provinces orientales de son Empire qui

*Syncell.**P. 281.**Justin. lib.**41. c. 4.**Strab. lib.**11. P. 515.**Justin. &**Strab. ibid.*

étoient au delà du Tigre. Ceci arriva, selon Justin, lorsque L. Manlius Vulson & M. Atilius Régulus étoient Consuls à Rome : c'est-à-dire la quatorzième année de la première guerre Punique.

AN. M. 3755. Hieron. in Daniel. 11. Polyæn. stratag. lib. 8. c. 50. Athen. l. 2. P. 45. Les troubles & les révoltes de l'Orient firent enfin venir à Antiochus l'envie de se débarrasser de la guerre qu'il avoit avec Ptolémée. La paix se fit entr'eux, dont les conditions furent : Qu'Antiochus répudieroit Laodice pour épouser Bérénice fille de Ptolémée, & que deshéritant les enfans du premier lit, il assureroit la Couronne à ceux qui naîtroient de ce mariage. Après la ratification du Traité, Antiochus répudia Laodice, quoiqu'elle fût sa sœur de père, & qu'il en eût eu deux fils : & Ptolémée s'embarqua à Péluze, & lui amena sa fille à Séleucie, port de mer près de l'embouchure de l'Oronte rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir ; & le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Ptolémée aimoit tendrement sa fille. Il donna ordre qu'on lui portât régulièrement de l'eau du Nil, afin qu'elle n'en bût point d'autre, la croiant meilleure pour sa santé. Il est rare que des mariages, formés uniquement par des vûes de politique, & fondés sur des conditions si injustes, ne soient pas suivis de succès malheureux & funestes.

Ce que je viens de rapporter du mariage

de la fille de Ptolémée avec Antiochus , avoit été clairement prédit par le Prophète Daniel. Je répéterai ici le commencement de cette prophétie qui a été expliqué ailleurs , afin que d'un même coup d'œil on voie & on admire la prédiction des plus grands événemens de notre histoire accomplie à la lettre.

Je vais vous annoncer la vérité. C'est l'homme vêtu de lin qui parle de la part de Dieu à Daniel. Il y aura encore trois Rois en Perse : Cyrus qui régnoit actuellement , Cambyse son fils , & Darius fils d'Hystaspe. Le quatrième s'élèvera par la grandeur de ses richesses & de sa puissance au dessus de tout. Et lorsqu'il sera devenu si puissant & si riche , il animera tous les peuples contre le royaume des Grecs. C'est Xerxès qui marcha contre la Grèce avec une armée formidable.

Dan. c. 11.

v. 2.

Mais il s'élèvera un Roi vaillant , qui dominera avec grande puissance & qui fera ce qu'il lui plaira. A ces traits on reconnoit aisément Alexandre.

v. 3.

Et après qu'il sera le plus affermi , son royaume sera détruit par sa mort ; & il se partagera vers les quatre vents du ciel. Il ne passera point à sa postérité , & son royaume ne conservera point la même puissance qu'avoit eu ce premier Roi. Car son royaume sera déchiré , & il passera à des Princes étrangers outre ces quatre plus

v. 4.

grands. Nous avons vû le vaste^a Empire d'Alexandre partagé en quatre grands Roiaumes; sans parler des Princes étrangers qui fondèrent des Roiaumes dans la Cappadoce, dans l'Arménie, dans la Bithynie, à Héraclée, & sur le Bosphore. Tout cela est présent à Daniel.

Le Prophète passe ensuite au mariage & à la paix dont je viens de parler.

v. 5. *Le Roi du midi se fortifiera. L'un de ses Princes sera plus puissant que lui: il dominera sur beaucoup de pays, car son*
 v. 6. *Empire sera grand. Quelques années après ils feront alliance ensemble, & la fille du Roi du midi viendra épouser le Roi de l'aquilon, pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, & sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée, & qui l'avoient soutenue en divers tems.*

Il faut remarquer qu'ici, & dans toute la suite du chapitre, Daniel ne fait attention qu'aux Rois d'Egypte & de Syrie, parce que ce sont les seuls qui aient fait la guerre au peuple de Dieu.

v. 5. *Le Roi du midi se fortifiera. Ce Roi du midi est Ptolémée fils de Lagus Roi d'E-*

<p>^a Tum maximum in terris Macedonum regnum nomenque, inde morte Alexandri distractum in</p>	<p>multa regna, dum ad se quisque opes rapiunt lacerantes viribus. Liv. lib. 45. n. 9.</p>
---	--

gypte , & le Roi du Septentrion , est Séleucus Nicator Roi de Syrie. En effet c'est là justement leur situation à l'égard de la Judée : car elle a la Syrie au Nord , & l'Egypte au Sud.

Selon Daniel , le Roi d'Egypte , qui y régna le premier après Alexandre , Ptolémée Soter , qu'il appelle *le Roi du midi , sera puissant : confortabitur*. Tout ce qu'on en voit dans l'histoire , justifie pleinement la justesse de ce caractère. Car il étoit maître de l'Egypte , de la Lybie , de la Cyrénaïque , de l'Arabie , de la Palestine , de la Célé-Syrie , de la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure , de l'île de Chypre , de plusieurs des Iles de la mer Egée qu'on nomme aujourd'hui l'Archipel , & de quelques villes même de Grèce , comme Sicyone & Corinthe.

Après cela le Prophète parle ^a d'un autre des quatre successeurs de cet Empire , lesquels il appelle *Princes ou Gouverneurs* : c'est Séleucus Nicator , *Roi du Septentrion* , dont il dit , *qu'il sera plus puissant que le Roi du midi , & sa domination plus étendue*. Car c'est ce que veut dire l'expression qu'il emploie : & *se fortifiera au dessus de lui , & il dominera*. Que ses Etats fussent plus grands encore

^a Et de principibus ejus | dominabitur ditione: multo prævalebit super eum, & | ta enim dominatio ejus.

que ceux du Roi d'Egypte, c'est un fait bien aisé à vérifier. Car il avoit sous lui tout l'Orient depuis le mont Taurus jusqu'à l'Indus, & plusieurs provinces de l'Asie Mineure entre le mont Taurus & la mer Egée : & un peu avant sa mort il eut encore, outre cela, la Thrace & la Macédoine.

Immédiatement après, il parle ^a de la venue de la fille du Roi du midi vers le Roi du septentrion ; & de l'accord ou du traité de paix qui se fera à cette occasion entre les deux Rois. Ce qui marque visiblement le mariage de Bérénice fille de Ptolémée roi d'Egypte avec Antiochus Théus roi de Syrie ; & la paix qui se fit entr'eux en considération de cette alliance. Tout arriva précisément comme l'avoit prédit le Prophète. La suite de l'histoire nous montrera la fin funeste de ce mariage, prédite aussi par Daniel.

Il continue dans tout le reste du chapitre à annoncer les événemens les plus remarquables dans la suite des tems, sous ces deux races de Rois jusques à la mort d'Antiochus Epiphane, le grand persécuteur de la nation des Juifs. J'aurai soin à mesure que ces événemens se développeront dans la suite de cette histoire, d'en

^a Et post finem annorum fuderabuntur : filia- que Regis Austri veniet | ad Regem Aquilonis facere amicitiam. *Ibid.* v. 6.

faire l'application à la prophétie, pour en faire voir la justesse.

Mais en attendant, je ne puis m'empêcher de reconnoître ici avec admiration la divinité des Ecritures, qui nous annoncent d'une manière si précise & si détaillée des faits si singuliers & si extraordinaires plus de trois cens ans avant qu'ils arrivent. Quelle chaîne immense d'événemens depuis le Prophète jusqu'au tems dont il s'agit, dont un seul venant à manquer déconcertoit tout le reste ! Mais, pour ne parler que du mariage seul, quelle main a conduit à un même terme tant d'intérêts, tant de vûes, tant d'intrigues, tant de passions différentes ? Quelle connoissance a pu prévoir avec tant de certitude des circonstances si arbitraires, & si sujettes, non seulement à la liberté, mais au caprice ? Et qui n'adorera pas le souverain pouvoir que Dieu exerce, d'une manière secrète mais certaine, sur les Princes & sur les Rois, dont il fait servir les crimes mêmes à l'exécution de ses saintes volontés, & à l'accomplissement de ses décrets éternels, où tous les événemens tant en général qu'en particulier ont leur tems & leur place marqués, ceux même qui dépendent le plus du choix & de la liberté de l'homme ?

Comme Ptolémée étoit fort curieux

AN. M. 3756.
AV. J. C. 248.

*Liban.
orat. II.*

de statues , de desseins , & de portraits faits par d'excellens maîtres , aussi bien que de livres , il vit pendant le séjour qu'il fit en Syrie une statue de Diane dans un de ses temples , qu'il trouva fort à son gré. Il la demanda à Antiochus , & l'emporta en Egypte. Peu de tems après son retour , Arfinoé tombe malade , & songe que Diane lui apparoit , & lui dit , que la cause de sa maladie vient de ce que Ptolémée a emporté sa statue du temple où elle avoit été consacrée. Là dessus on la renvoie au plutôt en Syrie , on la remet dans son temple , & , pour appaiser la colère de la déesse , on lui fait de riches présens , & un grand nombre de sacrifices. Mais tout cela fut inutile. Le mal de la Reine ne cessa point : elle en mourut même peu de tems après , & laissa Ptolémée inconsolable de sa perte , d'autant plus qu'il croioit en avoir été lui-même la cause par l'indiscrétion qu'il avoit eue d'enlever à Diane sa statue.

Ce goût pour les statues , pour les tableaux , pour les pièces rares , quand il ne va que jusqu'à un certain point , peut être louable dans un Prince , & dans un homme puissant. Mais quand on s'y livre , il devient une dangereuse tentation , & porte souvent à de grandes injustices & à de grandes violences , comme Cicéron le montre dans la personne de Verrès ,

qui exerça une sorte de piraterie dans la Sicile dont il étoit Préteur , pour enlever des maisons particulières & des temples mêmes , tout ce qui s'y trouvoit de plus rare & de plus précieux. Mais quand on n'emploieroit point ces voies criantes, & qu'on achèteroit à prix d'argent ce qu'on souhaite d'avoir , il^a y a quelque chose , dit Cicéron , de dur & d'offensant , de dire à un honnête homme : *Vendez-moi ce tableau , cette statue. Car c'est comme si on lui disoit : Vous n'êtes pas digne d'avoir une pièce si rare ; elle ne convient qu'à une personne de mon rang & de mon goût. Je ne parle point des dépenses énormes qu'entraîne cette passion. Car^b ces pièces rares n'ont d'autre prix que celui qu'y met la cupidité : & la cupidité ne connoit point de bornes.*

Quoiqu' Arsinoé fût plus âgée que Ptolémée , & trop vieille , quand il l'épousa , pour avoir des enfans , il l'aima tendrement & constamment jusqu'à la fin. Après sa mort , il lui rendit tous les honneurs

a Superbum est & non ferendum dicere Præto- rem in Provincia homini honesto , locupleti , splendido : Vende mihi vasa cælata. Hoc est enim dicere : Non es dignus tu , qui habeas quæ tam bene facta sint. Meæ dignitatis

ista sunt. Cic. Orat. de signis , n. 45.

b Etenim , qui modus est cupiditatis , idem est æstimationis. Difficile est enim finem facere pretio , nisi libidini feceris. Ibid. n. 14.

qu'il put imaginer : il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir , & fit plusieurs autres choses extraordinaires pour marquer combien il l'aimoit.

*Plin. l. 34.
cap. 14.*

Ce qu'il y eut de plus remarquable , fut le dessein qu'il forma de lui bâtir un temple à Alexandrie, avec un dôme dont toute la voûte devoit être d'aiman , pour y tenir une statue de fer , faite pour elle , suspendue en l'air. Ce dessein étoit de l'invention de Dinocrate , fameux architecte de ce tems-là. Il ne l'eut pas plutôt proposé à Ptolémée , que ce Prince donna ordre d'y travailler incessamment. On n'eut pas le tems d'achever l'expérience , pour voir si elle eût réussi ou non ; car Ptolémée & l'architecte étant morts tous deux fort peu de tems après , leur projet fut abandonné , & demeura sans exécution. On a lontems dit & cru , que le corps de Mahomet étoit ainsi suspendu dans un cercueil de fer par un aiman enchassé dans la voûte de la chambre où il fut mis après sa mort. Mais c'est un bruit populaire , qui est sans fondement.

*AN. M. 3757.
AV. J.C. 247.
Athen. lib.
12. pag. 10.* Ptolémée Philadelphie ne survécut guères à sa chère Arsinoé. Il étoit d'un tempérament assez délicat. La mollesse dans laquelle il vivoit avoit encore augmenté la délicatesse naturelle de son tempérament. Les infirmités de la vieillesse , & l'affliction que lui causa la perte d'une

femme qu'il aimoit jusqu'à l'adoration , le plongèrent dans un abbattement qui l'emporta la 63^e année de sa vie , après un règne de trente huit ans. Il laissa deux fils & une fille , qu'il avoit eus de sa première femme Arsinoé , fille de Lyfimaque , différente de celle dont j'ai parlé auparavant. L'aîné , Ptolémée Evergète , régna après lui. Le second porta le nom de son aieul maternel Lyfimaque ; & son frère le fit mourir pour rébellion. La fille étoit Bérénice , dont on a vû le mariage avec Antiochus Théus roi de Syrie.

Canon Ptolem. Astrono.

§. IX. *Caraçtère & qualités de Ptolémée Philadelphe.*

QUOIQUE Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités , on ne peut pas néanmoins le proposer comme le modèle parfait d'un bon roi , parce qu'elles étoient contrebalancées par des défauts non moins considérables. Il deshonora le commencement de son règne par le ressentiment qu'il fit paroître contre un homme d'un rare mérite (c'étoit Démétrius de Phalère) parce qu'il avoit donné à son père un conseil contraire aux intérêts de Philadelphe , mais conforme à l'équité & au droit naturel. L'abondance & les richesses extrêmes dont il jouissoit entraînérent bientôt après elles le luxe , la

mollesse, & l'amour du plaisir, qui en font les suites presque inséparables, & contribuèrent beaucoup à lui amollir le courage. Il cultiva peu les vertus guerrières, ce qui n'est pas toujours un malheur pour les peuples.

En récompense il se distingua particulièrement par l'amour des arts, des sciences, & des savans. Le bruit de ses libéralités attira à sa Cour plusieurs poètes illustres, comme Lycophron, Callimaque, Théocrite: celui-ci, dans quelques-unes de ses idyles, en fait de magnifiques éloges. Nous avons vû jusqu'où il porta le goût des livres, n'épargnant aucune dépense pour augmenter & enrichir la Bibliothèque que son père avoit commencée, qui leur a fait à l'un & à l'autre autant d'honneur que toutes les conquêtes qu'ils ont pu faire. Comme Philadelphie avoit beaucoup d'esprit, & que son heureux naturel avoit été cultivé avec soin par d'habiles maîtres, il conserva toujours un goût particulier pour les sciences, mais de la manière qui convient à un Prince, c'est-à-dire s'y appliquant avec sagesse & retenue, sans jamais s'y livrer avec passion. Pour perpétuer ce goût dans ses Etats, il établit à Alexandrie des Ecoles publiques & des Académies, qui s'y sont conservées lontems avec une grande réputation. Il aimoit à s'entretenir avec les savans, &

comme tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus habiles en chaque genre s'empressoient de lui faire leur cour, il tiroit de chacun d'eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme la quintessence & la fleur des sciences dans lesquelles ils excelloient. Avantage inestimable qu'ont les Princes & les grands Seigneurs, s'ils savoient en profiter : de pouvoir, sans peine & sans travail, apprendre dans d'agréables conversations mille choses, non seulement curieuses, mais utiles & importantes pour le gouvernement !

On peut regarder comme le fruit de ces entretiens de Philadelphie avec les savans, & du soin qu'il eut de mettre les arts en honneur, tout ce qu'il fit dans la longue durée de son règne pour faire fleurir le commerce dans ses Etats, & jamais Prince n'y a mieux réussi que lui. Les plus grandes dépenses pour parvenir en ce point au but qu'il se proposoit, ne l'effraioient point. Nous avons vû que, pour faciliter & pour protéger le commerce, il construisit des villes entières, qu'il conduisit un canal d'une très longue étendue dans des contrées désertes & sans eau, & qu'il entretenoit dans les deux mers deux flottes très nombreuses & très bien équipées, uniquement pour la sûreté des négocians. Son grand principe étoit de faire trouver aux étrangers dans ses ports toute la sûre-

té, toute la commodité, toute la liberté possible, sans gêner en rien le trafic, ni vouloir le tourner selon ses vûes; persuadé qu'il en est du commerce comme de certaines sources, qu'on tarit, si on veut détourner leur cours.

Voilà des vûes dignes d'un grand Prince, & d'un politique consommé. Aussi voions-nous que le fruit en a été infiniment salutaire à son royaume, permanent, perpétuel, continuant encore de nos jours sur les mêmes fondemens après plus de deux mille ans de durée, apportant sans cesse de nouvelles richesses & de nouvelles commodités en tout genre à toutes les nations, tirant d'elles continuellement des contributions volontaires, servant de lien entre l'orient & l'occident, les unifiant par le soulagement mutuel de leurs besoins réciproques, & formant sur cette base un commerce qui se perpétue de siècle en siècle sans interruption. Ces grands conquérans, ces fameux héros qu'on fait tant valoir, sans parler ici des ravages qu'ils causent aux peuples, ne laissent presque après eux aucunes traces de leurs victoires, & des acquisitions qu'ils ont faites pour aggrandir leurs empires: ou du moins les traces n'en sont pas fort durables, & les révolutions, auxquelles les plus puissans Etats sont sujets, leur enlèvent en peu de tems leurs conquêtes,

& les font passer à d'autres. Au contraire ce commerce d'Egypte établi par Philadelphie a été inébranlable, & n'a fait que s'accroître par la succession des siècles, & devenir de plus en plus utile & même indispensable pour toutes les nations. De sorte qu'en remontant à sa première source, on doit regarder ce Prince, comme le bienfaiteur non seulement de l'Egypte, mais de tout le genre humain & de toute la postérité.

Ce que nous avons remarqué dans l'histoire de Philadelphie, que les peuples voisins venoient en foule s'établir en Egypte, préférant le séjour dans une terre étrangère à l'attachement naturel qu'ont tous les hommes pour leur pays natal, est encore un grand éloge pour ce Prince. Car le devoir le plus essentiel des Rois, & le plaisir le plus doux qu'ils puissent goûter dans la roiauté, est de se faire aimer des peuples, & de leur rendre leur gouvernement aimable. En habile politique il avoit compris que c'étoit-là un moien sûr d'étendre ses Etats sans violence, en multipliant ses sujets; de les attacher au gouvernement par intérêt & par inclination; de procurer aux terres une meilleure culture; de faire fleurir les manufactures & les arts; d'augmenter en mille manières la puissance du Roi & du royaume, dont

les vraies forces consistent dans la multitude des hommes.

ARTICLE TROISIÈME.

L'ARTICLE troisième ne comprend l'histoire que de vingt-cinq ans , qui est le tems que dura le règne de Ptolémée Evergète.

§. I. *Antiochus Théus est empoisonné par sa femme Laodice , qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait aussi mourir Bérénice & son fils. Ptolémée Evergète venge leur mort , fait mourir Laodice , & s'empare d'une partie de l'Asie. Antiochus Hiérax & Séleucus son frère s'unissent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas , roi de Macédoine : son fils Démétrius lui succède. Guerre entre les deux frères Antiochus & Séleucus. Mort d'Eumène Prince de Pergame : Attale lui succède. Etablissement de l'Empire des Parthes par Arsace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus est fait prisonnier par les Parthes. Crédit de Joseph , neveu d'Onias , auprès de Ptolémée. Mort de Démétrius roi de Macédoine. Antigone s'empare de son trône. Mort de Séleucus.*

ANTIOCHUS

ANTIOCHUS Théus n'eut pas plutôt ap-
 pris la mort de Ptolémée Philadelphie son
 beau-père, qu'il répudia Bérénice, & re-
 prit Laodice, & ses enfans. Laodice, qui
 connoissoit la légéreté & l'inconstance
 d'Antiochus, craignant que, par un effet
 de la même légéreté, il ne retournât en-
 core à Bérénice, résolut de se servir de
 l'occasion pour assurer la Couronne à son
 fils. Par le Traité fait avec Ptolémée, ses
 enfans étoient deshérités, & ceux qu'au-
 roit Bérénice devoient succéder, & elle
 en avoit déjà un. Laodice fait donc em-
 poisonner Antiochus; & quand elle le fut
 expiré, elle mit dans son lit un nommé
 Artémon qui lui ressembloit beaucoup &
 pour le visage, & pour la voix, afin de
 jouer le personnage dont elle avoit be-
 soin. Il le fit fort adroitement, & dans
 le peu de visites qu'on lui rendit, il eût
 grand soin de recommander aux Seigneurs
 & au peuple sa chère Laodice, & ses en-
 fans. On publia en son nom des ordres,
 par lesquels son aîné Séleucus Callinicus
 étoit nommé successeur à la Couronne.
 Alors on déclara sa mort, & Séleucus
 monta paisiblement sur le trône, & l'oc-
 cupa vingt ans. Il paroît par la suite qu'An-
 tiochus son frère surnommé Hiérax, eut
 le gouvernement des provinces de l'Asie

AN. M. 378.

AV. J. C. 246.

Hiron. in

Daniel.

Plin. l. 7.

cap. 12.

Val. Max.

l. 9. c. 14.

Solin. c. 1.

Justin. lib.

27. cap. 1.

Mineure , où il commandoit un corps de troupes assez considérable.

Laodice ne se croiant pas assez en sûreté tant que Bérénice & son fils vivoient , songea , de concert avec Séleucus , à s'en défaire aussi. Bérénice en fut avertie , & se sauva avec son fils à Daphné , où elle se renferma dans l'asyle que Séleucus Nicator y avoit bâti. Mais , trompée par la perfidie de ceux qui l'y assiégèrent par ordre de Laodice , premièrement son fils , puis elle ensuite , & tous les Egyptiens qui l'avoient suivi , furent égorgés de la manière la plus noire & la plus indigne.

Par là fut exactement accompli ce que le prophète Daniel avoit prédit de ce mariage. *La fille du Roi du midi viendra épouser le Roi du septentrion , pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort , & sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée , & qui l'avoient soutenue en divers tems.* Je ne suis point étonné que Porphyre , ennemi déclaré du christianisme , ait regardé les prophéties de Daniel comme des prédictions faites après coup. En effet auroient-elles été plus claires , s'il avoit été lui-même témoin des événemens qu'il prédit.

Quelle apparence y avoit-il que l'Egypte & la Syrie , qui du tems de Daniel

Dan. c. II.

v. 6.

dépendoient & faisoient partie de l'empire de Babylone, auroient l'une & l'autre des Rois originaires de la Grèce? Le Prophète, plus de trois cens ans auparavant, les y voit déjà établis. Il voit ces deux Rois en guerre, ensuite réconciliés par un Traité de paix, dont un mariage est le gage & le sceau. Il voit que c'est le Roi d'Egypte, & non celui de Syrie, qui donne sa fille pour être le lien commun de leur amitié. Il la voit conduire d'Egypte en Syrie avec une pompe magnifique, mais qui sera suivie de près d'une étrange catastrophe. Enfin il voit que sa race, malgré les précautions expressees, prises par le Traité, de la faire succéder seule à la couronne à l'exclusion des enfans du premier lit, non seulement ne monte point sur le trône, mais est entièrement exterminée: que la nouvelle Epouse succombe elle-même, & est livrée à sa rivale; & qu'elle périt avec tous ses Officiers qui l'avoient conduite d'Egypte en Syrie, & qui jusques-là avoient été sa force & son soutien. » O mon Dieu, que vos Oracles sont dignes d'être crus & respectés !
Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.

Pendant que Bérénice étoit bloquée & assiégée à Daphné, les villes de l'Asie Mineure, qui avoient appris son malheur, en eurent pitié, s'associèrent, & envoièrent des troupes à Antioche pour la déli-

vrer; & son frère Ptolémée Evergète fit toute la diligence qu'il put pour s'y rendre avec une armée formidable. Mais Bérénice & son fils étoient morts avant que les uns & les autres y arrivassent. Quand ils virent que leurs efforts pour sauver la Reine & son fils étoient désormais inutiles, ils ne songèrent plus qu'à venger leur mort d'une manière éclatante. Les troupes d'Asie & celles d'Egypte se joignirent, & Ptolémée qui les commandoit fit tout ce qu'il voulut pour satisfaire sa juste indignation: tant le crime de Laodice, & du Roi son fils qui s'en étoit rendu complice, avoit d'abord aliéné d'eux l'esprit des peuples. Non seulement il fit mourir Laodice, mais il se rendit maître de toute la Syrie & de la Cilicie: ensuite il passa l'Euphrate, soumit tout jusqu'à Babylone & au Tigre: &, sans une sédition qui l'obligea de retourner en Egypte, il étoit sur le point de faire la conquête entière de toutes les provinces de l'Empire de Syrie. Il laissa donc à Antiochus, un de ses Généraux, le commandement des provinces qu'il avoit conquises en deça du mont Taurus, & à Xanthippe celles au delà; & retourna en Egypte chargé du butin qu'il avoit fait dans les pays conquis.

*Six vingts
hous.*

Il emporta jusqu'à quarante mille talens d'argent, & une quantité prodigieuse de

vases d'or & d'argent , & des statues jusqu'au nombre de deux mille cinq cens , dont une partie étoient les idoles d'Egypte que Cambyse , quand il en fit la conquête , avoit emportées en Perse. Ptolémée gagna le cœur de ses sujets en rendant ces Idoles à leurs anciens temples à son retour de cette expédition. Car les Egyptiens , les plus superstitieux & les plus attachés de tous les peuples à leur idolâtrie , ne savoient comment exprimer suffisamment leur estime & leur reconnoissance pour leur Roi , de leur avoir ainsi rendu leurs dieux. C'est de là que lui est venu le titre d'*Evergète* , qui veut dire *Bienfaiteur* : titre infiniment préférable à ceux qu'une fausse idée de gloire fait rendre aux Conquérans , & qui caractérise véritablement les Rois , dont la solide grandeur consiste à pouvoir & à vouloir faire du bien à leurs sujets. Il seroit à souhaiter que Ptolémée l'eût méritée par de meilleurs endroits.

Tout ceci arriva encore précisément comme il avoit été prédit par le Prophète Daniel. Il suffit de rapporter le texte. *Mais il sortira un rejetton de la même tige* *Dan. c. 11.*
du roi du midi , c'est-à-dire Ptolémée *v. 7-9.*
Evergète fils de Ptolémée Philadelphie.
Il viendra avec une grande armée : il entrera dans les provinces du Roi du septentrion , Séleucus Callinicus : il y fera de grands ravages , & il s'en rendra le maître.

ire. Il emmènera en Egypte leurs dieux captifs, leurs statues & leurs vases d'argent & d'or les plus précieux; & il portera toute sorte d'avantages sur le Roi du septentrion. Le Roi du midi entrera dans son royaume, de Séleucus; & il reviendra ensuite dans son pays, c'est-à-dire dans l'Egypte.

Hygini
Poet. Astron.
l. 2.
Nonnus in
hist. Synag.
Catullus de
coma Beren.

Quand Ptolémée Evergète partit pour cette expédition, Bérénice sa femme qui l'aimoit tendrement, craignant les dangers où il alloit être exposé dans cette guerre, fit vœu de consacrer ses cheveux s'il en revenoit sans accident. Apparemment que c'étoit ce qu'elle estimoit davantage, & à quoi elle étoit le plus attachée. Quand elle le vit de retour avec tant de bonheur & de gloire, pour s'acquitter de sa promesse elle se les fit couper, & les offrit aux dieux dans le temple que Ptolémée Philadelphe avoit fait bâtir à sa chère Arsinoé sur le promontoire Zéphyrion en Cypre, sous le nom de Vénus Zéphyrienne. Peu de tems après, ces cheveux consacrés s'étant perdus on ne fait pas comment, Ptolémée fut très mauvais gré aux Prêtres de leur négligence, & entra dans une grande colère contr'eux. Conon de Samos, Mathématicien & habile courtisan, qui se trouva alors à Alexandrie, s'avisa de dire que ces cheveux avoient été transportés dans le ciel, &

montra sept étoiles près de la queue du Lion, qui jusques-là n'avoient fait partie d'aucune constellation; & dit que c'étoit la chevelure de Bérénice. D'autres Astronomes, soit pour faire leur cour aussi bien que lui, ou pour ne pas choquer le Prince, emploierent le même nom, qui est demeuré en usage jusqu'à présent. Callimaque, qui avoit été à la Cour du père, composa un petit poëme sur la chevelure de Bérénice, que Catulle a traduit en latin. Cette traduction est parvenue jusqu'à nous.

En revenant de cette expédition, Ptolémée passa par Jérusalem, & y offrit Joseph. contr. Ap^l pian. l. 2. au Dieu d'Israël un grand nombre de sacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées sur le Roi de Syrie, & lui donna par là visiblement la préférence sur les Dieux d'Egypte. Peut-être qu'on lui montra les Prophéties de Daniel, & qu'il en conclut qu'il avoit l'obligation toute entière de ses heureux succès au Dieu qui les avoit fait prédire si exactement par ses Prophètes.

Cependant Séleucus, que la crainte des An. M. 3757. av. J. C. 245. Justin. lib. 27. cap. 2. troubles domestiques avoit retenu dans son royaume, voyant que Ptolémée étoit de retour en Egypte, partit avec une flotte considérable pour réduire les villes qui s'étoient révoltées. Elle ne fut pas plutôt en mer, qu'une horrible tempête la fit

Velut diis
ipsis parrici-
dium vindi-
cantibus.

toute périr, comme si le Ciel, dit Justin, eût armé les vents & les flots contre ce Roi parricide pour venger son crime. Il ne se sauva presque personne que Séleucus lui-même, & quelques gens de sa suite qui échapèrent tout nus de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui sembloit devoir l'abymer, servit au contraire à rétablir ses affaires. Les villes d'Asie, qui s'étoient révoltées par l'horreur qu'elles avoient contre lui depuis le meurtre de Bérénice & de son fils, quand elles apprirent cette grande perte, croiant qu'il avoit été assez puni, changèrent leur haine en compassion, & reprirent son parti.

AN. M. 3760.

AV. J. C. 244.

Ce changement inespéré l'ayant remis en possession de la meilleure partie de ses États, il travailla à mettre sur pié une armée pour reprendre le reste. Mais cet effort ne lui réussit pas mieux que le précédent. Son armée fut battue par Ptolémée : il perdit plus de la moitié de ses troupes, & se sauva lui-même à Antioche avec aussi peu de monde qu'il en avoit eu auparavant en échapant du naufrage : comme^a si, dit l'Historien, triste jouet de la fortune il n'avoit recouvré son ancienne puissance, que pour la perdre

^a Quasi ad ludibrium | gni recepiſſet, quàm ut
tantùm fortunæ natus eſſet, | amitteret. *Juſt.*
nec propter aliud opes re

une seconde fois avec plus de douleur.

Après ce second échec les villes de Smyrne & de Magnésie dans l'Asie Mineure par pure affection pour Séleucus, firent une ligue par laquelle elles s'obligeoient d'employer toutes leurs forces pour le soutenir. Elles étoient fort attachées à sa famille, dont apparemment elles avoient reçu de grands bienfaits, & avoient rendu des honneurs divins à Antiochus Théus son père, aussi bien qu'à Stratonice mère de ce dernier. Callinicus fut fort sensible aux marques d'attachement que lui avoient donné ces deux villes, & leur accorda dans la suite de grands privilèges. Elles firent graver le Traité dont nous parlons sur une grande colonne de marbre qui subsiste encore, & qui est à présent dans la cour du Théâtre d'Oxford. Cette colonne fut apportée d'Asie par Thomas Comte d'Arundel au commencement du règne de Charles I, & donnée avec d'autres marbres antiques à l'Université d'Oxford par Henri Duc de Norfolk son petit fils, sous le règne de Charles II. Toute la République Littéraire doit savoir gré à des Seigneurs qui se piquent ainsi de décorer & d'enrichir des Universités. Je souhaiterois qu'on eût ici le même zèle pour l'Université de Paris la mère de toutes les autres, & si digne par son antiquité, par

sa réputation, par le nombre & l'habileté de ses Maîtres, & par son dévouement à la personne sacrée des Rois, d'être favorisée particulièrement par les Princes & par les grands Seigneurs. L'établissement d'une Bibliothèque dans cet illustre Corps, feroit un honneur immortel à quiconque en jetteroit les premiers fondemens.

Séleucus, dans l'extrémité où il s'étoit trouvé réduit, avoit eu recours à son frère Antiochus, & lui avoit promis la Souveraineté des provinces de l'Asie Mineure qui dépendoient de l'Empire de Syrie, pourvu qu'il le vînt joindre avec ses troupes, pour agir de concert avec lui. Ce jeune Prince étoit alors dans ces provinces à la tête d'une armée, & quoiqu'il n'eût que quatorze ans, comme il avoit déjà toute l'ambition & toute la scélératesse qui ne se trouvent que dans des hommes d'un âge fait, il accepta sans balancer les offres qu'on lui faisoit, & vint trouver son frère, non pour lui conserver ses Etats, mais pour s'en emparer lui-même. Il étoit d'une avi-

<p>a Antiochus, cum esset annos quatuordecim natus, supra ætatem regni avidus, occasione non tam p̄o animo, quam offerebatur, arripuit: sed, latronis more, totum fratri</p>	<p>eripere cupiens, puer sceleratam virilemque sumit audaciam. Unde Hierax est cognominatus: quia, non hominis, sed accipitris ritu, in alienis eripiendis vitam sectaretur. <i>Justin.</i></p>
--	---

dité si grande , & toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentoit à lui sans aucun égard à la justice , qu'on lui donna le surnom d'*Hiérax* , qui veut dire un Oiseau de proie qui fond sur tout ce qu'il trouve , & à qui tout est bon quand il le peut ravir. *Un Eper-
vier.*

Quand Ptolémée apprit qu'Antiochus se dispoſoit à agir de concert avec Séleucus contre lui , afin de n'avoir pas ces deux Princes pour ennemis en même tems , il s'accommoda avec Séleucus ; & il y eut une trêve conclue pour dix ans. AN. M. 3761.
AV. J.C. 243.

Vers ce tems, Antigone Gonatas mourut , âgé de 80 ou 83 ans , après en avoir régné 34 en Macédoine , & 44 dans la Grèce. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Démétrius , qui régna dix ans , & qui ſe rendit maître de la Cyrénaïque & de toute la Libye. Démétrius avoit épouſé d'abord la ſœur d'Antiochus Hiérax. Olympias fille de Pyrrhus roi d'Epire , après la mort d'Alexandre ſon mari , qui étoit auſſi ſon frère , engagea Démétrius à épouſer ſa fille Phthia. La première femme ne pouvant ſouffrir cette injure , ſe retira chez ſon frère Antiochus , & le ſollicita vivement à porter la guerre contre ſon infidèle mari. Mais il avoit pour lors d'autres occupations & d'autres vûes. AN. M. 3762.
AV. J.C. 242.

*Polyb. lib.
2. P. 131.

Justin. l. 28.
cap. 1.*

En effet Antiochus continuoît tou-

Justin. lib.
27. c. 2.

jours les préparatifs , ^a comme pour marcher au secours de son frère selon le Traité qu'ils avoient fait ensemble , mais véritablement pour le détrôner lui-même, cachant sous le nom de frère toute la mauvaise volonté d'un ennemi. Séleucus comprit alors que c'étoit à lui qu'il en vouloit , & passa aussitôt le mont Taurus pour arrêter ses entreprises. Le prétexte d'Antiochus étoit la promesse qu'on lui avoit faite de la souveraineté des provinces de l'Asie Mineure pour assister son frère contre Ptolémée. Séleucus , qui se voioit délivré de cette guerre sans l'assistance de son frère , ne se croioit pas obligé à tenir sa promesse. Antiochus ne voulant point se désister de ses prétentions , & Séleucus refusant de les lui accorder , il falut que les armes en décidassent. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie. Séleucus y fut défait , & eut de la peine à sauver sa personne. Antiochus aussi , malgré sa victoire , courut grand risque. Les troupes , à la valeur desquelles il la devoit principalement , étoient des Gaulois qu'il avoit pris à sa solde , du nombre de ceux apparemment qui s'étoient établis dans la Galatie. Ces traîtres , sur le bruit qui

a Pro auxilio bellum , | ratus exhibuit.
pro fratre hostem , implo-

s'étoit répandu que Séleucus avoit été tué dans l'action, avoient formé le dessein de se défaire d'Antiochus; comptant qu'après la mort de ces deux Princes, ils feroient ce qu'il leur plairoit en Asie. Antiochus fut obligé, pour se sauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Eumène, Prince de Pergame, pour profiter de la conjoncture, marcha avec toutes ses forces contre Antiochus & les Gaulois, dans l'espérance d'accabler les uns & les autres à la faveur de leur division. Un danger si pressant obligea Antiochus de faire un nouveau Traité avec les Gaulois, par lequel, au lieu de leur maître qu'il étoit auparavant, il devint simplement leur Allié, & fit avec eux une ligue offensive & défensive. Mais ce Traité n'empêcha pas Eumène de les attaquer. Comme il le fit si brusquement qu'il ne leur laissa pas le tems de se remettre de leurs fatigues, & de faire des recrues, il remporta sur eux une victoire, qui ne lui couta pas beaucoup, & qui lui ouvrit toute l'Asie Mineure.

Après ces succès, Eumène s'abandonna aux excès de la table & de l'ivrognerie, & en mourut au bout d'un règne de vingtans. Comme il n'avoit point d'enfans, ce fut Attale son cousin germain, fils d'Attale cadet de son père, qui lui succéda. C'étoit un Prince sage & vaillant, &

Justin lib.

27. cap. 3.

AN. M. 3763.

AV. J. C. 241.

Athen. l. 10.

pag. 445.

Strab. l. 13.

p. 624.

Valer. Ex.

cerpt. en

qui fut bien se maintenir dans les conquêtes qu'on lui laissa. Après avoir entièrement réduit les Gaulois, il se trouva si bien affermi dans ses Etats, qu'il prit le titre de Roi. Car jusques là ses prédécesseurs, quoiqu'ils en eussent le pouvoir, n'avoient pourtant encore osé en prendre le nom. Attale fut le premier de sa maison qui le porta. Il le laissa à sa postérité avec ses Etats; & elle en jouit jusqu'à la troisième génération.

Pendant qu'Eumène, & Attale après lui, enlevoient ainsi des provinces à l'Empire de Syrie vers le Couchant, Théodote & Arsace en faisoient autant à l'Orient.

Justin. lib. 41. cap. 4. Sur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre, Arsace se jeta sur l'Hyrkanie, l'ajouta à la Parthie qu'il avoit déjà démembrée de l'Empire, & se fit un royaume de ces deux provinces, qui devint dans la suite bien formidable à l'Empire Romain. Peu de tems après Théodote étant mort, Arsace fit une ligue offensive & défensive avec son fils, qui porta le même nom, & succéda à son père dans la Bactrie: & par cette union ils se maintinrent tous deux dans ces Etats. Malgré tout cela les deux frères s'opiniâtroient toujours à se faire la guerre, sans considérer que, pendant qu'ils se disputoient l'un à l'autre l'Empire que leur avoient laissé leurs pères, leurs ennemis com-

muns le leur enlevoient pièce à pièce.

Après plusieurs pertes & plusieurs défaites, Antiochus vaincu & dépouillé fut obligé de chercher des retraites, & d'en changer souvent avec les débris de son parti, jusqu'à ce qu'enfin il fut tout-à-fait chassé de la Mésopotamie. Et ne AN. M. 3774.
voiant plus d'endroit où il pût être en su- AV. J. C. 130.
reté dans tout l'Empire de Syrie, il se réfugia chez Ariarathe roi de Cappadoce, dont il avoit épousé la fille. Son beau-père, malgré cette alliance, fut bientôt las d'entretenir un gendre qui lui étoit à charge, & résolut de s'en défaire. Antiochus, averti de son dessein, se sauva en Egypte. Il aima mieux se mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de sa maison, que de se fier à un frère qu'il avoit si fort offensé. Mais il eut sujet de s'en repentir. Il ne fut pas plutôt en Egypte, que Ptolémée le fit arrêter, & le mit en prison sous bonne garde, où il le retint pendant quelques années, jusqu'à ce qu'enfin, assisté par AN. M. 3778.
une courtisane qui le voioit, il s'évada; AV. J. C. 216.
& en sortant d'Egypte il fut assassiné par des voleurs.

Ptolémée cependant, profitant des dou- AN. M. 3769.
ceurs de la paix, s'appliquoit à culti- AV. J. C. 239.
ver les sciences dans ses Etats, & à augmenter la Bibliothèque de son père à Alexandrie de toutes sortes de livres.

Comme il falloit , pour les bien choisir , & pour en avoir soin , un Bibliothé-
 quaire habile ; quand Zénodote , qui
 l'avoit été depuis le tems de Ptolémée
 Soter grand-père du Roi , vint à mourir ,
 Evergète attira d'Athènes Eratosthène le
 Cyrénien , qui étoit en grande réputa-
 tion , & qui avoit été élève de Callima-
 que du même pays. C'étoit un homme
 d'un savoir universel. Ses ouvrages ne
 sont point parvenus jusqu'à nous , excepté
 le Catalogue qu'il a laissé des Rois de
 Thèbes en Egypte avec les années de
 leurs régnés , depuis Ménès ou Misraïm
 qui peupla l'Egypte après le déluge , jus-
 ques à la guerre de Troie. Ce Catalogue
 contient une suite successive de trente-
 huit Rois , & se trouve encore aujour-
 d'hui dans George le Syncelle.

Suid in voce
 ΖΕΝΟΔΟΤΟΣ.

Id in voce
 ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ &
 ΕΡΑΤΟΣΘΕΝΗΣ.

AN. M. 3768. Séleucus se voiant débarrassé des trou-
 AV. J.C. 236. bles que son frère lui avoit causés , après
 avoir rétabli l'ordre au dedans , & remé-
 dié aux maux qu'avoit causé cette guerre ,
 se tourna vers l'orient pour tâcher de ré-
 duire les révoltés. Mais il n'y réussit
 pas. On avoit donné trop de tems à Ar-
 face pour se fortifier dans son usurpation.
 Après de vains efforts pour remettre ces
 provinces dans l'obéissance , Séleucus fut
 obligé d'abandonner honteusement son
 entreprise. Peut-être néanmoins eût il pu
 y réussir avec le tems : mais de nouveaux

troubles qui s'élevèrent dans ses Etats pendant son absence, le contraignirent d'y retourner en diligence pour les apaiser. Ce qui donna le tems à Arsace de se fortifier, & d'établir si bien sa domination, que tous les efforts qu'on put faire dans la suite ne furent pas capables de l'ébranler.

Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative, dès que ses autres affaires lui en laissèrent le tems. Cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la première. Non seulement il fut battu par Arsace dans une grande bataille, mais il y fut même fait prisonnier. Les Parthes observèrent longtems le jour de cette victoire d'Arsace, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur esclavage. Car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans que les Rois Parthes auxquels ils furent soumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils eussent continué à le porter. Alors Arsace commença à prendre le titre de Roi, & établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance Romaine, & fut une barrière que les Romains ne purent forcer. Tous les Rois qui le suivirent, se firent un honneur & une loi de porter le nom d'Arsace, com-

AN. M. 3774.

AV. J. C. 20.

Justin. l. 41.

cap. 4 & 5.

me les Rois d'Egypte conservèrent celui de Ptolémée tant que la race de Ptolémée Soter régna dans ce pays là. Arsace, d'une condition très basse ^a élevé sur le trône, & devenu aussi mémorable parmi les Parthes, que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, sont une preuve de ce que dit l'Ecriture : *que le Très-haut a la domination sur les royaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plait, & qu'il établit roi quand il veut le dernier d'entre les hommes.*

Dan. 4. 14.

AN. M. 3771.

AV. J. C. 233.

Vingt mille écus.

Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 3 & 4.

Onias, Souverain Sacrificateur des Juifs, avoit négligé de paier à Ptolémée le tribut ordinaire de vingt talens, que ses prédécesseurs avoient toujours païé régulièrement aux Rois d'Egypte comme un hommage qu'ils faisoient à cette Couronne. Le Roi envia Athénion un de ses Courtisans à Jérusalem, sommer les Juifs de paier les arrérages, dont la somme s'étoit accumulée pendant plusieurs années; avec menace, si on y manquoit, d'envoier des troupes qui les chasseroient du pays, & le partageroient entr'elles. L'allarme fut grande dans Jérusalem. On députa vers le Roi Joseph, neveu d'O-

a Arsaces, quæsito simul constitutoque regno, non minus memorabilis Parthis [fuit,] quàm Persis Cy-

rus, Macedonibus Alexander, Romanis Romulus. *Justin.*

nias , généralement estimé , quoique jeune encore, pour sa prudence, sa probité , & sa justice. Athénion , dans le séjour qu'il fit à Jérusalem , avoit fort goûté son caractère , & étant parti pour l'Egypte avant lui , promit de lui rendre auprès du Roi tous les services qui dépendroient de lui. Joseph le suivit de près. Il rencontra sur la route des gens des plus considérables de la Célé-Syrie & de la Palestine qui alloient aussi en Egypte dans le dessein d'y prendre les grandes fermes du revenu de ces provinces. Comme l'équipage de Joseph n'étoit pas , à beaucoup près , aussi magnifique que le leur , ils firent peu de cas de lui , & lui trouvèrent peu d'esprit & de mérite. Joseph dissimula , & dans les conversations qu'il eut avec eux , il en tira , sans paroître avoir aucun dessein , toutes les lumières qu'il pouvoit désirer sur l'affaire qui les menoit à la Cour.

En arrivant à Alexandrie , ils trouvèrent que le Roi étoit allé faire un tour à Memphis. Joseph fut le seul de la troupe , qui , sans perdre de tems , se mit en chemin pour l'y aller trouver. Il eut le bonheur de le rencontrer comme il en revenoit avec la Reine & Athénion dans son char. Le Roi , qu'Athénion avoit fort prévenu en sa faveur , fut ravi de le voir , & le fit monter dans son char. Joseph

excusa son Oncle sur son âge & sa lenteur naturelle avec tant d'adresse & d'habileté, que le Roi en fut satisfait, & conçut une grande estime pour l'Avocat qui avoit si bien plaidé sa cause. Il lui fit donner un appartement dans le Palais Roial à Alexandrie, & le faisoit même manger à sa table.

Quand le jour fut venu où l'on devoit affermer par voie d'enchère les revenus des provinces, les compagnons de voyage de Joseph n'offrirent pour les provinces de Célé-Syrie, de Phénicie, de Judée, & de Samarie, que huit mille talens, c'est-à-dire vingt-quatre millions. Joseph, qui, par les conversations qu'ils avoient eues sur ces matières en sa présence, avoit découvert que ces fermes valoient plus du double, leur fit des reproches de ce qu'ils mettoient les revenus du Roi si bas; & en offrit le double, ou seize mille talens. Ptolémée étoit bien aise de voir augmenter son revenu si considérablement: mais il craignit que celui qui portoit si haut cette ferme, ne fût pas en état de paier la somme qu'il offroit; & il lui demanda quelle caution il lui donneroit. Joseph lui répondit avec un grand sang froid, qu'il lui donneroit pour cautions des personnes, dont il seroit content, & contre qui il étoit sûr qu'il n'avoit rien à objecter. On lui dit de les

nommer. Il nomma le Roi & la Reine, & dit qu'ils seroient cautions pour lui l'un à l'autre. Le Roi ne put s'empêcher de rire de cette faillie. Elle le mit de si bonne humeur, qu'il lui fit adjuger la ferme sur sa simple parole, & sans exiger de lui aucune caution. Il l'exerça pendant dix ans au grand contentement de la Cour & des Provinces. Nos riches Financiers s'en retournèrent honteux & confus, & durent reconnoître qu'un équipage magnifique est un mérite bien mince.

En Macédoine, mourut le Roi Démétrius. Il laissa un fils, nommé Philippe, qui étoit en très bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel, aiant épousé la mère de son pupille, monta sur le trône, & régna pendant douze ans. Comme il étoit magnifique en promesses, mais sans effet, on lui donna le surnom de * *Dofon*.

Cinq ou six ans après, Séleucus Calinicus qui depuis quelque tems étoit retenu captif chez les Parthes, y mourut d'une chute de cheval. Arsace, pendant tout le tems de sa captivité, le traita toujours en Roi. Sa femme étoit Laodice, sœur d'Andromaque un de ses Généraux. Il en eut deux fils & une fille. Il maria la

AN. M. 3772.
AV. J. C. 232.
Justin. lib.
28. cap. 3.
Dexipp.
Porphyr.
Euseb.

AN. M. 3773.
AV. J. C. 226.
Justin. l. 7.
cap. 3.
Athen. pag.

153.

* Ce nom en grec, signifie un homme qui donne-
ra, c'est-à-dire qui promet | de donner, & qui ne donne
point.

filles à Mithridate roi de Pont, & lui donna la Phrygie pour sa dot. Les fils étoient Séleucus & Antiochus. Le premier, qui fut surnommé *Céraunus*, lui succéda.

Nous voici arrivés au tems où la République des Achéens commence à paroître avec éclat dans l'histoire, & soutient des guerres en particulier contre celle de Lacédémone. C'est ce qui m'engage à exposer ici l'état présent de ces deux Républiques. Je commencerai par celle des Achéens.

§. II. *Etablissement de la République des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractère de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Evergète il appaise la sédition prête à éclater dans Sicyone. Il enleve Corinthe à Antigone roi de Macédoine. Il fait entrer plusieurs villes dans la ligue des Achéens : Mégare, Trézène, Epidaure, Mégalopolis. Il n'a pas le même succès par rapport à Argos.*

Polyb. lib. 2. pag. 125-130. LA RÉPUBLIQUE des Achéens n'étoit considérable dans les premiers tems ni par la grandeur de ses richesses, ni par l'étendue de son domaine; mais par une grande réputation de probité, de justice, d'amour de la liberté; & cette ré-

putation étoit fort ancienne. Les Crotoniates & les Sybarites, pour rétablir le bon ordre dans leurs villes, adoptèrent les loix & les coutumes des Achéens. Après la célèbre bataille de Leuctres, les Lacédémoniens & les Thébains, par estime pour leur vertu, les prirent pour arbitres dans un différend qu'ils avoient entr'eux.

Le gouvernement de cette République étoit Démocratique, c'est-à-dire entre les mains du peuple. Elle conserva sa liberté jusqu'au tems de Philippe & d'Alexandre : mais sous eux, & depuis eux, elle fut ou soumise aux Macédoniens qui s'étoient rendus maîtres de la Grèce, ou opprimée par de cruels Tyrans.

Elle étoit composée de douze * villes renfermées dans le Péloponnèse, qui toutes ensemble n'en valoient pas une bonne. Elle ne se signala d'abord par aucune action éclatante; parce que parmi ses citoyens il n'y en avoit aucun qui se distinguât des autres par un mérite particulier. On verra dans la suite quel changement un homme seul y apporta par ses grandes qualités. Depuis la mort d'Alexandre, cette petite République fut livrée à tous les maux que la discorde en-

* Ces douze villes étoient, | *gira*, *Pellene*, *Ægium*,
Patra, *Dyma*, *Phara*, | *Bura*, *Ceraunia*, *Olenus*,
Tritæa, *Leontium*, *Æ-* | *Helice*.

traîne après elle. L'amour du bien public n'y dominoit plus. Chaque ville ne songeoit plus qu'à ses propres intérêts. Leur état n'avoit plus rien de fixe ni de stable , parce qu'elles changeoient de maîtres à mesure que la Macédoine en changeoit, soumises d'abord à Démétrius, puis à Cassandre , & en dernier lieu à Antigone surnommé Gonatas, qui y laissa dominer les Tyrans dont il dispoisoit, afin qu'elles ne pussent pas se soustraire à son autorité.

AN. M. 3724.
AV. J. C. 280.

Vers la CXXIV^e Olympiade, c'est-à-dire à peu près dans le tems de la mort de Ptolémée Soter père de Philadelphie , & du passage de Pyrrhus en Italie , la République des Achéens reprit ses premiers usages , & rentra dans l'ancienne concorde. Ceux de Patre & de Dyme en jettèrent les premiers fondemens. Les Tyrans furent chassés des villes. Réunies toutes ensemble comme autrefois , elles ne firent plus qu'un seul corps de République. Il y avoit un Conseil public où se decidoient les affaires. Un Greffier commun en tenoit les Regîtres. L'assemblée avoit deux Présidens que les villes nommoient tour à tour. Mais bientôt après on jugea à propos de les réduire à un seul.

Le bon ordre qui régnoit dans cette petite République , où l'égalité , la liberté ,

té, l'amour de la justice & du bien public, étant les règles fondamentales du Gouvernement, y attira plusieurs villes voisines, qui furent associées à ses loix & à ses privilèges. Sicyone fut une des premières qui s'y joignit, & ce fut par le moien d'Aratus l'un de ses citoyens qui jouera dans la suite un grand rôle, & deviendra fort illustre.

Sicyone, qui gémissoit depuis longtemps sous le joug des Tyrans, venoit de faire un effort pour le secouer, en mettant en place Clinias, l'un de ses premiers & de ses plus braves citoyens; & déjà le gouvernement paroissoit se rétablir, & prendre une meilleure forme. Mais Abantidas, pour se saisir de la tyrannie, trouva le moien de s'en défaire; & de tous ses parens ou amis, il chassa les uns & tua les autres. Il cherchoit aussi Aratus fils de Clinias, qui n'avoit que sept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le désordre dont la maison étoit pleine lorsque le père fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite; & errant par la ville saisi de fraieur, & sans aucun secours, il entra par hazard sans être vû dans la maison de la sœur du Tyran. Cette femme, naturellement généreuse, & d'ailleurs persuadée que c'étoit sous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'étoit réfugié

*Plutarc. in
Arato, pag.
1027-1031.*

chez elle, le cacha avec grand soin, & la nuit venue elle l'envoia secrettement à Argos.

Aratus, sauvé ainsi d'un si grand danger, sentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin chez les hôtes & les amis que son père avoit à Argos. La tyrannie, en assez peu de tems, avoit déjà passé par plusieurs mains à Sicyone, lorsqu'Aratus, qui commençoit à entrer dans l'âge viril, songea à en délivrer entièrement sa patrie. Il étoit en grande considération, tant à cause de sa naissance que de son courage, qui étoit accompagné d'une gravité au dessus de son âge, & d'un sens ferme & rassis. Ces qualités, qui étoient connues, faisoient que les bannis de Sicyone avoient particulièrement les yeux sur lui, le regardant comme leur ressource, & comme leur futur Libérateur. Ils ne se trompoient pas.

AN. M. 3752.
AV. J.C. 252. Aratus, âgé de vingt ans, forma une conspiration contre le Tyran, c'étoit alors Nicoclès; & quoique les espions envoyés par celui-ci à Argos l'observassent de près, il sut si bien couvrir son dessein, & le conduisit avec tant de prudence & de secret, qu'il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone par escalade.

Le Tyran fut trop heureux de se sauver de la ville par des conduits souterrains. Comme le peuple s'assembloit en tumulte, ne sachant rien de tout ce qui se passoit, un Héraut cria à haute voix qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les citoyens à la liberté.* Aussitôt ils courent en foule au Palais du Tyran, & y mettent le feu. En un moment le Palais fut embrasé. Il n'y eut pas un seul homme de tué ou de blessé ni de part ni d'autre, le bonheur d'Aratus ayant conservé cette action pur & nette du sang des citoyens, ce qui faisoit sa joie & son triomphe. Il rappella les bannis, qui n'étoient pas moins de cinq cens.

Sicyone commençoit à jouir de quelque repos, mais Aratus n'étoit point sans inquiétude & sans embarras. Au dehors, il s'apercevoit qu'Antigone jettoit un œil d'envie sur sa ville, & cherchoit les moyens de s'en emparer depuis qu'elle avoit recouvré sa liberté: au dedans, il voioit, à l'occasion des bannis, des semences de division & de discorde, dont il craignoit extrêmement les suites. J'expliquerai bientôt ce qui y donnoit lieu. Il crut que dans la conjoncture délicate où il se trouvoit, le parti le plus sage & le plus sûr étoit d'unir Sicyone à la Ligue des Achéens. Il n'eut pas de peine à y réussir,

& ce fut un des plus grands services qu'il rendit à sa patrie.

Ce n'est pas que la puissance des Achéens fût grande. Ils n'avoient, comme je l'ai déjà observé, que de très petites villes. Leur pays n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte qui n'avoit ni ports, ni abris. Mais, avec cette médiocrité & cette foiblesse apparente, ils furent ceux qui firent le mieux comprendre que les forces des Grecs étoient invincibles toutes les fois qu'ils avoient de l'ordre & de la discipline, qu'ils demeuroient bien unis, & qu'ils étoient conduits par un Général sage & expérimenté. Aussi ces mêmes Achéens, qui étoient si peu de chose en comparaison de l'ancienne puissance de la Grèce, en prenant toujours de bons conseils, en demeurant étroitement unis ensemble, en n'étouffant point le mérite de leurs concitoyens par l'envie, mais aimant à s'y soumettre avec docilité; non seulement se maintinrent libres au milieu de tant de villes puissantes, de tant d'Etats plus forts qu'ils n'étoient, de tant de Tyrans, mais encore ils affranchirent & sauvèrent la plupart des Etats de la Grèce.

Aratus, après s'être engagé & avoir engagé sa ville dans la Ligne des Achéens,

alla servir dans leur cavalerie, & il se fit extrêmement aimer de ses Généraux par sa promptitude & sa vivacité à exécuter leurs ordres. Car, quoiqu'il eût infiniment contribué au pouvoir & au crédit de la Ligue, en y apportant sa propre réputation, & toutes les forces de sa patrie; cependant il se montroit en tout aussi soumis que le moindre soldat à celui qui étoit élu Général des Achéens, quelque petite & obscure que fût la ville d'où on l'avoit tiré. Grand & salutaire exemple pour les jeunes Seigneurs & les jeunes Princes lorsqu'ils servent dans les troupes, qui leur apprend à oublier leur naissance, & à ne la faire respecter que par une plus exacte soumission aux ordres des Commandans.

On ne se laissoit point d'admirer & de louer la conduite & le caractère d'Aratus. Il étoit naturellement honnête & poli, grand & noble dans ses sentimens, uniquement occupé de l'intérêt commun sans songer au sien, implacable ennemi des Tyrans, & n'ayant pour sa haine & pour son amitié d'autre règle que l'utilité publique. C'étoit en beaucoup de choses un homme accompli pour être à la tête des affaires : parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Il supportoit avec douceur les différens qui s'élevent souvent dans les délibérations.

Plutarc. in Arato, pag.

1031.

Polyb. lib.

4. pag. 277.

278.

Il ne cédoit à personne dans l'art de faire des amis & des alliances. Il étoit fort propre à imaginer des entreprises contre les ennemis , à couvrir ses desseins par un secret impénétrable , & à les conduire à une heureuse fin par sa patience & par son audace. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'étoit pas reconnoissable. Lent , irrésolu , timide , il ne pouvoit soutenir la vûe du danger. Ce n'est pas que réellement il manquât de courage & de hardiesse : mais ces qualités étoient comme engourdies par la grandeur de l'exécution , & il n'étoit timide que par occasion & par intervalle. De là vient que tout le Péloponnèse a été rempli des trophées de ses vainqueurs , & des monumens de ses défaites. C'est ainsi , dit Polybe , que la nature a mis des qualités différentes & contraires , non seulement dans les corps des hommes , mais encore plus dans les esprits , & , ce qui est le plus étonnant , souvent par rapport à une même personne , de sorte que le même homme n'est plus le même : dans une occasion vif , courageux , hardi ; dans une autre sans vigueur , sans vivacité , sans résolution.

AN. M. 3753. J'ai dit que l'affaire des bannis cau-
 AV. J. C. 251. soit à Aratus une grande inquiétude.
Plutarc. in
Arato , pag. C'étoit au sujet des terres & des maisons
 1031-1038. qu'ils possédoient avant leur bannisse-

ment, dont une grande partie avoit passé des mains des propriétaires entre celles de gens qui les avoient vendues à d'autres, & avoient disparu depuis que le Tyran avoit été chassé. Il étoit naturel que les bannis, à leur retour, rentrassent dans leurs biens, & ils le demandoient avec instance. Mais ces biens se trouvoient occupés pour la plupart par des gens qui les avoient achetés de bonne foi, à qui par conséquent il falloit rendre le prix de ces terres & de ces maisons, si on leur en ôtoit la possession. Les prétentions & les plaintes étoient fort vives de part & d'autre, & Sicyone se trouvoit à la veille de son entière ruine par une guerre civile qui paroissoit inévitable. Jamais affaire ne fut plus embarrassante. Il n'étoit pas au pouvoir d'Aratus de concilier les deux parties, dont les demandes étoient également justes; & l'on ne pouvoit les satisfaire toutes deux en même tems, sans qu'il en coûtât des sommes considérables, qu'il n'étoit pas en état de fournir. Il ne vit d'autre ressource, dans une si pressante extrémité, que la bonté & la libéralité de Ptolémée roi d'Egypte, qu'il avoit éprouvée en sa propre personne à l'occasion de ce que je vais raconter.

Ce Prince étoit fort curieux de por-

traits & de tableaux. Aratus , qui étoit connoisseur , assembloit tout ce qu'il pouvoit trouver d'ouvrages des plus grands Maîtres , principalement de Pamphile & de Mélanthe , & l'envoioit au Roi. Sicyone étoit encore alors en grande réputation pour les Arts , & pour la Peinture sur-tout , dont le goût s'y étoit conservé sans altération dans toute son ancienne pureté. On disoit qu'Apelle , déjà admiré de tout le monde , avoit été à Sicyone , & s'étoit attaché à ces deux Peintres , à qui il donna un talent , moins pour apprendre d'eux la perfection de l'Art , que pour participer à leur grande réputation. Dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville , il effaça & détruisit tous les portraits des Tyrans. Mais , quand il vint à celui d'Aristrate qui avoit régné du tems de Philippe , & qui étoit représenté debout sur un char de victoire , il balança longtems s'il l'effaceroit : car tous les meilleurs élèves de Mélanthe avoient contribué à la perfection du tableau , & Apelle lui-même y avoit mis la main. Cet ouvrage étoit si merveilleux , qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art : mais , bientôt après , emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans , il ordonna qu'on l'effaçât.

Ce goût pour la peinture avoit mis

Mille écus.

Aratus dans les bonnes graces de Ptolémée. Il crut donc pouvoir implorer sa générosité dans la fâcheuse conjoncture où il se trouvoit. Il s'embarqua pour l'Egypte, où il n'arriva qu'après avoir essuié bien des contretens & des dangers. Il eut une longue audience du Roi, qui l'estima d'autant plus, qu'il le connut davantage. Il lui donna pour sa ville la somme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponnèse, & le Roi aiant partagé les autres en divers paiemens, il les envoya ensuite par parties.

Cent cinquante mille écus.

Son retour causa une joie universelle dans Sicyone. On le nomma seul arbitre souverain & maître absolu pour terminer tous les différens des bannis, & pour régler leurs partages. Mais, en sage politique, qui ne cherche point à s'attirer à lui seul la décision de toutes les affaires, & qui ne craint point que d'autres diminuent sa gloire en la partageant avec lui, il refusa constamment l'honneur qu'on vouloit lui faire, & nomma quinze des citoyens les plus estimés dans la ville, qu'il prit pour adjoints, & avec lesquels, après un fort grand travail, & de longues séances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans, aiant restitué aux particuliers le prix des terres

ou des maisons qu'ils avoient achetées de bonne foi. On a toujours remarqué que la gloire fuit ceux qui la fuient, comme souvent elle fuit ceux qui la cherchent. Aratus, qui avoit cru avoir besoin de conseil pour terminer cette importante affaire, (& plus on a de mérite, plus on pense de la sorte) en eut seul tout l'honneur. On le combla de louanges, on lui éleva des statues, & par des inscriptions publiques on le déclara le père du peuple, & le libérateur de la patrie; qualités bien au-dessus de celles des plus fameux Conquérans!

Un succès si éclatant donna de la jalousie, & même de la crainte à Antigone. Soit qu'il voulût le gagner, ou le rendre suspect à Ptolémée, il en fit un grand éloge dans un repas public, relevant par des louanges extraordinaires la capacité & le mérite de ce jeune homme. Il insinua en termes assez clairs, qu'Aratus, aiant connu par lui-même la vanité du faste Egyptien, vouloit s'attacher à son service; & que lui, de son côté, étoit résolu de l'employer dans ses affaires. Il finit par prier tous les Seigneurs de la Cour qui étoient présens de le regarder désormais comme leur ami. Ce discours ne manqua pas d'être rapporté à Ptolémée, qui en fut surpris & affligé. Il fit faire des plaintes à Aratus d'un changement qui

lui étoit si injurieux : mais celui ci n'eut pas de peine à s'en justifier.

Aratus aiant été élu pour la première fois Général des Achéens , alla ravager la Locride , & tout le territoire de Calydon. Mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens , il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à * Chéronée , où ils furent battus par les Etoliens.

Huit ans après , aiant été élu pour la seconde fois Général des Achéens , il rendit un grand service à toute la Grèce par une action que Plutarque égale aux entreprises les plus fameuses des Généraux Grecs.

L'Isthme de Corinthe , qui sépare les deux mers , unit & joint le continent de la Grèce avec celui du Péloponnèse ; & la Citadelle de Corinthe , appelée *Acro-Corinthus* , qui est située sur une haute montagne , se trouvant justement au milieu de ces deux Continens , & les séparant dans un passage d'ailleurs assez étroit , quand elle est pourvue d'une bonne garnison , rompt & empêche toute communication au dedans de l'Isthme par terre & par mer , & rend maître absolu de la Grèce celui qui en est saisi , & qui y

* Philippe , plus de quarante ans auparavant , même ville une célèbre victoire contre les Athéniens & les Thébains.

entretient des troupes. Philippe appelloit cette Citadelle *les entraves de la Grèce*. Aussi étoit-elle l'objet du desir & de la jalousie de tous les voisins , & surtout des Rois & des Princes.

Antigone, après avoir lontems cherché avec une inquiétude & un empressement extraordinaires les moiens de se rendre maître de cette place , étoit enfin venu à bout de l'enlever par surprise , & il se félicitoit de ce succès inopiné comme d'un vrai triomphe. Aratus ne perdit pas l'espérance de la lui enlever à son tour ; & pendant qu'il étoit tout occupé de cette pensée , une espèce de hazard lui fournit une occasion favorable de la mettre à exécution.

Ergine , habitant de Corinthe , étoit venu à Sicyone pour quelque affaire , & avoit fait une liaison particulière avec un Banquier fort connu & ami d'Aratus. Dans la conversation , comme ils parloient de la Citadelle de Corinthe , Ergine dit qu'en allant voir Dioclès son frère , qui étoit soldat de la garnison , ce qu'il faisoit assez souvent , il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc , qui conduisoit à un endroit où la muraille de la Citadelle étoit très basse. Le Banquier ne laissa pas tomber cette parole , & lui demanda en riant si lui & son frère

seroient d'humeur à gagner une grosse somme d'argent , & à faire fortune. Ergine entendit bien ce qu'on lui vouloit dire , & promit de sonder sur cela son frère Dioclès. Peu de jours après il revint , & se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze piés de hauteur , & de lui aider avec son frère à exécuter le reste de son entreprise. Aratus , de son côté , promit de leur donner soixante talens si l'affaire réussissoit. Mais comme il falloit que ces *Soixante mille écus.* soixante talens fussent déposés chez le Banquier pour la sûreté des deux frères , & qu'Aratus ne les avoit pas , & ne vouloit pas les emprunter , de peur de donner du soupçon , & d'éventer son entreprise , il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or & d'argent , & les bijoux de sa femme , & les mit en gage chez le Banquier pour toute la somme.

Il avoit l'ame si grande , dit Plutarque , & il étoit enflammé d'une si vive ardeur pour les belles actions , que sachant qu'Epaminondas & Phocion avoient été estimés les plus justes & les plus gens de bien de toute la Grèce pour avoir refusé les présens qu'on leur offroit , & avoir fait plus de cas de la vertu que de toutes les richesses du monde , il s'efforça d'aller encore plus loin qu'eux , & d'enchérir sur leur désintéressement & leur générosité. En effet , il y a bien de la différen-

ce entre refuser des présens, & sacrifier soi-même tout son bien pour le service du Public. Aratus donne tout le sien, & le donne sans qu'on le sache, & pour une entreprise dont il courra seul le danger. Qui est-ce donc, s'écrie Plutarque enthousiasmé de la beauté de cette action, qui n'admira pas une magnanimité si rare & si surprenante? Qui est ce, encore aujourd'hui, qui ne s'intéresse pas à ce grand exploit, & qui ne prend point part au combat de ce grand personnage, qui achette si chèrement un si grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule espérance de faire une belle action?

On remarque ici que ce qui perpétuoit chez les Grecs le goût de la gloire, du désintéressement, de l'amour du bien public, c'étoit le souvenir des grands hommes qui s'étoient distingués dans les siècles passés par ces beaux sentimens. Et c'est là le grand avantage de l'Histoire, écrite comme elle l'étoit chez les Grecs, comme aussi le principal fruit qu'on en doit tirer.

Les préparatifs de l'entreprise furent traversés de plusieurs contretems fâcheux dont un seul sembloit devoir tout déconcerter. Enfin tout étant prêt, Aratus or-

donna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes , & prenant avec lui quatre cens soldats choisis , dont la plupart ignoroient ce qu'on alloit exécuter , & qui portoient avec eux des échelles , il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. Il faisoit un beau clair de lune , qui leur fit craindre avec raison d'être découverts. Heureusement pour eux il se leva , du côté de la mer , un brouillard épais qui couvrit tous les environs de la ville , & y répandit une grande obscurité. Là toutes les troupes s'allirent pour ôter leurs souliers , tant parce qu'on fait moins de bruit les pieds nus , que parce qu'on monte mieux sur des échelles , & qu'on n'est pas si sujet à glisser. Mais Ergine , & avec lui sept jeunes hommes déterminés , tous équipés en voyageurs , se glissèrent dans la porte sans être aperçus , & tuèrent d'abord la sentinelle & les gardes qui faisoient le guet. En même tems on appliqua les échelles aux murailles , & Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus résolus , ordonne aux autres de suivre comme ils pourroient , & ayant aussitôt retiré les échelles il descend dans la ville , & à la tête de ses cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joie , comme ayant déjà réussi parce qu'il n'avoit pas été découvert.

En avançant ils rencontrèrent une gar-

de de quatre hommes qui portoient de la lumière, & dont ils ne furent point aperçus parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre; mais eux ils les aperçurent de fort loin à la clarté de leur lumière. Aratus & ses gens se tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles masures comme dans une embuscade: d'où, quand ces quatre hommes vinrent à passer, ils se jettèrent sur eux, & en tuèrent trois. Le quatrième, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après les trompettes sonnèrent l'alarme, & toute la ville accourut au bruit. Déjà toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumières que l'on allumoit par-tout, en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la Citadelle; & de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant Aratus continuoit son chemin, & s'efforçoit de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de détours, & de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espèce de miracle, la lune dissipant les nuages, & venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrin-

the de ce sentier jusqu'à ce qu'il fût au pié de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors , par un effet du même bonheur , les nuages se rassemblèrent , & la lune s'étant cachée replongea encore tout dans l'obscurité.

Les trois cens soldats qu'Aratus avoit laissés au dehors près du temple de Junon , étant entrés dans la ville qu'ils trouvèrent pleine de tumulte & de confusion , & toute éclairée d'une infinité de lumières , & ne pouvant trouver le sentier qu'avoit pris Aratus , ni le suivre à la trace , se serrèrent tous ensemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit , & attendirent là dans une grande inquiétude & dans une grande détresse. Déjà Aratus étoit attaché au combat sur les remparts de la Citadelle. On entendoit bien du bas le bruit des combattans , & leurs cris : mais , comme ils étoient répétés par les échos des montagnes voisines , on ne pouvoit discerner d'où ils venoient. Ces trois cens soldats ne sachant donc de quel côté ils devoient tourner , Archélaüs , qui commandoit les troupes du Roi Antigone , aiant pris bon nombre de soldats avec lui , monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue ; & en marchant il passa devant ces trois cens sans les apercevoir. Il ne fut pas plu-

tôt passé, que ceux ci se levèrent comme d'une embuscade où ils auroient été placés exprès, tombèrent sur lui, tuèrent les premiers qu'ils rencontrèrent, & donnant l'épouvante à tous les autres & à Archélaus même, ils les écartèrent, les mirent en fuite, & les menèrent battant jusqu'à ce qu'ils se dispersèrent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevoient cette défaite, Ergine arrive, envoyé par ceux qui combattoient au haut de la Citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus étoit aux mains avec les ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur; que le combat étoit fort vif sur la muraille, & qu'il avoit besoin d'être promptement secouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur approche par leurs cris pour rassurer leurs amis, & pour redoubler leur courage. La lune qui étoit dans son plein donnant sur leurs armes, les faisoit paroître en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cause de la longueur du chemin par où ils montoient, & le silence de la nuit rendant les échos plus forts & plus sensibles, faisoit paroître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin s'étant tous joints ils firent une charge si violente, qu'ils chassèrent les ennemis, prirent

poste sur la muraille , & se virent entièrement maîtres de la Citadelle au point du jour : de sorte que les premiers rayons du soleil éclairèrent leur victoire. En même tems le reste de leurs troupes arrive de Sicyone. Les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très volontiers , & leur aident à prendre les gens d'Antigone.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire , il descendit de la Citadelle dans le Théâtre , où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir & de l'entendre. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du Théâtre de côté & d'autre , il sortit tout armé du fond de la scène , & s'avança au milieu , le visage extrêmement changé & défait par la fatigue & par le besoin de sommeil. La joie & la fierté que ce grand succès lui inspiroit , étoient effacées par son grand abbattement & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut , tout le peuple à l'envi , par des battemens de mains & des acclamations répétées , lui témoignoit son profond respect & sa vive reconnoissance. Lui cependant , changeant sa pique de main , & la prenant de la main droite , il inclina un peu le genou & tout le corps , & s'appuyant sur sa pique , il se tint quelque tems dans cette posture.

Quand tout le Théâtre fut calme ,

alors ramassant le peu qui lui restoit de forces , il fit à ceux de Corinthe un assez long discours sur la Ligue des Achéens , leur persuada d'y entrer eux-mêmes , & leur rendit en même tems les clés de leur ville , qui depuis le tems de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Pour ce qui regarde les Capitaines d'Antigone , il donna la liberté à Archélaus qu'il avoit fait prisonnier , & fit mourir Théophraste qui refusoit de sortir de la ville.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon , & du port de Léchée , où il prit vingt-cinq vaisseaux du Roi. Il prit aussi cinq cens chevaux pour la guerre , & quatre cens Syriens qu'il vendit. Les Achéens gardèrent la Citadelle , & y mirent une garnison de quatre cens hommes.

Cette action de hardiesse , suivie d'un si heureux succès , ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites très favorables. Les Mégariens , quittant le parti d'Antigone , se joignirent à Aratus. Les Trézéniens & les Epidauriens suivirent leur exemple , & entrèrent dans la Ligue des Achéens.

Il y attira aussi le Roi Ptolémée , en lui laissant l'Intendance de la guerre , & en le nommant Généralissime de leurs troupes sur terre & sur mer. Cela acquit à Aratus une si grande réputation & un

tel crédit parmi les Achéens, que, comme il étoit défendu par la loi d'élire le même homme Capitaine Général plusieurs années de suite, au moins on l'éliſoit de deux années l'une; & que de fait, ou par ſes conſeils, il commandoit toujours ſans aucune diſcontinuation. Car on voioit clairement qu'il n'y avoit ni richesses, ni amitié des Rois, ni avantage particulier de Sicyone même ſa patrie, ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage & à l'accroissement des Achéens. Il étoit perſuadé qu'il en eſt des villes foibles par elles-mêmes, comme des parties du corps, qui ne ſe nourrissent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entr'elles, & qui, dès qu'elles ſont ſéparées, ne prennent plus de nourriture, & périssent infailliblement. On voit de même les villes dépérir par tout ce qui rompt leur ſociété, au lieu qu'elles ſe fortifient & s'accroissent, lorsque, devenues parties d'un grand corps, & liées enſemble par l'unité d'intérêts, elles participent à la prévoyance commune, qui eſt cet eſprit de vie qui les anime & les entretient.

Toutes les vûes d'Aratus, toutes ſes entreprises, pendant qu'il fut en charge, *Polyb. lib. 2. pag. 130.* tendoient à chaffer les Macédoniens du Péloponnéſe, à abolir toutes les Tyrannies, & à rétablir toutes les villes dans

leur ancienne liberté , & dans l'usage de leurs loix. Et ce fut par ce motif que , tant que vécut Antigone Gonatas , il s'opposa fortement aux entreprises de ce Prince.

AN. M. 3762. Il garda la même conduite sous Démé-
AV. J. C. 242. trius qui succéda à Antigone , & qui ré-
Polyb. lib. gna dix ans. Les Etoliens s'étoient joints
2. p. 91-101. d'abord à Antigone Gonatas pour ruiner
Appian. de la Ligue des Achéens. Ils se brouillèrent
bellis Illyr. avec Démétrius son successeur , qui leur
p. 760.

AN. M. 3770. déclara la guerre. Les Achéens , oubliant
AV. J. C. 234. les mauvais services qu'ils en avoient re-
 çus , marchèrent à leur secours , & leur
 union pour lors devint fort étroite , & fut
 fort utile à toutes les villes voisines.

AN. M. 3772. Il y avoit dans l'Illyrie plusieurs petits
AV. J. C. 337. Rois , qui ne vivoient presque que de
 rapine , & qui exerçoient une sorte de
 piraterie sur tous les peuples qui confi-
 noient à leurs Etats : Agron fils de Pleu-
 rate , Scerdilède , Démétrius de Phare ,
 ainsi appelé d'une ville d'Illyrie qui étoit
 sous sa domination. Ces petits Princes
 infestoient tout le voisinage. Ils attaqué-

Corfou. rent en particulier ceux de Corcyre , &
AN. M. 3776. les Acarnaniens. Teuta régnoit à la place
AV. J. C. 228. d'Agron son mari , qui étoit mort d'un
 excès de vin , aiant laissé un fils encore
 enfant qui se nommoit Pinée. Ces peu-
 ples , ainsi vexés , eurent recours aux Eto-
 liens & aux Achéens , qui ne manquèrent
 pas de prendre leur défense. Ces bons

services ne furent païés que d'ingratitude. Peu de tems après les Corcyréens firent alliance avec les Illyriens, & reçurent dans leur ville Démétrius de Phare avec la garnison qu'il y amena.

Les Romains, mécontents des pirates-
 AN. M. 3778.
 AV. J. C. 226.
 ries que ces peuples exerçoient sur plusieurs de leurs citoiens & de leurs marchands, députèrent vers Teuta pour lui en faire leurs plaintes. Elle fit assassiner un des Ambassadeurs Romains, & mettre l'autre en prison. Une insulte si outrageante les détermina à lui déclarer la guerre. Les deux Consuls L. Postumius Albinus, & Cn. Fulvius Centumalus, partirent pour aller porter la guerre dans l'Illyrie avec des armées de terre & de mer. Ceux de Corcyre, de concert avec Démétrius de Phare, livrèrent au Consul Fulvius la garnison qu'ils avoient reçue dans leur ville. Les Romains, après avoir rétabli Corcyre dans son entière liberté, poussèrent jusques dans l'Illyrie, & s'emparèrent d'une grande partie du pays. Ils abandonnèrent plusieurs villes à Démétrius de Phare pour prix de sa trahison.

Teuta, réduite à la dernière extrémité, demanda la paix aux Romains. Elle
 AN. M. 3779.
 AV. J. C. 225.
 lui fut accordée à ces conditions : Qu'elle paieroit tous les ans un certain tribut : qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie, excepté peu d'endroits qu'on lui laisseroit :

& , ce qui étoit l'article le plus intéressant pour les Grecs , qu'elle ne pourroit naviger au delà de la ville de Lissus , qu'avec deux petits vaisseaux qui ne seroient point armés en guerre. Il paroît que les autres petits Rois dépendoient de Teuta. Ils furent compris dans le Traité , quoiqu'il n'y soit fait mention que de Teuta. -

Les Romains se firent alors respecter en Grèce par une Ambassade solennelle , & ce fut la première fois qu'on y connut leur puissance. Ils envoièrent des Ambassadeurs aux Etoliens & aux Achéens , pour leur faire part du Traité qu'ils venoient de conclure avec les Illyriens. Ils en envoièrent d'autres à Corinthe & à Athènes. Ce fut alors pour la première fois que les Corinthiens déclarèrent par un décret public , que les Romains seroient admis à la célébration des Jeux Isthmiques , comme les Grecs. Les Athéniens ordonnèrent aussi qu'on accorderoit aux Romains le droit de bourgeoisie à Athènes , & qu'ils pourroient être initiés dans les grands mystères.

Depuis la mort de Démétrius , qui n'avoit régné que dix ans , Aratus trouva d'heureuses dispositions dans les esprits pour venir à bout de ses desseins. Plusieurs des Tyrans , que ce Prince soutenoit de tout son crédit , & à qui il paioit de grosses pensions , aiant perdu par sa mort
leur

leur appui , prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avoient usurpée sur leurs citoiens : d'autres , intimidés par les menaces d'Aratus , ou gagnés par ses promesses , imitèrent leur exemple. Il leur procuroit à tous des avantages considérables , afin qu'ils n'eussent pas lieu de se repentir du parti qu'ils avoient pris.

Aratus , voyant avec peine les Argiens soumis au Tyran Aristomaque , entreprit de les en délivrer , & se fit un point d'honneur de rendre à cette ville sa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue , & en même tems d'ajouter une ville si puissante à la Ligue des Achéens. Son entreprise ne réussit pas pour lors. Peu de tems après , Aristomaque fut tué par ses domestiques , & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires , Aristippe , encore plus détestable Tyran que le premier , se saisit de la domination , & il eut l'adresse de s'y maintenir du consentement même des Argiens. Mais regardant Aratus comme un ennemi mortel , pendant la vie duquel la sienne seroit toujours en danger , il résolut de le faire tuer avec le secours du Roi Antigone Doson , qui s'étoit prêté à sa vengeance. Déjà il y avoit par-tout des assassins , qui n'épioient que l'occasion d'exécuter l'ordre sanglant dont on les avoit chargés.

*Plutarc. in
Arato , pag.
1038-1041.*

Mais il n'y a point de si bonne ni de si sûre garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraie affection de ceux qui lui sont soumis. Car, lorsqu'une fois le Peuple & les Nobles sont accoutumés à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour lui; alors il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Aratus l'éprouva bien dans l'occasion dont il s'agit.

Ici Plutarque, par un beau contraste, compare les troubles & les agitations d'Aristippe avec la paix & la tranquillité d'Aratus. Ce Tyran, dit-il, qui entretenoit tant de troupes pour la sûreté de sa personne, qui avoit répandu le sang de tous ceux qu'il craignoit, ne pouvoit goûter de repos ni jour ni nuit. Tout l'agitoit, tout l'inquiétoit, tout le rongeoit de soins cuisans. Il avoit peur de son ombre. Une garde terrible tenoit toujours des épées nues autour de sa maison. Comme sa vie étoit entre les mains de ses gardes, il les craignoit plus que tout le reste des hommes. Il ne souffroit pas qu'ils entraissent dans le palais: il vouloit qu'ils fissent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après le souper il chassoit tous ses domestiques, fermoit sur lui la porte de sa cour, & avec sa concubine il se re-

tiroit dans une chambre haute qui fermoit avec une trape , sur laquelle il mettoit son lit , où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble , dans les fraieurs, dans les craintes. La mère de la concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre , & la reportoit le lendemain matin. D'un autre côté Aratus , qui avoit acquis, non par la force des armes , mais par sa vertu & par la force des loix , une domination perpétuelle , paroïssoit devant tout le monde avec une simple robe & un manteau, sans rien craindre. Et au lieu que , parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui entretiennent des gardes , qui mettent au devant d'eux des armes , des portes , des trapes , comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente; Aratus , qui se montroit par tout l'ennemi irréconciliable de tous les Tyrans , a * laissé une postérité qui dure de nos jours , dit Plutarque , & qui est encore honorée & respectée de tout le monde.

Aratus attaqua à force ouverte le Tyran. Dans un premier combat , où l'une des aîles de son armée avoit battu les

* Polycrate, à qui Plutarque adresse la vie d'Aratus, étoit un de ses descendants, & il avoit deux

filz , qui continuèrent encore sa race , laquelle avoit déjà duré 350 ans depuis la mort d'Aratus.

ennemis, il fit paroître peu de prudence, de résolution, & de fermeté, aiant fait sonner la retraite mal à propos, & cédé la victoire au Tyran, ce qui lui attira bien des reproches. Il répara cette faute dans un second combat, où Aristippe perdit la vie, & où il y eut plus de quinze cens des ennemis de tués. Aratus, aiant remporté une victoire si éclatante, & sans avoir perdu un seul homme, ne put pas néanmoins se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté. Agias & le jeune Aristomaque s'y jetèrent avec les troupes du Roi, & s'en emparèrent.

Il réussit mieux par raport à la ville de Mégalopolis, dont Lyfiade avoit usurpé la domination. Celui-ci n'avoit rien du caractère violent & cruel des Tyrans, & ne l'étoit devenu que par une fausse idée qu'il avoit conçue du bonheur & de la gloire qui accompagnent la souveraine autorité. Soit crainte, soit persuasion, sur les remontrances d'Aratus il déposa la Tyrannie, & fit entrer sa ville dans la Ligue des Achéens. Ceux-ci, touchés d'une action si généreuse, l'é lurent sur le champ leur Capitaine Général. Il se piqua d'abord de surpasser la gloire d'Aratus, & fit plusieurs entreprises qui ne paroissoient pas nécessaires; entr'autres il déclara la guerre aux Lacé-

démoniens. Aratus emploia tout son crédit pour s'y opposer : ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lyfiade , malgré lui , fut nommé à un second Généralat , puis à un troisième , & ils commandoient tous deux alternativement. Mais quand on vit qu'en toute occasion il contrarioit son rival , & que sans garder de ménagement il heurtoit de front une vertu aussi sincère & aussi solide que celle d'Aratus , on reconnut que sous le dehors d'un zèle affecté il cachoit une dangereuse ambition , & il fut chassé.

Comme dans la suite les Lacédémoniens seront fort mêlés dans les guerres que les Achéens auront à soutenir , il me paroît à propos d'exposer l'état où se trouvoit pour lors Lacédémone.

§. III. *Agis Roi de Sparte entreprend de réformer cette ville , & d'y faire revivre les anciens établissemens de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne , où il s'étoit joint à Aratus contre les Etoliens , il trouve tout changé à Sparte. Enfin il est condamné à mort , & exécuté.*

APRÈS que l'amour de l'or & de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte , & qu'à la suite des richesses l'avarice , le luxe , la mollesse , la dépense , & la

*Plutarc. in
Agide. pag.
796-801.*

volupté qui en sont presque inséparables, y eurent trouvé accès, en rompant les fortes barrières que la sagesse de Lycurgue y avoit opposées; Sparte se vit déchue de son ancienne gloire & de son ancienne puissance, & elle fut réduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'aux tems du règne d'Agis & de Léonide, dont nous avons maintenant à parler.

Agis étoit de la maison des Euritionides, fils d'Eudamidas, & le sixième descendant d'Agésilas qui passa en Asie. Léonide, fils de Cléonyme, étoit de la maison des Agides, & le huitième qui régna à Sparte après Pausanias qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platée.

Pag. 409.

J'ai rapporté ci-devant la dispute qui s'éleva à Sparte au sujet de la roiauté entre Cléonyme & * Aréus. Ce dernier l'emporta: c'est lui qui fit lever le siège de Lacédémone à Pyrrhus. Il eut pour successeur son fils Acrotate, qui ne régna que sept ou huit ans. Celui-ci laissa en mourant un fils, nommé Aréus comme son aieul, encore enfant. Ce Prince fut

* *Joséphe a remarqué qu'Aréus, roi de Lacédémone, avoit envoyé des Lettres à Onias Grand-Prêtre des Juifs, par lesquelles il reconnoissoit qu'il y avoit de la parenté entre les Juifs & les Lacédémoniens. Il n'est pas aisé de démêler l'origine de cette parenté, ni d'accommoder les tems d'Aréus & d'Onias.*

sous la tutelle de Léonide ; & étant mort quelque tems après , Léonide , de Régent qu'il étoit , devint Roi. 487

Quoique tous les Spartiates fussent déjà gâtés & pervertis par la corruption générale où étoit tombé le Gouvernement , il y avoit cependant dans Léonide une dépravation plus marquée , & un éloignement plus sensible des mœurs & des usages de son pays : comme dans un homme qui avoit vécu lontems dans les palais des Satrapes , qui avoit fait plusieurs années la cour à Séleucus , qui avoit même épousé une femme en Asie contre les loix de sa patrie ; & qui ensuite , sans garder ni mesures ni bornes , avoit voulu transporter tout ce faste & tout cet orgueil des Princes dans un pays libre , & dans un gouvernement dont la modération & la justice faisoient la base.

Agis étoit d'un caractère tout opposé. N'ayant pas encore vingt ans accomplis , quoiqu'il eût été élevé dans les richesses & le luxe , & nourri dans les délices d'une maison * également fastueuse & voluptueuse , il renonça d'abord à toutes les voluptés , rejeta toutes les parures & les vains ornemens , & fit gloire d'aller

* Plutarque dit que sa mère Argesistrata , & son aieule Archidamie , avoient plus d'or & plus d'argent que tous les autres Lacédémoniens ensemble.

vêtu d'une simple casaque , & de rappeler les repas , les bains , & toute l'ancienne manière de vivre de Sparte. Il disoit hautement *qu'il ne se soucieroit pas d'être Roi , s'il n'espéroit de faire revivre les loix & l'ancienne discipline de Sparte.* Beau sentiment qui marque qu'Agis avoit une vraie idée & jugeoit sainement de la Roiauté , dont le devoir le plus essentiel & la gloire la plus solide , est d'établir un bon ordre dans toutes les parties de l'Etat , en y faisant régner les usages sagement établis par les loix !

Cette discipline avoit commencé à déchoir depuis le moment , qu'après avoir ruiné le Gouvernement d'Athènes , Lacédémone commença à se remplir d'or. Cependant le partage des terres que Lycurgue avoit fait , & le nombre des héritages qu'il avoit établis , s'étant conservés dans les successions , & chaque père laissant à son fils sa part telle qu'il l'avoit reçue , cet ordre & cette égalité qui persévérèrent sans interruption , suspendirent & arrêterent en quelque sorte le mauvais effet des autres abus. Mais , dès qu'on eut donné atteinte à ce sage établissement par une loi qui permettoit à tout homme de disposer de sa maison & de son héritage , & de les donner de son vivant ou de les laisser par testament après sa mort à qui il voudroit ; cette

nouvelle loi acheva de sapper le plus sûr fondement de la police de Sparte. Un Ephore, nommé Epitade, pour se venger d'un fils dont il étoit mécontent, fit passer cette loi.

On est étonné avec raison que tout un Etat, pour satisfaire la passion d'un seul homme, change si facilement une coutume aussi ancienne & aussi fondamentale que celle dont il s'agit ici. Sans doute que ce qui servit de prétexte à ce changement, fut d'augmenter dans les familles l'autorité paternelle, qui n'avoit point de motifs pour se faire respecter des enfans qui n'en espéroient rien, & n'en craignoient rien, puisqu'ils recevoient tous également & directement de la main de l'Etat, indépendamment de leurs pères, tout ce qu'ils pouvoient attendre de biens & d'établissmens. Cet inconvénient domestique, qui intéressoit tous les pères, & qui sembloit regarder le bon ordre de toutes les familles, fit une forte impression sur ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, les éblouit dans le moment, & les rendit distraits sur d'autres inconvéniens beaucoup plus considérables qui en devoient naître infailliblement, & dont on ne fut pas lontems à apercevoir les pernicious effets.

On voit ^a par-là combien il est dangereux de changer les anciennes loix sur lesquelles un Etat, une Société ont roulé depuis lontems : avec quelle précaution il faut se défendre de l'impression que font quelques inconvéniens , dont les loix les plus sages ne peuvent être exemptes : combien il faut de prudence , de pénétration dans l'avenir , & d'expérience , pour comparer & balancer les avantages & les défauts des anciens usages avec les nouveaux qu'on veut leur substituer.

On peut dire que la nouvelle Loi , qui accordoit aux particuliers le pouvoir de disposer des héritages , causa la ruine de Sparte. Les puissans acqueroient tous les jours de nouveaux fonds , en chassant les héritiers des successions qui leur appartenoient. Ainsi tous les biens se trouvant bientôt entre les mains d'un très petit nombre de citoyens , la pauvreté gagna & remplit toute la ville , donna lieu à une basse & honteuse fainéantise , éteignit le goût de la vertu & de la gloire qui jusques-là avoit rendu les Spartiates supérieurs à tous les autres peuples de la Grèce , & ne laissa dans

^a Adeo nihil motum ex antiquo probabile est : veteribus , nisi quæ usus evi-

denter arguit , stari malunt. *Liv. lib. 34. n. 54.*

les esprits & dans les cœurs que la haine & l'envie contre ceux qui avoient envahi injustement toutes les possessions.

Il ne restoit dans la ville qu'environ sept cens Spartiates naturels; & de ces sept cens il n'y en avoit à peu près que cent qui eussent conservé leurs héritages. Tous les autres étoient une populace accablée de pauvreté, qui demouroit dans la ville sans y avoir ni revenu, ni aucune part aux honneurs, & qui soutenant à contre-cœur & mollement les guerres contre les ennemis du dehors où il n'y avoit à gagner que pour les riches, épioit sans relâche l'occasion de changer la situation présente des affaires, & de se tirer de l'oppression.

Tel étoit l'état de Sparte, quand Agis songea à remédier à des abus si crians : dans le tems même qu'Aratus travailloit à délivrer sa patrie. L'entreprise étoit belle, mais bien hasardeuse. Il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes disposés à entrer dans ses vûes. Mais la plupart des vieux, en qui la corruption avoit jetté de profondes racines, tremblèrent au seul nom de réforme & de Lycurgue. Il commença par gagner Agésilas son oncle, homme fort éloquent & fort accredité, mais possédé de l'amour des richesses; & c'est ce qui le rendit plus favorable aux desseins d'Agis.

AN. M. 3756.

AV. J. C. 248.

Il étoit accablé de dettes , & il espéroit de s'acquitter sans qu'il lui en coûtât rien , en changeant le Gouvernement.

Il travailla ensuite à gagner par son moien sa mère , sœur d'Agéfilas , laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville , à cause du grand nombre de ses esclaves , de ses amis , & de ses débiteurs , & qui influoit beaucoup par son crédit dans les affaires les plus importantes. Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein , elle en fut effraïée à la première vûe , & fit ce qu'elle put pour le lui faire abandonner. Mais quand Agéfilas , joignant ses réflexions à celles du Roi , eut fait comprendre à sa sœur de quelle utilité seroit pour Sparte l'exécution de ce dessein , & de quelle gloire elle illustreroit à jamais leur famille : alors cette Dame , & celles qui lui étoient les plus unies , animées par la noble ambition de ce jeune Prince , changèrent tout d'un coup de sentiment ; & furent tellement frappées de la beauté de ce projet , qu'elles pressèrent elles-mêmes Agis de mettre promptement la main à l'œuvre , & qu'envoiant chercher leurs amis , elles les exhortèrent à se joindre à lui.

Elles parlèrent même aux autres Dames de la ville , sachant bien que les Lacédémoniens avoient de tout tems beaucoup de déférence pour leurs femmes ,

& qu'ils leur laissoient plus de pouvoir & d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans les affaires particulières & dans l'intérieur de leurs maisons. Or la plus grande partie des richesses de Sparte étoit alors entre les mains des femmes, & c'est ce qui fut un grand obstacle à l'entreprise d'Agis. Elles s'y opposèrent toutes, voyant bien que cette vie simple & sobre, qu'on vouloit rétablir, & à laquelle on donnoit tant d'éloges, alloit leur faire perdre, non seulement leur luxe & leurs délices, mais encore tous leurs honneurs & toute la puissance qu'elles avoient à cause de leurs richesses.

Dans l'effroi que leur avoit causé cette proposition, elles s'adressent à Léonide, & le conjurent, comme son âge lui donnoit de l'ascendant sur Agis, d'employer toute son autorité auprès de son Collègue, pour le retenir & l'empêcher de passer outre. Léonide étoit très porté à appuier les riches : mais comme il craignoit le peuple qui souhaitoit fort ce changement, il n'osa pas s'opposer ouvertement à Agis. Il se contenta de le traverser sous main, & d'employer des manœuvres sourdes pour faire échouer son projet. Il parloit en secret aux Magistrats, & calomnioit Agis, en disant : Qu'il offroit aux pauvres le bien des ri-

ches , le partage des terres , & l'abolition des dettes , comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit usurper ; & que par-là il cherchoit à faire , non des citoyens pour Sparte , mais des satellites & des gardes pour sa personne.

Cependant Agis étant venu à bout de faire élire pour Ephore Lyfandre qui étoit favorable à ses vûes , porta d'abord au Conseil une Ordonnance , qu'il avoit dressée , & dont les principaux articles étoient : Que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes : Que de toutes les terres qui étoient depuis la vallée de Pelléne jusqu'au mont Taygète , au promontoire de Mallée , & à Sélasie , on en feroit quatre mille cinq cens lots ; Que de celles qui étoient au delà de ces limites , on en feroit quinze mille ; Que ces dernières portions seroient distribuées à ceux du voisinage qui étoient en état de porter les armes , & que celles qui étoient au dedans seroient pour les Spartiates mêmes , parmi lesquels , pour en suppléer & remplir le nombre qui étoit considérablement diminué , on compteroit les voisins & les étrangers qui auroient eu une éducation honnête & noble , & qui se trouveroient bien conformés de leurs personnes , & dans la fleur de l'âge ; Qu'ils seroient tous distribués pour les repas en quinze sales , appelées

Phidicies, dont la moindre seroit de deux cens, & la plus forte de quatre cens, & qu'ils observeroient tous la même manière de vivre & la même discipline que leurs ancêtres.

Cette Ordonnance aiant trouvé de l'opposition parmi les Sénateurs qui n'étoient pas tous de cet avis, *Lyfandre* fit assembler le Peuple, & parla fortement à ses citoyens pour la leur faire accepter. Il fut appuié par un jeune Spartiate plein de zèle pour le bien public, il s'appelloit *Mandroclide*; qui leur représenta le plus vivement qu'il lui fut possible les motifs les plus capables de les toucher : le respect qu'ils devoient à la mémoire de *Lycurgue* leur illustre Législateur; le serment qu'avoient fait leurs ancêtres en leur nom & au nom de toute leur postérité, de garder inviolablement ses saintes Ordonnances; la gloire & le bonheur dont Sparte avoit joui tant qu'elle les avoit observées avec exactitude; l'avilissement & la misère où elle étoit tombée depuis qu'elle y avoit donné atteinte; l'état pitoiable des Spartiates, ces anciens Maîtres de la Grèce, ces vainqueurs de l'Asie, ces dominateurs sur terre & sur mer, qui avoient fait trembler le Grand Roi jusques sur son trône, dépouillés maintenant de leurs biens, de leurs terres, de leurs maisons par l'ava-

rice insatiable de quelques-uns de leurs concitoyens; réduits à une extrême pauvreté & à une honteuse indigence; & ce qui leur étoit sans doute beaucoup plus sensible, devenus l'objet du mépris & des insultes de ceux à qui ils devoient faire la loi. Il finissoit en les priant que, pour complaire à un petit nombre, qui même les fouloit aux piés comme de vils esclaves, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entièrement avilie & perdue: mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avoient déclaré plus d'une fois, que l'amour des richesses seroit funeste à Sparte, & causeroit sa ruine totale.

Alors le Roi Agis s'avancant au milieu de l'assemblée, après un discours très court, car il crut que l'exemple seroit plus efficace & plus persuasif que toutes les paroles, déclara qu'il mettoit en commun tous ses biens qui étoient très considérables, & qui consistoient en terres labourables, en pâturages, & en

Six cens mille écu.

six cens talens d'argent comptant; que sa mère & sa grand-mère alloient faire la même chose, aussi bien que ses parens & ses amis, qui tous étoient les plus riches des Spartiates.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune Prince, & en même-tems ravi de joie de ce qu'on revoioit

enfin un Roi digne de Sparte. Mais alors Léonide levant le masque s'opposa à lui de tout son pouvoir. Car venant à penser qu'il seroit obligé de faire la même chose, & que ses citoyens ne lui en auroient pas la même obligation ; mais que tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendrait toujours à celui-là seul qui avoit donné l'exemple : il demanda tout haut à Agis, s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût un homme juste, habile, & bien intentionné pour sa patrie. Agis ayant répondu qu'il le tenoit pour tel.

» Où avez-vous donc vû, repartit Léonide, que Lycurgue ait jamais ordonné une abolition des dettes, ou qu'il ait donné droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui étoit très persuadé que la ville ne pourroit se conserver saine, si tous les étrangers n'en étoient chassés ?

Agis lui répondit, » Qu'il ne s'étonnoit pas que lui, qui avoit été élevé dans les pays étrangers, & qui s'étoit marié dans une maison de Satrape, ne connût pas Lycurgue ; & qu'il ignorât qu'en chassant de sa ville l'or & l'argent, il en avoit banni toutes dettes actives & passives. Que pour ce qui étoit des étrangers qui venoient dans sa ville, il n'en vouloit qu'à ceux qui ne pouvoient s'accommoder aux mœurs

„ & à la discipline qu'il établissoit : que
„ c'étoient la les seuls qu'il chassoit , non
„ qu'il fit la guerre à leurs personnes ,
„ mais parce qu'il craignoit leur manié-
„ re de vivre , & la corruption de leurs
„ mœurs , qui pourroient inspirer insen-
„ siblement aux Spartiates l'amour du
„ luxe & de la mollesse , & une envie dé-
„ mesurée de s'enrichir. „ Il apportoit en
exemple des Poètes & des Philosophes ,
comme Terpandre , Thalès , & Phéré-
cyde , qui , bien qu'étrangers , étoient
fort estimés & honorés à Sparte , parce
qu'ils enseignoient les mêmes maximes
que Lycurgue.

Après ce discours tout le peuple suivit
le parti d'Agis , & tous les riches se ran-
gèrent du côté de Léonide , & le prièrent
de ne les pas abandonner. Ils s'adressèrent
aussi aux Sénateurs , qui avoient sur cela
le principal pouvoir , en ce qu'ils avoient
seuls le droit d'examiner les proposi-
tions avant qu'elles pussent être reçues
& confirmées par le Peuple ; & ils fi-
rent tant par leurs prières & par leurs
instances , que ceux qui rejettoient l'Or-
donnance d'Agis , l'emportèrent enfin
d'une voix. Mais Lyfandre , qui étoit
encore en charge , se mit incontinent à
poursuivre Léonide en vertu d'une an-
cienne loi , qui défendoit : „ qu'aucun
„ descendant d'Hercule épousât une fem-

» me étrangère , & qui ordonnoit la peine de mort contre celui qui sorti de Sparte seroit allé s'établir chez les étrangers. » On produisoit des témoins de tous ces faits contre Léonide ; & en même tems on persuada à Cléombrote d'intervenir au procès , & de demander la Couronne , comme étant de la race roiale , & gendre de Léonide.

Léonide effraïé de cette poursuite dont il craignoit l'issue , se réfugia dans le temple de Minerve , appelée *Chalcioicos* ; & la femme de Cléombrote , quittant son mari , alla solliciter pour son père en se rendant suppliante avec lui. Léonide fut sommé de se présenter , & comme il ne comparut point , on lui ôta la roiauté & on la donna à Cléombrote son gendre.

Dans ce tems là Lyfandre sortit de charge , son tems étant expiré. Les nouveaux Ephores intentèrent un procès à Lyfandre & à Mandroclide , sur ce que , contre la loi , ils avoient décerné l'abolition des dettes , & le nouveau partage des terres. Lyfandre & Mandroclide , se voyant en danger d'être condamnés , persuadent aux deux Rois , qu'ils n'ont qu'à s'unir , à se bien entendre ensemble , sans se mettre en peine de tous les Décrets des Ephores , qui peuvent bien décider entre les deux Rois , quand ils sont de diffé-

rent avis, mais qui n'ont nul droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils sont d'accord.

Les deux Rois, profitant de cette ouverture, se présentent à l'Assemblée, font sortir les Ephores de leurs sièges, en établissent d'autres en leur place, du nombre desquels fut Agésilas; & aiant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, & délivré les prisonniers, ils se rendirent très redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils alloient faire main basse sur eux. Cependant on ne tua personne: Agis même, sachant qu'Agésilas vouloit faire tuer Léonide comme il s'enfuoit à Tégée, lui donna une escorte qui l'y conduisit en sûreté.

L'affaire étoit sur le point de se terminer absolument sans qu'aucun osât s'y opposer, tant la terreur étoit répandue par-tout. Un seul homme y mit obstacle. Agésilas possédoit une des plus grandes & des meilleures terres du pays, & en même tems il devoit de très grosses sommes. Comme il n'étoit point en état de paier ses dettes, ni disposé à abandonner sa terre pour la mettre en commun, il représenta à Agis, que le changement seroit trop grand, trop violent, & même trop dangereux s'ils entreprenoient de faire passer en même tems ces deux chefs, l'abolition des dettes, & le par-

tage des terres : au lieu que, si on commençoit d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes, ils supporteroient ensuite le partage des terres avec plus de douceur & de facilité. Le raisonnement étoit spécieux, & Agis en fut ébloui. Lyfandre même, trompé par Agésilas, gouta aussi cet expédient. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats & toutes leurs obligations, ils les portèrent à la place publique, les assemblèrent en un monceau, & y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches & les banquiers, qui avoient prêté leur argent, s'en retournèrent très défolés; & Agésilas, avec un air insultant, dit *que de sa vie il n'avoit vû un feu si beau ni si clair.*

Incontinent après, le peuple demanda qu'on fit aussi le partage des terres, & les Rois ordonnoient que cela s'exécutât. Mais Agésilas faisant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empêcher, & alléguant prétextes sur prétextes, gagna du tems jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée. Car les Achéens, alliés des Lacédémoniens, leur avoient envoyé demander du secours contre les Etoliens, qui menaçoient d'entrer par les terres des Mégariens dans le Péloponnèse.

Aratus, Général des Achéens, avoit

déjà assemblé des troupes pour s'y opposer, & il avoit écrit aux Ephores. Sur ses lettres, les Ephores envoièrent d'abord Agis. Il partit sans perdre de tems. Les soldats témoignèrent une joie incroyable de marcher sous ses ordres. C'étoient, pour la plupart, de jeunes gens, & de jeunes gens pauvres, qui se voiant déjà déchargés de toutes dettes & libres, & espérant encore qu'ils partageroient les terres s'ils revenoient de cette expédition, se montroient merveilleusement affectionnés pour Agis. C'étoit un spectacle charmant pour les villes, de voir ces troupes traverser le Péloponnèse tranquillement, sans y faire le moindre dégât ni le moindre désordre, & sans que le bruit de leur marche fût presque entendu. Les Grecs étoient tout surpris, & faisoient en eux-mêmes cette réflexion : Que ne devoit point être autrefois la discipline & le bon ordre de l'armée de Lacédémone quand elle avoit à sa tête, Agésilas, ou Lysandre, ou l'ancien Léonide, puisque commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de son camp, elle témoigne pour lui tant de respect & tant de crainte ! Aussi ce jeune homme ne faisoit gloire que de vivre dans une grande simplicité, d'aimer le travail, & de n'être jamais ni vêtu ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée.

Agis joignit Aratus près de Corinthe , comme il délibéroit dans un Conseil de guerre s'il hazarderoit la bataille , & quelle disposition il donneroit à ses troupes. Agis étoit d'avis de combattre , & de ne pas souffrir que la guerre passât le seuil des portes du Péloponnèse : mais il ajouta qu'il feroit ce qu'Aratus jugeroit à propos ; qu'il étoit plus ancien que lui , & d'ailleurs Capitaine Général des Achéens , au lieu qu'il n'étoit lui que Général des troupes auxiliaires , & qu'il n'étoit pas venu pour leur rien commander , ni pour être à leur tête , mais seulement pour combattre avec eux , & les secourir. Il paroît que les Officiers d'Aratus le ménagèrent moins que n'avoit fait Agis , & qu'ils lui firent de vifs reproches de ce qu'il ne vouloit pas donner le combat , attribuant à timidité ce qui étoit l'effet de sa prudence. Mais la vaine crainte d'une fausse infamie ne lui fit point abandonner les vûes sages qu'il avoit pour le bien public. Il se justifioit lui-même dans des Mémoires qu'il avoit laissés , où il marquoit que les laboureurs aiant déjà recueilli & serré tous les grains & tous les fruits de la terre , il avoit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis , que de hazarder pour lors une bataille qui n'étoit pas nécessaire , & où il s'agissoit de tout. Dès qu'Aratus eut résolu de

ne pas combattre , il congédia ses Alliés après les avoir comblés de louanges. Agis , étonné de cette conduite , partit avec ses troupes , & reprit le chemin de Sparte.

*Plutarc. in
Arato , pag.
1041.*

Les Etoliens entrèrent donc librement dans le Péloponnèse , & en passant se saisirent de la ville de Pelléne , où leurs troupes , occupées uniquement du pillage , se débandèrent toutes en un moment , courant çà & là sans ordre , & en venant aux mains entr'elles pour le butin. Aratus , qui en fut averti , ne laissa pas échapper une occasion si favorable. Ce ne fut plus le même homme. Sans perdre un moment , & sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint , il prit ce qu'il avoit avec lui , marcha aux ennemis devenus plus foibles par leur victoire même , les attaqua dans la place qu'ils venoient de prendre , & les en chassa de vive force après leur avoir tué plus de sept cens hommes. Cette action lui fit beaucoup d'honneur , & changea les reproches injurieux qu'on lui avoit faits , & qu'il avoit soufferts patiemment , en applaudissemens & en éloges.

Cependant plusieurs peuples & Princes s'étant ligüés contre les Achéens , Aratus se hâta de faire amitié & alliance avec les peuples d'Etolie. Il n'eut pas de peine à y réussir , & non seulement il conclut la paix , mais il moienna une ligue offensive &

& défensive entre les deux nations des Etoliens & des Achéens.

Agis, en arrivant à Sparte, y avoit trouvé un grand changement. Agésilas, qui étoit Ephore, n'étant plus retenu par la crainte comme auparavant, & ne songeant qu'à satisfaire son avarice, commettoit les violences & les injustices les plus criantes. Se voyant haï & détesté de tout le monde, il prit & entretint des satellites qui lui servoient de gardes lorsqu'il alloit au Sénat; & il fit courir le bruit qu'il seroit encore Ephore l'année suivante. Ses ennemis, pour éviter les maux dont ils étoient menacés, firent venir ouvertement Léonide de Tégée, & le rétablirent sur le trône, à la grande satisfaction du peuple même, qui étoit très irrité de voir qu'on l'avoit abusé par l'espérance du partage des terres qu'on n'avoit point exécuté.

Agésilas se sauva par le moyen de son fils qui étoit généralement aimé; & les deux Rois se réfugièrent, Agis dans le temple de Minerve appelée *Chalcioicos*, & Cléombrote dans celui de Neptune. C'étoit contre celui-ci que Léonide paroissoit le plus irrité. Aussi, laissant là Agis, il alla d'abord à l'autre avec une troupe de soldats, & étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportemens qu'étant son gendre, il s'é-

toit élevé contre lui, qu'il lui avoit ôté la roiauté, & qu'il l'avoit chassé de sa patrie. Cléombrote n'avoit rien à répondre à ces reproches, mais il se tenoit assis dans un profond silence, & avec une contenance qui marquoit son embarras. Sa femme Chélonide étoit auprès de lui avec ses deux enfans à ses piés, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Fille & femme également infortunée, mais également fidèle, toujours attachée au parti du malheureux, elle avoit suivi & accompagné Léonide son père pendant tout son exil, & maintenant elle étoit auprès de son mari, suppliante comme lui, & le tenant tendrement embrassé.

Tous ceux qui étoient présens fondoient en larmes, & admiroient la vertu & la tendresse de Chélonide, & la force de l'amour conjugal. Cette malheureuse Princesse, montrant ses habits de deuil, & ses cheveux épars & négligés : *Mon père, s'écria-t-elle, ces habits lugubres, ce visage abbattu, & cette affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrote ; ce sont les suites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, & pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer ? Faut-il que, pendant que vous régnerez à Sparte, & que vous triomphez de vos ennemis, je conti-*

nue de vivre dans la désolation où je me trouve ? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & roiales , lorsque je vois le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse , sur le point d'être égorgé par vos propres mains ? S'il ne peut désarmer votre colère ni vous fléchir par les larmes de sa femme & de ses enfans , sachez qu'il sera puni plus cruellement de son imprudence que vous-même ne le désirez , lorsqu'il verra mourir avec lui une épouse qui lui est si chère. Car ne croiez pas qu'en cet état je puisse me résoudre à vivre. Comment pourrois-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte , moi qui n'aurai pu par mes prières toucher de compassion ni mon mari pour mon père , ni mon père pour mon mari , fille & femme toujours affligée & toujours méprisée par les miens ? En finissant ce triste discours , Chélonide appuya son visage sur la tête de Cléombrote ; & tourna sur les assistans des yeux abbattus par la tristesse , & dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Léonide , après avoir parlé un moment avec ses amis , ordonna à Cléombrote de se lever , & de sortir promptement de Sparte. En même tems il pria instamment sa fille de demeurer , & de ne pas abandonner un père après une si grande preuve de tendresse que celle qu'il venoit de lui donner , en accordant à ses

prières la vie de son mari. Mais il ne put la persuader, & dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfans entre les bras, prit l'autre entre les siens; & après avoir fait sa prière à la déesse, & baisé son autel, elle alla en exil avec lui. Spectacle bien touchant ! Modèle de l'amour conjugal, digne de l'admiration de tous les siècles ! Si Cléombrote, dit Plutarque, n'eût eu le cœur entièrement corrompu par la vaine gloire & par l'ambition démesurée de régner, il auroit trouvé que l'exil, avec une compagne si vertueuse, étoit pour lui un bonheur préférable à la roiauté.

Après que Léonide eut chassé Cléombrote & déposé les premiers Ephores, & qu'il en eut mis d'autres en leur place, il s'appliqua à tendre des embuches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui persuader de quitter son asyle, & de venir régner avec lui, lui faisant entendre que ses citoyens lui pardonnoient tout le passé, parce qu'ils voioient bien qu'étant encore jeune, passionné pour la gloire, & sans expérience, il s'étoit laissé tromper par Agésilas. Mais comme Agis doutoit de la sincérité de ses paroles, & qu'il s'opiniâtroit à demeurer dans ce temple, Léonide renonça au dessein de le tromper par des dehors feints & simulés. Ampharès, Democharès, & Arcésilas, qui avoient accoutu-

mé de lui rendre souvent visite, lui continuèrent leurs soins, & quelquefois ils le menoient du temple jusqu'aux étuves, & après qu'il s'étoit baigné ils le ramenoient en sûreté dans le temple : car ils étoient tous trois ses amis particuliers.

Mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Ampharès avoit emprunté peu auparavant d'Agélistrata, mère d'Agis, de riches tapisseries, & de la vaisselle d'argent très magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le Roi avec sa mère & son aieule, dans l'espérance que ces meubles précieux lui resteroient. On dit même que ce fut lui, qui, plus que les deux autres, prêta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Leonide, & qui excita le plus contre Agis les Ephores, du nombre desquels il étoit. Comme Agis sortoit quelquefois du temple pour aller au bain, ils résolurent de profiter de l'un de ces momens pour le surprendre. L'ayant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allèrent au devant de lui, l'embrassèrent, & le suivirent en s'entretenant à l'ordinaire avec lui. Au bout de la rue il y avoit un détour qui menoit à la prison. Quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de sa dignité, saisit Agis, & lui dit : *Agis, je vous mène aux Ephores, afin que vous leur rendiez*

compte de votre conduite. En même tems Démocharès , qui étoit grand & fort , lui jettant son manteau autour du cou , se mit à le traîner ; & les autres le pousant par derrière selon le complot fait entr'eux , personne ne paroissant pour le secourir parce que la rue étoit déserte , ils le jettèrent dans la prison.

En même tems arrive Léonide avec grand nombre de soldats étrangers , & il environne la prison. Les Ephores arrivent aussi , & après avoir fait venir ceux des autres Sénateurs qui étoient dans les mêmes sentimens qu'eux , ils interrogèrent Agis comme dans un jugement juridique , & lui ordonnèrent de se justifier sur ce qu'il avoit voulu innover dans la République. Un des Ephores , feignant de lui ouvrir une voie pour se tirer de cette affaire criminelle , lui demanda s'il n'avoit pas été forcé par Lyfandre & par Agésilas. Il répondit qu'il n'avoit été forcé par personne ; mais que plein d'admiration pour Lycurgue , & voulant l'imiter , il avoit entrepris de remettre la ville dans le même état où ce Législateur l'avoit laissée. Le même Ephore lui demanda s'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait. Le jeune Prince répondit, *Qu'il ne se repentiroit jamais d'une entreprise si belle , si noble , & si vertueuse , quand même il verroit la mort devant ses yeux.*

Alors ils le condamnèrent à mort, & sur le champ ils ordonnèrent aux Officiers publics de le mener dans la chambre de la prison où l'on étrangloit ceux qui étoient condamnés.

Démocharès, voyant que les Officiers de Justice n'osoient mettre la main sur Agis, & que les soldats étrangers se détournent, & ne vouloient point prêter leur ministère à cette cruelle exécution, les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot. Déjà le peuple savoit qu'il étoit pris : déjà on s'assembloit devant les portes de la prison, où il y avoit un grand tumulte : déjà toute la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux ; & la mère d'Agis & son aieule étoient accourues remplissant tout de leurs cris, & priant que le Roi des Spartiates eût au moins le privilège de se défendre, & d'être jugé devant ses citoyens. Ce zèle du peuple ne fit qu'animer les meurtriers à hâter davantage l'exécution d'Agis, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, si on donnoit au peuple le tems de s'assembler.

Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des Exécuteurs qui pleuroit, & qui étoit touché de son infortune : *Mon ami*, lui dit-il, *cesse de pleurer, car périssant ainsi contre les loix & la justice, je suis plus heureux*

& plus digne d'envie , que ceux qui m'ont condamné. En finissant ce peu de paroles , il donna volontairement son cou au cordon.

En même tems Ampharès sortit à la porte , & Agésistrata s'étant d'abord jettée à ses genoux , il la releva , & lui dit qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence , ni aucun mauvais traitement ; & la pressa d'entrer , si elle vouloit , dans la prison pour voir son fils. Et comme elle demanda que sa mère pût entrer aussi avec elle : Rien n'empêche , dit Ampharès ; & les prenant l'une & l'autre , il les introduisit dans la prison , & aiant commandé qu'on fermât la porte , il livra à l'Exécuteur l'aieule Archidamie la première , qui étoit une Dame très avancée en âge , & qui avoit vieilli parmi ses citoiens avec autant ou plus de dignité , de réputation , & d'estime , qu'aucune Dame de son tems. Quand elle eut été exécutée , il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord son fils étendu mort à terre , & sa mère attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux Exécuteurs à la détacher , & l'aiant étendue auprès du corps de son fils de la manière la plus décente qu'elle put , elle la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu , elle se jeta sur le corps de son fils , & le baisant tendrement , elle

lui dit : *Mon fils , c'est l'excès de ta douceur , & de ton humanité , c'est le trop de circonspection & de ménagement qui t'a perdu , & qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès , qui de la porte entendoit & voioit tout ce qui se disoit & se passoit , entra , & adressant la parole à Agélistrata , il lui dit avec emportement : *Puisque vous avez su & approuvé les desseins de votre fils , vous souffrirez aussi la même peine.* A ces mots Agélistrata se levant , & courant au devant du fatal cordon : *Au moins , dit-elle , que ceci puisse être utile à Sparte.*

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville , & qu'on vit emporter les trois corps , l'indignation fut générale , & l'on convenoit que , depuis que les Doriens étoient établis dans le Péloponnèse , il ne s'y étoit rien fait de si atroce ni de si horrible. En effet , tous les crimes qui font le plus d'horreur à la nature , se rencontrent ici , & dans des circonstances qui en augmentent infiniment la noirceur. Mais on peut dire que le meurtre du Roi les réunit & les surpasse tous. Une exécution si barbare , malgré le respect que la nature même inspire aux peuples les plus féroces pour la personne sacrée des Rois , est pour une nation une tache , que toute la suite des siècles n'est pas capable d'effacer.

*Plutarc in
Cléom. pag.
805.*

Agis aiant été exécuté , Léonide ne fit pas assez de diligence pour se saisir de son frère Archidamus qui se sauva d'abord : mais il prit la femme de ce malheureux Prince , qu'il emmena de sa maison avec un petit enfant qu'elle avoit eu de lui , & l'obligea par force d'épouser son fils Cléomène , qui n'étoit pas encore en âge d'être marié , mais il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre. Car Agiatis , c'est ainsi qu'elle s'appelloit , avoit hérité de son père Gylippe de très grands biens. D'ailleurs elle surpassoit en beauté & en bonne grace toutes les autres Dames Grecques , & se distinguoit encore davantage par sa sagesse & par sa vertu. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage : elle pria , elle conjura , mais tout fut inutile. Etant donc unie à Cléomène , elle eut toujours une haine mortelle pour Léonide , mais beaucoup de bonté , de douceur , & de complaisance pour son jeune mari , qui dès le premier jour avoit conçu pour elle une estime & une affection qui ne se démentirent jamais. Il partageoit même avec son Epouse , par une sorte de sympathie , la tendre amitié qu'elle conservoit pour Agis , & le plaisir qu'elle prenoit à s'en souvenir : jusques là que souvent il lui faisoit raconter tout ce qui le regardoit &

qu'il l'écoutoit avec un grande attention quand elle lui expliquoit les grands desfeins & les grandes vûes qu'il avoit pour le Gouvernement.

§. IV. *Cléomène monte sur le trône de Sparte. Il engage la guerre contre les Achéens : & remporte sur eux plusieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte, & rétablit l'ancienne discipline. Il remporte de nouveaux avantages sur les Achéens & sur Aratus. Celui-ci appelle à leur secours Antigone roi de Macédoine, qui leur fait remporter plusieurs victoires, & prend plusieurs places sur les ennemis.*

CLÉOMÈNE avoit beaucoup de grandeur d'ame, & une violente passion pour la gloire. Il n'étoit pas moins porté à la tempérance & à la simplicité qu'Agis, mais il n'avoit pas comme lui, une douceur excessive, accompagnée de timides précautions. La nature au contraire avoit mêlé dans son tempérament une pointe & un éguillon de vivacité impétueuse, qui le pouffoit avec ardeur à tout ce qui lui paroïssoit beau & honnête. Or il ne trouvoit rien de si beau que de commander à ses citoyens de leur bon gré & de leur propre consentement : mais il trouvoit aussi qu'il n'étoit pas contraire

*Plutarch.
Cleom. l. 1.
805-811.*

à la gloire d'un sage gouvernement , d'user de quelque violence pour réduire à ce qui est utile au bien public le petit nombre d'injustes qui s'y opposent pour leur intérêt particulier.

Il n'étoit point du tout content de l'état où il voioit Sparte. Tous les citoyens étoient amollis par la fainéantise & par les voluptés. Le Roi même , content de vivre en paix , négligeoit absolument les affaires. Personne n'étant touché du bien public , chaque particulier ne s'occupoit que de ses intérêts & du soin d'enrichir sa maison aux dépens de la ville même. Loin qu'on songeât à faire exercer les jeunes gens & à les former à la tempérance , à la patience , & à l'égalité , il étoit très dangereux seulement d'en parler , cela seul aiant été la cause de la mort d'Agis.

On dit aussi que Cléomène encore jeune avoit entendu quelques discours de philosophie dans le tems que Sphérus , qui venoit des bords du Borysthène , passa à Lacédémone , & s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes gens. Ce Sphérus étoit un des principaux disciples de Zénon le * Citien. La philosophie Stoïcienne dont il faisoit profession , propre à rehausser le courage

* Il étoit ainsi appelé de Citium ville de Cypre.

& à inspirer des sentimens de grandeur, pouvoit être dangereuse pour un esprit déjà vif & impétueux par lui-même ; au lieu que, entée pour ainsi dire sur un caractère doux & modéré, elle pouvoit lui être fort utile.

Après la mort de Léonide, qui ne AN. M. 376²²
survécut pas longtems à la condamnation AV. J. C. 242²⁷
& à la mort d'Agis, son fils Cléomène
lui succéda au trône. Quoique jeune,
il vit avec peine qu'il n'avoit que le vain
titre de Roi, & que toute l'autorité étoit
entre les mains des Ephores, qui abu-
soient étrangement de leur pouvoir. Il
songea dès-lors à changer le Gouverne-
ment ; & comme il trouvoit peu de per-
sonnes disposées à entrer dans ses vûes,
il crut que la guerre lui en faciliteroit
l'exécution, & il travailla à commettre
sa ville avec les Achéens, qui heureuse-
ment avoient donné à Sparte quelques
sujets de plainte.

Aratus avoit pensé, dès le commen-
cement de son administration, à faire
une Ligue de tous les peuples du Pélo-
ponnèse, persuadé que, s'il pouvoit y
réussir, ils n'auroient rien à craindre des
ennemis du dehors ; & c'étoit là l'unique
but de sa politique. Tous les autres
peuples avoient déjà donné leur con-
sentement, & il ne restoit plus que les
Lacédémoniens, les Eléens, & ceux de

l'Arcadie qui étoient attachés au parti de Lacédémone. Aussitôt après la mort de Léonide , Aratus commença à harceler les Arcadiens , pour tâter le courage des Lacédémoniens , & pour faire connoître en même tems qu'il méprisoit Cléomène comme un homme fort jeune , & qui n'avoit aucune expérience.

Dès que les Ephores furent informés de cet acte d'hostilité , ils mirent leurs troupes en campagne sous la conduite de Cléomène. Elles n'étoient pas nombreuses , mais pleines de confiance & d'ardeur à cause du Général qui les commandoit. Les Achéens marchèrent contre lui avec vingt mille hommes de pié , & mille chevaux. Aristomaque avoit pour lors le commandement. Cléomène les rencontra près de Pallantium ville d'Arcadie , & leur présenta la bataille. Mais Aratus , effraïé de cette audace , ne voulut pas que le Général hazardât ce combat , & il se retira : ce qui lui attira de violens reproches de la part des siens , & de vives railleries de celle des ennemis , qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléomène , qu'il en étoit tout fier parmi ses citoyens ; & il les faisoit ressouvenir d'un mot d'un de leurs anciens Rois , qui disoit , *Que les Lacédémoniens ne demandoient jamais*

combien les ennemis étoient , mais où ils étoient. Il battit les Achéens dans une seconde rencontre : mais Aratus , profitant en habile Capitaine de sa déroute même , alla d'abord se jeter sur Mantinée , & avant que personne pût s'en douter , il se rendit maître de la ville , & y mit garnison.

Cléomène , de retour à Sparte , songea sérieusement à l'exécution de son grand dessein. Il eut assez de crédit pour faire revenir de Messène Archidamus frère d'Agis , qui étant de l'autre maison royale de Sparte , avoit un droit incontestable à la Couronne. Il étoit persuadé que l'autorité des Ephores seroit beaucoup plus foible quand le trône de Sparte seroit rempli par ses deux Rois , qui étant bien unis pourroient la contrebalancer. Mais malheureusement ceux qui * étoient coupables de la mort de son frère Agis , trouvèrent le moien de l'assassiner.

Quelque tems après Cléomène remporta encore un nouvel avantage sur les Achéens près de Mégalopolis , où Lyfiade fut tué , pour s'être attaché trop vivement à la poursuite des Lacédémoniens , qui d'abord avoient été battus. Cette victoire fit un grand honneur au jeune Roi , & augmenta beaucoup son crédit. Il avoit

* Poly e marque que ce | le fit assassiner. Lib. 5. pag. 383. & lib. 8. pag. 511.
fut Cléomène lui-même qui

communiqué son dessein à un petit nombre d'amis affidés, qui le servirent bien à propos. Quand il revint à Sparte, il avoit concerté sa marche, de sorte qu'il devoit y entrer dans le tems que les Ephores seroient à table pour souper. Des gens, commandés pour ce meurtre, entrèrent l'épée à la main dans la sale où ils mangeoient, tuèrent quatre des * Ephores, & dix de ceux qui avoient pris les armes pour les secourir. Agésilas, qu'on avoit laissé pour mort, se sauva. On ne fit plus de violence à personne; & c'en étoit bien assez.

Dès le lendemain Cléomène fit afficher les noms de quatre-vingts citoiens qui devoient être bannis. Il ôta de la sale d'audience tous les sièges des Ephores, excepté un seul où il devoit être assis pour rendre la justice; & aiant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de la conduite qu'il avoit tenue. Il représenta l'abus énorme que les Ephores faisoient de leur pouvoir, pour anéantir toute autorité légitime, pour chasser leurs Rois, ou même pour les faire mourir sans aucune forme de justice, & pour menacer ceux qui desiroient de revoir dans Sparte le plus beau & le plus divin des Gouvernemens. Il ajouta qu'il étoit aisé de voir qu'il ne cherchoit point son pro-

* Il y avoit cinq Ephores.

pre intérêt , mais uniquement celui des citoyens , en faisant revivre parmi eux l'égalité & la discipline que le sage Lycurgue y avoit autrefois établies , & auxquelles Sparte devoit toute sa gloire & toute sa réputation.

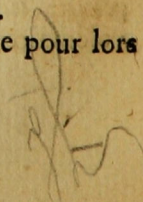
Après avoir ainsi parlé , il fut le premier qui mit tout son bien en commun. Son beau-père Mégistone , qui étoit fort riche , en fit de même. Après lui tous ses amis , enfin tous les autres citoyens suivirent cet exemple , & tout le pays fut partagé. Il assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis , & promit de les rappeler dès que les affaires seroient tranquilles. Et après avoir rempli le nombre des citoyens des plus honnêtes gens des pays circonvoisins , il leva quatre mille hommes de pié , & leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines , & à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras , & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.

Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation des enfans , & travailla à rétablir la discipline appelée Laconique ; à quoi le Philosophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices & les repas reprirent leur ancien ordre & leur ancienne gravité , la plupart des citoyens embrassant volontairement cette façon de vivre sage ,

noble, & réglée; & le reste, qui étoit en petit nombre, s'y rangeant par nécessité. Mais pour adoucir ce nom de Monarque, & pour ne pas effaroucher les citoiens, il nomma son frère Euclidas Roi avec lui. Et ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux Rois ensemble de la même famille.

Cléomène se doutant bien que les Achéens & Aratus penseroient indubitablement qu'il n'oseroit sortir de sa ville dans le mouvement & le trouble qu'y avoient excité les nouveautés qu'il venoit d'introduire dans le gouvernement, crut que rien ne lui seroit plus honorable ni plus utile, que de faire voir à ses ennemis la bonne volonté des troupes à son égard, & en même tems l'affection de ses citoiens pour lui, & l'assurance où il étoit que les nouveaux changemens n'avoient point aliéné les esprits. Il se jeta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, y fit un grand dégât, & amassa un butin très-considérable. Au ravage des terres il ajouta l'insulte, faisant célébrer des jeux & représenter un spectacle pendant une journée entière presque sous les yeux des ennemis: non qu'il y prît aucun plaisir par lui-même, mais il faisoit voir par ce trait de mépris & de bravade combien il se tenoit assuré de les vaincre.

Quoiqu'il fût assez ordinaire pour lors



de voir à la suite des autres armées des troupes de comédiens, de farceurs, de danseuses; son camp étoit pur & net de pareilles dissolutions. Les jeunes gens passoient la plus grande partie de leur tems à s'exercer, & les vieillards à les former & à les instruire. Ils ne faisoient consister leurs délassemens que dans des entretiens honnêtes, doux, familiers, qu'ils avoient soin d'égaier par des railleries fines & délicates, mais modestes, & jamais mordantes ni injurieuses. C'étoit la loi que le sage Législateur de Sparte y avoit établie pour les conversations.

Cléomène étoit lui-même comme le maître qui formoit ainsi ses citoyens, moins par des discours que par son exemple, montrant dans sa vie simple, frugale, & qui n'avoit rien au-dessus du moindre de ses sujets, un modèle sensible de sagesse & de tempérance. Et c'est ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choses qu'il fit en Grèce. Car ceux que leurs affaires attiroient à la Cour des autres Rois, n'admiroient pas tant leurs richesses & leur magnificence, qu'ils détestoient leur fierté, & la hauteur avec laquelle ils traitoient ceux qui les approchoient. On n'avoit point de pareils rebus à essuier à la Cour de Cléomène. Avec un habit simple & très commun, sans gardes, presque sans Officiers, il

donnoit des audiences aussi longues qu'on le vouloit, recevoit tout le monde agréablement, ne rebutoit jamais personne; & par cet air affable & prévenant, il se faisoit généralement estimer, aimer, & respecter. De quel côté trouve-t-on ici la vraie grandeur & le vrai mérite d'un Roi?

Sa table étoit aussi très simple, très frugale, & véritablement Laconique. Il n'y avoit point de musique ni de concert, & l'on n'en desiroit point: sa conversation en tenoit lieu. En effet, quand on fait parler, on se passe fort bien d'entendre chanter. Il égaioit le repas, tantôt en proposant quelque question curieuse & intéressante, tantôt en racontant quelque histoire agréable & utile, assaisonnant le tout d'un air enjoué & spirituel. Il trouvoit peu de mérite & peu de gloire pour un Roi, à ne pouvoir s'attacher les hommes que par l'appas des richesses & de la table: au lieu que de les gagner par l'attrait de la parole, & par la douceur d'un commerce où régner la franchise & la bonne foi, c'est ce qu'il jugeoit une qualité vraiment roiale.

AN. M. 3776.

AV. J. C. 213.

Ce caractère affable & prévenant attachoit les troupes à Cléomène, les remplissoit d'ardeur pour son service, & par là les rendoit en quelque sorte invincibles. Il enleva plusieurs places aux Achéens, ravagea les terres de leurs alliés,

& s'avança près de Phères dans le dessein de leur donner bataille , ou de décrier Aratus comme un lâche , qui avoit fui le combat , & livré tout leur plat pays au pillage. Les Achéens s'étant donc mis en campagne avec toutes leurs troupes , & s'étant campés dans les terres de Dymes, Cléomène les y suivit , & en les harcelant & les défilant tous les jours avec audace , il les contraignit enfin d'en venir au combat , où il remporta sur eux une grande victoire. Il mit leur armée en fuite , leur tua beaucoup de monde , & fit grand nombre de prisonniers.

Ces grandes pertes abbattirent fort le courage des Achéens. Ils craignoient tout de la part de Sparte , sur tout si elle se fortifioit du secours des Etoliens , comme le bruit en couroit. Aratus , qui avoit accoutumé d'être Capitaine Général de deux années l'une , quand son tour revint , & qu'on l'eut élu , refusa la charge , & à sa place Timoxène fut nommé Général. On blâma fort Aratus , & avec raison , lui qui étoit le pilote , d'avoir abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau dans un tems d'orage & de tempête , où il auroit été convenable & glorieux de s'en saisir comme par force si l'on s'y étoit opposé , comme l'histoire en fournit plusieurs exemples , & de ne songer ainsi qu'à sauver l'État aux dépens

Plutarc. in

Cleom. pag.

811.

Idem. in

Arato , pag.

1044.

même de sa vie. Que s'il desespéroit des affaires & des forces des Achéens, il devoit plutôt céder à Cléomène, qui étoit Grec, & roi de Sparte, que d'appeller à son secours des étrangers, & de les rendre maîtres du Péloponnèse, comme nous verrons bientôt qu'il le fit. Mais la jalousie étouffe toutes les sages réflexions : c'est une maladie que la raison seule ne guérit point.

M. 3777. Les Achéens, réduits à l'extrémité,
J. C. 227. sur-tout depuis la dernière bataille dont j'ai parlé, envoièrent des Ambassadeurs à Cléomène, pour traiter de paix. Cléomène parut d'abord leur imposer des conditions trop dures : mais il envoya lui-même des Ambassadeurs de sa part leur proposer seulement de lui accorder le Généralat de la Ligue Achéenne ; que pour le reste il n'auroit aucun différent avec eux, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs places. Les Achéens, très disposés à recevoir la paix à ces conditions, prièrent Cléomène de se rendre à Lerne, où ils devoient tenir une assemblée générale pour conclure ce Traité. Il s'étoit déjà mis en chemin pour s'y rendre. Un accident imprévu qui lui arriva, rompit l'entrevûe : & Aratus manœuvra ensuite pour empêcher que la négociation ne se renouât. Il crut qu'ayant eu la principale autorité dans la Ligue des Achéens pendant trente-trois ans, il lui seroit hon-

teux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui, & lui enlever toute sa gloire & sa puissance, & se mettre en possession d'un commandement qu'il avoit acquis, augmenté, & conservé pendant un si long tems. Ainsi il fit tous ses efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposoit. Mais comme les Achéens n'entroient point dans son sentiment, parce qu'ils étoient effraîés de l'audace aussi bien que du bonheur extraordinaire de Cléomène, & que d'ailleurs ils trouvoient très juste & très raisonnable le dessein des Lacédémoniens de remettre le Péloponnèse dans l'état où il étoit anciennement, il eut recours à un moien, qui ne convenoit à aucun des Grecs, mais qui étoit des-honorant pour un homme de son caractère & de son rang. C'étoit d'appeller à son secours Antigone roi de Macédoine, & par une suite inévitable de le rendre maître de la Grèce.

Il n'avoit pas oublié qu'Antigone avoit de grands sujets d'être mécontent de lui : mais il savoit que les Princes, à proprement parler, n'ont ni ami ni ennemi, & qu'ils mesurent tout sur leur utilité & leur intérêt. Il ne vouloit pas entrer à visage découvert dans cette négociation, ni la proposer comme de lui-même, parce que, si elle venoit à mal réussir,

Polyb. lib.

2. pag. 133-

140.

toute la haine en tomberoit sur lui, & que d'ailleurs c'étoit annoncer ouvertement aux Achéens qu'il désespéroit absolument de leurs affaires, que de leur proposer d'avoir recours à leur ennemi déclaré. En habile & rusé politique, il couvrit ses vûes, & marcha par des souterrains. La ville de Mégapolis, comme la plus proche de Sparte, étoit aussi la plus exposée aux courses des ennemis, & elle étoit fort ennuiée de la guerre, d'autant plus que les Achéens, hors d'état de se défendre eux-mêmes, étoient aussi dans l'impuissance de la soutenir. Deux des citoyens de cette ville, Nicophane & Cercide, qu'Aratus avoit gagnés, proposèrent dans le Conseil de la ville de faire demander aux Achéens la permission d'implorer le secours d'Antigone : ce qui fut conclu sur le champ, & cette permission leur fut accordée. Ces deux mêmes citoyens furent députés pour en aller faire la proposition au Roi. Aratus, auparavant, les avoit bien instruits. Dans l'audience qu'ils eurent d'Antigone, après avoir touché légèrement ce qui regardoit leur ville, ils insistèrent fortement, selon les instructions qu'ils avoient reçues, sur le danger extrême que le roi lui-même couroit, si l'alliance dont on parloit entre les Eto liens & Cléomène avoit lieu. Ils lui re-présentèrent

présentèrent que si leurs forces réunies avoient contre les Achéens le succès qu'ils attendoient, Cléomène, plein d'ambition comme il étoit, ne se borneroit pas sans doute à la seule conquête du Péloponnèse : qu'il étoit clair que ce Prince aspireroit à l'empire de toute la Grèce, & qu'il n'y pouvoit parvenir sans ruiner entièrement l'autorité des Macédoniens. Ils ajoutèrent qu'en cas que les Etoliens ne se joignissent point à Cléomène, les Achéens seroient en état de se soutenir eux seuls, & qu'ils n'importuneroient point le Roi pour lui demander du secours ; mais que si la fortune leur étoit peu favorable, & que la jonction des deux peuples se fit, ils le prioient de ne pas voir d'un œil indifférent la ruine des Péloponnésiens, qui pourroit avoir pour lui-même de fâcheuses conséquences. Ils ne manquèrent pas d'insinuer qu'Aratus entreroit dans toutes ses vûes, & lui donneroit, dans le tems, des gages assurés de sa fidélité & de ses bonnes intentions.

Antigone goûta fort toutes les raisons des Députés, & il saisit avec joie & empressement l'occasion qu'on lui offroit, d'entrer dans les affaires de la Grèce. On a pu remarquer que ç'avoit toujours été là la politique des Successeurs d'Alexandre, qui tous, en se déclarant Rois,

avoient converti tout le gouvernement en monarchie. Ils avoient un intérêt pressant de s'opposer à tous les Etats qui conservoient quelque inclination populaire : & par-tout , où ils n'étoient pas assez puissans pour l'éteindre entièrement , ils cherchoient au moins à l'affoiblir , & à le mettre dans l'impuissance de rien entreprendre de grand , en semant la division parmi les Républiques & les peuples libres , & en les commettant les uns contre les autres , afin de leur devenir nécessaires , & d'empêcher , qu'en se réunissant , ils ne secouassent le joug des Macédoniens. Polybe , en parlant de l'un de ces Princes , marque en termes formels ^a qu'il paioit de grosses pensions à divers Tyrans de la Grèce , qui étoient les ennemis déclarés de la liberté.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'Antigone se prête si facilement ici à la prière & aux demandes des Mégalopolitains. Il leur écrivit une lettre obligeante , dans laquelle il leur promettoit du secours supposé que les Achéens y consentissent. Les habitans de Mégalopolis , charmés de l'heureux succès de leur négociation , envoièrent sur le champ les deux mêmes Députés à l'Assemblée gé-

^a Διμήτριος ἢ αὐτοῖς (μονάρχαις) οἰοναὶ χορηγὸς καὶ μισθοδοτὴς.

nérale des Achéens, pour leur faire part de la bonne volonté d'Antigone, & pour les presser de le mander au plutôt, afin de remettre leurs intérêts entres ses mains.

Aratus se félicitoit lui-même en secret d'avoir conduit si habilement & si heureusement son intrigue, & de voir qu'Antigone ne paroïssoit pas mal intentionné à son égard, comme il avoit lieu de le craindre. Il souhaitoit dans le fond n'avoir pas besoin de son secours : mais, si la nécessité obligeoit d'y recourir, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer cette résolution, mais qu'elle parût venir des Achéens mêmes, sans qu'il y eût aucune part.

Quand les Députés de Mégalopolis furent arrivés dans l'Assemblée, ils y firent lecture de la lettre d'Antigone, & rendirent compte de la manière obligeante dont il les avoit reçus, des marques d'estime & d'affection qu'il avoit données à l'égard des Achéens, & des offres avantageuses qu'il leur avoit faites. Ils finirent par demander, & cela au nom de leur Ville, qu'il plût aux Achéens d'inviter Antigone à venir au plutôt dans leur Assemblée; & il parut que tout le monde panchoit vers cet avis. Aratus alors se leva, & prit la parole. Après avoir fait valoir extrêmement la bonne volonté du Roi, & loué le sentiment de

l'Assemblée, il représenta que rien n'obligeoit encore de se presser : qu'il étoit de l'honneur de la République de tâcher de soutenir & de terminer par elle-même ses guerres : que si, par quelque fâcheux accident, elle se voioit hors d'état de le faire, il seroit assez tems pour lors d'avoir recours à ses amis. Cet avis fut généralement approuvé, & il fut conclu que les Achéens n'emploieroient que leurs seules forces pour soutenir la guerre présente.

AN. M. 3778.

AV. J. C. 226.

*Plutarc. in
Cleom. pag.*

814. 815.

*Idem in
Arato, pag.*
1047.

Elle leur réussit fort mal. Cléomène s'empara d'un grand nombre * de villes du Péloponnèse, dont Argos étoit la plus considérable ; & enfin il se rendit maître aussi de Corinthe, mais non pas de la Citadelle. Alors il n'y eut plus lieu de délibérer dans le Conseil des Achéens.

AN. M. 3779.

AV. J. C. 225.

Antigone fut appelé, & il fut résolu qu'on lui livreroit la Citadelle de Corinthe, sans quoi il ne se seroit jamais engagé dans cette expédition : car il lui faisoit une place de sûreté, & il n'en avoit point qui lui convînt comme celle-ci, tant à cause de son heureuse situation entre deux mers, que pour les fortifications de sa Citadelle, qui la rendoient presque imprenable. Aratus envoya son fils à Antigone parmi les autres otages.

* Caphyes, Pellène, | nes, Epidaure, Hermione,
Phénée, Phlionte, Cléo- | Trézène.

Ce Prince, sans perdre de tems, s'avança à grandes journées avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatorze cens chevaux. Aratus, avec les principaux Officiers de la Ligue, alla par mer au devant d'Antigone jusqu'à la ville de Péges à l'insû des ennemis. Dès qu'Antigone fut averti qu'il arrivoit en personne, il s'avança, & lui rendit tous les honneurs possibles comme à un Capitaine d'un rang & d'un mérite distingués.

Cléomène ne jugea pas à propos de s'arrêter à défendre le passage de l'Isthme, & crut qu'il étoit plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes * Oniennes, & de harceler les ennemis par de fréquentes attaques plutôt que de hazarder la bataille contre des troupes très exercées & très aguerries. Par cette conduite il réduisit Antigone à une grande extrémité, car il n'avoit pas fait grande provision de vivres, & il n'étoit pas facile de forcer ces passages que Cléomène défendoit. Antigone, dans cet embarras, ne trouva d'autre expédient que de se rendre au promontoire d'Hérée, & de faire passer de là son armée par mer

* C'étoient des montagnes | chemin de l'Attique jusqu'à la Béotie & au mont
qui s'étendoient depuis les | Cithéron. Strab. l. 8. p. 380.
rochers Scironides sur le

à Sicyone, ce qui demandoit beaucoup de tems, & de grands préparatifs qui n'étoient pas aisés à faire.

AN. M. 3780.

AV. J. C. 224.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus qui venoient d'Argos par mer, pour lui apprendre que les Argiens s'étoient révoltés contre Cléomène, & que déjà ils assiégeoient la Citadelle. Aratus prenant d'Antigone quinze cens soldats, se rendit par mer à Epidaure.

Cléomène, informé de ces nouvelles vers les neuf ou dix heures du soir, détache sur le champ Mégistone avec deux mille soldats pour marcher en toute diligence vers Argos au secours des siens. Pour lui, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigone, & à rassurer les Corinthiens en leur faisant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos n'étoit qu'une légère émotion causée par un petit nombre de mutins, que l'on réduiroit sans peine. Mais, après que Mégistone entré dans Argos y eut été tué en combattant, & que la garnison des Lacédémoniens fort pressée, & ne pouvant presque plus résister, lui eut envoyé divers courriers pour lui demander un prompt secours, alors craignant que si les ennemis venoient à se rendre maîtres d'Argos, & à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun péril,

& ne missent le siège devant Sparte même qu'ils trouveroient vuide & sans défense, il leva son camp, & partit de Corinthe avec toute son armée.

Il ne se fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigone y entra, & y mit une bonne garnison. Cléomène arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de son approche, se saisit de quelques quartiers avec des échelles, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais Aratus y étant entré de son côté, & le Roi Antigone aiant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cléomène se retira à Mantinée.

Pendant qu'il étoit en marche, il reçut le même soir à Tégée des courriers de Lacédémone, qui lui apportèrent une nouvelle, à laquelle il ne fut pas moins sensible qu'à tous ses autres malheurs. Ils lui annoncèrent la mort de sa femme Agiatis, dont il n'avoit pas la force de se tenir éloigné une campagne entière dans le tems même de ses plus heureuses expéditions; mais il faisoit souvent des voyages à Sparte pour la voir, à cause de l'amour & de l'estime qu'il avoit pour elle. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte, où il arriva de bonne heure; & après avoir donné quelques momens à sa douleur dans sa maison avec sa mère & ses enfans, il

reprit incontinent le soin des affaires publiques.

En ce tems-là Ptolémée , qui lui promettoit du secours , lui envoya demander pour otages sa mère & ses enfans. Cléomène fut assez longtems sans oser déclarer à sa mère cette demande du Roi d'Egypte ; & étant allé souvent chez elle pour lui en parler , lorsqu'il étoit sur le point d'ouvrir la bouche , il n'en avoit pas la force , & se taisoit. Sa mère , voyant son embarras , entra dans quelque soupçon : car les mères sont bien clairvoiantes sur l'article de leurs enfans. Elle demanda à ceux qui vivoient avec lui dans le plus étroit commerce , si son fils ne desiroit pas quelque chose d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin Cléomène s'étant enhardi , & lui ayant expliqué la chose comme elle étoit , elle se prit à rire.

» Quoi , mon fils , lui dit-elle , c'est
» donc là ce que vous n'osiez me décou-
» vrir ? Eh que ne nous jetez-vous au
» plutôt dans un vaisseau , & que ne
» m'envoyez vous sans différer par-tout
» où vous croirez que mon corps pour-
» ra être utile à Sparte , avant que la vieil-
» lesse vienne le détruire & le consumer
» dans l'inaction & dans la langueur ?

Quand tout fut prêt pour le voyage , Cratéficlée (c'étoit le nom de la mère de Cléomène ,) sur le point de monter

dans le vaisseau, tira son fils à part, & le mena seul dans le temple de Neptune. Là elle le tint longtems embrassé, & le baissant tendrement le visage baigné de pleurs, elle lui recommanda la liberté & l'honneur de sa patrie. Comme elle sentit qu'il étoit si ému & si attendri qu'il fondoit aussi en larmes, elle lui dit : „ Allons, Roi de Lacédémone, es-
 „ suions nos larmes, afin que, quand
 „ nous sortirons de ce temple, personne
 „ ne nous voie pleurer, ni rien faire
 „ d'indigne de Sparte. Car cela seul est en
 „ notre puissance, & les événemens sont
 „ entre les mains de Dieu. » Après avoir ainsi parlé, elle rassura son visage, s'en alla au vaisseau tenant son petit-fils, & commanda au Pilote de partir sans différer.

En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolémée recevoit des Ambassadeurs d'Antigone, & qu'il écoutoit ses propositions; & d'un autre côté elle eut nouvelle que son fils Cléomène sollicité par les Achéens de conclure avec eux un Traité, n'osoit terminer cette guerre sans le consentement de Ptolémée à cause de sa mère qui étoit en son pouvoir. Elle lui manda de faire hardiment & sans balancer tout ce qui lui paroîtroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre toujours Ptolémée

pour une vieille femme & pour un enfant. Voila les sentimens dont les femmes même se piquoient à Sparte.

AN. M. 3781. Cependant Antigone s'étant rendu
 AV. J. C. 223. maître de Tégée, de Mantinée, d'Or-
 Polyb lib. chomène, & de plusieurs autres villes,
 2. pag. 149. Cléomène, réduit à défendre la Laconie
 Plutarc. in seule, affranchit tous les Ilotes qui fu-
 Cleom. pag. 815-817. rent en état de donner cinq mines, c'est-
 Idem. in à-dire deux cens cinquante livres. De
 Arat. pag. 1048. cette contribution il ramassa jusqu'à cinq
 Cinq cens cens talens, & arma à la Macédonienne
 mille écus. deux mille de ces Ilotes pour les opposer
 au corps des Leucaspides d'Antigone. Il
 forma ensuite une entreprise, à laquelle
 certainement on ne devoit pas s'attendre.
 La ville de Mégalopolis étoit en ce tems-
 là très considérable, & elle ne cédoit à
 Sparte même ni en grandeur ni en puis-
 sance. Il songea à brusquer cette place,
 & à l'emporter d'emblée. Antigone avoit
 envoyé la plus grande partie de ses trou-
 pes en quartier d'hiver dans la Macédoi-
 ne, & étoit demeuré à Egium dans l'As-
 semblée des Achéens, afin d'y prendre
 des mesures avec eux pour la campagne
 prochaine. Cléomène supposoit, & sa
 conjecture n'étoit pas mal fondée, que la
 garnison de la ville n'étoit pas bien forte,
 qu'elle seroit peu sur ses gardes ne crai-
 gnant aucune insulte de la part d'un en-
 nemi aussi foible que lui, & que pour peu

qu'il fût de diligence il mettroit Antigone, qui en étoit actuellement éloigné de trois journées de chemin, hors d'état de la secourir. La chose arriva comme il l'avoit projetée. Etant arrivé de nuit, il escalada les murs, & se rendit maître de la ville presque sans résistance. La plupart des habitans se retirèrent à Messène avec leurs femmes & leurs enfans avant qu'on pût penser à les poursuivre. Antigone n'apprit cet accident, que lorsqu'il n'étoit plus possible d'y apporter du remède.

Cléomène, par une générosité qui a peu d'exemples, envoya un Héraut à Messène pour déclarer de sa part aux Mégalo-politains qu'il leur rendoit leur ville à condition qu'ils renonceroient à la Ligue des Achéens, & qu'ils deviendroient amis & confédérés de Sparte. Quelque avantageuse que fût cette offre, ils ne purent se résoudre à l'accepter, & ils aimèrent mieux être privés de leurs terres, des tombeaux de leurs pères, de leurs temples, en un mot de tout ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux dans la vie, que de violer la foi qu'ils avoient jurée à leurs alliés. Le fameux Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & qui se trouvoit actuellement à Messène, ne contribua pas peu à leur faire prendre une si généreuse ré-

solution. S'attendroit-on à trouver une telle grandeur d'ame & une telle noblesse de sentimens dans la lie de la Grèce? Car on peut bien appeller ainsi le tems dont nous parlons ici, en le comparant à ces beaux siècles de la Grèce unie & triomphante, où l'éclat de ses victoires étoit effacé par celui de ses vertus.

Le refus des Mégalopolitains mit Cléomène en fureur. Jusqu'au moment de leur réponse non seulement il avoit épargné la ville, mais il l'avoit conservée avec tant de soin, qu'aucun soldat n'avoit osé y faire le moindre désordre. Mais il entra pour lors dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoya à Sparte les statues & les tableaux, & après avoir détruit & rasé la plus grande partie des murailles & des quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte avec ses troupes. La désolation de cette ville causa une extrême douleur aux Achéens, & ils se reprochoient comme un crime de n'avoir pu secourir de si fidèles alliés.

Ils reconnurent bientôt qu'en appelant Antigone, ils s'étoient donné un maître, & un maître impérieux, qui leur faisoit acheter au prix de leur liberté le secours qu'il leur donnoit. Il leur fit passer un Décret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun Roi, & qu'on n'envoie-

roit aucune ambassade sans sa permission. Il les obligea à nourrir & à soudoier la garnison qu'il tenoit dans la Citadelle de Corinthe : c'est-à-dire qu'ils paioient eux-mêmes leurs propres liens, car c'étoit cette Citadelle qui les tenoit en bride. Ils se livrèrent si baslement à la servitude, qu'ils en vinrent jusqu'à faire des sacrifices, des libations, & des Jeux en l'honneur d'Antigone. Aratus lui-même ne fut pas plus ménagé. Antigone releva dans Argos toutes les statues des Tyrans qu'Aratus avoit abbattues, & abbattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient surpris la Citadelle de Corinthe, hors une seule, qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques prières que celui-ci fit au Roi, il ne put jamais l'en empêcher. Il voioit avec une peine extrême tout ce qui se passoit, mais il n'étoit plus le maître, & il paioit la juste peine d'en avoir donné un à sa patrie & à lui-même. Après qu'Antigone eut pris Mantinée, & que par une barbare inhumanité il en eut tué ou vendu tous les citoyens, il abandonna cette ville aux Argiens pour la repeupler, & chargea de cette commission Aratus, qui eut la lâcheté de donner à la ville nouvellement repeuplée le nom de celui qui s'en étoit montré le plus cruel ennemi. Triste, mais salutaire exemple, qui montre que quand

Antigone.

une fois on a pris l'esprit de servitude, on se voit tous les jours forcé de descendre plus bas, sans savoir où s'arrêter.

C'est un crime qu'on ne peut pardonner à Aratus, & que nulle autre qualité, nulle belle action ne peut couvrir, d'avoir travaillé lui-même à mettre sa République dans les fers, & cela par jalousie pour Cléomène son rival, dont il ne put souffrir la gloire, & la supériorité que donnoit à ce jeune Prince l'heureux succès de ses armes. Car enfin, dit Plutarque, que demandoit Cléomène aux Achéens pour leur accorder la paix, sinon d'être élu leur Général? Encore étoit-ce dans la vûe de combler de bienfaits les villes, & de leur assurer la jouissance de leur liberté, en reconnoissance de ce grand honneur, & d'un si glorieux titre. Or, continue toujours Plutarque, s'il falloit nécessairement choisir entre Cléomène & Antigone, c'est-à-dire entre un Grec & un Barbare, car les Macédoniens étoient regardés & traités de la sorte, maître pour maître, le dernier citoyen de Sparte n'étoit-il pas préférable au premier des Macédoniens, du moins pour quiconque fait faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs? La jalousie étouffa tous ces sentimens dans Aratus, tant il est difficile de voir d'un œil tranquille un mérite supérieur.

Pour ne pas paroître le céder à Cléomène, & pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un Roi de Sparte, & un Roi qui venoit d'y établir l'ancienne discipline, portât parmi ses titres celui de Capitaine Général des Achéens, il appelle un étranger, dont il s'étoit autrefois déclaré l'ennemi mortel; il remplit le Péloponnèse des mêmes Macédoniens qu'il se glorifioit d'en avoir chassés dans sa jeunesse; il se jette à leurs piés, & avec lui toute l'Achaïe, pour exécuter les ordres de leurs Satrapes: enfin d'homme libre qu'il étoit, devenu un lâche & fervile adulateur, il a la bassesse d'offrir des sacrifices à Antigone, de paroître à la tête d'une procession couronné de fleurs, de chanter des hymnes en son honneur, traitant de Dieu un homme, non seulement mortel, mais qui portoit la mort dans son sein, & tomboit déjà en pourriture. Il étoit prêt à périr de phtisie. Cependant Aratus avoit d'ailleurs beaucoup de mérite, & s'étoit montré un très grand personnage, & très digne de la Grèce. On reconnoit ici, dit Plutarque, un déplorable effet de la fragilité humaine, laquelle au milieu de tant de rares & d'excellentes qualités, ne peut former le modèle d'une vertu qui soit exemte de tout blâme.

Nous avons déjà remarqué qu'Anti-

Plutarc. in

Cleom. pag.
816. 817.
Polyb. lib.
2. p. 149.

gone avoit envoié ses troupes dans la Macédoine en quartier d'hiver. Dès que le printems fut venu, Cléomène forma une entreprise pleine de témérité & de folie au jugement du vulgaire, mais, dit Polybe, bon juge en ces matières, bien entendue & pleine de sagesse. Sachant que les Macédoniens étoient dispersés dans leurs quartiers, & qu'Antigone passoit l'hiver à Argos avec ses amis, & n'avoit avec lui qu'un très petit nombre de soldats étrangers, il fit une irruption dans les terres d'Argos pour les ravager. Il pensoit en lui-même qu'il arriveroit de ces deux choses l'une : que, si Antigone piqué de honte hazardoit le combat, il seroit certainement battu ; ou que, s'il refusoit de combattre, il se perdrait de réputation dans l'esprit des Achéens, & qu'au contraire les troupes Spartaines en deviendroient plus fières & plus hardies. Cela ne manqua pas d'arriver. Car, comme il faisoit le dégât dans tout le pays, les Argiens, très fâchés & perdant patience, s'assembloient à la porte du Roi avec plaintes & murmure, le pressant de combattre, ou de céder le commandement à de plus vaillans que lui. Mais Antigone, en Capitaine prudent & sage, persuadé que la honte consistoit, non à s'entendre dire des injures, mais à s'exposer témérairement & sans

raison, & à abandonner le parti le plus sûr pour se livrer au hazard, refusa de sortir, & demeura ferme dans sa première résolution de ne point combattre. Cléomène mena donc ses troupes jusqu'au pied des murailles d'Argos, & après avoir impunément & sans aucune crainte saccagé & ruiné tout le plat pays, il reprit le chemin de Sparte.

Cette expédition lui fit un grand honneur, & arracha de la bouche même de ses ennemis cet aveu & cette louange, que Cléomène étoit un excellent Général, très digne & très capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. En effet, d'avoir résisté avec les forces d'une seule ville à toute la puissance des Macédoniens, à tout le Péloponnèse, malgré les fonds immenses qui leur étoient fournis par le Roi, & de n'avoir pas seulement conservé la Laconie entière & hors d'insulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir ravagées, & de leur avoir pris de si grosses villes, ce n'est pas l'effet d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune. Mais un malheur l'empêcha de rétablir Sparte dans son ancienne puissance, comme la suite va le faire voir.

§. V. Célèbre bataille de Sélasie gagnée par Antigone, contre Cléomène : celui-ci se retire en Egypte. Antigone se rend maître de Sparte, & la traite avec bonté. Mort de ce Prince. Philippe, fils de Démétrius lui succède. Mort de Ptolémée Evergète : Ptolémée Philopator lui succède. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes. Magnifique générosité des Princes & des villes pour la dédommager des pertes qu'elle avoit souffertes. Sort du fameux Colosse.

AN. M. 3781.

AV. J. C. 223.

Polyb. lib.

2. pag. 153.

154.

Plutarc. in

Cleom. pag.

818. 819.

Idem. in

Philop. pag.

358.

Dès que l'été fut venu, les Macédo-niens & les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigone se mit à la tête de son armée, & s'avança vers la Laconie. Son armée montoit à vingt-huit mille hommes de pié, & douze cens chevaux. Celle de Cléomène n'étoit en tout que de vingt mille hommes. Dans l'attente où il étoit de cette irruption il avoit fortifié tous les passages par des corps détachés, des fossés, & des abbattis d'arbres, & s'étoit campé à Sélasie. Il conjecturoit sur de bonnes raisons que ce seroit par là que les ennemis s'efforceroient d'entrér dans le pays, en quoi il ne fut pas trompé. Deux montagnes forment ce défilé : l'une s'appelle l'Eva, & l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, & sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène aiant fait au pié de ces monta-

gnes un bon retranchement , posta sur le mont Eva son frère Euclidas à la tête des alliés , & se mit lui sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens & les étrangers. Au bas , le long du fleuve des deux côtés , il plaça de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigone en arrivant voit que tous les passages étoient fortifiés , & que Cléomène , en prenant ses postes , n'avoit rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer & de se défendre ; qu'enfin la disposition de son camp étoit aussi avantageuse que les approches en étoient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter une attaque , & d'en venir sitôt aux mains. Il fit camper à peu de distance , & se couvrit d'une petite rivière. Il resta là pendant quelques jours à reconnoître la situation des différens postes , & les dispositions des peuples qui composoient l'armée ennemie. Quelquefois il faisoit mine d'avoir certains desseins , & tenoit en suspens les ennemis sur ce qu'il devoit exécuter. Mais ils étoient par-tout sur leurs gardes , & tous les côtés étoient également hors d'insulte. Enfin de part & d'autre on prit le parti d'en venir à une bataille décisive.

On ne comprend pas comment Cléomène , posté avantageusement comme il l'étoit , inférieur d'un tiers aux ennemis

pour le nombre des troupes , aiant par ses derrières une communication libre avec Sparte qui pouvoit lui envoyer des vivres , se déterminâ sans nécessité à donner une bataille qui devoit décider du sort de Sparte.

Mais Polybe semble en insinuer la cause. Il remarque que Ptolémée avoit fait dire à Cléomène qu'il ne lui enverroit plus de secours d'argent , & qu'il l'avoit fort exhorté à s'accommoder avec Antigone. Or Cléomène n'avoit plus de fonds pour cette guerre : il étoit fort en arrière pour la paie des étrangers , & il avoit beaucoup de peine à entretenir ses propres troupes. C'est , sans doute , ce qui le déterminâ à hazarder ce combat.

Quand les signaux eurent été donnés de part & d'autre , Antigone fit marcher contre ceux qui étoient au mont Eva , les Macédoniens & les Illyriens mêlés alternativement par bataillons. La seconde ligne étoit d'Acarnaniens & de Crétois. Derrière eux étoient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Il rangea sa cavalerie sur la rivière , pour l'opposer à la cavalerie ennemie , & la fit soutenir de mille piétons Achéens , & d'autant de Mégalopolitains. Pour lui prenant les étrangers armés à la légère & les Macédoniens , il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étoient à

la première ligne. La phalange Macédonienne suivoit partagée en deux, une partie doublée sur l'autre, parce que le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre sur un plus grand front.

Le choc commença par le mont Eva. Les armés à la légère, qui d'abord avoient été postés pour couvrir & pour soutenir la cavalerie du côté de Cléomène, voiant que les derrières des cohortes Achéennes n'étoient pas couvertes, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçoient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés & dans un grand péril, menacés en même tems de front par Euclidas qui étoit en haut, & chargés en queue par les étrangers, qui donnoient avec fureur. Philopémen étoit avec ses citoyens dans la cavalerie d'Antigone, soutenue par les Illyriens. Ils avoient ordre de demeurer dans leur poste sans branler, jusqu'à ce qu'on eût donné un certain signal. Philopémen voioit qu'il n'étoit pas difficile de tomber sur cette infanterie légère d'Euclidas, & de la renverser, & que c'étoit là le moment de le faire. Il en dit d'abord son avis aux Officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Ils ne daignèrent pas seulement l'écouter, par la raison qu'il n'avoit jamais commandé, & qu'il étoit fort jeune, & le traitèrent de visionnaire. Il ne se rebuta point, & seul avec ses citoyens

qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite, & en fit un grand carnage.

Par cette manœuvre, les Macédoniens & les Illyriens, débarrassés de ce qui les arrêtoit, montèrent hardiment & avec confiance aux ennemis. Euclidas avoit à combattre une phalange, dont toute la force consistoit dans l'union étroite de ses parties, dans le serrement de ses rangs, dans la roideur égale de ses piques hérissées & multipliées, dans l'impétuosité uniforme de ce corps massif, qui par son poids renversoit & accabloit tout ce qui s'opposoit à sa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile Capitaine seroit descendu, avec ses troupes moins pesantes & moins embarrassées, fort loin au-devant de cette phalange. Il l'auroit été attaquer dès qu'elle commençoit à monter: il l'auroit harcelée de toutes parts: & aidé des inégalités de la montagne, & de la difficulté de la monter ainsi à découvert, il auroit cherché à l'entamer par quelque endroit, & à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille: & en même tems il auroit reculé peu à peu, & regagné ainsi le haut de la montagne à mesure qu'elle s'avançoit. Après lui avoir ainsi fait perdre l'unique avantage qu'elle at-

tendoit de la qualité de ses armes & de la position de ses gens, profitant de la commodité du poste qu'il occupoit, il les auroit facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, se flatant que la victoire ne pouvoit lui manquer, & croiant apparemment qu'on ne pouvoit laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide & escarpée, il resta sur le sommet. Mais, comme il ne s'étoit pas réservé assez de terrain pour faire un mouvement en arrière, & pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venoit fondre sur lui en bon ordre, il se vit si serré, qu'il fut contraint de combattre sur le sommet de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtems la pesanteur de l'armure & de l'ordre de bataille de cette infanterie Illyrienne qui s'étoit aussitôt formée sur la hauteur, & mise en état de combattre: & Euclidas, qui n'avoit de terrain ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bientôt renversé.

Pendant ce tems-là la cavalerie étoit aux mains. Celle des Achéens se battoit vivement, & sur-tout Philopémen, parce que cette bataille devoit décider de la liberté de la République. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, & combattant à pié il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses. Cette blessure

n'étoit point mortelle , & elle n'eut point de suites.

Au mont Olympe les deux Rois firent commencer le combat par les troupes armées à la légère & par les étrangers , dont ils avoient chacun environ cinq mille. Comme l'action se passoit sous les yeux des deux Rois & des deux armées , ces troupes s'y signalèrent , soit qu'elles combattissent par parties , soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme , rang contre rang , ils se battoient avec la dernière opiniâtreté. Cléomène , voyant que son frère avoit été mis en fuite , & que la cavalerie qui étoit dans la plaine commençoit à plier , craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous côtés , & se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp , & d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes aiant donné aux soldats armés à la légère le signal de se retirer de l'espace qui étoit entre les deux camps , les phalanges s'approchent avec de grands cris de part & d'autre , changeant leurs piques de main , & commencent à charger. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient pressés par la valeur des Lacédémoniens : tantôt ceux-ci étoient repoussés par la pesanteur de la phalange Macédonienne. Enfin les troupes d'Antigone s'avancant piques ferrées & baissées,

baissées , & tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée , les chassèrent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale. Une grande partie des Lacédémoniens furent tués : le reste prit la fuite en désordre. Il ne resta autour de Cléomène que quelques cavaliers , avec lesquels il se retira à Sparte. Plutarque assure que la plupart des troupes étrangères périrent à cette bataille , & que de six mille Lacédémoniens il ne s'en sauva que deux cents.

On peut dire qu'Antigone , en un certain sens , fut redevable de cette victoire au courage & à la prudence du jeune Philopémen. La résolution hardie qu'il prit d'aller avec sa troupe seule attaquer l'infanterie légère des ennemis , donna lieu à la déroute de l'aîle commandée par Euclidas , & celle-ci entraîna la déroute du reste de l'armée. Cette action , entreprise par un simple Capitaine de cavalerie , non seulement sans ordre , mais malgré les Officiers supérieurs , & contre l'ordre même du Général , paroît contraire aux règles. Mais il en est une supérieure à tout , qui est le salut de l'armée. Si le Général eût été présent , il auroit lui même ordonné ce mouvement. Un moment de délai pouvoit en faire manquer le succès. Il paroît bien qu'Antigone en jugea ainsi.

Car , après la bataille , faisant semblant d'être fâché , il demanda à Alexandre qui commandoit sa cavalerie , pourquoi il avoit chargé avant le signal contre l'ordre qu'il avoit donné. Alexandre aiant répondu que ce n'étoit pas lui , mais un jeune Officier de Mégalopolis qui avoit commencé contre ses ordres ; Antigone lui dit : *Ce jeune homme , en saisissant l'occasion , s'est conduit en grand Capitaine ; & vous Capitaine , vous vous êtes conduit en jeune homme.*

Sparte , dans ce désastre , fit paroître cette ancienne fermeté & cet ancien courage , qui semblent tenir un peu de la férocité , & qui dans tous les tems ont distingué ses citoyens. Nulle femme ne pleura la perte de son mari. Les vieillards louoient la mort de leurs enfans : les enfans trouvoient heureux leurs pères qui avoient été tués dans le combat. Tous déplorent leur propre sort , de n'avoir pu sacrifier leur vie à la liberté de la patrie. Ils ouvroient leurs maisons à ceux qui revenoient de l'armée couverts de blessures , & en prenoient un soin particulier , leur fournissant avec empressement tout ce qui leur étoit nécessaire. Il n'y eut nul trouble , nulle confusion dans la ville. Chacun étoit plus occupé à pleurer les maux publics , que les siens particuliers.

Cléomène arrivé à Sparte conseilla à

les citoyens de recevoir Antigone , & leur dit , qu'en quelque état qu'il se trouvât , s'il pouvoit faire quelque chose qui fût utile à Sparte , il le feroit avec un très grand plaisir. Etant ensuite entré dans sa maison , il ne voulut ni boire quoiqu'il eût grande soif , ni s'asseoir quoiqu'il fût très las : mais s'appuyant tout armé sur une colonne la tête sur le coude , après avoir repassé en lui-même pendant quelque tems les divers partis qu'il pouvoit prendre , il sortit tout d'un coup , & alla avec ses amis au port de Gythium , & s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avoit fait préparer , il fit voile vers l'Egypte.

Un Spartiate lui ayant représenté vivement les tristes suites du voiage qu'il méditoit en Egypte , & la honte qu'il y auroit pour un Roi de Sparte d'aller ramper bassement devant un Prince étranger , l'exhorta fortement à prévenir ces justes reproches par une mort volontaire & glorieuse , & à se justifier par là auprès de ceux qui étoient morts dans les champs de Sélasie pour la liberté de Sparte. » Tu te trompes , lui répondit » Cléomène , de croire qu'il y ait de la » force & du courage à affronter la mort » par la crainte d'une fausse honte , ou » par le desir d'une vaine louange : dis » plutôt que c'est foiblesse & lâcheté.

» Il faut que la mort que l'on choisit ,
 » ne soit pas la suite d'une action , mais
 » une * action ; n'y ayant rien de plus
 » honteux que de ne vivre & de ne mou-
 » rir que pour soi-même. Pour moi je
 » tâcherai d'être utile à ma patrie jus-
 » qu'au dernier soupir. Quand cette es-
 » pérance nous manquera , alors il nous
 » sera aisé de mourir si nous en avons
 » tant d'envie.

AN. M. 3781. A peine Cléomène étoit-il parti, qu'An-
 AV. J. C. 223. tigoné arriva dans Sparte, & s'en rendit
Plutarc. in maître. Il parut la traiter non en vain-
Cleom. pag. queur, mais en ami, déclarant qu'il
 819. *Polyb. lib.* avoit fait la guerre, non aux Spartiates,
 2. p. 155. mais à Cléomène, dont la fuite avoit
Justin. l. 28. satisfait & désarmé sa colère. Il ajouta
 cap. 4. qu'il seroit glorieux pour son nom que
 l'on dît dans la postérité, que Sparte
 avoit été sauvée par le Prince qui seul
 avoit eu le bonheur de la prendre. Il ap-
 pelloit avoir sauvé Sparte, que d'avoir
 aboli tout ce que le zèle de Cléomène
 avoit fait pour le rétablissement des an-
 ciennes loix de Lycurgue : & c'est ce qui
 causa sa ruine. Sparte perdit tout par la
 défaite & par la retraite forcée de Cléo-

* C'étoit un principe | ve, mais une suite de leur
 chez les Anciens, que la | ministère, & une de leurs
 mort des hommes d'Etat | plus importantes actions.
 ne devoit pas être inutile | Plut. in Lycurg. p. 57.
 à la République, ni oisi-

méne. Une journée ruina ces heureux commencemens de puissance & de gloire, & lui ôta même l'espérance de pouvoir jamais se rétablir dans son ancienne splendeur, & dans sa première autorité, qui ne pouvoit plus subsister dès qu'on lui interdisoit l'usage de ses anciennes coutumes & de ses loix, qui en avoient été le fondement. La corruption reprit son cours, & se fortifia de plus en plus jusqu'à son entière décadence, qui ne tarda pas lontems. On peut dire que les vûes & les entreprises hardies de Cléoméne furent les derniers efforts d'une vie expirante.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, & que les Barbares faisoient un dégât horrible dans tout le pays. Si cette nouvelle étoit arrivée trois jours plutôt, Cléoméne auroit été sauvé. Antigone étoit déjà attaqué d'une grande maladie, qui dégénéra enfin en une phtisie totale par un catharre général sur tout son corps qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne se laissa pourtant point abbattre au mal, & il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans son propre royaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Illyriens, transporté de joie il répéta plusieurs fois,

O la belle, ô l'heureuse journée! & qu'il poussa ce cri avec un si grand effort, qu'il se rompit une veine, & perdit beaucoup de sang. Ce symptôme fut suivi d'une fièvre continue très violente, dont il mourut. Il avoit nommé auparavant pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans : ou plutôt il lui remit le sceptre, dont il n'avoit été que dépositaire.

Cependant Cléomène arriva à Alexandrie. Quand il salua le Roi pour la première fois, il en fut reçu assez froidement, & sans aucune distinction marquée. Mais, quand il eut donné des preuves de son grand sens, & qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise & la simplicité Laconique, assaisonnées de grace sans bassesse, & même d'une fierté noble, telle qu'elle convenoit à sa naissance & à son rang, alors Ptolémée connut tout son prix, & l'estima infiniment plus que tous les Courtisans qui ne cherchoient qu'à lui plaire par de basses flateries. Il eut honte même & se repentit d'avoir négligé un si grand homme, & de l'avoir abandonné à Antigone, qui par sa défaite avoit acquis beaucoup de réputation, & augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler & de relever Cléomène par toutes sortes d'honneurs, & l'encoura-

gea en lui promettant qu'il le renverroit en Grèce avec une flotte & de l'argent, & qu'il le rétablirait sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talents par an, dont il s'entretint lui & ses amis avec une grande simplicité; épargnant le reste pour l'employer à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiroient de Grèce en Egypte. Mais Ptolémée mourut avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléomène de le renvoyer dans sa patrie. Ce Prince avoit régné vingt-cinq ans. C'est le dernier de cette race qui ait eu de la modération & quelque vertu. Presque tous ceux qui vinrent après lui furent des monstres de débauche & de scélératesse. Depuis la paix avec la Syrie, il s'étoit appliqué principalement à étendre sa domination du côté du midi. Aussi la poussa-t-il tout le long de la mer rouge, tant du côté de l'Arabie que de celui de l'Ethiopie, jusqu'au détroit qui la joint à l'Océan méridional. Ptolémée son fils, surnommé Philopator, lui succéda.

Quelque tems auparavant il étoit arrivé à Rhodes un grand tremblement de terre qui y causa des dommages considérables. Tous les murs, tous les arsenaux, tous les endroits du port où les vaisseaux étoient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux Colosse, qui pas-

soit pour une des merveilles du monde ; fut abbattu , & entièrement détruit. On s'imagine aisément que ce tremblement n'épargna ni les maisons particulières , ni les édifices publics & les temples. La perte montoit à des sommes immenses. Dans ce désastre commun , les Rhodiens réduits à la dernière extrémité , députèrent chez tous les Princes voisins pour implorer leur secours. Il y eut entr'eux , pour consoler & soulager cette ville désolée , une émulation bien digne de louange , & qui est sans exemple. Hiéron & Gélon en Sicile , & Ptolémée en Egypte se signalèrent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talens , (cent mille écus) & posèrent dans la place publique deux statues , l'une du peuple Rhodien , l'autre du peuple Syracusain , dont la première étoit couronnée par l'autre ; pour marquer , dit Polybe , que les Syracusains comptoient avoir reçu eux-mêmes une grace & un bienfait d'avoir pu procurer quelque soulagement à ceux de Rhodes. Ptolémée , sans parler de beaucoup d'autres dépenses qui montoient à des sommes considérables , fournit trois cens talens (trois cens mille écus) ; un million de mesures de froment ; de la matière pour bâtir dix galères à cinq rangs de rames , & autant à trois rangs ; une quantité in-

finie de bois pour d'autres bâtimens ; en particulier , pour rétablir le Colosse , trois mille talens , c'est-à-dire neuf millions. Antigone , Séleucus , Prusias , Mithridate , & tous les autres Princes , aussi bien que toutes les villes , signalèrent leur libéralité. Les particuliers voulurent aussi entrer en part de cette gloire , & l'on cite une Dame appelée Chryseïs , ^{Chryseïs} véritablement digne de son nom , qui ^{signifie d'or.} seule fournit cent mille mesures de froment. Que les Princes d'à présent , dit Polybe , qui croient avoir beaucoup fait quand ils ont donné quatre ou cinq mille écus , comprennent combien ils sont éloignés de ceux dont on vient de parler. En assez peu d'années Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent & plus magnifique qu'elle n'avoit jamais été , à l'exception du Colosse.

Ce Colosse étoit une statue d'airain d'une grandeur prodigieuse , comme je l'ai marqué ci-devant. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler , montoit à cinq fois autant que la perte. Les Rhodiens , au lieu d'employer cet argent , comme c'é- ^{Strab. l. 14.} ^{P. 652.} toit la principale intention de ceux qui l'avoient donné , à relever ce Colosse , prétendirent que l'oracle de Delphes le leur avoit défendu , & gardèrent cet argent dont ils s'enrichirent. Le Colosse

demeura abbattu comme il étoit , sans qu'on y touchât pendant 875 ans , au bout desquels (l'an de Jesus-Christ 653 ,)

*Zonar. sub
regno Conf-
stantis Impe-
rat. & Cedre-
nus.*

Moawias, le sixième Calife ou Empereur des Sarrazins , aiant pris Rhodes , le vendit à un marchand Juif , qui en eut la charge de neuf cens chameaux : c'est-à-dire qu'en comptant huit quintaux pour une charge , l'airain de ce Colosse , après le déchet de tant d'années par la rouille , & ce qui vraisemblablement en avoit été volé , se montoit encore à sept cens vingt mille livres , ou à sept mille deux cens quintaux.

Fin du septième Tome.



TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

AVANT-PROPOS.

- §. I. *C*araclère & plan de l'histoire ren-
fermée dans ce Volume. pag. 1
- §. II. *A*brégé chronologique de l'histoire
renfermée dans ce septième Volume. 9
- I. Roiaume d'Egypte. 10
- II. Roiaume de Syrie. 11
- III. Roiaume de Macédoins. 12
- IV. Roiaume de Thrace & de Bithynie,
&c. 13
- §. III. *A*brégé chronologique de l'histoire
de plusieurs petits Roiaumes. 14



T A B L E.

L I V R E S E I Z I È M E.

H I S T O I R E

DES SUCCESEURS

D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

- §. I. *Troubles qui suivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ses Généraux. Aridée choisi pour Roi. Perdicas établi comme son Tuteur, & comme Régent de l'Empire.* 27
- §. II. *Révolte des Grecs dans l'Asie supérieure. Mouvemens à Athènes sur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Grèce. Il est d'abord vaincu, puis vainqueur. Il se rend maître d'Athènes, & y laisse garnison. Fuite & mort de Démosthène.* 38
- §. III. *Convoi d'Alexandre. Son corps est porté à Alexandrie. Eumène est mis en possession de la Cappadoce par Perdicas. Ptolémée, Cratère, Antipater, Antigone se liguent contre l'un & l'autre. Mort de Cratère. Malheureuse expédi-*

T A B L E.

tion de Perdiccas en Egypte: il y est tué. 64

§. IV. *La Régence est donnée à Antipater. Eumène assiégé par Antigone dans Nora. Siège & prise de Jérusalem par Ptolémée. Démade mis à mort par Cassandre. Antipater, en mourant, nomme Polysperchon Régent à sa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puissant.* 79

§. V. *Phocion condamné à mort par les Athéniens. Cassandre se rend maître d'Athènes. Il y établit Démétrius de Phalère pour gouverner la République: sagesse de son gouvernement. Eumène sort de Nora. Différentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, & d'autres Chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée. Elle-même est mise à mort par ordre de Cassandre. Guerre de celui-ci contre Polysperchon. Rétablissement de Thèbes. Eumène est trahi par ses troupes, livré à Antigone, & mis à mort.* 93

§. VI. *Séleucus, Ptolémée, Lysimaque & Cassandre, forment une ligue contre Antigone. Celui-ci enlève à Ptolémée la Syrie & la Phénicie, & se rend maître de Tyr après un long siège. Démétrius, fils d'Antigone, commence à se faire connoître dans l'Asie Mineure. Il perd une première bataille, en gagne une seconde. Séleucus se rend maître de Ba-*

T A B L E.

bylone. Traité de paix entre les Princes , qui est rompu sur le champ. Cassandre fait mourir le jeune Roi Alexandre avec Roxane sa mère. Hercule , autre fils d' Alexandre le Grand , est tué aussi par Polysperchon avec sa mère Barsine. Antigone fait mourir Cléopatre sœur du même Alexandre. Révolte d'Ophellas dans la Libye.

147

- §. VII. *Démétrius fils d' Antigone assiège & prend Athènes , & y établit le gouvernement Démocratique. Démétrius de Phalère qui y commandoit , se retire à Thèbes. Il est condamné à mort , & ses statues renversées. Il passe en Egypte. Honneurs excessifs que les Athéniens rendent à Antigone & à son fils Démétrius. Celui-ci remporte avec sa flotte une grande victoire sur Ptolémée , prend Salamine , & se rend maître de l' Ile entière de Cypre. Après cette victoire Antigone & Démétrius prennent le titre de Roi , & les autres Princes à leur exemple. Antigone forme une entreprise contre l' Egypte , qui lui réussit mal.*

175

- §. VIII. *Démétrius forme le siège de Rhodes , qu' il leve un an après par un traité honorable à la ville. Hélépole , fameuse machine. Colosse de Rhodes. Protogène , célèbre peintre , épargné pendant le siège.*

199

T A B L E.

- §. IX. *Expédition de Séleucus dans l'Inde. Démétrius fait lever à Cassandre le siège d'Athènes. Honneurs excessifs qu'il reçoit dans cette ville. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre & Lysimaque contre Antigone & Démétrius. Bataille d'Ipsus ville de Phrygie, où Antigone est tué, & Démétrius mis en fuite.* 232

A R T I C L E S E C O N D.

- §. I. *Les quatre Princes vainqueurs partagent l'Empire d'Alexandre le Grand en quatre Roiaumes. Séleucus bâtit plusieurs villes. Athènes ferme ses portes à Démétrius. Celui-ci se réconcilie avec Séleucus, puis avec Ptolémée. Mort de Cassandre. Commencemens de Pyrrhus. Prise d'Athènes par Démétrius. Il perd presque en même tems tout ce qu'il possédoit.* 244
- §. II. *Dispute des deux fils de Cassandre pour la Couronne de Macédoine. Démétrius, appelé au secours d'Alexandre, se défait de lui, & est proclamé Roi par les Macédoniens. Il fait de grands préparatifs pour se rendre maître de l'Asie. Puissante ligue contre lui. Pyrrhus & Lysimaque lui enlèvent la Macédoine, & la partagent entr'eux. Mais*

T A B L E.

- bientôt Pyrrhus est obligé d'en sortir. Triste fin de Démétrius, qui meurt en prison.* 260
- §. III. *Ptolémée Soter cède l'Empire à son fils Ptolémée Philadelphe. Tour de Pharos bâtie. Image de Sérapis apportée à Alexandrie. Fameuse Bibliothèque établie alors dans cette ville, avec une Académie de Savans. Démétrius de Phalère présidoit à l'une & à l'autre. Mort de Ptolémée Soter.* 277
- §. IV. *La Pompe de Ptolémée Philadelphe roi d'Egypte.* 288
- §. V. *Commencemens du règne de Ptolémée Philadelphe. Mort de Démétrius de Phalère. Séleucus cède sa femme, & une partie de son Empire à son fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lysimaque; celui-ci est tué dans un combat. Séleucus lui-même est assassiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arfinoé par Céraunus son frère, & exil de cette Princesse. Céraunus en est bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine.* 308
- §. VI. *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les Livres saints que les Juifs*

T A B L E.

conservoient avec grand soin , pour orner sa Bibliothèque. C'est ce qu'on appelle la version des Septante. 334

- §. VII. *Diverses expéditions de Pyrrhus. En Italie : double combat contre les Romains : Cinéas. En Sicile. En Italie pour la seconde fois : troisième combat contre les Romains , où Pyrrhus est vaincu. En Macédoine , dont il se rend maître pour un tems après avoir vaincu Antigone. Dans le Péloponnèse : il forme inutilement le siège de Sparte. Il est tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphie aux Romains , & des Romains à Philadelphie.* 339

- §. VIII. *Athènes assiégée & prise par Antigone. Juste punition de Sotade poète satyrique. Révolte de Magas contre Philadelphie. Mort de Philétère , fondateur du royaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter. Son fils Antiochus , surnommé Théus , lui succède. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphie : mort du premier. Guerre entre Antiochus & Ptolémée. Révolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux Rois. Mort de Ptolémée Philadelphie.* 403

- §. IX. *Caractère & qualités de Ptolémée Philadelphie.* 427

T A B L E.

ARTICLE TROISIÈME.

§. I. *Antiochus Théus est empoisonné par sa femme Laodice, qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait aussi mourir Bérénice & son fils. Ptolémée Evergète venge leur mort, fait mourir Laodice, & s'empare d'une partie de l'Asie. Antiochus Hiérax & Séleucus son frère s'unissent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine : son fils Démétrius lui succède. Guerre entre les deux frères Antiochus & Séleucus. Mort d'Eumène Prince de Pergame : Attale lui succède. Etablissement de l'Empire des Parthes par Arsace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus est fait prisonnier par les Parthes. Crédit de Joseph, neveu d'Onias, auprès de Ptolémée. Mort de Démétrius roi de Macédoine. Antigone s'empare de son trône. Mort de Séleucus.*

432

§. II. *Etablissement de la République des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractère de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Evergète il appaise la sédition prête à éclater dans Sicyone. Il enleve Corinthe à Antigone roi de Macédoine. Il fait*

T A B L E.

entrer plusieurs villes dans la ligue des Achéens : Mégare , Trézéne , Epidauré , Mégalopolis. Il n'a pas le même succès par rapport à Argos. 454

§. III. *Agis Roi de Sparte entreprend de réformer cette ville , & d'y faire revivre les anciens établissemens de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne , où il s'étoit joint à Aratus contre les Etoliens , il trouve tout changé à Sparte. Enfin il est condamné à mort , & exécuté.* 485

§. IV. *Cléomène monte sur le trône de Sparte. Il engage la guerre contre les Achéens , & remporte sur eux plusieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte , & rétablit l'ancienne discipline. Il remporte de nouveaux avantages sur les Achéens & Aratus. Celui-ci appelle à leur secours Antigone roi de Macédoine , qui leur fait remporter plusieurs victoires , & prend plusieurs places sur les ennemis.* 515

§. V. *Célébre bataille de Sélasie gagnée par Antigone contre Cléomène ; celui-ci se retire en Egypte. Antigone se rend maître de Sparte , & la traite avec bonté. Mort de ce Prince. Philippe fils de Démétrius lui succède. Mort de Ptolémée Evergète : Ptolémée Philopator lui succède. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes. Magnifique générosité des*

T A B L E.

*Princes & des villes pour la dédomma-
ger des pertes qu'elle avoit souffertes.
Sort du fameux Colosse.* 546

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par l'Ordre de Monseigneur le
Chancelier, le septième Volume de
l'*Histoire Ancienne*, par M. Rollin : & je
n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher
l'impression. A Paris ce 6 Juin 1734.

S E C O U S S E.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des
Mathurins, 1779.



